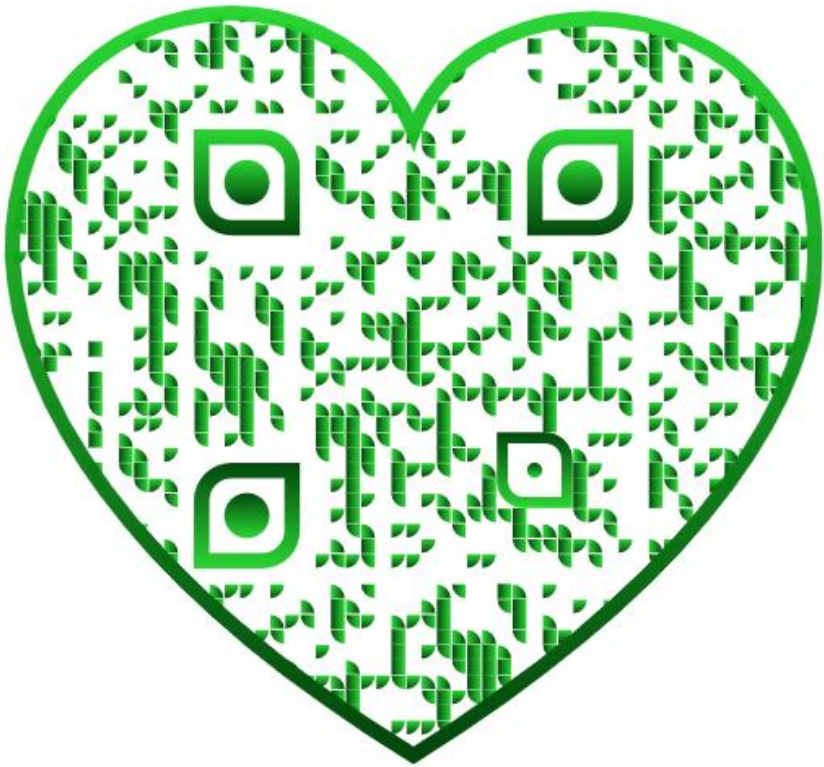
All Our
HIDDEN
GIFTS
2 – Ce qui nous lie
Caroline
O'Donoghue
La Martinière
FICTION
j.



All Our
HIDDEN
GIFTS
2 – Ce qui nous lie
Caroline
O'Donoghue
La Martinière
j.

Caroline O'Donoghue

All Our Hidden Gifts

Tome 2
Ce qui nous lie

Traduit de l'anglais
par Christophe Rosson

La Martinière FICTION j.

Déjà paru :

All Our Hidden Gifts – La Gouvernante
2021

Couverture : © Helen Crawford-White, 2022
Reproduite avec l'autorisation de Walker Books Ltd

© Caroline O'Donoghue, 2022
Published by arrangement with Walker Books Limited,
London, SE11 5HJ
Tous droits réservés.

Pour la traduction française :
© 2022, La Martinière Jeunesse,
une marque des Éditions de La Martinière,
57, rue Gaston Tessier, 75019 Paris

ISBN : 978-2-7324-9271-1

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

www.editionsdelamartiniere.fr
www.lamartinieregroupe.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À ma sœur, Jill,
sans qui je ne connaîtrais rien aux livres,
à la télévision, ni à la survie.

Table des matières

Titre

Déjà paru

Copyright

Dédicace

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Épilogue

Remerciements

Lien

n.m.

1. Ce qui lie deux ou plusieurs personnes ; relation.
2. Ce qui impose une contrainte, enchaîne.

1

JE SUPPOSE QUE JE ME RAPPELLERAI toujours cet été comme celui où Roe a appris à conduire et où moi j'ai appris à lire dans les pensées.

Il a décroché le permis en juin, s'est aussitôt fait assurer pour conduire la voiture de sa mère et, depuis, cette voiture est comme une part de lui-même. Une part de nous. En interview, les acteurs de séries télé racontent des choses comme « Franchement, New York était le cinquième personnage de l'histoire », et je me dis qu'on peut appliquer la même logique à la Nissan Micra de Mme O'Callaghan. Roe l'a baptisée Linda. Mais ma mère l'appelle l'« asticot galopant ».

— Maeve, m'appelle-t-elle du pied de l'escalier. L'« asticot galopant » est arrivé.

Je descends les marches d'un pas lourd – mes Doc Martens ne sont pas encore bien faites et le cuir neuf me râpe la peau. Ma mère est en train de mettre des gouttes dans les yeux du chien en s'efforçant de lui maintenir la tête pour lui écarter les paupières. Je récupère mon petit sac seau au portemanteau de l'entrée.

— *Prends ton manteau.*

— Pas la peine, je réponds. Il fait bon dehors.

— Quoi ?

Je comprends alors que ma mère n'a pas prononcé la première phrase à voix haute, et que j'ai répondu à une pensée non exprimée. Elle me regarde d'un drôle d'air.

Roe a peut-être rapidement appris à conduire, mais lire dans les esprits, c'est autre chose. C'est un don qui se manifeste lentement, de façon étrange et, dans l'idéal, via pas mal de contacts visuels. Il est indispensable de savoir si les lèvres ont bougé ou non. Je me retourne. Sur mes gardes, tendue.

— J'ai cru que tu avais dit…

Tutu dégage sa tête et tente de filer. Ma mère le rattrape illico.

— Il ne fait pas si chaud que cela, déclare-t-elle.

— On est en août !

— On est en *Irlande*.

Je hausse les épaules et me dirige vers la porte. Sa voix, encore.

— Est-ce qu'il te faut… des sous ?

Je m'arrête à nouveau.

— Non, Nuala m'a payée hier, c'est bon.

Je travaille à Divination, la boutique du centre-ville spécialisée dans les sciences occultes, depuis la fin des cours. Je n'y gagne pas une fortune – Nuala ne roule pas sur l'or –, mais vu que mes maigres besoins semblent se limiter aux jeux de tarot et à quelques McDo, mon salaire me suffit.

Une nouvelle pause.

— J'ai un billet de dix dans mon sac, si tu veux.

— C'est bon, maman.

— Enfin…

Le chien a retrouvé sa liberté. Maintenant que les gouttes lui ont été instillées, ma mère ne cherche plus à le retenir.

— Prends-le, insiste-t-elle. Au cas où.

Tout le monde croit encore que le rituel était une tentative de suicide.

Oh, Fiona a pourtant très bien menti. Elle a joué le rôle de l'apprentie comédienne idiote cherchant à travailler une scène de meurtre avec ses amis à la perfection. À tel point qu'on a cru que tout le monde avait gobé l'histoire. On ne s'est pas doutés qu'ils faisaient semblant pour ne pas nous brusquer en attendant que les choses se tassent afin d'apprendre ce qui s'était *réellement* passé. C'est là que la télépathie s'avère très utile.

Quand je me concentre, je distingue la lumière intérieure des gens. Je repère celle de ma mère – d'une teinte lilas argenté – et la suis jusqu'à elle, jusqu'à savoir précisément ce qu'elle veut entendre. Je sais ainsi quand il faut la rassurer, rester évasive, laisser entendre que j'ai des révélations à lui faire, et que je lui raconterai tout, mais pas tout de suite.

Cinq mois se sont écoulés depuis le rituel. Depuis que Lily O'Callaghan a disparu pendant tout le mois de février. Depuis qu'un sortilège et un couteau ont failli me coûter la vie, ainsi qu'à Roe. Depuis

que Lily est ressortie de la rivière, ruisselante et furieuse. Elle, contrairement à nous, ne s'embarrasse pas de mensonges. Quand on l'interroge, elle répond sans détour. « J'étais la rivière. Et la rivière était moi », nous a-t-elle raconté d'une voix de deuil.

La pensée la plus fréquente qu'a ma mère, c'est l'inquiétude, et ça n'a rien d'étonnant. Ce qui l'est davantage, c'est la forme que prend cette inquiétude. Ma mère pense en permanence que je lui ai échappé, et que je me mets en danger. Plus que tout au monde, elle voudrait que j'aie besoin d'elle. Alors elle cherche à me donner de l'argent, et quand je le prends, elle se sent mieux.

— D'accord, je dis en me servant dans son sac.

Puis je l'embrasse sur la joue et j'ajoute :

— Merci.

Et la lumière lilas se fait radieuse.

Quand Fiona me voit sortir de la maison, elle s'extirpe du siège passager pour aller s'asseoir à l'arrière avec Lily. Ça me plaît bien, cette petite hiérarchie automobile. En tant que copine de Roe, j'ai droit au siège passager. J'ai toujours admiré les filles qui sont en couple, au lycée : cette espèce d'énergie de femme d'État qu'elles dégagent, cette dignité de première dame… Je n'aurais jamais cru que ça m'arriverait un jour. Mais depuis que je suis comme elles – une *copine*, une *petite amie* – c'est plus fort que moi, je me sens plus adulte. Plus légitime, quelque part.

Roe préfère employer des tournures neutres, si possible, mais ni lui ni moi n'avons encore trouvé d'équivalent neutre pour *copain*. On a pourtant cherché sur Google. Il y a *amant* mais ça me dégoûte et ce n'est même pas correct techniquement – et toujours pas neutre. *Partenaire* est trop terne, trop adulte. Après, on arrive aux petits noms comme *mon cœur* qui nous font vomir rien qu'à l'idée de les prononcer en public. Parfois, pour rire, je l'appelle *darling*, mais la plupart du temps je me contente de « Roe ».

— Alors, Chambers ? me lance Fiona en rabattant le siège passager pour passer à l'arrière. Tes Doc te font toujours souffrir ?

Je baisse les yeux vers mes pieds en grimaçant – mes talons saignent encore malgré les deux paires de chaussettes que j'ai enfilées.

— Comment tu as deviné ?

— Tu marches comme un canard sous Prozac.

— Et tu pourrais m'arranger ça ?

— Contre un milk-shake.

— Marché conclu.

— OK, alors grimpe et retire tes chaussures.

Je grimpe dans la voiture et embrasse Roe sur la joue, ses longues boucles d'oreilles m'effleurant le nez. Ce sont celles que je lui ai offertes pour son anniversaire, en juin. De toutes petites perles sur une chaînette en or, un modèle dont il est tombé amoureux un jour où on regardait *Shakespeare in Love* tous les deux. Niveau look, il est dans une période plus ou moins élisabéthaine. En ce moment, il est à la recherche d'une collerette qu'il pourrait porter en concert.

— Salut, toi, lance-t-il en me passant un bras autour des épaules. Tes chaussures, ça va ?

— Toi aussi tu as remarqué ?

— Tu es sortie de chez toi comme si tu marchais pour la première fois.

Sur la banquette arrière, Lily ne dit rien. Elle n'a aucun commentaire à faire sur ma démarche, mais ce n'est pas pour ménager mes sentiments. Quand on était petites et qu'elle portait une prothèse auditive moins performante que celle qu'elle a aujourd'hui, elle avait du mal à suivre les conversations de groupe. Elle perdait le fil et finissait par décrocher, ce que les gens prenaient pour de la grossièreté délibérée. Là, ce n'est pas le cas.

Si vous nous voyiez ensemble pour la première fois, vous nous prendriez sûrement pour quatre meilleurs amis soudés par une amitié qui nous lie tous de la même façon. Mais si vous nous regardiez plus attentivement, vous pourriez vous rendre compte que Lily m'adresse rarement la parole et qu'elle regarde par la vitre chaque fois que j'ouvre la bouche. Mon cœur se serre quand je croise son visage inexpressif dans le rétroviseur.

S'il te plaît, ris avec nous et moque-toi de moi, toi aussi.

Au lieu de ça, elle dit :

— Hé, Fiona, tu pourrais me filer un coup de main pour un exo de maths ?

— Des maths ? j'interviens. En plein été ?

Silence. Puis Fiona répond :

— Elle prépare déjà ses examens de fin d'année. Pas vrai, Lil ?

— Exact, répond sèchement Lily.

Rien que d'entendre parler d'examens me met les nerfs en pelote.

Personne ne s'attendait à ce que je fasse des miracles, en fin d'année scolaire. Tout le monde me pensait traumatisée par la disparition soudaine de Lily et mon implication plutôt louche dans ce drame. Une lecture de tarot, une étrange carte, une dispute en public et là-dessus – pouf – une fille se volatilise. Pour réapparaître le jour même où je me retrouve à l'hôpital, les poignets tailladés… C'était trop bizarre pour que quiconque puisse y voir clair dans cette histoire. J'ai d'abord eu droit à un défilé de visites – insupportable. Puis on m'a fichu la paix et ignorée – l'extase. Rien ne m'horripile plus que de lire *Elle va bien ?* sur un visage, à part peut-être déceler un *Tu as bien du courage* dans un hochement de tête.

Cette année sera différente. Les profs ne vont pas me lâcher la grappe. La terminale est l'année des examens, après tout…

— Franchement je ne sais pas ce que je vais faire, je déclare d'une voix sinistre.

— Ça va aller, me rassure Roe. Ce n'est pas si terrible qu'on le dit. Les gens aiment en faire des tonnes, sur les exams.

— Facile à dire, monsieur le génie.

Il incline le miroir de son pare-soleil et s'applique un trait de crayon noir. Mon cœur s'emballe légèrement ; j'ai un faible pour les regards brûlants comme du charbon incandescent, même si c'est seulement l'effet de son maquillage. Le volant tourne tout seul tandis que Roe souligne ses yeux, et le levier de vitesses s'enclenche sans qu'il ait besoin d'y toucher. Pas étonnant qu'il ait appris à conduire aussi vite, puisqu'il lui suffit de parler au véhicule pour se faire obéir.

— Je ne suis pas un génie, rétorque-t-il. Mais je gère très bien les exams.

Il me ressort la même chose chaque fois que j'évoque le gouffre qui nous sépare, en termes de résultats scolaires.

— Et puis les résultats ne seront pas annoncés avant plusieurs semaines.

Son ton est enjoué. Le problème de Roe, ce ne sont pas les résultats mais ce qu'il compte en faire. Tout le monde s'attend à ce qu'il décroche au minimum cinq cent cinquante points, ce qui lui donnerait accès à quelques-unes des meilleures universités d'Irlande ainsi que du Royaume-Uni. Mais Roe a déjà pris sa décision : il veut s'inscrire à

l'université de Kilbeg, qui est loin de faire partie des établissements d'élite. Son groupe, Small Private Ceremony, commence à faire parler de lui, et il trouverait stupide de tout gâcher à cause d'un déménagement. Ses parents, on s'en doute, ne partagent pas son avis.

— Maeve, tu vas les enlever, ces instruments de torture ?

— Ouais, bon, d'accord.

Je retire mes boots et mes chaussettes avant de trouver comment faire glisser mes pieds jusqu'à Fiona. Je me tourne, me roule en boule et passe les jambes entre les deux sièges avant.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? s'écrie Roe quand mon pied manque de rentrer en collision avec son menton.

— Mes talons n'arrêtent pas de saigner, j'explique. Fiona va me les soigner.

Puis je ris, parce que je me rends compte que *saigner* et *soigner* sonnent quasiment pareil.

— Elle va m'arranger ça, je veux dire.

— Ça ne pourrait pas attendre que… ?

Fiona saisit mes pieds.

— Purée, Maeve, tu n'as jamais entendu parler du dissolvant ? Tu n'es pas obligée d'attendre que le vernis s'en aille tout seul, tu sais ?

— Je bosse, moi, Fi, j'ai une carrière à gérer.

— C'est ça.

Je sens ensuite ses petites mains chaudes enserrer mes chevilles tandis que je suis toujours à l'envers sur le siège passager.

La chaleur se diffuse de ses mains, ainsi qu'une étrange sensation de raideur qui remonte le long de mes jambes, comme si ma peau se tricotait. Son pouvoir me laisse toujours sans voix, alors qu'elle m'en a déjà fait profiter plus d'une fois pour soulager mes règles, ou pour résorber mes points de suture.

— Tu es incroyable, je lui dis. Merci, ma belle.

Je tente ensuite de me rasseoir et cogne au passage la tête de Roe. La voiture fait un léger écart et on pousse tous un petit cri. Mais en moins d'une demi-seconde, Roe a repris le contrôle du véhicule. Cela dit, il est en rogne.

— *Maeve*, ça ne pouvait pas attendre ?

— Attendre quoi ? On ne peut faire ça nulle part, à part ici.

C'est bien notre problème. Nos dons commencent à se développer, ce ne sont plus des petits chatons qui dorment sagement dans une boîte à

chaussures mais de vrais matous adultes. Nous devons être discrets ; on ne peut pas prendre le risque d'être vus. Déjà que tout le monde nous croit dingues… Mais ce n'est pas simple : chez Fiona, on peut oublier, vu que son petit cousin y est du matin au soir. Les O'Callaghan sont trop stressés, et puis Mme O'Callaghan travaille depuis chez elle. Ma mère est en vacances. Alors il ne nous reste que la voiture. Linda.

Lily s'éclaircit la voix.

— Je me suis entraînée, déclare-t-elle.

On se tourne vers elle, Fiona et moi. Roe scrute sa sœur dans le rétroviseur.

— Où ça ? demandons-nous tous en chœur.

— Au lycée.

2

Sainte-Bernadette est une école qui n'aurait jamais dû en être une. Elle consiste en deux maisons de ville victoriennes juchées au sommet d'une colline dans le centre de Kilbeg, et ne dispose d'aucun équipement scolaire à proprement parler. Il n'y a donc pas de cours d'EPS, faute de lieu où faire du sport. La salle de musique ne comporte qu'un piano désaccordé, ce qui oblige Lily à prendre ses cours de violoncelle à l'école de musique située de l'autre côté de la rivière. Cela dit, chaque fois que je croise des filles d'autres établissements, elles ne manquent pas de me dire qu'on est chanceuses. Chanceuses d'être en ville et pas dans des bâtiments austères au fin fond de la banlieue.

Pendant des années, Sainte-Bernadette a joui d'une belle réputation car les filles y recevaient une éducation digne de les envoyer à l'université – à une époque où il était aussi rare d'envoyer sa fille faire des études secondaires que de s'offrir un pur-sang. Mais depuis que toutes les filles sont des pur-sang, et que toutes les écoles rivalisent pour la place de meilleure écurie de la région, Bernie a perdu de son lustre. L'institution n'est plus qu'une vieille bâtisse dans laquelle des parents injectent encore quelques milliers d'euros par an pour y envoyer leur fille, alors que la plupart des établissements publics sont sans doute tout aussi bons.

Roe nous conduit à Sainte-Bernadette tandis que le crépuscule estival vire à la nuit, le ciel au bleu foncé.

— Quand tu dis que tu t'entraînes au lycée, reprend Fiona, tu parles de…

— C'est derrière, la coupe Lily.

— Derrière il n'y a que les poubelles, j'interviens en visualisant les touffes d'herbe rabougrie, vestiges de l'ancien jardin.

— Ils ont tout nettoyé, réplique Lily en s'adressant à Roe comme si

c'était lui qui avait parlé et pas moi.

— Qui ça, *ils ?*

— J'y vais pour le tutorat, et il y a des ouvriers qui bossent là. D'après Mlle Harris, ils retapent l'école.

— Et donc tu restes après les cours pour t'exercer à la magie ? insiste Roe avec un sourcil arqué.

Lily hausse les épaules.

— En toute discrétion. Tout le monde est déjà rentré à ce moment-là.

Quand on arrive à l'école, la première chose qu'on remarque c'est la benne installée sur le parking qui déborde de planches, de détritus, de vieux rideaux et de lambeaux de papier peint moisi. Roe se gare à l'écart, au cas où il y aurait des caméras de sécurité. Puis on se dirige vers le bâtiment, qui a désormais de faux airs de danseuse à moitié vêtue. Les fenêtres du rez-de-chaussée ont toutes été remplacées ; ces vieilles fenêtres victoriennes, si lourdes qu'il fallait s'y mettre à deux pour les manipuler, sont désormais des baies vitrées flambant neuves ; la peinture de la vieille porte a été raclée et le bois mis à nu semble frissonner dans l'attente d'une nouvelle couche.

— On ne pourrait pas juste…, commence Fiona.

Mais Roe s'engage déjà sur les marches.

Tout l'été, il a frétillé à l'idée de s'attaquer à une porte fermée à clé. Mais jusque-là, aucun d'entre nous n'avait envie d'entrer où que ce soit par effraction.

— Attendez, dit Lily.

Elle monte les marches en se tenant à la rampe en fer, puis grimpe sur la rambarde telle une gymnaste sur une poutre. Je la suis du regard et comprends ce qui l'intéresse : la caméra de surveillance braquée sur la porte d'entrée. Lily est grande, presque un mètre quatre-vingts, alors, une main contre le mur pour garder l'équilibre, elle n'a aucun mal à atteindre le cordon d'alimentation qu'elle empoigne. Puis elle ferme les yeux.

L'air crépite puis on entend un léger *pop*. Je scrute Lily, son regard croise brièvement le mien et je jurerais voir une lueur passer derrière ses pupilles. Un jaune enfiévré qui souligne le gris-vert de ses iris, comme un feu de forêt.

— Voilà, dit-elle simplement. Roe ?

Il rejoint rapidement la porte. Je lui emboîte le pas, fascinée par la façon dont son don se manifeste. La main droite sur la poignée, le pouce

gauche sur la serrure, il tend l'oreille. Aux aguets. Il guette les cliquetis du rouage. Je jette un coup d'œil à ma montre. Trente secondes. Une minute. Une minute trente. Personne ne dit un mot.

Juste avant les deux minutes, la porte s'ouvre.

C'est étrange de se retrouver dans son lycée en plein été. On comprend que tout ce qui rend l'endroit familier est lié aux gens, pas aux murs. Les effluves de parfum et de déodorant, de vieux sandwichs, de livres, de désinfectant et de poubelle – tout ça, envolé. Il n'y a pas d'odeur à proprement parler, hormis de légers relents de peinture qui sèche. Le silence est uniquement rompu par les couinements de mes boots sur le parquet neuf.

— Pas mal, franchement, commente Fiona. Je me demande où ils ont trouvé l'argent, par contre.

— De quoi tu parles ? Ils sont pleins aux as, non ? Quand on voit les frais d'inscription…

— Pas suffisamment pour payer tout ça, nuance Fiona en secouant la tête. En plus, la moitié des filles de notre niveau ont mis les voiles. J'ai croisé Michelle Breen, l'autre jour. Elle non plus ne reviendra pas à la rentrée. Les gens commencent à comprendre que Bernie est trop chère pour ce qu'elle est.

— Et puis personne n'a envie d'envoyer sa fille étudier avec la toquée, glisse Lily en scrutant le fond d'un pot en métal.

Elle n'a pas entièrement tort. La fin d'année scolaire a été tendue ; ajoutez à cela toutes les histoires qui courent autour de Lily O'Callaghan, et vous comprendrez pourquoi les parents sont mal à l'aise. Les ampoules qui explosent quand elle est dans les parages. Le début d'incendie aux toilettes. Son don est plus sauvage que les nôtres, plus dangereux. Et même si Nuala est la seule adulte à savoir de quoi elle est capable, tout le monde flaire qu'il y a quelque chose de louche chez Lily.

Le hall d'entrée hexagonal donne à gauche sur le bureau de Mlle Harris, et à droite sur celui de sœur Assumpta. Roe examine la porte fermée à clé de ce dernier, et je pose ma main sur la sienne.

— Pas celle-là. Elle n'apprécierait pas, je déclare.

Bizarrement, je n'ai pas envie qu'on embête l'ancienne nonne légèrement sénile qui possède cette école. Elle entretient une relation particulière avec son bureau.

Roe acquiesce puis part visiter une salle de classe.

— Du coup, tout ce fric, il sort d'où ? demande Fiona en faisant

couiner ses baskets sur le parquet luisant.

— La vache, lance Roe depuis la classe. Il y a même un court de tennis, maintenant !

On suit sa voix et on le retrouve en train de regarder par une fenêtre du fond de la salle. Quand on le rejoint, Fiona laisse échapper un sifflement.

— Purée ! lâche-t-elle. Je me rappelle quand il n'y avait que des poubelles.

— Ils ont visiblement acheté le terrain de derrière, je commente, abasourdie. C'est énorme.

Il n'y a pas d'autre mot. Je tente de me rappeler ce qu'il y avait avant. Un vieux marchand de journaux, quelques appartements anonymes, un truc dans le genre. Désormais, tout a été rasé, et il y a là un vrai court de tennis auquel il ne manque que le filet. Les prémices des vestiaires apparaissent déjà, une structure en métal qui me fait frissonner rien qu'à l'idée d'y entrer. Ils ne vont quand même pas forcer les terminales à faire du sport ?

De grandes haies ont été plantées autour du court pour décourager les curieux, nues et bizarroïdes. Comme tout le reste de l'école, d'ailleurs, qu'on dirait tout droit venue d'une autre planète.

— Allons voir un peu, propose Roe.

Nous sortons par l'issue de secours et retrouvons l'air tiède de l'été. Le portillon du court de tennis est ouvert.

— C'est ici que tu t'exerces ? je demande à Lily.

Et, comme d'habitude, elle ne s'embête pas à me répondre directement. Elle se contente de retirer son sac à dos, de l'ouvrir, et d'en sortir une bouteille d'eau.

Il commence à faire sombre alors que nous approchons les vingt-deux heures. Le soleil se couche deux minutes plus tôt chaque jour, l'été filant lentement, sans nous demander notre avis. À cette idée, mon estomac se noue. Je ne suis pas prête à lui dire adieu. Ni à ce que Roe commence la fac et moi ma dernière année de lycée, ni à retrouver l'école et tout ce qu'elle a de bancal. J'aime la vie comme elle est en ce moment. J'aime avoir mon boulot, mes amis, mon propre emploi du temps.

Lily dévisse le bouchon de sa bouteille et se dirige lentement de l'autre côté du court. Comme les projecteurs ne sont apparemment pas encore branchés, c'est à peine si on la voit. On ne distingue que le clair

de lune qui se reflète dans ses cheveux blonds.

— Vous êtes prêts ? crie-t-elle.

— Oui ! répondent en chœur Fiona et Roe tandis que je murmure un faible « non ».

Nous l'entendons agiter la bouteille et faire gicler l'eau partout. Et avant que l'un de nous n'ait eu le temps de dire *C'est tout ?*, un crépitement s'élève et le court entier se retrouve inondé de lumière une fraction de seconde. À cet instant précis, tout ce qu'on voit c'est Lily, les mains levées vers l'eau en suspension. Les gouttelettes conduisent ses étincelles d'électricité et l'illuminent comme un stroboscope.

L'instant d'après, on est de nouveau dans le noir. Puis on entend de nouveau l'eau qui gicle, et un second crépitement. Une lumière blanche rompt brusquement l'obscurité, le visage de Lily visible au beau milieu. Et Lily recommence encore et encore sous nos regards ébahis.

Pénombre. Eau. Crépitement. Lumière. Lily.

Pénombre. Eau. Crépitement. Lumière. Lily.

Nous restons là, stupéfaits par ce spectacle, ce feu d'artifice rien que pour nous.

Roe, Fiona et moi n'avons pas envie d'être en reste. Alors on se jette à corps perdu dans l'entraînement, on se retrouve tous les soirs au court de tennis, une fois que les ouvriers sont partis. Si quelqu'un a remarqué que les caméras de surveillance ne fonctionnent plus, rien n'a été fait pour y remédier.

L'endroit nous appartient désormais. Tant que l'été durera, nous avons un endroit à nous.

— Qui veut voir un tour de magie ? propose Fiona d'une voix espiègle, le deuxième soir.

— Vas-y, je lui lance, allongée sur le revêtement tiède.

La tête sur le ventre de Roe, je sens son odeur si particulière, un mélange de rose, de jasmin, de charbon et de sel. Sure for Men et Chanel N° 5.

Fiona sort une pomme de son sac.

— Regardez bien cette pomme.

— OK, Steve Jobs.

Elle tire la langue puis sort un couteau de cuisine pointu.

— OK… Jack l'Éventreur.

La voilà qui épluche la pomme devant nous, une seule longue bande de peau tout en spirale. J'observe Fiona, le soleil qui brille encore me permet de voir suffisamment bien ce qu'elle fait. Elle se concentre à fond, se mord la lèvre. Et là, tandis que l'épluchure continue de s'allonger, je constate que la peau se reforme sur la pomme. Quand l'épluchure touche terre, le fruit est presque entièrement redevenu intact.

— Ça alors ! je m'écrie en me levant d'un bond. Fi, c'est incroyable !

Elle fait une ample révérence.

— Donc tu ne soignes pas que la peau humaine ? Ça marche aussi sur d'autres trucs ?

— Oui ! Des tonnes, même, je crois. L'autre jour, mon collant était troué, je l'ai plus ou moins pincé en imaginant que c'était une sorte d'épiderme. Et il s'est recousu.

— Fabuleux, dit Lily. Tu assures vraiment, Fiona.

Elle a prononcé cette phrase avec une admiration si éhontée que j'en éprouve une pointe de jalousie. Elle aime beaucoup Fiona. Elles ont d'ailleurs formé une espèce d'amitié à part, indépendamment de Roe et de moi. La chose paraît naturelle, pour deux filles amies avec un couple, mais je me sens quand même un peu exclue.

Quand Lily est ressortie de la rivière, elle a eu du mal à se réadapter à la vie réelle. Il lui a fallu un peu de temps pour réapprendre à s'habiller. Après le rituel, elle a lutté avec les boutons, les fermetures Éclair et les lacets pendant des semaines. C'était comme si elle avait complètement oublié comment tout cela fonctionnait. Une fois, elle est descendue de sa chambre vêtue de la chemise de travail de son père, à moitié boutonnée dans le dos. Sans soutien-gorge.

— Fiona, a-t-elle alors dit d'une voix geignarde. C'est pas comme ça, hein ?

— Non ma belle, lui a répondu Fi sans la brusquer. C'est pas comme ça.

Et elles sont remontées dans la chambre de Lily pendant que Roe et moi restions à nous ronger les sangs, craignant que Lily soit restée dans la rivière trop longtemps. Sa magie était d'une force surprenante. Nous avions enrichi la nôtre au contact du monde de la Gouvernante. Lily, elle, y avait baigné des semaines durant. À quel point cela avait-il pu la changer ?

Fiona l'a aidée à mettre au point une méthode pour s'habiller. Si tout

est de la même couleur, c'est beaucoup moins troublant. Du coup, Lily s'en est choisi une, et désormais tout est bleu. Si tout est bleu, rien ne peut dénoter ou avoir l'air bizarre. Si tout est bleu, tout va bien.

Seulement, j'aurais préféré que ce soit moi qui l'aide à trouver cette astuce.

— OK, Maeve, dit Roe. À ton tour.

Je pousse un soupir.

— Mon don n'est pas aussi cool que les vôtres.

— Attends, tu lis dans les pensées, réplique Fiona.

— Je sais mais c'est très… intérieur, tu vois ? Pas aussi théâtral que l'électricité, les machines ou les guérisons. Il n'y a rien à voir. Pas de son et lumière, quoi.

— Je pense à un nombre, dit Fiona. Vas-y.

— C'est franchement fatigant, je proteste.

— Un muscle ne se développe que si on l'exerce, rétorque Fiona comme une coach personnelle.

— Essaie, Maeve, insiste Roe. Suis la procédure.

Parfois, avec les gens que je connais bien, des pensées leur échappent et me parviennent comme un secret chuchoté. Mais la plupart du temps ça me demande un gros effort. Je dois d'abord effectuer une série d'exercices mentaux avant de pouvoir lire comme il faut. Roe a baptisé ça « la procédure », d'abord pour plaisanter. Un de ces trucs qu'on disait de façon ironique et qui sont restés. Pour la procédure, je commence par fermer les yeux et vider mon esprit.

« Vider votre esprit », encore une connerie que les youtubeurs sortent quand ils décident subitement de s'intéresser à la méditation, mais je ne vois pas comment l'expliquer autrement. Je visualise mon cerveau comme l'écran de mon ordinateur et je déplace tout – mes amis, ma famille, l'Irlande, la Terre – dans une corbeille en bas à droite. Quand l'écran est enfin nettoyé, l'intérieur de mon cerveau est noir goudron. C'est alors que les lumières apparaissent.

Ces lumières sont encore plus difficiles à expliquer. J'ai tenté de les décrire à Fiona et Roe un million de fois, jusqu'au jour où j'ai vu la photo d'une aurore boréale. Des traînées et des tourbillons de lumière infinie, une explosion de couleurs qui semblait parfaitement organisée sans toutefois être préméditée.

Inspire. Expire.

Ça, c'est la partie facile. Ensuite, ça se complique. Roe doit sentir

mes épaules se crisper car il se met à masser la peau tendre derrière mon oreille avec son pouce. Je me laisse aller contre sa main, perçois les réverbérations de son contact dans ma moelle épinière, comme un courant électrique dans un fil de cuivre.

Concentre-toi, Maeve. Concentre-toi. Reviens aux lumières.

Je cherche celle de Fiona et tente de la séparer des innombrables autres : la bleu scintillant de Lily, la blanc cristal de Roe, les touches de marron et de vert qui doivent représenter les battements de cœur de tous les organismes minuscules et cachés. Les moustiques, les oiseaux qui nichent, les renards tapis dans les buissons. Il y a des bandes plus importantes juste à côté, des marbrures de couleur qui correspondent aux innombrables humains endormis en ville autour de nous. J'ignore comment faire pour les suivre. Je ne peux pas lire les pensées des inconnus, des animaux ou de toute personne que je ne regarde pas directement. Ce qui passe pour un don au potentiel infini est en réalité très limité : je ne peux lire les pensées que des gens que je connais déjà très bien, ce qui ressemble drôlement à une perte de temps.

La lumière de Fiona est d'un orange chatoyant. Il est important d'en trouver l'extrémité, de s'en saisir puis de la suivre jusqu'à éprouver la sensation de la chevaucher comme un surfeur sur une vague, jusqu'à atterrir sur le littoral déchiqueté du cerveau de votre meilleure amie. Je me l'explique comme si j'écrivais un guide à l'attention des futurs télépathes. Je ne sais même pas si ces gens-là existent.

Soudain, je les repère. Tout au bout du bandeau de lumière, il y a deux chiffres noirs, postés à l'avant du cerveau de Fiona.

— Fiona.

— Maeve.

— Cinquante-sept.

Elle se redresse, stupéfaite comme chaque fois.

— Je t'ai déjà dit que tu étais un génie ?

— Pas assez souvent.

— Comment tu l'as su ? À quoi ça ressemble ?

— Je te l'ai déjà expliqué.

— Une aurore boréale ?

— Voilà.

— Waouh.

Fiona se rallonge sur le court de tennis et scrute les étoiles. Elle a beau savoir qu'on n'est pas au bon endroit pour voir une aurore boréale,

elle la guette quand même.

— Comment est ma lumière, aujourd'hui ?

— Un peu plus terreuse, maintenant que tu en parles. Plus profonde. Ocre plutôt qu'orange, genre pot de fleurs.

— Oh, j'*adore*. Et d'après toi, ça veut dire quoi ?

— Aucune idée.

Je m'arrache une petite peau au pouce avec les dents et reprends :

— J'ai l'impression que les couleurs de tout le monde sont un peu plus profondes quand on est ici. Plus riches, quelque chose comme ça.

Roe se redresse à son tour et s'étire.

— Et moi, Mae ? Je pense à quoi ?

Mon esprit étant désormais calibré, je n'ai aucun mal à lire les pensées de Roe.

— À ton concert de demain soir.

— Pas difficile. Tu aurais très bien pu le deviner.

Je creuse plus profondément. Et soudain je saisis quelque chose de plus précis, quelque chose que j'agrippe et qui gigote entre mes mains comme un chiot qui se débat.

Si les Enfants de Brigid reviennent, pense-t-il, *on est fichus.*

Je me raidis.

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi tu es inquiet à propos des Enfants de Brigid ?

Pendant quelque temps, après le retour de Lily, les Enfants ont été terriblement actifs. Il y a eu un rassemblement contre l'avortement à Dublin, une manifestation dans un club gay de Cork. En revanche, l'intérêt qu'ils pouvaient porter à Kilbeg, quel qu'il soit, s'est dissipé. Ils étaient effrayants. Mais tout ça nous semblait tellement loin, ça nous dépassait tellement, et pour tout dire, on était épuisés. Notre inquiétude, c'était Lily. Les agissements d'un groupe religieux à l'autre bout du pays paraissent moins préoccupants quand votre meilleure amie ne sait plus enfiler des vêtements.

— Je l'ai vu, l'autre jour, dit Roe. Aaron.

Personne n'ajoute quoi que ce soit. L'air semble fraîchir.

— Où ça ? demande finalement Fiona.

— Il… Je l'ai vu à la mairie. Entrevu, plutôt, raconte Roe. Il n'était pas seul. Il portait un costume. Ça ressemblait à un rendez-vous d'affaires. Mais… je ne sais pas. Je portais ma jupe ModCloth et lui il…

enfin, la façon qu'il a eue de me regarder… Il savait précisément qui j'étais.

— Forcément, il s'est incrusté à ton concert, j'observe. Et toi, à sa réunion.

— Non, fait Roe.

Il s'arrête, lui-même ne semble pas savoir ce qu'il veut dire.

— Enfin, c'était comme… comme s'il voyait en moi. Comme s'il voyait littéralement qui je suis. Tu te rappelles, à sa réunion, il arrivait à faire confesser des non-péchés bizarres aux participants ? Eh bien à ce moment-là, j'ai ressenti ce qu'ils ont dû ressentir. Un genre de mise à nu. C'était horrible.

Je plaque une main sur sa nuque et mon bras épouse son omoplate.

— Je suis désolée, bébé.

Si les filles n'étaient pas là, je l'enlacerais. Si les filles n'étaient pas là, je lui dirais qu'il n'y a rien, absolument rien d'horrible chez lui. Que je ne connais personne de plus calme et gentil. Que, dans les traits que j'associe à chaque genre, il a pioché le meilleur pour en faire un cocktail parfait. La partie la plus profonde de la galanterie. La beauté la plus ancienne.

Mais les filles sont là, alors je me contente de dire :

— Qu'est-ce que tu faisais à la mairie, au fait ?

Il rougit.

— Oh, je comptais attendre que…

Il fait un geste vague de la main, comme pour sous-entendre « qu'on soit seuls ».

— Je vais changer de prénom. Légalement, je veux dire.

— Roe ! nous écrions-nous en chœur.

— C'est *génial* !

— C'est tellement… *adulte* !

— Maman est au courant ?

— Non, elle ne le sait pas. Mais rien qu'à l'idée de commencer l'université, avec la paperasserie, les inscriptions aux cours, tout ça, et voir « Rory O'Callaghan » marqué sur tous les documents… Je trouvais ça un peu… *Pfffff*. Tu vois ?

En février, quand Lily a disparu, « Roe » était un prénom secret et nous étions peu à être dans la confidence : moi, Miel, deux trois personnes avec qui Roe discutait en ligne. Désormais, tout le monde ou presque l'appelle comme ça. Mener une double existence, très peu pour

lui. J'imagine que c'est ce qui arrive quand on a failli perdre la seule vie qu'on possède.

— J'étais passé prendre les formulaires, reprend-il en se tournant vers moi. Je vais devoir aller à Dublin pour que ce soit officiel. Tu voudras bien m'accompagner ?

— Évidemment ! je m'exclame en le serrant contre ma poitrine. Une virée, génial !

— Il faut célébrer ça, annonce Fi en se levant d'un bond.

— J'offre les McFlurry, je déclare en pensant au billet de dix offert par ma mère.

Et nous voilà qui repartons tous vers la voiture en félicitant Roe. Nous nous concentrons sur le futur et profitons de ce bonheur. Et puis le silence tombe à nouveau.

Je n'ai pas besoin d'utiliser mon don pour savoir que mes amis aussi se demandent ce qu'Aaron faisait à la mairie. Qu'est-ce qui le ramène à Kilbeg ?

— Je me disais qu'on ne nous a pas remis ces dons sans raison, pas vrai ? reprend soudain Fiona.

— J'ai survécu à la Gouvernante, et tout ce que j'ai gagné, c'est le droit de l'imprimer sur un tee-shirt, ajoute Roe pour plaisanter.

— Non, je…, commence Fiona avant de regarder par la fenêtre. Enfin, les Enfants sont revenus à Kilbeg, n'est-ce pas ? On ne peut plus les ignorer.

Nouveau silence.

— Non, confirme Roe.

Tout le long du trajet, je sens l'obscurité éclore dans mon ventre et gonfler derrière mes yeux. Comme si, en me tournant vers la vitre, j'allais découvrir la Gouvernante sur le viaduc. Ou Aaron planté sur la route.

Je pose ma tête sur l'épaule de Roe et ferme les yeux pour n'avoir rien à regarder du tout.

3

Le lendemain, je dois faire l'ouverture de Divination et rentrerai donc plus tôt, ce qui me laissera le temps de me préparer pour le concert de Roe. Il m'appelle pendant que je m'habille, déjà en panique.

— Maeve, tu commences à quelle heure, aujourd'hui ?

— Neuf heures trente.

Je consulte ma montre, il est à peine huit heures.

— Pourquoi ?

— Écoute, je crois que j'ai perdu une boucle d'oreille sur le court de tennis hier soir. J'ai regardé dans la voiture, elle n'y est pas. Tu ne pourrais pas aller la chercher pour moi ? Avant le boulot ?

— Purée, Roe, je réplique, exaspérée.

— Je sais, je sais, s'excuse-t-il dans un soupir. Je suis une vraie chieuse.

— Je ne te le fais pas dire !

— J'irais bien, mais je dois récupérer la batterie de Liam à l'autre bout du monde, et je suis terrifié à l'idée de perdre cette boucle. S'il te plaît ? En plus, tu es en ville.

Je bâille et capitule.

— C'est bon. Mais tu as intérêt à m'inscrire sur la liste des invités de ce soir. Sinon, le videur me demandera ma carte d'identité. Alors ne me laisse pas tomber.

Il a oublié une fois et ç'a été un cauchemar. Fiona et moi avions été obligées d'attendre que le concert se termine chez le vendeur de fish & chips.

— Tu es géniale, dit-il. Merci mille fois.

— Hmm. Je t'aime, à plus tard.

— Je t'aime aussi. Oh et…

Il laisse la phrase en suspens.

— Quoi ?

— Non, je t'ai déjà demandé assez de services comme ça pour aujourd'hui.

Je soupire.

— Je t'écoute.

— Tu voudrais bien… faire la pub, pour notre concert ?

— Roe ! Ce n'est pas vraiment comme ça que fonctionne la relation vendeuse/client.

— Je sais. Désolé, laisse tomber. C'est juste que la fille dont on fait la première partie sera à Kilbeg exprès pour ce concert, elle n'est pas en tournée. Miel essaie de la faire venir depuis des lustres.

Je soupire à nouveau en comprenant que je ne vais sans doute pas avoir le choix. Miel et Roe sont à fond sur Honor Own depuis des mois. Et je le comprends. Elle est super. Il y a deux ans, elle était la chanteuse du groupe Jason & The Aeronauts. C'était elle, Jason. Le groupe marchait du tonnerre. Enfin, à l'échelle de l'Irlande : grande scène l'après-midi dans les festivals, télé à chaque sortie d'album, une chanson utilisée dans une pub à l'occasion… Et tout à coup, ils ont annoncé changer de nom : ils ne seraient désormais plus que The Aeronauts. Personne ne s'est trop demandé pourquoi, jusqu'à ce que Honor Own fasse son coming-out de femme transgenre et devienne la première rock star trans d'Irlande.

— D'accord, je ferai de mon mieux.

— Je t'aiiiime…

— C'est ça, c'est ça. Tu profites de mes sentiments.

— Exact, confirme-t-il d'une voix guillerette. C'est pas génial, ça ?

Je noue mes cheveux, encore pleins d'électricité statique à cause de la brosse, puis finis de m'habiller en vitesse. Moins de cinq minutes plus tard, je sors et fonce vers l'arrêt de bus en râlant un peu de ne pas pouvoir prendre mon temps. Mais bon, quelle matinée splendide. Roe et Fiona sont obsédés par Dublin et Londres, moi je m'étonne qu'ils ne voient pas combien Kilbeg est belle. Le chèvrefeuille est en fleur, tout est vert, baigné de soleil et la chaleur de la journée se fait déjà sentir. Une famille de foulques navigue sur la rivière, leurs têtes noires barrées de blanc comme si elles étaient couvertes de Tipp-Ex.

Quarante minutes plus tard, me voilà au lycée. À force d'y venir en douce, on a trouvé comment accéder aux courts de tennis via une ruelle située derrière l'établissement.

Au moment où j'atteins le portillon, le soleil est si haut que j'aperçois la boucle de Roe à cinq cents mètres. Les perles scintillent et la chaînette brille. Je trottine puis me penche afin de la ramasser délicatement du bout des ongles.

Soudain, je suis encore accroupie, j'entends quelqu'un siffloter.

Un air que je connais.

Un air que je n'oublierai jamais, même si je vis aussi longtemps que sœur Assumpta.

Je me fige sans me retourner. Je ferme les yeux mais la mélodie continue.

Un air de blues. Un air qu'on imaginerait mieux sous un porche de La Nouvelle-Orléans que sur un court de tennis dans le sud de l'Irlande. C'est fou qu'on puisse si bien connaître une chanson sans pour autant l'avoir jamais entendue jouer comme il faut.

— Arrête.

La réponse me parvient aussi sec d'une voix amusée, teintée d'accent américain.

— Je pensais que tu aimais cette mélodie.

Je me retourne. Aaron est là, les mains dans les poches de son sweat, des baskets flambant neuves aux pieds. Je ne l'ai pas revu depuis le mois de mars, mais il n'a pas changé. Il est toujours le même grand blond décontracté – complètement dans son élément sur ce court de tennis.

— Tu te trompes.

— *Mesdames, voici la carte de la Gouvernante*, chante Aaron. *Elle peut causer votre perte, ou vous offrir un nouveau départ.*

Il incline la tête. M'observe.

— Que choisis-tu, Maeve ? La perte, ou le nouveau départ ?

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

Je m'efforce d'empêcher ma voix de trembler. D'oublier que, la dernière fois que je l'ai vu, c'était en rêve, et qu'il caressait les cheveux de la Gouvernante tout en parlant de la mort.

Il ignore ma question, tourne en rond et inspecte le court.

— Regarde un peu, dit-il en pointant quelque chose du doigt.

Dans un premier temps, je ne vois pas ce qu'il me montre. Puis j'aperçois une minuscule tige verte qui pousse à travers le revêtement, ornée d'un pétale jaune extrêmement délicat.

Aaron s'accroupit – ou plutôt s'assied sur les talons –, les genoux écartés comme un crapaud. D'un geste précautionneux, il cueille la

petite fleur.

— Hmm, fait-il avant d'ouvrir son portefeuille pour la glisser dans un repli de cuir.

— Comment as-tu su que j'étais ici ?

Il se relève.

— Nous sommes des sensibles, Maeve, répond-il tout simplement. Si tu utilises ta magie quelque part, je suis au courant.

Ses mots sont calmes et clairs, comme s'il voulait m'apprendre quelle ville était la capitale de la France.

— Ce n'est pas vrai, je réplique, sur la défensive.

Ça ne peut pas être vrai. N'est-ce pas ?

— Si c'était le cas, alors je pourrais…

Quoi, au juste ? Savoir à quoi il emploie sa magie ? Suivre ses mouvements à la trace ?

— Tu en es tout à fait capable, assure-t-il. Si tu savais quoi chercher, tu pourrais me localiser.

Cette fois, il m'horripile pour de bon.

— Oh pitié, Aaron ! je m'écrie, exaspérée. Depuis quand tu t'exprimes par énigmes ?

Il sourit, ravi de me taper sur les nerfs.

— Je ne m'exprime pas par énigmes. Je ne fais qu'énoncer un fait. Pourquoi tant d'hostilité ? Tu as pourtant passé un bon été, je me trompe ?

Il dit ça comme si, magnanime, il m'avait permis de passer de bonnes vacances.

J'en ris pour de bon. Un petit rire grave, dur, effronté.

— La dernière fois que je t'ai vu, tu m'as dit que tu voulais me tuer.

— Faux. Mensonge.

Il a l'air de le prendre mal – sincèrement.

— J'ai dit que ce serait *intéressant* si tu survivais.

— Pourquoi ?

— Parce que nous sommes pareils, toi et moi.

— Alors là, pas du tout.

Je m'apprête à repartir, ulcérée, la boucle d'oreille de Roe au creux de ma main. Je pense un moment ne pas envenimer les choses, mais c'est plus fort que moi.

— D'abord, tu es un nazi. Tu as mis en danger la vie des gens que j'aime, tu as agressé Roe, tu as lâché tes chiens sur ma sœur. Et je ne

parle même pas des gens que je ne connais pas – comme ce pauvre jeune, au concert, celui à qui vous avez « lavé » la figure.

Les souvenirs me reviennent comme une intoxication alimentaire, un nœud à l'estomac, une remontée d'acide. Le pauvre gosse, treize ans tout au plus, et probablement aux prises avec des questionnements de genre. Je n'imagine même pas les dégâts que cette agression a pu provoquer.

Aaron reste planté là, un peu perdu, comme si j'étais une grille de mots croisés : un vrai casse-tête, mais un simple passe-temps, donc sans importance.

— Toi et moi sommes davantage semblables que tes amis et toi, déclare-t-il tout bas.

Je lui collerais bien mon poing dans la figure. Un court instant, j'aimerais être un mec, un grand baraqué, capable de régler ce genre de question avec les poings. Et puis je me rappelle pourquoi les hommes sont beaucoup moins nombreux que les femmes à pratiquer la magie. À quoi bon, si on a la possibilité de gagner par la force brute ?

— Tu ne sais rien de moi ni de mes amis.

— Je sais que nous avons tous deux reçu ce que nous possédons à la naissance, répond-il. Et que pour eux, ça a été différent, par le sang versé lors d'un sortilège.

— Et donc ?

— Donc cela compte moins. Ils ne seraient rien sans toi.

À ces propos, je me demande si Aaron a jamais eu un seul ami dans sa vie. C'est *moi* qui ne serais rien sans Roe, Fiona et Lily.

— Ta magie sera toujours différente des leurs. En comparaison, leurs pouvoirs sont de vulgaires tours de passe-passe. As-tu seulement idée de combien ce que nous possédons est spécial, Maeve ? Profond, ancien et rare ?

Le voilà maintenant qui parle comme un sorcier de dessin animé, et c'est insupportable. Je voudrais qu'il se sente aussi stupide qu'il l'est réellement. J'arque un sourcil. Et lui tourne le dos.

— Ça fait beaucoup de conneries pour un début de matinée.

— Tu sais, tu peux apprendre. Apprendre à maîtriser ta sensibilité.

Je m'éloigne sans lui prêter attention. Il continue de parler.

— Ils peuvent t'aider…, m'interpelle-t-il. Les Enfants, je veux dire.

Cette fois, je me mets à courir.

Depuis la ruelle, j'entends sa voix. Un cri estompé, un écho qui retombe autour de lui.

— Ça en fait *une* ! dit-il. Encore deux !

— Une quoi, d'abord ? je demande à Nuala une heure plus tard. Une de quoi ?

Je suis assise par terre, dans sa boutique, mon café à emporter fumant à côté de moi. Je suis en train de démarquer un lot de livres sur la numérologie et cherche un prix qui les fera partir plus vite.

— Dans celui-ci, il est écrit que six et huit sont des chiffres de prospérité, je pourrais mettre le tout à 6,80 € ?

— Bonne idée, approuve Nuala.

Ses lunettes sur le nez, elle examine un listing des ventes du mois dernier. Son boulot n'est pas exactement le plus rentable du monde.

— Répète-moi précisément ce qu'il a dit, et comment il l'a prononcé.

— Il parlait de ma magie, soi-disant différente de celles de Lily, de Fiona et de Roe, et ensuite il a voulu m'inciter à rejoindre les Enfants de Brigid.

— Et après ?

— Après ça, j'ai filé. J'ai même carrément couru.

— Et il a dit, « Ça en fait une » ?

— Voilà. Et qu'il m'en restait deux. Ce serait un truc de magie ?

— Hmm. Pas de wicca, en tout cas, déclare Nuala en réfléchissant à voix haute. Dans certaines cultures, la politesse veut qu'on repousse trois fois une personne. Si elle vous invite à dîner, par exemple.

Elle regarde dans le vide un moment, perdue dans ses pensées.

— Oh Seigneur, s'exclame-t-elle soudain comme si elle venait d'avoir l'illumination.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Non, je veux dire, Seigneur, c'est Jésus, le Christ. L'apôtre Pierre l'a renié trois fois.

Je grimace.

— J'imagine qu'Aaron se voit comme Jésus, dans cette comparaison ?

— Il faut croire.

— Mon Dieu… Quel ego.

— Il te donne trois chances de passer du bon côté. Du moins, ce qu'il croit être le bon côté.

— Et après ça, si je refuse toujours ? Je suis bonne pour la

damnation éternelle ?

Nuala fronce les sourcils, visiblement inquiète.

— Il s'agit probablement de quelque chose de plus littéral que cela.

Nuala est la seule adulte que je connaisse à qui je puisse parler de magie. C'est fou comme notre relation a instantanément changé après le rituel. Nuala est passée du statut d'étrangère menaçante à celui de mentor, et presque d'amie. C'est elle qui m'a expliqué ce que sont les sensibles. À présent, elle tente de m'enseigner les rudiments de la magie. La wicca, les herbes, les cristaux, tout le toutim. D'après elle, posséder un pouvoir surnaturel ne suffit pas. J'ai aussi besoin d'étudier.

Je me relève, m'étire.

— Et puis qu'est-ce qu'ils mijotent, les Enfants de Brigid ? Qu'est-ce qui les ramène à Kilbeg ? Et qu'est-ce qui les intéresse chez moi ?

Le visage de Nuala reste un instant inexpressif – j'en déduis qu'elle pense à quelque chose qu'elle n'est pas prête à me dévoiler. Je me demande pendant une fraction de seconde si je devrais essayer de lire dans ses pensées, mais je me rappelle aussitôt le pacte qu'on a conclu : uniquement sur le court de tennis. Uniquement quand on est seuls. Uniquement pour s'entraîner.

— As-tu jamais songé à ton rôle dans tout ceci ? m'interroge-t-elle enfin.

Nuala peut se montrer si étrange, parfois, que je ne saurais dire si « ceci » désigne la magie ou bien sa boutique et le capitalisme en général.

— Euh…

— La sensibilité, je veux dire.

Je hausse les épaules. Nuala m'a décrit tout cela, un jour – à sa manière typiquement vague. Elle m'a expliqué que mon don signifie que je possède un lien spécial avec la magie et la terre.

— Je me rappelle que tous les sensibles ne sont pas des sorciers, mais que les plus grands sorciers sont tous des sensibles.

— Certes, mais…

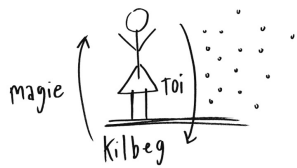
Elle s'interrompt, presse un bouton sur sa caisse enregistreuse et en fait sortir un ticket de caisse, puis elle prend un stylo.

Je m'efforce de ne pas me moquer.

— Ça c'est moi, non ? Dans mon éternelle robe triangle ?

— Chut, *ciúnas*, rétorque-t-elle, irritée.

Et elle poursuit son dessin.



— Bien, reprend-elle. Disons qu'il existe une certaine quantité de magie à Kilbeg. Comme une énergie fossile. Elle est là, enfouie dans le sol, et tout le monde l'utilise en permanence.

— Tout le monde utilise la magie en permanence ?

— Si on conçoit la magie comme, mettons, le libre arbitre, la liberté de croire, de choisir, l'envie de faire un joli dessin… Tout ça, c'est de la magie. Tu me suis ?

— Waouh, d'accord, je réponds d'une voix mal assurée car je ne suis pas sûre de bien comprendre.

Ni d'y croire. Du coup, je commence à tourner ça en dérision – c'est comme ça que j'assimile les nouvelles infos.

— Donc quand je *choisis* de regarder une redif de *Friends* au lieu de mater une nouvelle série, c'est un acte de magie profonde ?

— Et de paresse intellectuelle, grommelle Nuala. Mais les deux proviennent de la même source. Les deux sont affaire de volonté. Il s'agit d'être maîtresse de toi-même.

Je devine qu'elle s'égare parce qu'elle se remet à dessiner.

— Les petits points représentent les gens qui utilisent la magie en permanence sans s'en rendre compte. Chaque fois qu'ils décident de porter un habit rouge car ils pensent que ça leur donne de la force, c'est une petite part de magie. Toi, Maeve, en revanche…

Elle tapote la fille triangle de la pointe de son stylo.

— Toi, en tant que sensible, tu possèdes un accès plus important à cette magie. Elle t'a choisie pour représentante.

— Cool.

— La magie remonte donc à travers le sol, passe en toi et se diffuse dans une moindre mesure à tout le monde. Après quoi, elle retourne à la terre. Tu invoques un sortilège, il se répand dans l'air, s'infiltre dans les arbres, pénètre dans le sol, retourne à la terre.

Elle tape la flèche avec une grande détermination.

— OK, d'accord, je commente.

Ensuite, elle dessine trois autres personnages eux aussi vêtus de robes triangle.

— Et voici Lily, Roe et Fiona. Pour une raison qui m'échappe, lorsqu'ils ont eu affaire à la Gouvernante, ils se sont retrouvés entraînés dans cette chaîne. Enfin, c'est ma théorie.

Je m'efforce d'y réfléchir soigneusement en examinant son schéma pourri.

— Ça se défend, j'imagine. Mais quel est le rapport avec les Enfants ?

— Je ne sais pas trop, avoue Nuala d'une voix hésitante. Mais… deux sensibles ? Cela ne peut pas être un accident. Les Enfants doivent avoir besoin de sensibles.

— Mais… pourquoi ?

— Je ne… Cela m'échappe. En revanche, je connais quelqu'un qui pourra te répondre.

— Qui ça ?

Elle se tapote le nez avec son stylo, sa façon de me dire *Fin de la discussion*.

Le reste de la matinée, Nuala reste étrangement silencieuse. Vers treize heures, elle disparaît un court moment dans la pièce attenante au magasin et, quand elle en ressort, elle cachette une enveloppe.

— Je vais à la poste, annonce-t-elle. Je peux te laisser seule une demi-heure ?

— Bien sûr, j'affirme en essayant d'épier l'adresse sur l'enveloppe.

Je suis certaine que cette lettre a quelque chose à voir avec la chaîne de la magie et la personne qui détient les réponses. Son pouce cache le nom. Je n'arrive à lire que *454 rue Alexandre-Parodi, Paris*.

— En France ?

— Petite curieuse, marmonne Nuala.

— Désolée, dis-je un peu gênée. J'aimerais bien qu'on m'écrive. Ça fait une paye que je n'ai pas reçu de courrier intéressant.

— Disons qu'on envoie une lettre quand on n'est pas sûr que la personne vous répondra au téléphone.

Elle sort et je me remets à démarquer les ouvrages de numérologie. C'est drôle comme l'astrologie et le tarot ont leur lot d'amateurs, mais comme personne ne semble s'intéresser à la numérologie. C'est peut-être une discipline qui rappelle trop l'école, allez savoir.

— Excusez-moi, prononce une voix douce derrière moi. Vous travaillez ici ?

Je me lève d'un bond.

— Oups pardon ! Oui, je travaille ici. En quoi puis-je vous aider ?

Le service au client n'est pas franchement mon point fort. Il suffit que j'aie l'impression d'être sur le point de devenir une super-sorcière pour qu'un inconnu vienne m'interroger sur les vies antérieures et le reiki, et que je me sente redevenir novice.

— Je voudrais de l'encens, demande la cliente. Pour chasser les moustiques.

Ça c'est facile.

— Il vous faut des bâtonnets de citronnelle.

J'entraîne la dame vers une étagère chargée de longs paquets rectangulaires qui ressemblent à des coffrets de baguettes magiques.

Je lui en tends un et ses doigts effleurent les miens. Sa main dégage une chaleur étrange. Je suis tellement surprise que je m'agite maladroitement et la regarde bien en face pour la première fois.

Elle est un peu plus âgée que ma sœur Jo. Vingt-six ans, peut-être. C'est le genre de femme qui s'habille comme j'aimerais m'habiller si j'avais les moyens et du goût. Elle porte des bottes militaires, une longue jupe portefeuille en tissu indien, et ses doigts sont parés de grosses bagues en argent. Ses cheveux bouclés et or foncé sont noués lâchement avec un foulard.

— Je vais vous en prendre deux boîtes, annonce-t-elle en se dirigeant déjà vers les jeux de tarot.

Elle prend une boîte de démonstration qu'on laisse à la disposition des clients.

— Ça alors, quelle beauté…

— Nous avons une très bonne collection, je réponds, très fière. J'ai aidé à les choisir.

— Vous savez lire les cartes ?

— Tout à fait.

Là encore, je perçois un poil trop de fierté dans ma voix.

— Est-ce que c'est difficile ?

La cliente admire la lame de l'as de bâton.

— Pas vraiment. Il y a une façon de procéder. Les arcanes majeurs sont faciles à apprendre, leur sens coule de source, et puis les couleurs obéissent à une sorte de logique numérique.

— Vous avez vraiment l'air d'en savoir beaucoup, dit la femme. C'est votre mère qui tient cette boutique ?

— Nuala ? Non, pitié !

Je ris en m'efforçant d'imaginer Nuala en mère de famille.

— Je travaille ici, c'est tout.

J'emporte ses bâtonnets de citronnelle à la caisse et commence à les enregistrer.

— C'est bon de savoir qu'il existe une boutique comme celle-ci, reprend la femme en hochant la tête d'un air absolument convaincu. Je ne savais pas trop à quoi m'attendre. J'ai emménagé il y a une semaine à peine, je ne connais pas bien Kilbeg. Je n'ai même presque aucun ami en Irlande, car j'ai longtemps vécu à l'étranger.

Tout à coup, je me rappelle quelque chose. Un service qu'on m'a demandé et qui risque de me valoir le trophée de copine de l'année.

— Ah, euh… si vous ne connaissez pas trop la ville…

Je bafouille un peu, mal à l'aise. La femme me regarde, les yeux brillants, curieux.

— Il y a un concert, ce soir, à l'ancienne halle au charbon.

Elle incline la tête.

— C'est une salle de spectacle, je précise. Pas une vraie halle au charbon. Enfin, plus maintenant.

— Et qui va jouer ?

Avec une nouvelle pointe de fierté, je réponds :

— Un groupe local, Small Private Ceremony. Mais la tête d'affiche est une célébrité – Honor Own. Elle a fait la une de *Hot Press* le mois dernier.

— Ça a l'air super ! C'est à quelle heure ?

— Les portes ouvrent à vingt heures.

Elle affirme qu'elle viendra, je me sens un peu mal à l'aise d'avoir invité une inconnue à sortir avec moi. Mais elle cherche déjà l'adresse

sur son téléphone.

— Voilà, dit-elle en appuyant sur l'écran pour confirmer un achat. Je viens d'acheter ma place.

— Roe va être aux anges.

Ça ne fait pas l'ombre d'un doute.

— Vous êtes ensemble ?

J'acquiesce.

— C'est le chanteur.

— Vous avez une vie sociale formidable, commente la femme d'un ton admirateur. J'aurais bien aimé pouvoir en dire autant à votre âge.

Je souris, sincèrement flattée. Après tout, c'est vrai, j'ai une vie sociale formidable maintenant. Parfois, quand on se rend tous ensemble à un concert, je me sens envahie par une bouffée de chance et de joie. Je n'ai pas oublié ce que ça fait, d'être seule, et c'est hallucinant de ne plus ressentir ça.

— L'été, en tout cas, je réponds, modeste. Mais à la rentrée, je vais préparer les examens, donc tout va changer. Mes parents seront tout le temps sur mon dos.

J'emballe ses achats, consciente de lui avoir tenu la jambe trop longtemps.

— Mon lycée est à, quoi, cinq minutes d'ici, donc j'espère pouvoir continuer à travailler en fin d'après-midi.

Elle me regarde, stupéfaite.

— Sainte-Bernadette ?

— Oui.

— Moi aussi j'y suis !

— Quoi ? je m'exclame, perplexe. Pardon mais vous avez l'air trop…

Je manque de dire *vieille* mais me retiens de justesse. Elle m'adresse un regard entendu et on éclate de rire à la bourde que j'ai failli commettre.

— Non, j'y *travaille*.

— Oh…

Je me sens bête, tout à coup. Il y a une minute, cette femme n'était qu'une cliente cool qui s'intéressait au tarot. Maintenant c'est une prof. Une prof que je viens d'inviter à un concert. Elle semble comprendre mon appréhension soudaine.

— Pas de panique, dit-elle. Je ne suis pas professeure. Juste conseillère.

Nerveuse, je lui dis :

— Vous avez bien choisi votre année. Ils sont en train de rénover l'établissement. On a un court de tennis et tout, maintenant.

— Oh oui, réplique-t-elle avec un petit rire. J'en ai entendu parler, de ce court de tennis. Ils n'en sont pas peu fiers.

— Ça, on peut les comprendre. Avant, il n'y avait que des poubelles, là-bas.

Elle règle ses bâtonnets.

— Je m'appelle Heather. Enfin, tu devras sans doute m'appeler Mlle Banbury au lycée. Mais c'est Heather.

— Enchantée, Heather. Moi, c'est Maeve.

Elle sourit.

— Ce sera sympa de connaître une tête le jour de la rentrée. Entre nous, je suis hyper angoissée. Rendez-vous au concert ?

J'éclate de rire, en me disant que l'école sera peut-être un peu moins lugubre si on a au moins une enseignante jeune et sympa.

4

Fiona et Lily passent à la maison pour se préparer pour le concert. Fiona apporte trois tenues à essayer, Lily ne s'est même pas changée. Vu que je vais hériter de ce dont Fiona n'aura pas voulu, mes conseils ne sont pas super-objectifs.

— Et ça, tu en dis quoi ? m'interroge-t-elle en tournant sur elle-même dans une mini-robe en velours noir ornée d'un croissant de lune brodé sur la cuisse.

Elle aussi travaille cet été : le matin, elle anime un atelier « parole et théâtre » pour les enfants. Et tout ce qu'elle gagne passe dans les fringues.

— Fabuleux, je commente avec une pointe de jalousie.

Ce n'est pas que je n'aime pas me faire belle, c'est seulement que je n'ai pas sa patience pour faire les boutiques. Ni la moindre imagination pour ce qui est d'assortir les vêtements.

— Sauf qu'elle ne va pas avec les chaussures, objecte Fiona en fixant ses richelieus argentés. Et je les adore.

— Ben alors garde les chaussures, et vois ce que tu peux mettre avec, je lui suggère.

Elle retire la robe.

— Tu sais, ne pas être télépathe ne m'empêche pas de savoir précisément ce que tu as en tête.

Elle me lance la robe que j'attrape au vol.

— Merci, maîtresse des ombres.

Lily est allongée par terre, les yeux rivés sur son téléphone.

— Fiona, dit-elle. La batterie de mon téléphone est à un pour cent.

Fiona enfile un mini-short noir par-dessus son collant, ce qui se marie parfaitement à ses richelieus. Puis elle rejoint Lily en passant un top dos nu à sequins. De mon côté, j'ai mis la robe noire, mais je

regrette déjà de ne pas avoir l'air aussi chic et mature que Fiona.

Elle s'allonge à côté de Lily, et toutes deux enserrent le vieil iPhone presque vide. Je les observe dans le miroir tout en appliquant du mascara sur mes cils.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— *Chut*, fait Lily comme si je l'agaçais.

Elles ferment les yeux et la chambre se remplit de chaleur tandis que cette drôle d'impression que laisse la magie se diffuse autour de moi. C'est étrange de pratiquer ailleurs que sur le court. Pas désagréable, mais troublant.

— Fi, qu'est-ce que tu fabriques ? je demande à nouveau.

Mais elles ne répondent pas. Et puis, quelques secondes plus tard, elles rouvrent les yeux en même temps.

— Voilà, annonce Fi en se rasseyant. Tu es à cent pour cent, maintenant.

J'en reste bouche bée.

— Son téléphone, tu veux dire ?

— Ouais, confirme Fiona en s'époussetant. On a découvert ça cet après-midi. Nos dons peuvent collaborer, en quelque sorte.

— Sérieux ? Vous étiez où ?

— Sur le court.

Le sentiment d'être exclue se solidifie comme un grumeau dans du lait fermenté.

— Vous y êtes allées ensemble aujourd'hui ?

— Oui, confirme Fiona.

Elle doit culpabiliser, car elle se justifie :

— Tu bossais, donc…

Ça ne devrait pas me toucher. Si on était un groupe d'amis ordinaires, ça ne me dérangerait pas du tout. Mais le fait est que Lily me déteste toujours, donc chaque fois qu'elle s'amuse avec quelqu'un d'autre, je me rappelle qu'elle ne s'amuse plus avec moi. Elle ne me pardonne pas d'avoir jeté notre amitié à la poubelle, elle ne me pardonne pas d'avoir tiré la carte de la Gouvernante, et elle me reproche encore d'avoir rompu le sort qui la liait à la Gouvernante, ce sort qui faisait d'elle la rivière.

Je m'efforce de faire bonne figure, d'avoir l'air positive.

— OK, on tente avec mon don, alors. Fi, on essaie ensemble.

Elle me regarde d'un air méfiant.

— Je ne sais pas trop, je ne pense pas que ta maison soit le bon endroit pour faire l'expérience. Tes parents sont en bas. Et on est censées partir dans, quoi, vingt minutes ?

— Ouais, tu as sans doute raison.

J'essaie de masquer ma déception.

Au même instant, quelque chose me revient.

— Je suis passée au court, ce matin. Roe m'avait demandé de récupérer la boucle d'oreille qu'il avait perdue. Et Aaron était là.

Fiona et Lily me dévisagent, ahuries. Elles échangent un coup d'œil qui signifie clairement *Et c'est seulement maintenant qu'elle en parle ?*

— Qu'est-ce qu'il fichait là-bas ? Sur *notre* court ?

— Il a dit qu'il savait quand j'utilisais la magie. Qu'on était liés.

Rien que d'y repenser, je frissonne.

— Il a ajouté que j'avais plus en commun avec lui qu'avec vous autres. Que vos magies n'étaient pas…

Je marque une pause, sonde ma mémoire.

— Que comme vous ne l'aviez pas de naissance, un truc dans le genre, alors elle compte moins.

— Oh mon Dieu, râle Fiona en agitant ses cheveux. C'est bien de lui, ça. On peut vraiment compter sur lui pour rendre la magie raciste. Après ça, il va nous mesurer le tour de crâne, tu verras.

— Il m'a demandé d'être des leurs.

— La vache ! fait-elle en fronçant les sourcils. Dégueu.

Lily me regarde comme si j'étais une saleté dans laquelle elle aurait marché.

— Tu l'as raconté à Nuala ? m'interroge Fi.

— Oui. Elle m'a sorti toute une théorie. Comme quoi on fait tous partie d'une chaîne magique.

Je m'interromps, cherche à me rappeler ses paroles.

— Je n'ai pas tout compris. Bref, on devrait consulter les horaires des bus, je poursuis d'une voix guillerette.

Mais l'atmosphère a brusquement changé. Comme si quelque chose s'était détraqué entre Fiona et moi, et que j'étais tellement loin derrière Lily que je ne la voyais même plus. Tout à coup, j'ai le sentiment d'être la troisième copine, celle qui reste à l'écart. Comme si le fait de leur avoir parlé d'Aaron me connectait davantage à lui. Comme si évoquer sa proposition n'avait fait que confirmer le soupçon selon lequel je serais plus à ma place parmi les Enfants.

Non, Maeve, tu débloques.

Fiona cherche son highlighter dans sa trousse de maquillage.

Mais je préfère m'assurer que je ne débloque *pas*.

— Je vais me coiffer d'abord, je déclare à voix haute et claire en branchant mon fer à lisser.

J'attends que les plaques chauffent puis j'enroule une mèche autour pour tenter de la boucler.

Et tandis que la vapeur s'échappe de mes cheveux, je cherche la lumière de Fiona. Grâce aux séances d'entraînement, c'est une étape facile. Je peux même gérer le lisseur en même temps.

Si seulement Maeve pouvait être moins jalouse. Il n'y a pas qu'elle dans la vie, quoi. Parfois, je me dis qu'elle pense que le monde arrête de tourner quand elle n'est pas là.

Je sens les larmes me monter aux yeux.

— Tu te sens bien, Maeve ? me demande Fi en croisant mon reflet dans le miroir.

— Ouais.

Je renifle, desserre le lisseur.

— Me suis un peu brûlé la tête.

Je regarde Lily. Je n'aime pas trop regarder *en* elle. C'est déstabilisant, il y a encore beaucoup d'eau et de courants. Mais je creuse quand même. Je trouve sa lumière. Je me dirige vers elle.

Elle me saoule d'une force.

Je lâche le lisseur, fonce aux toilettes et fonds en larmes.

— Maeve, m'appelle mon père dans l'escalier. Je peux vous déposer, les filles et toi, si tu veux.

— Merci, je réponds, le mot s'étouffant dans ma gorge.

Je me sens trop mesquine, trop blessée, trop impuissante. C'est ça, en vrai, la télépathie. Entendre des horreurs sur son compte sans même pouvoir s'énerver sur ceux qui les pensent. La télépathie, c'est aller chercher les problèmes et ne pouvoir ensuite s'en prendre qu'à soi-même.

Quand on monte en voiture, je reste silencieuse. Mon père interroge Fiona sur ses projets d'études. Mes parents l'adorent. Fiona est le genre de copine dont *tous* les parents raffolent.

— J'espère m'inscrire en théâtre à Trinity, à Dublin, annonce-t-elle, rayonnante. Comme Ruth Negga.

Fiona ne parle que de ça depuis le début de l'été. À l'écouter, c'est le

seul endroit en Irlande où un acteur en devenir peut « avoir sa chance ».

Je regarde par la vitre, pas encore remise de mon indiscrétion télépathique et des sales pensées de Lily et Fiona. Mon père m'adresse un bref coup d'œil.

— Tu sais, Fiona, l'autre jour j'ai lu que Cillian Murphy avait fréquenté l'université de Cork. Et il a plutôt bien réussi, non ? En plus Cork est bien moins éloignée que Dublin.

Fiona lâche un petit rire méprisant.

— Cork doit faire la même taille que Kilbeg, affirme-t-elle. J'en ai assez des villages.

— Kilbeg est une ville, je rétorque. Il y a même une cathédrale.

Je ne supporte pas la façon qu'elle a de dire ça. Comme si elle était une starlette des années 1940 sortie d'un trou perdu. J'aime Fiona, mais ça, franchement, ça me saoule.

Je me renfonce dans mon siège et ne dis plus rien.

Fiona doit sentir que l'atmosphère a changé, car elle embraie :

— Et Maeve compte s'inscrire à l'université de Dublin, du coup on sera colocs, pas vrai Maeve ?

Ça, c'est une fiction que Fiona entretient depuis quelque temps, sans que je l'en dissuade. Comme si j'allais décrocher les notes nécessaires pour m'inscrire à Dublin. Ou dans n'importe quelle fac, d'ailleurs. Mon père a l'air sceptique – il m'a déjà sermonnée il y a deux semaines, au sujet de mes notes.

— Ça, c'est ce que nous verrons, dit-il. Et toi, Lily ?

— Galway, répond l'intéressée. Je vais m'installer à Galway.

Alors là, première nouvelle. Je me retourne sur le siège passager.

— *Galway* ?

— Galway.

— Il y a quoi, là-bas ?

— L'océan.

— Ah, fait mon père. L'appel de la nature.

— Et c'est pour ça que tu prends des cours cet été ? Pour avoir les points nécessaires à l'examen ?

Je sais que c'est vraiment impoli et blessant de demander ça d'un ton si stupéfait, mais le fait est que Roe et Fiona ont toujours rêvé grand, et je me disais que Lily, au moins, resterait à Kilbeg après le lycée.

— Oui.

— Bon, les filles, intervient mon père en se garant. C'est ici qu'on se

sépare.

On descend de voiture après avoir remercié mon père et on file du même pas. Mais je n'arrive pas à me sortir Galway de la tête. Quand on franchit le pont, la Beg dégage une brume légère. Lily tourne la tête pour mieux voir, comme si elle admirait un ancien amant d'un œil éperdu d'amour.

— Du coup, il t'en faudrait combien, Lil ? je l'interroge. Des points, je veux dire.

Elle retourne la tête.

— Sûrement quatre cents.

— Quatre *cents* ? je m'exclame.

Ma mère a fait les comptes et, vu ma moyenne actuelle, j'aurai du mal à faire beaucoup plus de trois cents. Or j'ai toujours été légèrement meilleure que Lily, en classe.

— Tu penses que c'est jouable ?

Elle ne répond rien. Allez savoir pourquoi, je n'arrive pas à refouler l'angoisse qui remonte le long de ma gorge. L'idée que, à la fin de l'année scolaire, je serai la seule à rester à Kilbeg.

— Tu vas devoir cartonner en irlandais, en maths, et aussi avoir une langue européenne pour entrer à l'université, non ?

— Lily travaille d'arrache-pied, intervient Fi d'un ton sec.

Un ton qui veut dire, *Lâche l'affaire, Maeve*.

— Pas vrai, Lily ? ajoute-t-elle.

Le silence n'est ensuite plus rompu que par les bruits de nos pas sur le pont. Je ne peux pas m'en empêcher. Je ne veux pas que Lily s'en aille. Je veux qu'elle reste, qu'elle réapprenne à m'aimer. À bannir *Elle me saoule d'une force* de son monologue intérieur.

— Enfin, les langues, c'est pas ton fort, si ?

Pourquoi je m'acharne ?

— Maeve, fait Fiona comme une mise en garde. T'as bu trop de liqueur de chieuse, là.

C'est une blague entre nous, quand l'une de nous se la joue fragile et stupide. Sauf que ce soir, bizarrement, je ne suis pas d'humeur.

Lily se tourne vers moi et me sourit. Elle me prend la main et, l'espace d'une seconde, je crois qu'elle cherche à me rassurer. Et c'est là que ça dégénère. Une décharge. Un arc incandescent qui me transperce l'épaule et se propage dans mon corps.

— Mais *purée* ! je m'écrie en me détachant d'elle. Lily !

— Quoi ? demande Fiona en se tournant vers nous.

— Elle m'a électrocutée !

— Lily, t'as pas fait ça !

J'éprouve une pointe de satisfaction à l'entendre s'indigner comme ça, tandis que la douleur reflue très vite.

Lily se contente de hausser les épaules et de presser le pas.

— On va être en retard, dit-elle en prenant de l'avance.

— Non mais tu le crois, ça ? je demande à Fiona. Elle a utilisé son pouvoir contre moi, Fi.

Fiona hésite, puis rendosse son rôle de pacificatrice.

— Tu l'as cherché, ma vieille…

Je n'en reviens pas.

— On s'est promis de ne jamais se faire ça, j'insiste pitoyablement. Et d'utiliser nos pouvoirs seulement sur le court de tennis.

Fi incline la tête, me regarde.

— Et tu respectes cette promesse, pas vrai ?

5

Le malaise règne encore entre nous quand on arrive à l'ancienne halle au charbon, mais c'est ce genre de malaise qui tend dans l'autre sens. On surjoue la gentillesse pour éviter une dispute. Quelque part, c'est pire de faire la queue dehors, en grelottant, entre deux phrases penaudes.

— J'ai hâte de voir Honor, je répète pour la troisième fois alors que c'est la déclaration la moins intéressante du monde.

Roe nous bassine avec Honor depuis un mois.

— Je suis obsédée par son Instagram.

Je l'ai consulté deux fois.

Fiona hoche la tête.

— Elle est incroyable, hein ? Rien que son activisme, c'est…

J'acquiesce à mon tour. Honor Own se bat pour faire changer le système de santé par rapport aux personnes trans. Miel, bassiste du groupe de Roe, cherche à se faire opérer de la poitrine et pour ça, iel doit prétexter une maladie mentale.

« Je ne suis pas dingue, dit-iel. Juste, je ne veux pas de seins. »

— Tu penses qu'on pourra la rencontrer ? demande Fiona.

— Aucune idée, je réponds en sortant mon téléphone. J'envoie un SMS à Roe.

— C'est long, râle Lily en tapant du pied.

On arrive enfin à l'avant de la file, où les spectateurs se font fouiller leurs sacs, au cas où ils auraient non seulement de l'alcool mais aussi des armes, ou tout ce qui pourrait servir d'arme.

— J'ai lu quelque part qu'il y a eu un incident à un de ses concerts, le mois dernier, indique Fiona.

— Un coup des EDB ? je demande aussitôt.

Elle hausse les épaules.

— Possible. Ou bien un acte de transphobie ordinaire.

Nous rentrons enfin, et Roe paraît dans une robe longue en peau de léopard, avec une fente sur la poitrine qui révèle son torse pâle. Je me jette à son cou.

— Mon Dieu ! je m'exclame. On pourrait accrocher des cintres sur tes clavicules !

Je peux voir qu'il a hâte de commencer le concert car il m'embrasse devant tout le monde. J'éclate de rire et sors sa boucle d'oreille de ma poche.

— Je t'aime tellement ! dit-il en la saisissant.

— Oh ! Je vous ai AUSSI trouvé une nouvelle spectatrice.

— Sans blague ? fait Roe gaiement. Qui ça ?

— Heather.

Comme ils me regardent tous d'un air perplexe, je précise :

— Une nouvelle prof du lycée.

— De *notre* lycée ? s'écrie Lily, stupéfaite.

— Tu as invité une *prof* ? renchérit Fiona. Qui s'appelle *Heather* ?

— Elle est cool, je précise, sur la défensive. Elle vient d'emménager et ne connaît pas Kilbeg, alors mon invitation a eu l'air de lui faire plaisir. Je ne l'ai pas invitée en tant que prof. Je l'ai invitée en tant que, euh… individu. Je ne savais même pas qu'elle était prof, à ce moment-là.

Ils me regardent tous comme si j'avais perdu la tête. Peut-être que c'est le cas, d'ailleurs…

— Vous imaginez un peu ? reprend Fiona. Emménager à Kilbeg. *Volontairement*.

— Hé, Fiona, certains d'entre nous se plaisent ici, tu sais ? je réplique sans même faire semblant de cacher que je suis blessée.

Roe nous observe tour à tour, conscient de la tension qui règne entre nous.

— Bon, euh, il faut que j'y aille, mais on se retrouve après, je vous présenterai Honor ? Elle est tellement cool, je vous jure !

Sur ce, il nous laisse, et Fiona se tourne vers moi.

— Et donc, ton amie la prof, elle arrive quand ?

— Ce n'est pas mon *amie*, je proteste en me sentant tout de même un peu bête. Je vais me chercher à boire. Vous voulez quelque chose ?

Et je tourne les talons sans même attendre leur réponse. Je m'assieds sur le tabouret à l'extrémité du bar et bois une bière en regardant les

gens entrer. Un mec aborde Fiona et engage la discussion. Lily reste plantée, les mains dans les poches. À les observer, je me demande si Aaron n'aurait pas raison, si je n'aurais pas en réalité moins de choses en commun avec mes meilleures amies que je ne le pensais.

— Maeve, lance une voix guillerette. Ravie de te revoir.

C'est Heather. C'est bizarre de lui parler après le coup de « ton amie la prof ».

— Oh, salut ! je lui réponds d'une voix hésitante. Vous êtes venue.

— Et comment. Je n'ai rien d'autre à faire d'ici à la rentrée.

À l'évocation de la rentrée, j'angoisse un peu en pensant à la bière dans ma main. Je suis mineure. À Kilbeg, tout le monde s'en fiche, mais peut-être pas elle…

Il faut croire qu'elle lit dans mes pensées car elle se tapote le nez de l'index et me dit :

— Ne t'inquiète pas. Moi aussi, j'ai eu dix-sept ans.

Je souris.

— Je ne fêterai les miens qu'en novembre, en fait.

— En tout cas, tu fais très mature pour ton âge, me complimente gentiment Heather.

— Non, je suis un bébé, je rectifie en me rappelant que, une heure plus tôt, je pleurais dans les toilettes tout ça parce que mes copines avaient eu des *pensées méchantes*.

La sono crache une reprise punk de *Fly Me to the Moon*, et on reste là, côte à côte, aussi gênées l'une que l'autre.

— J'adore cette chanson, déclare finalement Heather. En fait, j'aime toutes celles qui parlent de la lune.

— Toutes ?

— Il n'y en a pas une à jeter. Comme si… Bon, écoute, j'ai une théorie. La lune c'est ce qu'il y a de plus beau au monde, d'accord ? La plus belle chose que nous ayons. Donc si tu dois lui dédier une chanson, c'est comme si tu devais te mettre sur ton trente-et-un. Comme si la lune était le plus beau mec de l'école, et que tu allais sortir avec lui.

J'éclate de rire. Elle est drôle, un peu bizarre, et n'a absolument rien d'une prof.

— *Dancing in the Moonlight*, je suggère. Celle de Thin Lizzy, pas de Toploader. Oh, et aussi *The Whole of the Moon*, par les Waterboys.

— Bien vu ! approuve Heather, impressionnée. Belles références vintage.

— J'ai pas mal d'aînés. Tout est vintage, avec eux.

Les lumières se tamisent et Roe apparaît sur scène dans sa robe léopard.

— Nous sommes Small Private Ceremony, annonce-t-il. Et on est ici pour voler les Barbie de vos papas.

J'éclate de rire. Il ouvre chaque concert avec ce genre de vanne.

C'est lui, j'articule silencieusement à l'attention d'Heather. Et Roe se met à chanter.

Il est doué, me répond-elle de la même façon.

Au bout de deux chansons, Fiona vient me trouver.

— Hé, dit-elle en me tirant par la manche. Désolée pour tout à l'heure. J'ai été une vraie garce.

Elle me parle à l'oreille.

— Il n'y a rien de mal à aimer Kilbeg.

— C'est bon, je réponds sincèrement.

Puis je la présente à Heather. Elles se saluent d'un mouvement de tête, puis Fiona et moi allons danser. Et je ne revois plus Heather. Avec Fiona, on s'éclate comme seules deux meilleures copines peuvent le faire après une dispute. C'est grisant, excitant, comme une seconde lune de miel. Lily nous rejoint et elle a sincèrement l'air d'y prendre du plaisir.

Son concert terminé, Roe nous retrouve et plaque ses mains autour de ma taille.

— Tu es tellement sexy, commente-t-il en me serrant fort.

Je tourne sur moi-même, un peu ivre, et l'embrasse passionnément.

— Maeve-eilleuse ! s'exclame Miel en me pressant contre sa poitrine. Cette robe !

— Elle est à Fiona.

— N'empêche, elle te va trop bien. Tourne un peu, pour voir.

Je m'exécute en gloussant parce que je me sens un peu bête. Puis je lui ébouriffe sa nouvelle coupe de cheveux courte et effilée rose pastel.

— J'adore, je lui dis.

Miel change de coupe si souvent que chaque fois qu'on se croise, je finis par envisager de me teindre en orange. Je me sens tellement banale en sa présence.

— Laisse-moi m'occuper des tiens. Une jolie teinture gris argent, façon sorcière.

Je désigne une de mes mèches frisées :

— Mes cheveux ne prendront jamais la couleur. Mais merci quand

même.

Honor Own monte alors sur scène, et le public est aussitôt subjugué. Elle mesure un mètre quatre-vingts, a les yeux vert brillant et des pommettes si larges qu'on dirait deux touches de piano polies posées au sommet de ses joues. Son maquillage et ses cheveux font très *seventies*, tout en traits d'eye-liner et ondulations – un style que ma tignasse épaisse et frisée ne permettrait jamais.

— Salut tout le monde, lance-t-elle, moins exubérante que Roe. On applaudit encore Small Private Ceremony, OK ?

Les applaudissements rugissent. La salle est à présent bondée et chauffée par la performance de SPC.

— Ça c'est ce que j'appelle une performance vocale, poursuit Honor. Et je ne veux plus jamais avoir à me battre avec iel pour une place en loge devant le miroir.

Roe sourit, sans que j'arrive à deviner si c'est pour le compliment ou pour « iel ». Nous avons déjà discuté des pronoms. Roe a toujours dit qu'*il* lui convient, mais peut-être pas parfaitement, et qu'*iel* ne lui semblait ni plus ni moins correct. Je me demande si sa position est en train d'évoluer, maintenant qu'il envisage de changer de prénom. Honor, elle, cherche peut-être seulement à être polie, à ne pas présumer une identité sexuelle, étant elle-même trans.

Elle attaque ensuite son concert, et tout le monde comprend immédiatement pourquoi elle a fait la une de *Hot Press*. Sa voix est sidérante et ses chansons sont super, intelligentes sans être trop verbeuses et avec des refrains très rock.

Roe nous présente à Honor après le concert. On ne sait pas trop quoi dire, hormis des banalités telles que « Quel show ! » ou « J'adore ta tenue ! ». On a l'air de gamines de treize ans.

— Il faudra que je revienne, affirme Honor en rangeant sa guitare. On croit toujours qu'en dehors des grandes villes, tout le monde se fiche de nous, que personne n'aura entendu parler du groupe. Mais en fait c'est le contraire. Les petites villes ont les meilleurs publics, c'est leur façon à eux de vous remercier d'être venu. Mes pires concerts, c'est à Londres. Là, il n'y a que des vieux mecs qui bougent la tête.

— Si je comprends bien, Kilbeg est une ville géniale ? je dis d'une voix assez haute pour être entendue de Fiona.

— Ha, ha, réplique Fi. Message reçu, Chambers.

Comme Roe ne boit pas, c'est lui qui nous ramène. On est toutes les

trois un peu ivres et d'humeur chahuteuse, on bouge au son du CD de Honor et on se dispute pour savoir où acheter des frites.

On finit par les prendre au snack Deasy's pour les manger dans la voiture.

— Roe, tiens-moi la main, je réclame tout à coup.

— Mais les miennes sont grasses.

Je lui lance un paquet de lingettes.

— Allez, quoi, je veux tenter un truc.

Je repense au coup de Fiona et Lily avec le portable. J'ai pris du retard sur suffisamment de choses dans la vie pour me retrouver aussi à la traîne avec la magie.

— Beurk, fait Fiona.

— Je veux pas voir ça, renchérit Lily.

Mais Roe se nettoie les mains et entrelace ses doigts aux miens.

— Bon, alors… concentre-toi sur la voiture.

— Mais… on est garés…

— Fais ce que je dis.

Il se concentre. Je me concentre. J'entame la procédure, repère la lumière argentée de Roe mais ne la suis pas jusque dans sa tête. Je me contente de baigner dans l'énergie qui émane de lui et j'imagine la lumière s'étirant jusqu'à la voiture.

La chanson de Honor s'arrête. Il y a un crépitement suivi d'un grésillement, et je sens qu'il se passe quelque chose. Je retiens mon souffle. Soudain, une voix d'homme sort des haut-parleurs et se déverse dans l'habitacle.

— *Ça nous fait deux hamburgers, deux frites, deux sauces curry, une saucisse panée, deux Coca light, on est bon ? Dix-huit euros. À emporter, donc ? Ça marche.*

— Oh mon Dieu, je m'écrie en manquant de m'étouffer. Oh mon Dieu…

— C'est un coup de fil, qu'on entend ? demande Roe, tout aussi éberlué.

— Non seulement c'est un coup de fil, mais dix-huit euros ? Le mec fait une super-affaire ! Vous croyez qu'il a un bon de réduc ?

— Fiona !

— C'est bon, je plaisante. Mais c'est vrai que c'est incroyable !

La voix était celle de l'employé du Deasy. Il raccroche et dans la foulée prend une autre commande téléphonique : trois portions de

langoustines frites.

— Tout ça est vraiment fascinant, mais on ne pourrait pas essayer d'épier quelqu'un d'autre ? suggère Roe.

— Ça ne m'a pas l'air très légal, déclare Lily d'une voix neutre, comme si le mot « illégal » n'avait aucune portée.

Je presse davantage la main de Roe et sens qu'il fait de même. Une énergie palpite entre nos doigts, et la station de radio saute. Après un bref silence, on entend une autre voix.

— *Un taxi pour le 63 Parnell Road ? Et quelle sera la destination ?* (Une courte pause.) *Parfait, je vous envoie quelqu'un dans dix minutes.*

On en reste bouche bée, à s'interroger d'un regard incrédule. Puis on capte autre chose. Quelqu'un se plaint que sa baby-sitter ne mette pas ses petits au lit. Suivant. Une fille propose à son mec de la rejoindre. Suivant. Une femme demande à sa mère si elle peut ronger les ongles des orteils de son bébé parce qu'elle a trop peur d'utiliser des ciseaux.

On éclate de rire, désormais accros aux infos, et on continue de plus belle. On découvre une dizaine d'instantanés d'un samedi soir à Kilbeg et, tandis que les voix nous enveloppent de leurs accents si semblables aux nôtres, j'éprouve un amour violent pour cette ville. Cette grande maison sur la fréquence de laquelle je suis réglée. Pourquoi mes amis ont-ils aussi hâte de la quitter ? Qu'est-ce qui les attire tant, dans le fait de devenir un étranger ailleurs ?

— Le dernier, je crois savoir qui c'était ! déclare Roe. Je dirais que c'était un mec de ma classe, l'an dernier. J'ai reconnu sa voix.

— Tu vois, si tu étais à Dublin, tu ne saurais pas qui c'est, je réponds en suivant le fil de mes pensées.

Roe me répond par un sourire tendre, mais on est tellement connectés qu'une de ses pensées s'infiltre dans ma tête. *Et c'est reparti… l'office du tourisme de Kilbeg.* Ce qui m'agace instantanément et, alors que sa main est toujours dans la mienne, je sens mes muscles se crisper. La station de radio change encore.

— *Cela peut tout à fait se défendre…,* déclare une voix.

Une voix familière. Puis il y a une pause et je crois avoir rêvé. Je crois avoir imaginé cet accent américain.

— *Non, je ne dis pas que ce n'est pas dans mes cordes. Ce n'est pas du tout ce que je dis.*

— C'est Aaron, j'affirme, estomaquée. C'est sa voix.

Les autres ont l'air sceptiques.

— Tu en es sûre ? demande Roe.

— C'est Aaron. Sans l'ombre d'un doute. Je l'ai revu ce matin, sa voix est encore fraîche dans ma tête. Purée, c'est trop bizarre.

— Chut, chut, fait Fiona en montant le volume. Écoutons-le.

— *Simplement, j'estime que nous perdons notre temps à Kilbeg,* dit-il. *Que nous reste-t-il à faire ?*

Nous restons silencieux. Immobiles. Une nouvelle pause s'étire tandis qu'Aaron écoute la réponse. C'est intéressant de l'entendre soumis comme ça. La personne à qui il parle doit être plus puissante que lui et mérite tout son respect.

— *Non, je comprends,* reprend Aaron.

Il donne l'impression de tout faire pour cacher qu'il est embarrassé.

— *C'est juste que, vous savez, j'étais présent, à ce concert. J'ai fait tout ce que vous m'aviez demandé et je… Je pense avoir prouvé que j'étais digne de confiance.*

» Je sais, ajoute-t-il très vite, *ce n'est pas une question de preuve. C'est une question de foi, je sais – et vous savez que je le sais. Cela dit… je pourrais faire davantage si j'en savais davantage. Je pourrais provoquer des choses si je savais ce que vous attendez.*

Encore une pause.

— *Je sais. Je… Je veux faire de mon mieux. C'est important à mes yeux, personnellement et spirituellement. Vous le savez. Vous n'avez qu'à demander.*

Une nouvelle pause, plus longue cette fois. Aaron supplie carrément son interlocuteur. Mais que réclame-t-il, au juste ? Et pourquoi ?

L'appel prend fin. Roe éteint la radio.

— Bon sang, dit-il en se passant la main dans les cheveux. Ça alors.

— Comment tu as fait ça ? m'interroge Lily, stupéfaite. Comment tu l'as localisé ? Dans la masse des habitants de Kilbeg…

— Je n'essayais pas de le *localiser*, je me défends. C'est venu comme ça. Une simple coïncidence.

— Si ça se trouve, vous êtes bel et bien liés, tous les deux, suggère Fiona. Comme il te l'a dit.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit, au juste ? me demande Roe, soudain inquiet.

Je lui raconte notre rencontre sur le court de tennis et son histoire des trois chances.

— Bon, en tout cas, on a intérêt à être au taquet, commente-t-il. On

doit utiliser nos dons contre les Enfants. Ils n'en ont manifestement pas terminé avec Kilbeg. Et maintenant qu'on peut épier leurs conversations téléphoniques… C'est énorme.

— Mais lui-même ignore la raison de leur retour en ville, observe Fiona d'un ton solennel. Ça, oui, c'est énorme.

Jusqu'à présent, on voyait Aaron comme le big boss, mais en fait il serait plutôt responsable régional. C'est très troublant. Si un individu possédant des capacités comme les siennes occupe un rang relativement mineur, alors les véritables chefs de l'organisation doivent être carrément flippants.

— D'après Nuala, Kilbeg constitue une sorte de chaîne d'approvisionnement en magie. Si ça se trouve… les Enfants cherchent à s'y connecter ?

Je m'efforce d'envisager la chose. On est toujours partis du principe qu'Aaron était un individu doté de magie au sein d'une organisation religieuse, et non que les Enfants de Brigid *étaient* une organisation magique.

Quand je dis ça à voix haute, Fiona ricane.

— Enfin bon, techniquement c'est du pareil au même, fait-elle. La religion et la magie, pour la plupart des gens c'est la même chose, non ?

— Exact, renchérit Lily d'une voix glaciale. Sauf que, d'après ce qu'on a pu constater, la magie est bien réelle, *elle*.

Je lis l'angoisse sur les traits de Roe, comme s'il songeait aux ramifications politiques de ce débat.

— Je ne crois pas que ce soit juste de dire ça.

Lily hausse les épaules.

— La magie m'a transformée en rivière. Je suis bien placée pour le savoir. Mais Jésus, lui, je ne l'ai jamais rencontré. Donc voilà.

On a beau vivre les dernières semaines chaudes de l'été, je sens un froid nous envahir. La sensation que le sang ne s'écoule pas comme il le devrait dans nos veines.

— On est presque en septembre, déclare Lily en regardant par la vitre.

J'ignore pourquoi elle a dit ça, sauf peut-être pour nous rappeler les nuits plus longues à venir, et le fait que tout va être plus sombre à partir de maintenant.

6

APRÈS ÇA, UN CHANGEMENT S'OPÈRE.

Dans l'air, dans notre humeur, en nous.

Roe se prépare pour l'université et réunit les documents pour son changement de prénom. Lily continue les cours particuliers. Sylvia, la tante de Fiona, prépare un examen pour son travail, donc Fi doit garder Jos encore plus souvent l'après-midi. De mon côté, je bosse davantage l'après-midi pour Nuala.

C'est pourquoi on ne s'est pas vus de la semaine, après avoir passé tout l'été collés les uns aux autres. Du moins c'est ce que je me dis.

Mais je sais qu'il y a autre chose. Que la voix d'Aaron entendue dans l'autoradio nous a secoués, et que la réalité du retour des Enfants de Brigid à Kilbeg commence à nous apparaître dans tout ce qu'elle a de plus terrifiant. Ils reviennent.

Aucun d'entre nous ne tient à affronter cette vérité. Ni à préparer un plan de bataille. Ni à risquer une nouvelle fois sa vie. Peut-être que nous avons reçu des dons pour une raison bien précise, et cette raison, la voici. Mais qui voudrait d'une telle responsabilité ?

Je demande à Nuala son avis sur ce que mijotent les Enfants. Quand elle me répond, je comprends qu'elle y a déjà réfléchi.

— À mon sens, et vu qu'Aaron t'a invitée à te joindre à eux, leur intérêt pour les *jeunes* pourrait être une forme de processus de recrutement. J'ai suivi ce qu'on raconte sur eux dans la presse. Les péchés des adultes les passionnent beaucoup moins. Leur centre d'intérêt, c'est la jeunesse. « Les jeunes d'aujourd'hui » ceci, « les jeunes d'aujourd'hui » cela. Ils comptent toutefois dans leurs rangs un sensible, ce qui est déjà plutôt rare, et maintenant ils te veulent toi aussi – une autre sensible. Alors je m'interroge : quelles autres sorcières peuvent bien travailler pour eux ?

— Nuala…

Je marque une pause, surprise de ne pas avoir encore posé cette question :

— Il existe combien de sorcières, au juste ?

Elle réfléchit un moment, et je suis soulagée que ma question ne lui semble pas stupide.

— La wicca n'est pas vraiment le genre de religion qui tient des registres de ses membres, avance-t-elle. Cela explique en partie pourquoi elle attire tant de monde.

— Non, je voulais dire…

Je m'interromps à nouveau. Qu'est-ce que je voulais dire, précisément ? Manifestement, les sorcières existent : je travaille dans une boutique qui vend des articles de magie, c'est déjà une preuve en soi. Mais il y a sorcières et *sorcières*. Il y a ceux qui croient à la magie et ceux qui la possèdent.

— Les gens comme moi et mes amis. Des gens qui peuvent… faire des trucs. Qui sont plus connectés à cette histoire de chaîne.

— Tout le monde possède de la magie, Maeve. Comme je te l'ai expliqué. Avec mon dessin.

— D'accord, mais vous voyez ce que je veux dire.

— En effet.

Elle soupire et reprend :

— Et c'est une question encore plus difficile. Les sensibles sont des individus rares, naturellement. Il en existe un sur un million, je dirais. Si ce n'est moins.

— À ce point-là ? je lui demande, incrédule. Et vous, vous en connaissez *trois*, si on compte Heaven ?

Elle me fixe en battant des cils. Je ne suis pas censée évoquer sa sœur. Elle seule en a le droit.

— Désolée.

Elle acquiesce.

— Les sensibles sont bel et bien des individus rares, mais il existe aussi des gens qui possèdent de naissance des capacités magiques, ou des affinités avec certains éléments. On prétend que les légendes selon lesquelles les sorcières ne pouvaient pas se noyer concernaient en réalité une certaine famille de sorcières d'eau douce, nées près des lacs et des rivières. Et que les grandes courtisanes étaient des sorcières de feu, spécialistes des sortilèges d'amour.

Tout ça est un peu trop abstrait pour moi, alors j'essaie de ramener Nuala sur terre.

— Combien de personnes peuvent faire ce que Roe arrive à accomplir ? Ou ce que Lily et Fiona parviennent à faire ? Des trucs réels. L'électricité. Les guérisons. Ce genre de choses.

Elle soupire. Elle déteste que j'entre dans les détails. Non qu'elle préfère rester vague mais, à ses yeux, la magie ne peut se résumer à des questions simples.

— Elles existent, affirme-t-elle. Pour différentes raisons, et suivant différentes méthodes, mais ces personnes existent. Elles sont rares, c'est tout.

Le soir même, on se retrouve au court de tennis pour la première fois de la semaine.

— Les résultats seront annoncés mercredi, dit Roe avec une pointe de désespoir dans la voix.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— Mes parents seront là…

— On se voit après ?

— Parfait.

Un cri de bête nous parvient faiblement, au loin, peut-être un renard qui se défend ou alors deux chats qui se battent.

Fiona est silencieuse, ce soir. Elle coupe les cartes au hasard, observe les lames qui sont sorties. La Roue de Fortune. Le deux d'épée. Le Magicien.

Je lui donne un coup de coude.

— Tout va bien, ma petite ?

— Je réfléchissais juste, dit-elle. À mes monologues.

— Quels monologues ?

— Ceux pour les auditions de Trinity.

— Mais tu as encore un an ! Tu ne devrais pas t'inquiéter.

Elle coupe le jeu. Le quatre de denier.

— La concurrence est rude, explique-t-elle. Dix-sept places par an, tu vois.

Je manque d'énergie pour la rassurer, d'autant qu'elle a décroché tous les rôles, toutes les bourses et tous les examens auxquels elle s'est présentée. Alors je me contente de lancer :

— Allez quoi ! Tu es Fiona Buttersfield. Tu es pratiquement immunisée contre l'échec.

— Ne dis pas ça, réplique-t-elle froidement.

— Pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas vrai.

Elle se triture une piqûre de moustique, s'acharne, regarde la peau se reconstituer alors même que le sang affleure.

— Arrête ! je m'exclame, un peu dégoûtée.

— Ne me dis pas ce que j'ai à faire.

Elle a répliqué ça si sèchement que Roe tourne la tête vers nous, inquiet.

Silence. J'ai l'impression d'avoir commis une erreur, sans trop savoir laquelle.

— Tu veux que je te lise les cartes ? Tu en tires trois ?

Elle hoche la tête.

— Alors c'est parti. Mélange-les.

Elle s'exécute, on n'entend plus alors que les frottements des cartes, comme un murmure.

Tout à coup, Lily prend la parole.

— Ce soir, c'est la pleine lune. C'était aussi la pleine lune quand tu m'as enlevée, non ?

— Quand je t'ai enlevée ?

— À la rivière.

— Quand on t'a sauvée, plutôt. Oui, c'était la pleine lune.

— Les sorcières sont censées être plus puissantes, ces nuits-là.

— Il me semble que le livre dit juste que c'est un bon moment pour les sciences occultes, corrige Fiona. Pour nos ombres.

Lily interprète visiblement cela comme un encouragement.

— J'ai un truc, annonce-t-elle.

Sur ce, elle se lève et prend sa bouteille d'eau. On se redresse tous les trois, appuyés sur nos mains. Un nouveau son et lumière. Ça devrait être grandiose.

Lily se place au bout du court. Fiona étale ses trois cartes. Je retourne la première – celle qui représente le passé. C'est le Soleil.

— La joie, je déclare avec un embryon de sourire. Plutôt bien vu, après l'été qu'on a passé.

Elle retourne la suivante, celle du présent.

— Le neuf de bâton.

— La défensive, je commente en pilotage automatique.

J'estime que celle-ci ne réclame pas d'explication.

— Qu'est-ce qu'elle fabrique ? nous interrompt Roe.

On entend un froissement de plastique, puis des gouttelettes qui giclent. Quand on lève les yeux, on distingue mal ce que Lily est en train de faire. Il fait trop sombre et elle est trop loin.

Roe plisse les yeux.

— Elle cherche à… mouiller le grillage ?

Et je n'ai pas le temps de confirmer ou d'infirmer la chose, qu'un bruit métallique retentit.

— Lily, lance Fi. Qu'est-ce que tu as fait ?

On se lève comme on peut, nos jambes à moitié engourdies. Une nouvelle sensation de chaleur envahit l'air, mais ce n'est pas celle de la magie à l'œuvre. C'est autre chose. Ça sent le cuivre, en ceci que le cuivre sent parfois le sang.

— Tu as chargé le grillage en électricité ? je demande.

De l'autre bout du court, un rire exalté nous parvient.

— Bon sang, murmure Roe.

Puis il appelle sa sœur d'un ton prudent.

— C'est bon, Lil, bien joué.

Elle ne répond pas.

— Je pense qu'on devrait rentrer, ajoute-t-il.

On s'interroge tous les trois du regard, unis dans notre trouble.

— Mais est-ce qu'on peut rentrer ? je demande d'une voix grignotée par la peur. Je veux dire, si on touche le grillage, est-ce que… ?

Soudain, des battements d'ailes résonnent puis un cri de douleur troue le silence, suivi d'un bruit de chute étouffé.

— C'était quoi, ça ?

J'ignore pourquoi je chuchote, tout à coup.

Un croassement, un bruit de gorge aigu, l'odeur chaude et sèche de quelque chose qui brûle. Qui cuit. On se précipite vers l'origine du bruit. Lily nous y attend, ses cheveux blonds pleins d'électricité statique.

C'est un oiseau. Une pie, pour être exacte. Elle s'est pris le grillage que Lily a chargé en électricité, et est retombée par terre. Elle tourne en rond, boitille, cherche à s'éloigner de nous, terrifiée par ce qu'on pourrait lui faire encore subir.

— Qu'est-ce que tu as *fait*, Lily ? demande Roe.

— Je m'entraîne, répond-elle sans remords. On est censés s'exercer,

non ?

Fiona se penche, tente de ramasser la pie. Celle-ci ébouriffe ses plumes, essaie de se faire plus grosse et menaçante, bien qu'elle soit visiblement terrifiée par Fiona.

— Reste tranquille, idiote. Je veux seulement t'*aider*.

C'est rare de voir un oiseau d'aussi près. Ce bec brillant, ces yeux si noirs… À leur façon, ils sont horribles.

Fiona enserre la malheureuse à deux mains.

— C'est son aile, annonce-t-elle. Elle se l'est brûlée contre le grillage.

Je me tourne vers Lily, guette une forme de regret sur ses traits pour la souffrance inutile qu'elle a causée à cet animal. Rien.

— Eh bien guéris-la, dit-elle simplement.

Quelques instants plus tard, Fiona relâche l'oiseau, qui s'envole un peu de guingois et sans la moindre grâce.

— Qui voit une pie voit ses peines, déclare Roe en citant cette comptine qui est aussi une vieille superstition.

Puis il salue l'oiseau.

— Qui en voit deux voit ses joies, complète Fiona. Vous en voyez une autre ?

— Non, je réponds d'une voix faible. Bien joué, Fi.

Mais on est tous troublés par ce qui vient de se passer. Par le fait qu'il aurait pu s'agir d'une créature plus grosse. Un renard, un chien, une personne.

Une brise fraîche se lève et éparpille les cartes. On court les attraper au vol, et la troisième que Fiona avait tirée – celle du futur – se perd dans le vent.

7

L'épisode de la pie nous a perturbés tous les trois. On en discute les jours suivants dans nos petites bulles : Roe et moi, Roe et Fiona, Fiona et moi. Le bref instant où on a tous cru que Lily nous enfermait sur le court ; le moment où on a compris qu'elle en était capable ; l'absence totale de regret qu'elle a manifestée pour le pauvre oiseau.

De quoi Lily est-elle *capable*, au juste ? On se le demande tous sans oser poser la question. De quoi est-elle capable non seulement en termes de magie, mais moralement ?

Roe apprend ses résultats le lendemain, et on se donne rendez-vous au Bridey's Cafe après qu'il aura laissé ses parents. Je commande deux éclairs au caramel au beurre salé et une énorme théière pour fêter sa réussite puis m'installe sur le petit canapé près de la porte. J'attends.

J'attends encore.

Je consulte mon téléphone deux, trois fois et commence à m'inquiéter : peut-être qu'il a échoué et ne veut pas me voir. Je calme donc l'enthousiasme de mes messages WhatsApp. Je remplace Hâte de célébrer ! par Hâte de te voir !

Vingt minutes plus tard, Bridey vient me trouver.

— Navrée, ma puce, dit-elle, des regrets plein la voix.

Elle est vieille, quatre-vingts ans au moins, et s'est toujours montrée très gentille avec moi.

— Quelqu'un a réservé le canapé, tu veux bien t'installer à une table ?

— Quelqu'un a *réservé* le canapé ? je répète en regardant alentour.

Ce café est le moins cher de Kilbeg. Je m'étonne qu'il y ait même le téléphone pour prendre des réservations.

Je m'installe à une petite table tandis que le thé refroidit rapidement. Je triture le glaçage de mon éclair. Puis les gens qui ont

réservé le canapé arrivent. C'est à peine si je lève les yeux, dans un premier temps. Quatre mecs, un peu plus âgés que moi. J'envoie un nouveau message à Roe. Puis j'entends qu'on m'appelle, et quand je relève la tête Aaron est assis face à moi.

— C'est pour moi ? demande-t-il en désignant l'éclair.

— *Non*, je réplique sèchement. Fiche-moi la paix.

— As-tu réfléchi ?

Mon instinct me souffle de me lever et de partir, mais je comprends soudain que c'est peut-être une chance. Si je fais parler Aaron, je pourrai m'immiscer dans son esprit et découvrir ce qui se trame.

— Tu veux que je rejoigne les Enfants de Brigid. Pourquoi ?

C'est difficile de lire dans les pensées d'une personne et de lancer la procédure quand ladite personne vous regarde en face. Je tente le coup, vide mon esprit autant que possible.

— J'estime que ce serait bon pour toi. Je pense que tu es très seule.

Qu'est-ce qu'il m'exaspère… Mon esprit refuse de se débarrasser des pensées inutiles.

— Venant d'un type qui n'a pas d'amis…

— Et eux, comment les appelles-tu ?

Il penche la tête de côté pour désigner les mecs assis sur le canapé.

— Des larbins.

— Te déteste-t-elle encore ? demande-t-il. Lily, je veux dire.

Je le foudroie du regard.

— Oui.

— Après tout ce que tu as fait pour la ramener ? Bel esprit…

— Pourquoi tu me parles de ça ?

Il tambourine des doigts sur la table.

— Nous pouvons t'aider concrètement, tu sais.

— *M'aider* ? Et comment, je te prie ?

Aaron fait un mouvement vague de la main.

— Oh ça… Un sortilège d'amour qui gardera Roe près de toi. Des charmes d'amitié qui assureront que Fiona ne te quittera jamais. Quelque chose qui te facilitera la vie à l'école. Ou qui te permettra de te passer d'études.

Mon dos se voûte comme celui d'un chat sur la défensive. C'est l'effet du don d'Aaron, bien sûr. Il sait où se trouvent les manques. Pendant un bref instant, je me sens curieusement mise à nu, avec tous les pires traits de ma personnalité exposés.

— Tiens donc ? Et je suppose que tout ça serait gratuit ? je réplique.

— Rien ne t'obligerait à participer aux prêches, si tu ne le souhaites pas.

— C'est tellement sympa de ta part.

Il retire un cheveu de sa manche. Long et noir. C'est manifestement un des miens qui a dû passer de ma veste posée sur le dossier de la chaise qu'Aaron occupe, mais il n'empêche que ça m'embête. Quelque chose à moi sur quelque chose à lui.

— Tout ce que tu as fait pour Lily, répète-t-il. Les sortilèges, les charmes, les sorts…

Et là, j'ai un déclic. C'est comme si le temps ralentissait. Ce qui ne devrait durer qu'une demi-seconde, n'être qu'une fraction d'expression, quelque chose d'absolument indétectable pour une personne normale, me semble clair, évident. Son regard glisse sur moi, une incertitude envahit son visage. *Les sortilèges, les charmes, les sorts.* Il tâtonne.

Soudain, c'est comme s'il m'avait dévoilé son jeu.

J'affiche un large sourire.

— Tu n'as aucune idée de ce qu'on a pu faire, hein ? je dis en m'efforçant d'injecter le plus de puissance et de jubilation dans ma voix. Tu n'en reviens toujours pas qu'on ait ramené Lily. Tu te demandes comment on s'y est pris. C'est pour ça que tes sbires et toi vous me harcelez.

Il ne dit rien, semble chercher ses mots un instant. Cette faculté de le voir si clairement, lui et ses motivations – est-ce une variété de magie réservée aux sensibles ? Sommes-nous bel et bien semblables, tels d'étranges frères et sœurs magiques ?

— Tu n'as pas le moindre indice, n'est-ce pas, Aaron ? j'insiste avec mon sourire le plus arrogant. Tu ignores pourquoi vous êtes revenus à Kilbeg, comment on a sauvé Lily – bref, tu n'es qu'un minable petit sous-fifre, pas vrai ?

Il se renfonce sur sa chaise, et sur ses traits, l'égarement laisse la place à un mélange de curiosité et de soupçon. Je vois les rouages de son cerveau s'animer. *Comment sait-elle que j'ignore pourquoi nous sommes revenus ?*

— Bridey, j'interpelle la patronne au moment où elle passe. Vous voulez bien m'emballer tout ça ? Que je l'emporte ?

Elle hoche la tête – elle doit trouver que je suis restée déjà trop longtemps.

— Les Enfants veulent de la magie, c'est ça ? je reprends.

J'ignore d'où me viennent ces paroles, cette assurance. J'ai l'impression d'être un personnage de cinéma. Il faut que je file, et vite, avant de tout faire rater.

— Ce que tu as à leur offrir ne les intéresse plus. Tu ne leur sers que d'appât pour attraper les gros poissons.

J'espère sincèrement que c'est bien comme ça que ça marche, les appâts et les poissons.

Bridey revient avec une boîte en carton blanc dans laquelle je range délicatement mes éclairs. Je m'efforce de maîtriser le moindre de mes gestes, genre *Tralala, je suis toute-puissante, j'arrive même à parler tout en préparant le pique-nique.*

— Tu crois que les Enfants ont des choses à m'apprendre, j'ajoute en refermant la boîte. Moi je crois plutôt que c'est vous qui voulez apprendre quelque chose de nous.

Les éclairs en sûreté, je me lève et récupère ma veste sur le dossier de sa chaise.

— Et de deux, dit Aaron d'une voix suave.

— Qu'est-ce qui se passe, après trois ? Tu crois peut-être avoir affaire à une gamine capricieuse. Mais moi, je sais qu'il ne se passe rien, en vrai, après que maman a compté jusqu'à trois.

Je jette un coup d'œil aux trois autres mecs sur le canapé en sortant – ils ne se sont pas privés d'épier notre conversation. Sans surprise, ils sont tous très beaux. Et je suis un peu révoltée que les Enfants donnent dans un tel simplisme. C'est tout ce qu'ils ont à offrir ? Des jeunes canon et une doctrine haineuse ? Qu'est-ce qu'on s'en fiche.

Sur le seuil, je suis presque aveuglée par le soleil et, sitôt sortie du café, je tourne au coin de la rue et m'adosse au mur froid, le visage dans l'ombre. L'assurance et la puissance me quittent aussitôt. Submergée par ma faiblesse, je fonds en larmes.

Lorsque enfin je retrouve Roe, il se confond en excuses. On mange les éclairs dans sa voiture et la crème pâtissière commence déjà à tourner à cause de la chaleur. On est à deux pas de la rivière, sur une petite aire de stationnement entourée d'arbres, où les gens se garent pour aller promener leur chien.

— Mes parents ont carrément pété un câble, grommelle Roe.

— Ah bon ? Pourquoi ?

Il me montre ses résultats.

— Mais enfin, Roe ! je m'écrie. Tu as obtenu cinq cent quatre-vingt-dix points !

Le diplôme prend en compte les six meilleures matières, le score maximal est donc de six cents points.

— Mouais, fait-il en haussant les épaules. C'est génial, hein ?

— Alors pourquoi tu boudes ? C'est super ! Tu es un génie !

Je relis les résultats et ne peux pas m'empêcher de faire « Oh. *Oooh*. »

— Ouais. Mon père m'a pourri d'avoir gâché mes points en m'inscrivant en littérature à l'université de Kilbeg. Et là, ma mère s'est mise à pleurer.

— Mais pourquoi ?

— Parce que son propre père avait toujours rêvé qu'il y ait un médecin dans la famille ? Va savoir. Et ce n'est pas tout.

Il pousse un soupir, puis reprend.

— C'est là que j'ai décidé de leur annoncer. D'arracher… tous les pansements d'un coup.

J'ouvre de grands yeux. Moi qui pensais avoir été courageuse face à Aaron, ce n'est rien par rapport à ce qu'a fait Roe.

— Tu leur as parlé du changement de prénom ?

— Oui.

Il hausse à nouveau les épaules.

— Mais ce n'est pas ce qui les a embêtés le plus.

Il fixe ses pouces, et je devine qu'il est sur le point de me faire la même annonce qu'à ses parents.

— Roe…

— Je pars en tournée, lance-t-il soudain. Avec Honor.

Il lâche la nouvelle avec la même insouciance qu'un gosse lâche un ballon de baudruche. Je la regarde s'élever vers le plafond de nos vies.

— Ça… ça s'est décidé quand ?

— Elle m'a contacté deux ou trois jours après le concert pour me dire qu'elle préparait une mini-tournée irlandaise en novembre. Deux semaines.

— Eh ben c'est bien, je lui dis en le tirant par la manche et m'efforçant d'oublier le nœud que j'ai au ventre. C'est super. Ça ne te

fera pas beaucoup manquer la fac, donc ? Enfin, c'est pour ça que tu as choisi Littérature, non ? Pour les disserts à préparer chez soi. Les livres à lire quand tu veux.

Il hoche la tête.

— Et si ça se passe bien, elle a dit… qu'on pourrait envisager que je participe à sa tournée européenne, en avril. Elle adore Small Private Ceremony. Elle pense qu'on devrait bien s'entendre, sur la route.

Je ravale la boule que j'ai dans la gorge. Ils vont tous me quitter.

Roe m'observe d'un œil méfiant, terrifié par ma réaction. Non, Maeve. Ne gâche pas son bonheur.

— C'est trop cool, je déclare en l'enserrant. Franchement trop cool. Waouh. L'Europe, quoi !

— Si ça se trouve, elle ne m'y invitera pas, objecte-t-il, penaud. On n'en est pas encore là.

— Mais ça va arriver super vite, je réplique d'un ton maussade malgré toute ma volonté de paraître enjouée.

Roe ne semble pas le remarquer.

— Et si la tournée européenne se passe bien, ajoute-t-il, je pourrai peut-être reporter ma deuxième année de fac.

Je passe les mains dans ses cheveux en luttant contre la nausée.

— Un génie doublé d'une rock star, dis donc…

— C'est trop bizarre. La fois où Aaron a perturbé notre concert… C'est là que Honor a entendu parler de nous pour la première fois. Et qu'elle a décidé de contacter Miel. C'est fou, non ? Tout est arrivé à cause de la Gouvernante.

— Elle peut causer votre perte, ou vous offrir un nouveau départ, je récite en souriant.

Et là, tandis que je serre Roe contre mon cœur, les paroles d'Aaron me reviennent : *Tu es très seule.*

Je sais que c'est faux. Que j'ai Roe tout contre moi, et des amies qui m'aiment. Enfin… *Une amie* qui m'aime. Mais plus ils préparent leurs brillants avenirs, cherchent à exploiter leurs énormes potentiels et réussir leur grande sortie de Kilbeg, plus j'ai le sentiment qu'ils m'ont déjà quittée. Et que je vais me retrouver seule ici.

Je lui embrasse le cou, l'oreille, les lèvres. Je me hisse sur ses genoux.

— Je t'aime, je murmure. Je t'aime et je suis fière de toi.

Mais ce que je veux dire c'est *Ne me quitte pas, ne me quitte pas, ne me*

quitte pas.

8

J'AI BEAU LA REDOUTER depuis des semaines, la rentrée me fait l'effet d'une horrible surprise.

On a tellement arpenté les nouveaux locaux en août qu'on se sent un peu blasées, le premier jour. Les autres filles sont clairement soufflées par les rénovations. Toutes les élèves de notre niveau se réunissent dans la salle des terminales et là, nouvelle surprise : on n'est franchement pas nombreuses. Michelle Breen n'est pas la seule à avoir quitté le nid. Je nous compte en vitesse. En tout, on est environ trente-cinq, contre cinquante-deux l'an dernier. Et nous sommes enfin autorisées à ne pas porter l'uniforme, une fleur que l'école fait depuis toujours aux terminales.

— Eh ben, lance Fi en consultant son téléphone. Maeve, tu étais au courant ?

— De quoi ? je demande en posant mon sac sur mon pupitre.

— Je viens de voir sur l'Instagram de Small Private Ceremony qu'ils vont faire une tournée irlandaise avec Honor Own !

— Ah, ouais.

Je sors mes affaires.

— Je croyais, hum, en avoir parlé, j'ajoute.

Elle me scrute, interloquée.

— Mais non, pas du tout ! Et Roe non plus !

Elle relit le message posté sur Instagram.

— Mais on devrait faire la fête ! C'est énorme !

— Nos parents le prennent super mal, intervient Lily. Du coup, il fait profil bas. Genre, s'il célèbre trop, ils vont comprendre que c'est un truc important.

— Mais avec nous il n'a pas à faire profil bas. On devrait, je sais pas, aller danser sur le court de tennis. Il a à peine dix-huit ans et il va partir

en tournée avec une vraie rock star !

— Oui, je dis d'une voix assurée mais peu enthousiaste. C'est génial.

Fiona incline la tête ; ma réaction la laisse perplexe. Elle semble sur le point d'insister, mais c'est là que Lily se met à faire un bruit. Elle fredonne tout bas – émet une vibration plutôt –, un son sans mélodie qui part du fond de sa gorge. Comme le moteur d'un frigo.

— Hé, Lil…, je l'interpelle, sur mes gardes.

J'interroge du regard Fiona comme pour dire *Tu vois ce que je vois ?*

— Ça va, ma vieille ? je poursuis.

Lily m'adresse un bref sourire et, l'espace d'une seconde, ses dents sont d'un bleu électrique.

— La vache ! je m'écrie.

D'instinct, j'attrape Fi par le bras.

Lily referme la bouche, cache ses dents.

— C'était quoi, ça ?

— Tu tiens vraiment à le savoir ?

— Oui.

— Si je fais ce genre de gargouillis au fond de ma gorge, je peux créer un courant électrique.

— Quoi ? Et tu as découvert ça quand ? demande Fi.

— Ce matin. Dans le bus. Plutôt cool, non ?

— Lil…, commence Fiona d'une voix hésitante. Tu ne devrais peut-être pas… faire ça devant tout le monde. Tu vas te faire repérer.

— Et alors ? réplique Lily en haussant les épaules. Je ne vois pas pourquoi je devrais avoir peur de qui que ce soit.

Sachant de quoi elle est capable, je ne le vois pas non plus.

Mlle Harris, le teint hâlé par les vacances, fait alors son entrée et tout le monde s'assied. Nous trois côte à côte, Fiona entre Lily et moi, forcément.

— Bonjour mesdemoiselles, lance Mlle Harris d'une voix engageante. J'imagine que vous avez toutes passé un bel été et que vous êtes enfin prêtes à entamer votre dernière année parmi nous ?

Elle enchaîne sur le stress des examens de fin d'année, mais nous assure que si on travaille régulièrement jusqu'au bout, tout se passera bien.

— Il n'y a aucune raison pour que vous n'obteniez pas le futur que vous méritez.

Le futur que vous méritez. Pas celui qu'on *veut*. Celui qu'on mérite.

— Vous aurez sans doute constaté que vous êtes beaucoup moins nombreuses que les années précédentes, ce qui signifie que nous allons pouvoir vous accorder une plus grande attention et, à cette fin, nous allons apporter quelques retouches à notre approche pédagogique.

Le futur qu'on mérite. Elle mérite quoi, comme futur, une télépathe de la classe moyenne avec un bulletin pourri ?

— Certaines d'entre vous sont déjà d'excellentes élèves mais vont avoir besoin d'effectuer un travail préparatoire supplémentaire pour passer de cinq cent cinquante points à cinq cent quatre-vingt-dix.

Tout en disant cela, son regard se pose sur Fiona.

— D'autres auront… davantage de difficultés… il leur faudra une préparation adaptée si elles souhaitent décrocher leur diplôme. Afin d'offrir le meilleur enseignement à chacune d'entre vous, nous allons vous répartir en deux groupes d'ici quinze jours.

Seigneur… J'aurais dû m'en douter. Quand j'imaginais mon année de terminale, je me disais qu'au moins j'allais la passer avec Fiona.

— Les cours du groupe Un auront lieu au grenier, annonce Mlle Harris. Ceux du groupe Deux, au sous-sol.

— Dans *l'Étouffoir* ? lance une fille.

— Vous reléguez les débiles *à la cave* ? enchérit une autre.

— D'importants travaux ont été réalisés cet été, objecte Mlle Harris d'un ton courroucé. Le sous-sol est désormais un espace décloisonné, pourvu d'un équipement magnifique. Quant à l'Étou… quant au placard, il a été transformé en bureau.

» Lundi, nous procéderons à une série d'évaluations, poursuit Mlle Harris d'une voix qu'elle s'efforce de rendre neutre. Inutile de stresser ; nous voulons simplement voir où vous en êtes après les grandes vacances.

— Mademoiselle, *non*, intervient une fille. C'est trop injuste. On n'aura même pas le temps de réviser ! Vous ne pourriez pas plutôt faire en fonction de nos bulletins ?

— Si, bien sûr, je le pourrais, réplique sèchement Mlle Harris. Mais cela ne rendrait pas justice à celles qui ont pris des cours cet été. Car j'ai ouï dire que c'était le cas.

Lily baisse les yeux et sourit. Était-elle au courant à l'avance ? A-t-elle pris des cours particuliers pour être dans le même groupe que Fiona et me laisser toute seule dans la cave ? J'enrage rien que de les imaginer ensemble au grenier, devenant les meilleures amies du monde, alors que

sans moi elles ne s'adresseraient même pas la parole.

— C'est n'importe quoi, je glisse à Fiona sitôt que Mlle Harris s'en va. Ils nous répartissent juste entre intellos et nullardes.

— Désolée, ma vieille, dit Fiona, les sourcils froncés. Ça craint. Mais ça ne nous empêchera pas de nous voir.

— Super, ravie de constater que tu as confiance en moi, dis donc. On ne va même pas faire semblant de croire que j'ai une chance de me retrouver dans le groupe Un, donc ?

— Tu es injuste, Maeve. C'est quand même toi qui nous as rabâché tout l'été que le lycée n'était pas fait pour toi, et que tu ne voulais même pas faire le moindre effort.

Je passe une main dans mes cheveux.

— Je sais. Excuse-moi. C'est juste que…

— Je sais, m'interrompt-elle, une main sur mon épaule. Moi aussi je m'excuse.

Je n'aurais pas dû faire l'autruche tout l'été. J'aurais mieux fait d'étudier, ou de demander de l'aide à Fi et à Roe, au lieu d'être fataliste ou d'avoir peur de tenter ma chance. Parce que c'était ça, en fait. J'ai eu peur de décevoir tout le monde si, après avoir fait de mon mieux, j'échouais quand même.

— Fi…

— Quoi ?

— Tu voudrais bien… m'aider ?

Elle me serre contre sa poitrine.

— Mais oui, Maeve, bien sûr. Viens dîner chez nous, ce soir. On bossera tes matières les plus faibles.

En fin de journée on a droit à une nouvelle annonce. Une annonce qui, comme pour le court de tennis, ne nous apprend rien, à toutes les trois. On nous présente Heather Banbury.

— Mademoiselle Banbury est notre nouvelle conseillère d'orientation, également chargée des relations avec les élèves, déclare Mlle Harris.

Le regard de Heather se porte sur moi, elle m'adresse un micro-signe de tête. Je lui réponds par un sourire.

Fiona me donne un coup de coude.

— Oh, Madame Je-suis-pote-avec-les-profs.

— Tais-toi !

Elle glousse un peu.

— Dis bonjour à ta copine.

C'est à croire que Mlle Harris nous a entendues, car son ton se fait plus sec.

— Mlle Banbury n'est pas enseignante. Sa tâche consistera à vous aider à trouver votre voie, ainsi qu'à s'assurer que personne ne lâche prise pendant l'année. Son bureau se situe au sous-sol. Je sais que vous subissez toutes une énorme pression. Mais aucun examen, aucun projet universitaire ne mérite qu'on y sacrifie sa santé ou son bonheur. Les années d'examen peuvent se révéler très éprouvantes pour certaines, et je tiens à m'assurer que vous ayez toujours une oreille impartiale à qui vous adresser.

Heather s'avance alors.

— Bonjour, lance-t-elle, un peu penaude. J'ai vraiment hâte de faire votre connaissance. Et surtout, sachez que tout ce que vous me direz lors de nos entretiens sera soumis à la plus stricte confidentialité.

Elle me sourit à nouveau.

Après l'école, je file directement chez Fiona. Elle nous prépare des sandwichs et sort sa collection de vieux devoirs.

— Bon, dit-elle. C'est quoi ton gros point faible ?

— La gestion de la colère.

— À l'*école*.

— Je *plaisantais*. Les sciences. J'ai pris bio en option, tout le monde disait que ce serait plus facile que la chimie ou la physique mais…

— Me raconte pas ta vie, Chambers.

Donc on s'y colle. Fiona me parle de la photosynthèse, des cellules végétales et des cellules animales, et quand elle termine un point, elle me pose des questions. Je fais de mon mieux, et je dois dire que Fiona est une prof enthousiaste.

Mais très vite, il devient évident qu'on est en train d'installer des transats sur le pont du *Titanic*. Elle commence simple, m'explique que la lumière, la chaleur et l'oxygène sont essentiels à la croissance des cellules végétales. Mais à l'instant où je me dis, *OK, c'est plutôt clair*, elle me submerge d'informations, les choses se compliquent, et je me retrouve à répondre au hasard, rien que pour qu'elle me lâche la grappe. Alors elle décide de passer au corps humain. On parle du sang pendant ce qui me paraît durer des heures.

— Bon, dit-elle, patiente. Je t'écoute : Qu'est-ce qui différencie les globules rouges des globules blancs ?

— Les globules rouges… donnent sa couleur au sang ?

— Les globules rouges transportent le sang dans l'organisme, les globules blancs luttent contre les infections.

Mon téléphone vibre et j'espère que c'est Roe. Il commence la fac aujourd'hui, lui aussi. Mais c'est ma mère. Fiona se lève et se dirige vers le tiroir des couverts.

Je repose mon téléphone.

— Désolée. Tu disais ?

Fiona sort un couteau et, d'un geste vif et calme, le plante dans sa main.

— Mon Dieu, FIONA ! Arrête !

— Tu vois ce qui se passe, explique-t-elle d'une voix posée tout en épongeant le sang avec des serviettes en papier. À un rythme très accéléré, certes, mais c'est le processus d'hémostase. On en a déjà parlé ; tu peux m'expliquer ce que c'est ?

Elle me montre sa main, la coupure se referme lentement sous mes yeux. J'ai envie de vomir. Pourquoi fait-elle ça ? Elle ne voit pas à quel point c'est choquant ?

— Non, Fiona, je l'implore. Cache-moi ça… Je vais gerber.

— L'hémostase, c'est la coagulation du sang. Après ce phénomène, qui fait intervenir les plaquettes, on passe au stade de l'inflammation. Tu vois comme la chair gonfle autour de la plaie ? Vite, regarde avant que ça ait fini de cicatriser.

Je chasse sa main.

— Fi, arrête.

— J'ai dû regarder ton sang, alors regarde le mien, maintenant, réplique-t-elle d'un ton acide. Tu t'es poignardée devant moi.

Je la dévisage, les traits figés, sonnée.

— C'est donc ça, Fi ? Tu me… tu me fais payer le coup du rituel ?

Elle hausse les épaules.

— Tu veux réviser ou tu veux ressasser nos épisodes sanglants ?

— Je veux savoir si tu me caches quelque chose.

Je rive mon regard sur elle et ajoute :

— On a déjà discuté du rituel.

— *Tu* en as discuté, nuance Fi. Toi et ton grand et noble sacrifice, toi qui refusais que j'intervienne. Je sais parfaitement pourquoi mes deux

meilleurs amis se sont poignardés devant moi, et les raisons sont *extrêmement* solides.

— Alors pourquoi est-ce que tu fais ça ?

À cet instant précis, la porte d'entrée claque, et les parents de Fiona entrent dans la cuisine. Son père bosse à l'administration de l'hôpital, il a donc des horaires de bureau. Sa mère, en revanche, est infirmière, et son emploi du temps est beaucoup plus loufoque. Il est rare de les voir ensemble.

— Maeve ! Quelle surprise.

Marie me tapote l'épaule et jette un coup d'œil aux copies éparpillées sur la table.

— Et vous révisez, en plus ! C'est bien, les filles. On avait une réunion syndicale, c'est pour ça qu'on a fini en même temps pour une fois.

Elle s'affaire ensuite dans la cuisine, remplit la bouilloire, la met à chauffer.

— On s'est offert une balade automnale des plus romantiques. Vous devriez en faire autant. La luminosité ne va pas tarder à changer et vous allez être affectées par la dépression saisonnière.

— Euh, je ne pense pas que Fiona et moi ayons besoin d'une balade *romantique*.

Marie ramasse les serviettes maculées du sang de Fiona, dont la blessure a fini de cicatriser.

— Tu te remets à saigner du nez, Fifi ?

Fiona garde une expression calme.

— Oui.

— Coupe un tampon en deux, et mets-toi une moitié dans chaque narine, lui suggère Marie. Surtout, préviens-moi si ça continue, d'accord ?

Donc Fiona ne fait pas ces trucs-là seulement en ma présence. Elle ne cherchait pas qu'à me donner une leçon. C'est une habitude. Un truc que Fiona fait *chez elle*.

— Tu dînes avec nous, Maeve ?

L'expression de Fiona est indéchiffrable. J'hésite délibérément, attends qu'elle insiste pour que je reste. En vain.

— Je ferais mieux de rentrer, mais merci.

Je me dis que Fiona va me raccompagner, m'expliquer pourquoi elle a agi comme ça pendant que je renfile mes chaussures. Elle n'esquisse

pas un geste.

— Merci pour ton aide, Fi, j'ai bien compris l'hématose, maintenant, je déclare d'une voix mal assurée en partant.

— Hémostase.

— OK. À demain, et… euh… fais gaffe à ton nez.

Je sors de chez elle, une boule d'angoisse au ventre. Je voudrais rester, prendre Fi à part et lire dans ses pensées, comprendre pourquoi elle agit comme ça. Mais ce serait impossible sans qu'elle comprenne exactement ce que je fais – la procédure prend trop de temps, trop d'énergie, elle demande trop de silence. J'ai encore besoin de fermer les yeux pour le faire. Fi comprendrait en une seconde.

J'envoie un message à Roe.

Hé. On peut parler ?

Je répète, me répond-il. Je t'appelle ce soir ?

Je lui dis que ça me va, et il prévoit de m'appeler vers vingt-deux heures. Dans quatre heures, donc. Je rentre à pied ; le ciel brille d'une lueur orange. Marie avait raison. Le paysage est magnifique. Et à mille lieues de ce que c'était il y a six mois, quand la Gouvernante avait déclenché une vague de froid à travers la ville, créant dans son sillage tempêtes de neige, coupures d'électricité et fermetures de routes. On était si effrayés, à l'époque, terrifiés pour Lily, pour la ville, pour nous-mêmes. Je mets la main en visière pour me protéger de l'éclat du soleil et tente de me remémorer si je me sentais alors aussi seule que maintenant.

9

Fiona ne propose plus de m'aider à réviser. À la place, je passe la semaine à étudier seule en essayant désespérément d'ingurgiter en quatre jours l'équivalent de plusieurs années d'école.

Roe a commencé ses cours à l'université et semble instantanément sous le charme. Je ne le vois pas tellement ni n'ai beaucoup de ses nouvelles, et je m'efforce de ne pas le prendre de façon trop personnelle. Son groupe se produit lors de plusieurs soirées de la semaine d'intégration, ce qui me vaut quelques SMS alcoolisés en pleine nuit.

Bébé j'ai HÂTE de t'avoir avec moi

Kesha est tellement sous-cotée !!! Tu te rappelles quand elle écrivait son nom avec un symbole dollar ?

Pourquooooooooi t'es si belle

On devrait peut-être reprendre du Kesha ? T'en dis quoi ???

Lily travaille apparemment aussi dur que moi, et j'ai l'impression qu'on auditionne toutes les deux pour le rôle de meilleure amie de Fiona. Comme si on nous avait dit qu'il n'y aurait de la place que pour l'une d'entre nous dans le groupe Un, et que l'autre allait devoir crever au sous-sol.

Un soir, je me rends à une séance de révision supervisée au lycée, un peu parce que je me dis que le cadre peut m'aider, un peu parce que j'espère prouver à Fiona que je prends l'école au sérieux, maintenant. C'est un échec. Il règne un grand silence, et ça me semble presque contre nature de me trouver à l'école si tard sans y pratiquer la magie. La séance dure jusqu'à vingt et une heures, avec une petite pause-repas à dix-huit heures. Quand on sort, la nuit tombe. Je rejoins l'arrêt de bus et, chemin faisant, je remarque qu'Aaron m'a emboîté le pas.

— Va-t'en, je lance, trop épuisée pour trouver une formule plus originale.

— Je ne fais que marcher, réplique-t-il. J'ai vu ton… *partenaire*

aujourd'hui.

— Mon *partenaire* ?

— Roe. Il est à la fac à présent, je me trompe ? Nous faisions du démarchage dans son établissement. Il s'est trouvé une nouvelle petite bande, j'ai l'impression.

Je me sens rougir dans la pénombre. Aaron a vu Roe plus récemment que moi, et je déteste ça.

— J'ai des questions à te poser, reprend-il. Sur vous deux.

— Et pourquoi voudrais-tu que j'y réponde ? Surtout sur nous deux ?

Je remarque que nos pieds se posent sur le sol pile en même temps, nous marchons exactement au même rythme. C'est comme s'il n'y avait qu'une personne et non deux. Je tourne la tête vers le mur et constate que nos ombres se sont fondues en une seule forme ; le réverbère dessine une silhouette d'un mètre quatre-vingts à quatre mains et quatre jambes. J'essaie de presser le pas sans parvenir à semer Aaron.

— Je vais te les poser quand même, enchaîne-t-il d'un ton joyeux. Tout d'abord, avez-vous un avenir ?

Je garde la tête basse, sachant parfaitement qu'il cherche à me provoquer.

— Je sais que tu me prends pour un fou, ajoute-t-il. Mais c'est pure curiosité. Son groupe promeut le… l'identité *queer*, n'est-ce pas ?

Sa voix est claire et douce, comme si elle n'appartenait pas à quelqu'un qui avait fait irruption pendant un concert de SPC pour essayer de provoquer une émeute.

— Mais ce n'est pas ce que je voulais savoir, reprend-il. D'autant que c'est un fait. Il n'y a qu'à consulter leurs réseaux sociaux. Mais en quoi… en quoi le fait que Roe ait une copine constitue-t-il le fondement d'une… identité LGBTQ ?

Ne réponds pas, ne réponds pas, ne réponds pas. Il me fait son coup habituel, il tente de s'immiscer dans les interstices de ma détermination, là où se niche ma vulnérabilité. Ne cède pas, Maeve. Ça n'en vaut pas la peine.

— Parce que de deux choses l'une, ou bien il… il simule cette identité pour obtenir des dates de concert, ce qui, à mon sens et d'après ce que je sais de lui, ne lui ressemble pas.

— Tu ne sais rien de Roe.

Et aussitôt, je sais que j'ai commis une erreur.

Aaron sourit. Il a l'air de penser qu'il a marqué un point, et qu'il

rattrape un peu sa défaite lors de notre dernière conversation.

— Ou bien, reprend-il, ou bien il ne fait pas semblant, et il est bisexuel, pansexuel, ou autre, auquel cas… ma foi, il n'a que dix-huit ans. Tu es sa première partenaire, je me trompe ? Enfin, ce n'est pas ça, ma question.

— Alors c'est *quoi*, ta question ?

— Vois ça comme un problème de maths. *Une* jeune personne qui explore son identité sexuelle et de genre, plus *une* tournée de concerts, divisé par une relation monogame avec une amie d'enfance… on obtient quoi, à la fin, Maeve ? Ou bien, pour en revenir à ma question liminaire : Avez-vous un avenir ?

Je me fige. L'entendre me sortir tout ça me glace le sang. Je serre et desserre les poings, éprouve un curieux mélange de haine et de libération. Aaron discerne les faiblesses des gens. C'est son don. Il peut vous montrer ce que vous vous cachez à vous-même. Et c'est ce qu'il fait là : il expose mes angoisses les plus profondes à l'air libre de l'automne, et j'en ai le souffle coupé. Alors pourquoi cette sensation de libération ? Il m'a arraché les tripes mais le bon côté des choses, c'est que je me sens soulagée.

C'est un peu comme une confession, j'imagine. Comme s'il était un prêtre qui m'avait enlevé ce poids.

— Il m'aime.

Ces mots ainsi sortis de ma bouche me semblent puissants, comme si j'avais prononcé un sortilège.

— Il m'aime, plus que personne ne t'a jamais aimé. C'est pour ça que tu ne comprends pas. Parce qu'on ne t'a jamais aimé.

Il hausse les sourcils, comme s'il étudiait une facture compliquée et songeait : *Hmmm, pas sûr que ce soit le bon montant*.

— Tu débordes de haine, je crache. Il n'y a sûrement que ça que tu comprennes, alors je vais te parler dans ces termes. Je te déteste, et toi tu me détestes ainsi que tous ceux que j'aime.

— Je ne te déteste pas, objecte-t-il gaiement.

— Oh que si. Tu détestes ma sœur, tu détestes sa copine, tu détestes Roe, tu détestes ses fans. Tu détestes tout ce qui ne cadre pas avec ta vision du monde néonazie, chrétienne et blanche. Et tu ne sais pas le plus triste ? C'est que ça n'a rien d'original. Tu possèdes un immense pouvoir, c'est clair, mais tu ne trouves rien de fou à en faire. Tu pourrais t'immiscer dans les rêves d'un dictateur en ce moment même, le

convaincre d'épargner des milliers d'innocents. Mais non. Tu es *là*. À Kilbeg, avec ta bigoterie débile du Moyen Âge.

Il a l'air sidéré. De mon côté, je me sens bien d'avoir mis de l'ordre dans mes idées, d'avoir enfin sorti le speech que je concoctais dans ma tête depuis des mois.

— Oh, je crois comprendre, déclare-t-il enfin. Tu penses que je déteste les gays.

— Parce que tu vas me dire que ce n'est pas le cas ?

Et je lâche un rire sec et creux.

— Non, reprend Aaron. Mais Dieu, si.

Je m'imagine me jetant sur lui telle une bête sauvage, lui arrachant la gorge d'un seul coup de crocs. Je sais, à cet instant précis, que je ne peux pas rester sans rien faire. Je dois cogner, shooter, cracher. Lui faire comprendre qu'il ne peut pas me parler comme ça sans en subir les conséquences. Que les hommes, y compris ceux qui sont dotés de magie, ne comprennent réellement que la violence.

C'est alors que j'entends quelqu'un toussoter.

Aaron et moi nous retournons en même temps. C'est Heather Banbury, vêtue d'un long manteau, son cartable à la main, le regard de pierre.

— Maeve, dit-elle. Tout va bien ?

Je fais un pas dans sa direction, désespérément soulagée par la présence d'une adulte en position d'autorité.

— Non, en fait. Ce type n'arrête pas de me suivre.

Aaron éclate de rire.

— D'accord, tu veux la jouer comme ça ?

Il hausse les épaules et ajoute :

— Je présume donc que cela fait trois, Maeve ?

— Oui, je confirme.

— Fantastique, embraie-t-il avant de s'éloigner. Bon séjour en enfer.

Malgré son départ, je frissonne encore. Que va-t-il se passer, après trois ?

— Tout va bien, Maeve ? me demande à nouveau Heather. Qui était-ce ?

— Juste un sale type.

— Hmm, marmonne-t-elle.

Je ne peux pas m'empêcher de me demander si son apparition soudaine est réellement une coïncidence. Le vent souffle dans ses

cheveux et, pendant une seconde, l'odeur de cuivre me parvient de nouveau. Il y a comme une sensation de lutte dans l'air, comme si quelque chose de caché se démenait.

— Où allais-tu ? reprend Heather.

— À l'arrêt de bus.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— Non, ça va. Il est parti.

— Préviens-moi s'*il* revient t'embêter, d'accord ? conclut-elle.

Sa façon d'accentuer le pronom *il* m'indique qu'elle sait qu'Aaron n'est pas un simple pervers qui fait la sortie des écoles de jeunes filles, mais quelque chose d'autre. Quelque chose qu'elle connaît.

L'odeur de cuivre disparaît. J'ai l'impression que Heather va ajouter un truc important, mais qu'au dernier moment elle se ravise.

10

Bon séjour en enfer.

— C'est un peu théâtral, non ?

On est jeudi soir. Les évaluations commenceront lundi. Comme les cours ont repris on ne peut plus se retrouver au court de tennis et nous revoilà donc dans l'« asticot galopant », sur le parking du McDo.

— Heather s'est pointée et… je ne sais pas. L'atmosphère a changé.

Roe plisse le front.

— Rappelle-moi, qui est Heather ?

— La copine prof de Maeve, indique Fiona.

Elle surprend ma réaction et reprend :

— *Quoi ?* Je ne dis même pas ça pour vanner. C'est la vérité !

— Elle est conseillère d'orientation, pas prof.

— Et Aaron, qu'est-ce qu'il a dit d'autre ? m'interroge Roe en me caressant les cheveux. Un truc qui pourrait nous être utile contre les Enfants ?

Il m'a dit qu'on n'avait aucun avenir, et je suis terrifiée à l'idée qu'il ait raison.

— Rien. Rien d'important.

J'hésite.

— Il a dit qu'il t'avait vu. À la fac.

Roe bat des cils, perplexe.

— Moi, je ne l'ai pas vu.

— Peut-être qu'ils ont fait des progrès pour nous espionner sans se faire repérer ?

Lily plonge un doigt dans la barquette de sauce aigre-douce puis le porte à sa bouche.

— Je crois qu'on me suit.

On se tourne tous vers elle, stupéfaits.

— Quoi ?

— J'ai dit : je crois qu'on me suit.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

Elle cesse de lécher son doigt, gigote un peu sur son siège, semble rassembler ses idées, puis, enfin, répond :

— Un type m'a suivie jusqu'à l'école, aujourd'hui.

— Qui ça ? j'insiste.

— Aucune idée.

Sans la brusquer, Fiona lui demande :

— Tu l'avais déjà vu quelque part ?

Elle sait que, depuis la rivière, Lily a du mal à reconnaître les visages. Pour toute réponse, Lily hausse les épaules.

— C'est quand même pas rien, Lil, ajoute Fiona.

— Pour vous, peut-être, répond Lily d'un air absent. Moi par contre, si un inconnu tente de m'agresser, je peux le griller, alors je n'ai pas peur.

Roe s'agite, mal à l'aise, puis se tourne vers moi.

— Vous devriez peut-être prendre le même bus, le matin, propose-t-il.

— Ça servirait à quoi ? réplique Lily avant que j'aie le temps d'ouvrir la bouche. Tout ce qu'elle sait faire, c'est lire dans les pensées. Et même pas si bien que ça.

Je protesterais bien, mais elle n'a pas tort. J'ai encore besoin d'énormément de concentration pour pirater un cerveau – surtout ceux des étrangers – donc je vois mal comment je pourrais l'aider. En revanche, je suis d'accord, on devrait prendre le bus ensemble.

— Vous pensez qu'ils cherchent à analyser Lily ? Pour la recruter ou quelque chose comme ça ? demande Fiona.

Elle a presque l'air vexée que personne ne tente de la recruter, elle.

Une réunion surprise attend les élèves de troisième, seconde, première et terminale. Sainte-Bernadette ne dispose pas de salle assez grande pour nous accueillir toutes, alors on procède par vagues, ce qui dure toute la journée et commence avec les plus jeunes. Jusqu'au soir, on a donc droit à des bribes de ragots sur le contenu de ces réunions mais, en tant que terminales, on ne s'abaisse pas à les écouter.

— Tout ça parce qu'ils ont fait venir des types pour nous parler,

grommelle Fiona en se tordant le cou pour mieux voir tandis que les secondes entrent dans la salle de réunion. Comme si c'étaient des stars. Alors que c'est juste des *mecs*, quoi.

En fin de journée, c'est notre tour, et comme nous ne sommes pas vraiment nombreuses, on fait réunion commune avec les premières. Chaque niveau se tient à l'écart, les élèves de terminale visiblement terrifiées à l'idée qu'on les prenne par erreur pour des *premières* et réciproquement.

Au bout de la pièce se tiennent trois mecs d'une petite vingtaine d'années. L'espace d'un instant, je redoute qu'ils se mettent à chanter. À les voir, on dirait qu'ils s'apprêtent à entamer une chorégraphie, et chacun a un look différent de ses compagnons, comme s'ils avaient été sélectionnés pour correspondre à tous les fantasmes d'une école de jeunes filles. Il y a un costaud sympa, du genre capable de vous construire une cabane puis de vous y faire entrer en vous portant. Un maigre aux traits un peu heurtés, façon Leonardo DiCaprio dans les années 1990. Le troisième ressemble à un astronaute de dessin animé. Ils nous sourient. Un étrange mélange de silence et de gloussements se diffuse dans la salle comme le bruit qui émane des ruches quand on s'en approche.

— Bonjour, les filles, lance l'astronaute de dessin animé. Un grand merci d'avoir, euh, accepté l'invitation.

Un éclat de rire collectif retentit, comme s'il s'agissait d'une vraie blague.

— Je m'appelle Ethan, poursuit l'astronaute.

— Moi, Jeremy, indique le beau gosse.

— Et moi c'est Tom ! ajoute le costaud en agitant les mains façon music-hall.

Fiona se penche pour me murmurer à l'oreille :

— Pitié, achève-moi.

— Je ne pourrais pas le dire sans que ce soit gênant, franchement, reprend Ethan. Alors je vais le dire, et libre à vous de m'en vouloir après ou pas, mais je vais le dire. Voilà, vous êtes toutes de belles filles intelligentes, à qui un futur radieux est promis, et on nous a demandé de venir vous parler afin d'éviter… que des mauvais garçons gâchent votre avenir à tout jamais.

Des murmures parcourent l'assistance. Fiona, Lily et moi échangeons un regard perplexe.

— Dieu sait que les mères adolescentes, ce n'est pas ce qui manque, dit Jeremy dans un éclat de rire.

Les murmures s'intensifient et quelques rires hésitants pointent.

— Écoutez, intervient Tom. On vient vous parler de sexualité et de relations.

S'ensuivent les quarante minutes les plus bizarroïdes que j'aie pu passer à Sainte-Bernadette – et je compte la fois où je suis restée enfermée tout un après-midi dans un placard avec un jeu de tarot maudit.

Ils annoncent qu'on va aborder le sujet de la sexualité, mais ils ne parlent pas une fois de sexe. Au contraire, ils parlent *d'abstinence*. Ils nous expliquent que les préservatifs ne sont pas fiables, que la pilule rend malade, que la contraception hormonale est produite par une industrie multimilliardaire dont les effets sont semblables à la crise des opiacés en Amérique. Après ça, on passe aux jeux de rôles.

Je ne plaisante pas. Des jeux de rôles.

Ils demandent à une fille de première de s'avancer. Son nom, nous disent-ils, est Amelia. Elle me fait un peu penser à Lily avant la rivière : ce côté légèrement empoté, rêveur, naïf.

Ethan a sorti un rouleau de ruban adhésif et je redoute un instant qu'il s'en serve pour la bâillonner. Au lieu de ça, il en colle une bande sur son pull réglementaire.

— Bien, admettons qu'Amelia rencontre un garçon, qu'elle tombe amoureuse et qu'elle ait des relations sexuelles avec lui, énonce Ethan.

Dans la foulée, il arrache le Scotch. Amelia rougit. Il lui sourit. La salle éclate de rire.

Il remet le Scotch.

— Quelques années plus tard, Amelia est à l'université, elle a un nouveau petit ami avec lequel elle a des relations sexuelles.

Il arrache de nouveau le Scotch.

— Elle sort ensuite en discothèque, rencontre un homme, ils discutent, et après ça, ils ont un rapport sexuel.

Nouvel arrachage de Scotch. C'est tellement bizarre que les rires ont cessé, et que tout le monde est gêné et perdu. C'est beaucoup trop étrange d'entendre le mot « sexuel » aussi souvent associé au prénom de cette pauvre Amelia toute timide.

— Par la suite, c'est moi qui rencontre Amelia, poursuit Ethan avec un sourire. Je tombe amoureux d'elle, et je souhaite l'épouser.

Amelia est à présent rouge coquelicot, elle observe les gros bras d'Ethan en s'efforçant de masquer le plaisir que lui vaut cette nouvelle étape apparemment réjouissante de sa future vie sexuelle.

Il arrache le Scotch et place son poignet à côté de celui d'Amelia. Puis il enroule la bande autour de leurs poignets, mais la colle ne prend plus, elle est recouverte de peluches.

— Vous voyez, dit Ethan. Ça ne colle pas.

— *Change le Scotch !* lance quelqu'un dans l'assemblée.

— Impossible, déclare Ethan d'une voix sombre. Amelia ne peut offrir le sien qu'une seule fois.

Après coup, Lily et moi sommes perdues. Fiona, elle, est furieuse.

— Non mais comment osent-ils ! explose-t-elle. Et Mlle Harris qui permet ça ? C'est dans les années 1950 qu'on fichait la honte comme ça aux filles, que celles qui couchaient étaient considérées comme des traînées. Et la pilule qui rend malade ? C'est quoi ces conneries ?

— C'était bizarre, je confirme, encore secouée. Pauvre Amelia.

— Et cette idée que la virginité serait un cadeau qu'on fait à un homme ? J'hallucine. Il n'y a bien que des mecs pour avoir l'arrogance de penser qu'en mettant quelque chose en nous ils peuvent changer ce que nous sommes.

Je cogite un moment sur la question. Je suis mal à l'aise avec l'adjectif « vierge », ainsi qu'avec le fait qu'il s'applique à moi. Techniquement, je le suis, mais cette distinction s'affaiblit à mesure que Roe et moi restons ensemble. On en a discuté il y a deux ou trois mois, au cours de l'un de ces rares moments où il semblait simplement logique qu'on couche ensemble : personne à la maison, une longue soirée devant nous, nous deux, nus et déjà allongés dans mon lit… Sauf que je n'étais pas tout à fait prête. Ce qui a semblé le surprendre, vu que j'avais tenté de l'attirer dans mon lit la nuit du rituel.

La seule comparaison qui me vienne à l'esprit, c'est les soirées pyjama. Quand Lily et moi avions à peu près neuf ans, c'était la mode des grosses soirées pyjama dans notre école, de vrais *événements*, que je trouvais étrangement flippants. J'ai refusé les rares invitations que j'ai reçues car la simple idée de dormir dans la même chambre que cinq autres personnes me dérangeait. Jusqu'au jour où je n'ai plus trouvé ça effrayant du tout. Sans que je puisse l'expliquer. Mon cerveau s'était habitué à l'idée, j'ai participé à une soirée pyjama, tout s'est bien passé. C'est un peu comme ça que je ressens les choses, concernant la sexualité.

Comme si j'attendais que mon cerveau s'habitue à l'idée.

Quand je l'ai expliqué à Roe, il a trouvé ça drôle et juste. Il a ajouté qu'on n'aborderait plus le sujet tant que je ne serais pas prête. Ce qui m'a alors mise mal à l'aise à l'idée de simplement lui dire que j'étais prête, alors il m'a embrassée et a eu une idée : « Tu n'auras qu'à dire *soirée pyjama*. »

— Et le plus étrange, poursuit Fiona, qui ne décolère pas, c'est que les filles gobaient ces conneries. Ça se voyait. Elles buvaient ses paroles !

— Les plus jeunes, je nuance. Aucune terminale.

— Je sais, mais c'est encore plus bizarre. En général, les plus jeunes sont encore plus conscientisées sur ces sujets. Pourquoi est-ce qu'aucune d'elles n'a moufté ?

Je hausse les épaules, sans trouver quoi répondre. On nous répète sans arrêt que les filles des autres niveaux sont plus sympas entre elles. Que les filles à problèmes, c'est les terminales.

— Ça ressemble beaucoup aux conneries des EDB, j'indique.

Puis je m'arrête.

— Vous croyez que ça pourrait être ça ?

On reste toutes les trois un moment sans rien dire.

— On aurait dit des clones d'Aaron, j'insiste.

Je suis prise de nausée. Et tout à coup, un souvenir me revient. L'autre jour, au café, quand Aaron est venu s'asseoir devant moi, il y avait trois mecs avec lui, d'environ mon âge. Je ne les ai pas bien observés, mais maintenant ça ne fait pas de doute : c'étaient Ethan, Jeremy et Tom.

Ma gorge se noue. Je tripote mon col comme si j'allais y trouver mon ancienne cravate réglementaire, mais mes doigts ne rencontrent que mon tee-shirt en coton. Cette sensation d'étouffement. De restriction. Ils sont à l'école. Dans mon école. Je passe mes doigts sur ma clavicule.

Non, il n'y a pas de cravate. Plutôt une espèce de nœud coulant.

11

Les Frères Chasteté, comme on les a baptisés, ont apparemment répandu leur message à toutes les écoles de la ville, ce qui scandalise un petit groupe de parents plus ouverts d'esprit qui commencent à se plaindre sur la radio locale. C'est alors qu'on apprend que ces interventions étaient bel et bien pilotées par les EDB. On serait presque fières de l'avoir deviné.

Forcément, ils envoient Aaron défendre les Frères Chasteté.

Le vieil animateur radio parle d'une voix si lente et articulée qu'il est évident qu'il lit :

— On raconte, Aaron, que votre organisation explique aux jeunes filles que la contraception est dangereuse et que les préser… que *la contraception masculine* est inefficace.

— Les études portant sur la pilule parlent d'elles-mêmes, répond Aaron d'un ton suave. Toute femme adulte à qui vous poserez la question vous dira la même chose. La pilule entraîne prise de poids, sautes d'humeur et saignements hors période menstruelle. Or le corps médical ferme les yeux. Vous savez, dans vingt ans, cette approche de la santé des femmes sera considérée comme la nouvelle crise des opiacés.

L'animateur est tellement choqué que les mots « saignements » et « menstruelle » aient été prononcés dans une émission matinale, qu'il en a une quinte de toux. Aaron en profite pour changer de sujet.

— Il va sans dire que notre centre d'intérêt réel ce sont les relations entre les jeunes hommes et les jeunes femmes. La pornoïsation de notre société a complètement érodé notre attitude vis-à-vis de l'autre sexe.

— Tout à fait, convient l'animateur. Internet. C'est terrible. Je me rappelle encore les magazines qu'on trouvait un peu au hasard…

— Ce que nous montrons à ces jeunes, poursuit Aaron, c'est la seule vraie forme de sexualité sans danger, celle qui a lieu entre un homme et

une femme dans le cadre du mariage.

J'en lâche ma tartine, et Tutu l'enfourne aussi sec.

— Maman, je dis en pressant les paupières. Tu peux arrêter ça ?

— La radio ? demande-t-elle, surprise. D'accord. Ça ne va pas ?

— C'est juste… ce mec, là.

— Atroce hein ? Ils l'invitent tout le temps, en ce moment. C'est ce qu'ils appellent un débat « équilibré » : un scientifique et un cinglé complet. Honnêtement, vous en retirez quoi, vous les jeunes, de ces foutaises ?

— Je te jure, maman, tu n'en sais même pas la moitié. Il croit sincèrement que Dieu déteste les gays.

— Alors c'est terriblement triste pour lui.

Elle n'a pas l'air de s'inquiéter plus que ça.

— Mais il a du pouvoir, maman. Il est violent.

— Maeve, réplique-t-elle en soupirant. On n'élève pas une fille gay sans être entièrement et *viscéralement* consciente qu'il y a des individus violents et dangereux dans le monde.

— Tu admets donc que c'est un dangereux crétin.

— Je ne le connais pas, mais si tu dis qu'il l'est, tu as raison. Toutefois… des gens comme lui, il en existera toujours. Quand Jo était ado, cette pensée m'empêchait de dormir. En février dernier, quand Sarra et elle sont rentrées en sang, je me suis dit…

Elle se masse délicatement les tempes, ferme les yeux.

— Je ne sais pas ce que je me suis dit, mais ça m'a aidée de plaindre ces dangereux idiots. De me demander si quelqu'un les aimait, ou pas du tout. Je suppose que je me suis efforcée de les comprendre.

Je m'apprête à protester mais elle ne m'en laisse pas le temps.

— Note bien, précise-t-elle, l'index levé, que j'ai dit « comprendre ». Pas « aimer ». Ni « être d'accord avec eux ». Mais si tu souhaites changer la façon de penser d'une personne, tu dois *connaître* cette façon de penser, et sa *raison d'être*.

Je vois ce qu'elle veut dire mais j'ai du mal à adhérer à cette idée puisqu'elle ne mesure pas de quoi Aaron est capable. Moi-même je ne le sais pas vraiment, mais je sais qu'il est conscient de son don depuis bien plus longtemps que nous. J'ignore lesquelles de ses facultés sont encore en sommeil, et ce que les EDB ont encore en réserve.

— Allez, file, conclut ma mère. Tu vas rater ton bus.

Je garde mes livres ouverts sur mes genoux pendant tout le trajet.

C'est aujourd'hui que les évaluations vont établir les forts et les faibles parmi les terminales, alors j'essaie de fourrer le plus d'infos possible dans mon crâne.

Fiona et Lily sont déjà installées quand j'arrive dans notre salle. Enfin, ce qui va être notre salle jusqu'à la fin de la journée.

Mlle Harris nous rejoint, et le silence formel des évaluations s'abat sur la classe.

— Bien, les filles. Laissez une place libre entre vous.

On s'écarte ; c'est d'autant plus facile que la majeure partie des filles de notre niveau ont quitté Sainte-Bernadette ; puis Mlle Harris distribue les sujets. Tout commence bien. La première épreuve est celle d'histoire, j'ai trois petites dissertations à rédiger parmi cinq sujets. Je choisis facilement les deux premiers : *Quelles ont été les causes et les conséquences de la révolution russe ?* et *Quels événements ont conduit au mouvement des droits civiques aux États-Unis ?*

Je me surprends à penser que je me débrouille. Tout se passe bien jusque-là. La dissert sur la révolution russe me prend une demi-heure, mais tout en rédigeant celle sur le mouvement des droits civiques je n'arrête pas de me dire : *je ne vois franchement pas quel troisième sujet je vais traiter*. Les seules options qui me restent sont l'histoire des syndicats, dont j'ignore tout, et l'Irlande du Nord. L'Irlande du Nord c'est plus compliqué parce que plus récent, il y a beaucoup trop de dates à retenir, beaucoup trop d'attentats, et beaucoup trop d'aspects à évoquer. Je tente quand même le coup, au cas où je m'en sortirais au bluff.

Je me lance : « La lutte pour la paix en Irlande du Nord a une histoire longue et complexe ».

Et voilà. C'est tout ce que j'ai. Je me creuse désespérément la cervelle pour en tirer d'autres infos, mais rien ne vient. Je ferme les yeux, m'efforce de me rappeler toutes les conversations que j'ai surprises sur la question entre mes parents.

Concentre-toi, Maeve. Concentre-toi. L'histoire, c'est seulement des trucs qui sont arrivés avant ta naissance. À la maison, tu n'entends parler que de trucs qui sont arrivés avant ta naissance.

Plus je tente de me concentrer, plus je suis distraite. Cet été, je me suis entraînée à basculer en mode télépathie chaque fois que je me concentre très fort. Mon cerveau cherche automatiquement des lumières qu'il reconnaît, et il capte celle de Fiona : un orange vif, incandescent comme une étoile.

La demande d'émancipation a augmenté à partir des années 1950, quand de plus en plus d'élèves catholiques ont commencé à avoir accès aux études supérieures. Ce mouvement est resté majoritairement non-violent jusqu'à la fin des années 1960…

Mon Dieu… Elle sait tout. Fiona sait *tout*.

Je me dis que je vais seulement récupérer deux ou trois dates pour me lancer, histoire de mettre ma mémoire en route. Sauf que, maintenant que je suis connectée à la fréquence de Fiona, je ne peux plus m'en extirper. Elle est comme une chanson que je n'arrive pas à me sortir de la tête. Je commence à écrire. Je me répète que je ne recopie pas mot pour mot ses pensées. Je change les mots, je modifie les phrases. Je remplace « émancipation » par « indépendance ».

C'est de la triche, Maeve. Tu pompes la dissert de ta meilleure amie sans sa permission.

En même temps, pour ce que ça peut lui faire… Elle a proposé de me donner des cours particuliers, c'est du pareil au même. Elle me fait partager ses connaissances, rien de plus. Je ne lui fais aucun mal, ni ne lui retire ce qu'elle sait. Et puis j'ai abattu le plus gros du boulot toute seule.

Mais tout ça ne me rassure pas dans l'optique de l'épreuve à venir.

Ou de la suivante.

Et, comme quand Fiona s'est planté un couteau dans la main, je sais que ce n'est pas parce que quelque chose ne représente pas immédiatement un problème qu'il ne se déclarera pas comme tel plus tard.

Mercredi matin, on se retrouve toutes les deux convoquées dans le bureau de Mlle Harris. Fiona est plus intriguée qu'effrayée. Je ne pense pas qu'elle ait déjà été « convoquée », hormis pour recevoir une récompense.

Mlle Harris nous fait asseoir face à elle. Elle se tient les mains jointes comme un président faisant un discours télévisé.

— Mesdemoiselles, dit-elle lentement. Je crois que vous savez pourquoi je vous ai fait venir.

On ne répond rien. Fiona ne pourrait pas être plus perdue.

— J'ai face à moi deux jeunes filles fort différentes, poursuit Mlle Harris.

D'habitude, ce genre de mise en scène dramatique me donne envie de rire. Mlle Harris se la joue juré de télé-réalité. Mais cette fois, je suis

figée par la panique et me cramponne au bord de ma chaise pour tenter de rester droite.

— Maeve, tu n'en es pas à ta première visite. Loin de là. Tu fréquentes ce bureau régulièrement depuis que tu as intégré Sainte-Bernadette. Tu as toujours été un élément perturbateur. Mais en fin d'année scolaire, je me suis prise à espérer que Fiona ait une influence positive sur toi. Tes professeurs te trouvaient tous moins fougueuse.

Moins fougueuse. Comme si j'étais du bétail.

— Quant à toi, Fiona, enchaîne Mlle Harris en inclinant la tête. Tu es une de nos plus brillantes élèves. Agréable à vivre et toujours prête à aider tes camarades. Tu n'as jamais fait partie du moindre clan, ni ne t'es conduite en petite terreur. Il y a également toutes tes activités périscolaires… la comédie, le théâtre. Cela non plus ne nous a pas échappé. Nous suivons de très près toutes nos boursières, en espérant qu'elles obtiennent le plus de succès possible. C'est donc avec ravissement que nous t'avons regardée t'épanouir.

Les lèvres de Fiona tressaillent. Harris ne m'a jamais rien dit d'aussi gentil, mais Fi se comporte comme si elle était au supplice.

— C'est d'ailleurs par égard pour ton impeccable réputation, Fiona, que je vais te donner la possibilité de te confesser.

Fiona jette un regard circulaire au bureau, comme si elle cherchait une caméra cachée.

— Euh, pardon ? dit-elle, de l'indignation dans la voix. Je ne vois pas du tout de quoi vous parlez, mademoiselle. Allez-vous encore accuser Maeve de vol ?

À cet instant précis, mon cœur se brise. Ni elle ni moi n'avons oublié que, l'an dernier, le jeu de tarot n'arrêtait pas de réapparaître dans mes affaires. Mlle Harris m'avait collée parce qu'elle croyait que j'étais entrée dans son bureau par effraction. Fiona en avait été outrée et, depuis, elle a une dent contre Mlle Harris.

Celle-ci toise Fiona d'un œil dur.

— À ta place, je n'emploierais pas ce ton, Fiona.

J'ai passé les deux dernières nuits à me tourner et me retourner dans mon lit, en serrant des cristaux que Nuala m'avait donnés afin d'empêcher les cauchemars. J'attendais de me faire griller. Le jour des évaluations, j'ai réussi à me convaincre que je modifiais suffisamment les réponses de Fiona pour que ça ne se voie pas. Depuis, chaque heure qui passe est une torture. Évidemment que ça se voyait. On est tellement

peu nombreuses que deux copies identiques, ça saute aux yeux.

— Mademoiselle, j'interviens d'une voix chevrotante. Je sais pourquoi vous nous avez convoquées. Et je veux en prendre l'entière responsabilité.

— Quoi ? s'exclame Fiona en se tournant vers moi, l'air profondément perdu. Qu'est-ce qui se passe, là ?

J'aurais dû lui en parler avant. Je le sais. On aurait pu mettre au point une parade ensemble. Mais dans ma tête, je me disais que si je me sacrifiais devant Mlle Harris et elle, Fiona serait tellement impressionnée par ce geste noble qu'elle me pardonnerait tout.

Je mesure à présent l'ampleur de ma bêtise.

— J'ai copié sur Fiona, je déclare sans regarder mon amie dans les yeux. Elle n'est au courant de rien. Je suis désolée. Je voulais seulement rester dans la même classe que mes amies. Je ne voulais pas me retrouver dans… la classe inférieure. Je suis vraiment désolée, mademoiselle.

Fiona en reste bouche bée, je vois bien qu'elle commence à tout comprendre. Puis la stupeur cède la place à la fureur sur ses traits.

— C'est très noble de ta part, Maeve, réplique Mlle Harris d'un ton glacial. Mais je crains fort que cela ne suffise pas. Tu as encore d'autres explications à me fournir.

Je ne la suis pas. Qu'attend-elle de plus ? Je suis méchante, Fiona est gentille. Pardonnez-la, punissez-moi.

— Je ne vois pas ce que vous voulez que j'explique, mademoiselle.

— Eh bien, pour commencer, j'aimerais savoir comment tu t'y es prise. J'ai surveillé ces évaluations, Fiona et toi étiez assises très loin l'une de l'autre. Tu n'as pas pu lire ce qu'elle écrivait. C'était impossible.

Silence. La lumière orange de Fiona est si incandescente que je la vois sans avoir à me concentrer ; elle brûle derrière mes paupières comme une réaction allergique.

— Dites-moi donc comment vous vous êtes débrouillées. Comment vous avez réussi à collaborer.

Fiona et moi restons sans répondre. Je ne l'avais pas vue venir, celle-là. Je pensais qu'elle serait tellement fâchée par le *pourquoi* de mon geste, qu'elle ne songerait même pas au *comment*.

— Je peux vous garder jusqu'à ce soir, mesdemoiselles. Comprenez bien que vous entamez une année d'examen *national*. Si vous avez mis au point une méthode pour tricher, il est probable que vous la révélerez

à vos camarades. Et si Sainte-Bernadette se retrouve impliqué dans un scandale de fraude, nous perdrons notre accréditation. Ceci est extrêmement sérieux. Si vous m'avouez tout maintenant, la punition sera moins sévère.

Je me mords la joue si fort que le goût du sang se déverse dans ma bouche. Comment ai-je pu être assez bête pour ne pas anticiper ce coup ? Allons-nous vraiment devoir révéler nos dons à Mlle Harris ?

Mais soudain, Fiona prend la parole.

— Mademoiselle Harris, je suis vraiment désolée pour ce que nous avons fait, dit-elle calmement. Comme l'a dit Maeve, nous voulions rester dans la même classe. Je vais vous expliquer comment on s'y est prises.

Fiona, *non*.

Mlle Harris se penche légèrement en avant, pressée d'entendre la suite.

— Quand je rédigeais mes réponses, j'appuyais très fort sur le papier, poursuit lentement Fiona. Et j'avais mon carnet de brouillon sous ma copie d'examen, de sorte que les mots s'y impriment. Quand je terminais un sujet, j'allais aux toilettes et je cachais la feuille de brouillon derrière la cuvette, ensuite Maeve allait la récupérer et elle coloriait ma feuille au crayon de couleur pour faire ressortir la réponse.

Fiona ne sort pas cette explication de nulle part. J'ai déjà vu des filles employer cette méthode, elle fonctionne pour les réponses très courtes mais prendrait bien trop de temps pour une dissertation.

Mlle Harris a elle aussi des soupçons.

— Cela n'aurait pas laissé beaucoup de temps à Maeve pour copier.

— On s'est entraînées, ajoute Fiona en haussant les épaules. Je suis désolée.

On reste toutes les trois sans rien dire tandis que Mlle Harris s'efforce de décider si elle nous croit ou pas. Et enfin, elle reprend la parole.

— Merci pour ton honnêteté, Fiona. Je dois dire que je suis extrêmement déçue que tu te sois laissé entraîner dans une combine pareille. Tu ne m'as jamais causé le moindre souci depuis que tu es chez nous, et nous estimons toujours que tu as un très bel avenir à Sainte-Bernadette. Je considère cet épisode comme un moment de faiblesse, la volonté de rendre service à une amie. Tu resteras en retenue vendredi.

— Merci, mademoiselle, dit Fiona, les yeux brillants de larmes.

— Quant à toi, Maeve, commence Mlle Harris avant de lâcher un soupir, comme je le disais, ce n'est pas la première fois que tu viens dans ce bureau.

Je ne réponds rien. Je garde la tête baissée, comme Tutu quand il a fait sur le tapis.

— Honnêtement, je ne sais plus quoi faire avec toi. Mon *instinct* me souffle que c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase, car Sainte-Bernadette n'est manifestement pas l'établissement qui te convient, et ton influence commence à affecter les autres filles de façon négative.

Oh mon Dieu… Va-t-elle me renvoyer ? Vais-je me faire virer ? Mais… qu'est-ce que je vais faire, alors ? Que vont dire mes parents ?

— Mademoiselle, je vous en prie, je…

Elle lève la main pour m'interrompre.

— Toutefois, reprend-elle. Je veux tenir compte du fait que la fin d'année dernière a été… particulièrement traumatisante pour toi, et que tu as peut-être besoin de soutien pour reprendre tes marques. Je peux comprendre que l'idée d'être séparée de Fiona t'ait effrayée, et que tu aies réagi en conséquence. C'est pourquoi tu resteras en retenue tous les vendredis jusqu'aux prochaines vacances.

J'acquiesce sans rien dire, tellement soulagée de ne pas être renvoyée.

— Je vais naturellement le signifier par courrier à vos parents. Bien. Ce sera tout, mesdemoiselles.

Dans la foulée, nous revoilà dans le couloir, à nous dévisager.

— Fiona, je te demande pardon.

Pendant un court instant, je suis sûre qu'elle va me frapper. Mais non, elle reste là à me scruter, comme si elle me voyait sous mon vrai jour pour la première fois. Elle semble sur le point de parler, quand tout à coup la sonnerie du déjeuner retentit et perturbe le cours de ses pensées. Alors elle sort, et s'éloigne de l'école à grands pas.

Je pars à sa suite et l'appelle :

— Fi ! Fi, attends. Je suis désolée. Vraiment désolée.

Elle court presque afin de m'échapper mais doit s'arrêter au passage piéton. Elle écrase le bouton du feu rouge ; le bonhomme rougeoie tel mon complice secret.

— Fiche-moi la paix, Maeve, dit sèchement Fiona.

— Je te demande juste de me parler, d'accord ? Écoute, je sais que ce que j'ai fait est mal et…

— Oh, tu en es sûre ? explose-t-elle. Vraiment ?

— Oui ! C'était malhonnête et dégueulasse, j'ai complètement trahi notre amitié et…

— C'est vrai, Maeve. Tu as parfaitement raison. Mais il ne t'est pas venu à l'esprit que Mlle Harris aurait pu me retirer ma bourse à cause de ça ?

— Quoi ?

Mon débit ralentit soudain.

— N… non. Elle n'aurait jamais fait ça ?

— Tu n'as pas relevé les allusions ? Le coup des « punitions sévères » et de mon « très bel avenir » à Sainte-Bernadette ? « Nous suivons de très près toutes nos boursières. » Elle comptait me retirer ma bourse si je n'avouais pas, d'où mon histoire débile de brouillon et de toilettes. Tu imagines dans quel pétrin j'aurais été ? Tu aurais pu gâcher ma *vie*, Maeve.

— Attends, je l'implore désespérément. Attends, n'en rajoute pas non plus, ça ne se serait jamais passé comme ça.

— Je *leur coûte de l'argent*, Maeve, tu comprends ? Je leur coûte de l'argent et toi tu leur en rapportes. C'est ça, une bourse, en fin de compte. Une dépense.

Qu'est-ce qui m'est passé par la tête ? Comment ai-je pu, une fois de plus, aimer Fiona tout en ignorant à quel point sa vie est différente de la mienne.

— Tu sais que je travaille dur. Tu sais que je tiens plus que tout à être prise à Trinity, à quitter Kilbeg. J'hallucine que tu aies risqué tout ça rien que pour une stupide histoire de groupes de niveaux.

Le dégoût dans sa voix est comme une vague qui enfle. Je reste plantée là, prête à me faire écraser, sachant qu'une fois qu'elle aura dit ce qu'elle a sur le cœur, tout redeviendra comme avant.

— Et en plus… tu possèdes un don fabuleux, et tu… tu es prête à le gâcher pour une évaluation à la con ? C'est tout toi, ça, Maeve. Tu as de la chance, des possibilités, des privilèges, et tu ruines tout. Est-ce que tu sais seulement comment c'est frustrant ?

Le feu piéton se met à clignoter, Fiona traverse et je lui emboîte le pas. Elle ne ralentit pas avant d'être arrivée à l'arrêt de bus.

— OK, je lâche, tout essoufflée. OK, je reconnais que j'ai merdé mais ce n'est pas comme si je faisais ça tout le temps. C'était juste une fois, juste cette fois.

— Peut-être mais c'est révélateur de ton attitude générale.

Je sens mon visage qui s'embrase. Qu'est-ce qui l'oblige à tourner ça à l'analyse psychologique ? Combien de fois vais-je devoir m'excuser ?

Avale la pilule, Maeve. Accepte ce qu'elle a à dire, et embraie, que vous puissiez redevenir amies.

Sauf que…

— C'est ça, Fiona, comme si j'étais la *seule* à utiliser mes dons pour des trucs un peu limites.

Un groupe de mecs de l'école de garçons nous observent en fumant des clopes. Ils doivent avoir la demi-journée de libre. Ils se mettent à imiter des feulements de chat pour se payer nos têtes. Je les déteste.

Fiona se tourne brusquement vers moi.

— Tu peux développer ?

— Ton nez saigne beaucoup, en ce moment ?

— Ferme-la. Ne me parle pas de ça.

Je regrette immédiatement le ton horrible que j'ai employé, et tente de faire machine arrière.

— Écoute, je me fais du souci, c'est tout, OK ?

Elle lâche un petit rire sans joie.

— Du souci pour moi, tiens donc ?

— Pourquoi tu fais ça, Fi ? Pourquoi tu te fais du mal comme ça ? On peut en parler. Calmement, je veux dire. Je ne te jugerai pas. Je suis sûre que tu as de bonnes raisons.

— Ah tu ne me *jugeras* pas ? Waouh, tellement sympa de ta part.

Les miaulements furieux se font de plus en plus forts. Certains mecs réclament même qu'on s'embrasse.

— Je rentre, annonce Fiona, la mâchoire crispée. Je dois expliquer toute cette merde à ma mère avant qu'elle l'apprenne par Harris. Si je me débrouille bien, elle ne me punira peut-être pas trop.

Heureusement, elle n'ajoute pas « Pour un truc que je n'ai pas fait et dont je ne suis pas du tout responsable ». Sur ce, elle s'éloigne, et les mecs se taisent enfin. Son bus arrive.

Au moment où elle monte, je lui lance :

— Je t'appelle ce soir.

Elle se retourne.

— Pas la peine.

Et les portes du bus se referment.

12

Je retourne au lycée, où Mlle Harris a affiché les résultats au panneau de communication. Comme prévu, je suis dans le groupe inférieur. On va devoir déménager au sous-sol demain. Je suis tellement lessivée de honte que je ne cherche même pas à voir qui d'autre est dans mon groupe. Je regagne directement mon pupitre et feuillette les copies qu'on y a déposées.

Maeve,

La partie de l'examen que tu n'as pas plagiée est prometteuse. Tâche d'avoir davantage confiance en toi la prochaine fois.

H.

Plus je fixe le petit mot de Mlle Harris, moins je prête attention aux autres filles, aux bavardages, au brouhaha. Je suis tellement détachée de tout ça et dévastée que c'est à peine si je réalise que les larmes qui roulent sur la page sont les miennes.

— Où est Fiona ?

Je lève les yeux, Lily passe manifestement une sale journée, elle aussi. Elle a le visage rouge et ses cheveux tentent désespérément de s'échapper de sa natte.

— Elle est… rentrée chez elle, je réponds en séchant mon visage à l'aide de ma manche.

Non que ce soit nécessaire. Lily n'a visiblement pas remarqué que je pleure.

— Elle était un peu patraque, j'ajoute.

— Je suis dans le groupe inférieur, annonce Lily, furieuse. Avec *toi*.

— Oh, Lil, je suis désolée. Je sais que tu t'es donné du mal. Mais tu pourras toujours aller à Galway…

— Stop, m'interrompt-elle avant de s'asseoir. Je ne veux pas entendre la suite.

On reste silencieuses le temps que le cours commence. La place laissée libre par Fiona forme un gouffre béant entre nous.

Trois heures plus tard, nous descendons ensemble la colline au sommet de laquelle est bâtie l'école. Le silence n'est rompu que par le sac de Lily qui rebondit contre sa cuisse.

— J'ai un truc à te dire, je commence d'une voix atone. À propos de Fiona.

— Vas-y.

— J'ai fait quelque chose de très, très mal.

— Je sais.

— Non, je veux dire… J'ai mal agi envers Fiona.

— D'accord.

— J'ai utilisé mon don pour copier sur elle pendant les évaluations. J'ai lu dans ses pensées pendant qu'elle écrivait. Je savais que c'était nul, mais j'ai paniqué. Après, c'était tellement facile que j'ai continué.

Lily m'écoute puis acquiesce.

— D'accord.

— Et… je n'ai pas réfléchi. Au fait que je n'avais pas le droit d'utiliser ces infos, au fait que Fiona a bossé dur pour enregistrer tout ça, tu vois ? Elle ne sait pas toutes ces choses par hasard. Et quand je me suis fait griller, Harris a cru qu'on était de mèche, et Fiona s'est fait coller, elle aussi.

— C'est mal, commente Lily. Elle ne devrait pas être punie.

— Je sais. Je lui ai demandé pardon un million de fois mais elle m'en veut toujours. Elle dit que je lui ai fait risquer sa bourse, ce qui ne m'était même pas venu à l'esprit.

— Elle ne va pas éternellement rester en colère, estime Lily. Elle a trop à faire pour ruminer comme ça.

À ma plus grande surprise, je comprends que Lily tente, à sa façon, de me consoler.

— Vraiment ? j'insiste pour profiter encore un peu de sa gentillesse. Tu le penses sincèrement ?

— Oui, répond-elle d'une voix égale.

Elle repère une feuille morte collée à sa chaussure, la retire et l'examine.

— Ce que tu as fait, je ne trouve pas que ce soit si grave.

— Ah bon ?

Elle caresse la nervure principale de la feuille, de la tige à la pointe.

— La façon dont le monde est organisé… ce n'est pas juste. Pourquoi devrait-on réussir uniquement si on est bon aux examens ? J'ai essayé tout l'été d'être bonne aux examens, j'ai essayé de jouer le jeu, et regarde où ça m'a menée. Je n'y arrive toujours pas. Je n'arrive pas à retenir tous ces trucs.

Elle me passe la feuille, comme si j'allais être tout aussi fascinée qu'elle. Je l'examine, par politesse. Elle est verte, légèrement jaunie sur les bords, signe que l'automne approche.

— Ils veulent qu'on fasse ce qu'ils savent faire, mais eux ils ne savent pas faire ce qu'on fait. Ils ignorent ce que c'est, d'être une rivière.

Elle scrute le sol, furieuse, et je suis quasi sûre de voir les larmes perler à ses yeux. Je me demande comment ça se passe, pour elle, quand elle pleure. Comment l'eau contenue dans son corps réagit aux courants électriques, et si elle risque à tout instant de s'électrocuter.

— Nuala pense que nos dons ont pour but de nous enseigner des choses précises, je dis le plus délicatement possible. À ton avis, que t'enseigne l'électricité ? Et pourquoi est-ce que ton don est clairement plus intense que les nôtres ?

Je me pose ces questions depuis pas mal de temps, mais les formuler me semble déplacé. Comme si je demandais à une fille comment ses seins ont pu pousser si vite. Elle reste un long moment sans rien dire.

— J'ignore si ça m'enseigne quoi que ce soit, dit-elle finalement. Mais… je pense que c'est à cause de mon oreille. Quand j'étais la rivière… j'étais encore moi-même. J'avais ma prothèse auditive. Et sa petite batterie. Elle causait un léger vrombissement, une chaleur. Je pense que l'eau et la prothèse ont fusionné pour créer ce courant, quelque chose comme ça.

— Elle te manque encore, la rivière ?

— Oui. Mais j'arrive à accepter que cette partie-là de ma vie soit à présent terminée.

— C'est…

Je ne sais pas trop quoi dire mais j'ai envie de la soutenir.

— C'est très *adulte*, je trouve.

On marche et, pour une raison qui m'échappe, je tiens toujours la feuille entre mes doigts.

— Si je possédais ton don, déclare Lily, j'aurais sûrement fait comme toi. Fiona et Roe ne peuvent pas comprendre. Ils n'ont jamais eu de difficultés à l'école. Pour eux, il n'y a qu'à s'y mettre, travailler dur et se

concentrer. Mais ils n'ont aucune idée de ce qu'il faut faire quand tout ça ne suffit pas.

Lily me parle avec un semblant de chaleur. Pour la première fois en près de deux ans, Lily O'Callaghan et moi avons une vraie conversation. Elle n'a pas non plus l'air de me détester. Elle mime même de façon assez drôle des guillemets avec les doigts quand elle a dit « s'y mettre ».

— Et pour Galway, tu comptes faire quoi ? je lui demande. Les quatre cents points, ça reste jouable. Tu sais, maintenant qu'on est en classes réduites, les profs pourront peut-être mieux nous aider.

Elle arque un sourcil.

— Tu le crois vraiment ? me demande-t-elle d'un ton sarcastique. Ils ne vont pas plutôt se concentrer sur celles qui seront bonnes pour la notoriété et l'image de l'école ?

— Aucune idée.

Je lui tends la feuille.

D'un geste lent, Lily met son pouce et son index dans sa bouche, comme pour siffler. Puis elle les ressort et saisit la feuille avec. Celle-ci se met à grésiller, et je la lâche très vite. Elle brûle, se froisse et se racornit.

— J'en ai assez, dit-elle tout simplement. Et on dirait que toi aussi.

Je ne sais même pas si elle s'adresse à la feuille ou à moi.

Je dis au revoir à Lily et fais un détour pour passer chez Fiona. Toutefois, je n'entre pas. J'arrache une feuille de mon agenda et m'installe au pied du muret du jardin pour lui écrire un mot.

Fiona,

Je suis désolée. Rien ne peut excuser ce que j'ai fait, et je ne veux même pas me chercher d'excuse. J'avais tellement peur de passer pour une conne que j'ai forcé sur la liqueur de chieuse. Promis, j'arrête de boire pour de bon.

Je t'aime pour toujours,

M xxxxxx

Une fois chez moi, j'inspire à fond avant d'entrer dans la cuisine. Mes parents sont assis, leurs chaises de travers comme dans les talk-shows. Le chien est allongé par terre, terrassé par l'atmosphère pesante.

— Salut, je lance d'une voix faible.

— Assieds-toi, ordonne immédiatement ma mère.

Et j'obéis.

Les quarante minutes qui suivent sont une torture. Tout y passe : la

triche, le coup de fil de Mlle Harris, le fait que je suis sur une mauvaise pente et, enfin, le fait que j'aie embringué Fiona là-dedans.

— Fiona, dit-elle avec affection et respect, qui se prépare un si grand avenir.

Vu la journée que je viens de passer, je ne peux pas m'empêcher de me défendre :

— Ah parce que moi, je n'ai pas de grand avenir ?

Mon père s'efforce d'être diplomate.

— Ce n'est pas ce que nous disons. Simplement, tu ne t'y prépares pas.

— On t'a à peine vue, ces derniers mois, tellement tu passes de temps avec tes amis, enchérit ma mère en secouant la tête. Je n'arrive pas à croire que tu aies mis en péril les examens de Fiona, Maeve. Qu'est-ce qui t'a pris ?

— Oh bon sang…

Je sens la colère monter dans ma voix. Je sais que ça n'apportera rien de bon, mais je me sens impuissante à l'endiguer.

— Vous ne pourriez pas accepter que je suis coincée dans un système qui n'est pas conçu pour un cerveau comme le mien, et que j'en ai marre qu'on me fasse la morale parce que j'ai voulu y remédier ? Je sais que ce que j'ai fait est mal. Mais c'est pas non plus comme si j'avais, je sais pas, déversé un baril de pétrole dans la mer ! Je n'ai pas non plus pété les plombs. Mais c'est ce qui arrive quand on met les gens en situation d'échec.

Ma tirade est suivie d'une pause et, un court instant, je pense qu'ils me comprennent.

— Bon, reprend ensuite ma mère. Si tu en as fini avec tes discours mélodramatiques ?

Je me tasse sur ma chaise.

— Surtout que, Mae, tu n'as pas fait cela uniquement pour avoir de meilleures notes, ajoute mon père. Tout ce qui t'intéressait, c'était de rester avec Fiona, n'est-ce pas ?

Je ne réponds pas et préfère fixer mes pieds. Pourquoi faut-il toujours qu'il se la joue négociateur en contexte de prise d'otage ?

— Nous sommes très heureux que tu sois aussi proche de tes amis, poursuit-il avec la plus extrême douceur, comme si j'étais armée. Mais tu es peut-être un peu trop proche d'eux en ce moment ? J'ai l'impression que tout ça est trop lourd, trop intense.

Là encore, je ne réponds pas. Au lieu de ça, je m'immisce dans leurs pensées, tour à tour.

Maman : *Plus qu'un an. Plus qu'une satanée petite année d'école.*

Papa : *Au moins elle n'est plus aussi seule qu'avant.*

C'est la pensée de mon père qui me tue. Je me rappelle la solitude que j'éprouvais l'an dernier. Aucune véritable amie, encore moins de groupe, par comparaison avec la joie infinie de l'été que je viens de vivre.

— Tu es privée de sortie, ça va sans dire, hormis pour l'école, annonce ma mère. Et tu oublies les week-ends à Divination.

Je hoche la tête. Je m'attendais à ce genre de punition.

— Je peux y aller ?

— Oui.

Je monte en traînant les pieds et prends la décision de jeter un sort. Il y a sorcières et *sorcières* ; il y a sortilèges et *sortilèges*. Ceux qui visent à changer le monde, et ceux qui n'ont pour but que d'alléger votre peine. Je m'agenouille dans la salle de bains et entame les préparatifs. Je concocte un sortilège qui me rendra moins mauvaise. J'ai une petite mallette sous mon lit où je range mes huiles essentielles, mes herbes séchées, ce genre de choses. J'en sors une fiole d'huile de santal pour chasser la négativité ; des brins de thym pour purifier les mauvaises vibrations ; de l'huile d'amande pour la douceur. Je me tire les cartes : le Diable, le sept d'épée et la Grande Prêtresse. Je recouvre chacune d'une feuille de papier toilette.

— Aide-moi à me débarrasser de mes mauvaises habitudes.

Une goutte de santal pour le Diable. L'huile éclabousse le papier toilette et fait apparaître son visage.

— Pardonne-moi ma sournoiserie.

Un brin de thym pour le sept d'épée.

Une goutte d'huile d'amande pour la Prêtresse.

— Accorde-moi un peu plus de prévoyance, s'il te plaît.

Les bougies finissent de mourir dans la salle de bains et j'adopte ce que les yogis appellent la posture de l'enfant, face contre terre. Le froid des carreaux se diffuse à mon front, et petit à petit l'atmosphère de la pièce se fait épicée, comme la magie. Comme le pardon.

13

Le lendemain matin, toutes celles qui se sont plantées aux évaluations doivent déménager au sous-sol. On n'avait pas visité l'endroit, cet été, quand on entrait en douce à Sainte-Bernadette, alors la surprise est intacte. L'odeur de moisi a entièrement disparu. Une cloison a été abattue, si bien qu'il n'y a plus qu'une seule grande salle de classe, aérée, fraîche et lumineuse. Il y a également une nouvelle salle de détente réservée aux terminales, qu'on partage avec les filles du groupe Un.

— Vous n'êtes pas complètement séparées, indique Harris dans un discours qu'elle m'a tout l'air d'avoir répété. Vous allez continuer à vous détendre et à étudier ensemble, comme avant.

Une bouilloire et un micro-ondes flambant neufs attendent sur le comptoir qu'on les étrenne. On les a réclamés si longtemps que leur présence a quelque chose de légendaire. Il y a même une bibliothèque et des fauteuils. Une porte grillagée donne dans le petit patio, terminé par une volée de marches qui rejoignent la rue.

— Je me demande si on a le droit de fumer dehors.

Ce sont les premiers mots que Róisín O'Mara prononce lorsqu'elle sort dans le patio après moi. Deux minutes plus tard, une autre fille nous suit et pose la même question. Je sens déjà qu'une bonne partie du trimestre va être occupée par ce débat, et que ça ne s'arrangera pas quand les premières filles fêteront leurs dix-huit ans. À l'étage, je parie qu'elles se demandent quelle spécialité elles vont prendre en médecine, elles.

— L'Étouffoir n'existe plus, déclare soudain Lily derrière moi. C'est un bureau, maintenant.

La salle de classe dont l'Étouffoir faisait partie a été raccordée au couloir flanqué de casiers. Quant à l'Étouffoir lui-même, il a donc été

agrandi pour former un petit bureau. Lily et moi nous y précipitons et, pendant un moment, c'est comme si nous étions de nouveau en sixième à filer en douce, explorer l'école et ses mystères…

La pièce est cosy, ses murs sont garnis de livres et le bureau est une lourde pièce de chêne. L'endroit n'a rien de très officiel, il ressemble au bureau de ma mère, là où elle corrige ses copies.

— Ils ont gardé les étagères, je note en caressant les dos des livres neufs. Ça reste quand même *plus ou moins* l'Étouffoir.

Lily, elle, s'est déjà installée au bureau et ne se gêne pas pour inspecter les documents.

— Heather Banbury, Con… seill… ière… d'o… rien… ta… tion, lit-elle lentement.

Je m'efforce de dissimuler le choc que j'éprouve. Lily n'a jamais été une élève modèle, c'est vrai, mais elle a toujours aimé lire. Elle dévorait de gros romans de fantasy, parfois plusieurs par mois. À présent, elle a du mal à déchiffrer « conseillère d'orientation ». La rivière lui a apporté des choses mais elle en a également emporté avec elle. Elle a détérioré en partie son esprit, coupé des chemins cognitifs bien établis jusque-là.

Pas étonnant que Lily me déteste à ce point.

Je la rejoins et découvre une plaque en *bronze* sur laquelle est gravé HEATHER BANBURY, CONSEILLÈRE D'ORIENTATION.

— D'où il sort, ce bureau à son nom ? demande Lily.

— Elle l'a peut-être apporté de chez elle.

— Ça se fait, ça ?

— Aucune idée.

Je plaque une main contre le mur du fond, sur lequel on sent encore la légère humidité des fondations de l'ancienne maison. Une ligne violacée, comme un pli dans une paume, relie une plinthe au plafond. La moisissure pointe déjà à travers la peinture fraîche.

— J'ai parlé à Fiona hier soir, annonce Lily. Elle est toujours fâchée.

Mon ventre se noue. Fiona n'a même pas répondu à mon appel, hier soir. Je guette la nouvelle pique humiliante que Lily va me balancer d'une voix de robot, une observation glaciale sur mon caractère. Mais elle n'ajoute rien.

— Qu'est-ce que tu as dit ? je demande pour la pousser à cracher le morceau.

Elle hausse les épaules.

— Rien.

— OK merci.

Il y a onze autres filles dans notre groupe, ce que je trouve étonnant. J'ai toujours cru que les autres s'en sortaient. Plusieurs ont l'air seules, un peu à la dérive. Plus aucune ne peut compter sur sa clique.

L'angoisse est palpable dans la classe, cette certitude que nous sommes des élèves médiocres dans une institution faite pour les grandes ambitions. On se connaît depuis des années mais, tout à coup, nous voilà gênées d'être ensemble. Nous sommes comme ces prisonniers qui clament leur innocence, affirment qu'on les a enfermés pour de mauvaises raisons. Tout change quand le premier cours commence. Pour une fois, notre prof de littérature, Mlle March, ne déblatère pas sur Sylvia Plath. Au lieu de ça, elle nous distribue nos copies d'évaluation.

— Quatre-vingt-dix pour cent de vos erreurs aux examens sont dues à la formulation de la question, annonce-t-elle.

Nous nous interrogeons du regard, surprises par ce changement de ton.

— Lorsqu'un examinateur vous demande de *prouver* tel ou tel point, il ne vous demande rien d'autre. Pour réussir vos examens, vous devez commencer par comprendre précisément ce qu'on vous demande, ce qu'on attend de vous.

Le même topo se répète aux cours suivants. Les profs ne cherchent plus à nous faire aimer l'école. Il s'agit uniquement de reprogrammer nos cerveaux de sorte qu'on réussisse les examens, et je constate que la plupart d'entre nous semblent motivées par cette nouvelle approche.

À midi, on attend Fiona dans la salle de détente des terminales. Toutes les autres filles de son groupe descendent, mais pas elle.

— J'ai trouvé ça pas mal, j'avoue à Lily en touillant mon chocolat chaud instantané.

Il est un peu dégueu, à l'eau et pas au lait, mais c'est quand même sympa de pouvoir en boire un au lycée.

— Les cours, je veux dire. Au moins, c'était direct.

Elle hausse les épaules, plonge le regard dans son mug d'eau bouillante.

— Tu comptes y mettre un sachet de thé ?

Elle m'adresse un coup d'œil espiègle, m'invite à plonger à mon tour le regard dans son mug. À l'intérieur, elle a créé un minuscule feu d'artifice. Des étincelles pas plus grosses que des moucherons dansent à la surface de l'eau et la vapeur les éteint en plein vol. Je retiens mon

souffle, stupéfaite par cette beauté électrique et miniature.

— Tu ne devrais pas faire ça à l'école, je chuchote. Tu vas te faire griller.

Elle hausse à nouveau les épaules, et les étincelles retombent dans l'eau où elles se noient instantanément. Par chance, les autres filles sont trop occupées à leurs retrouvailles pour remarquer quoi que ce soit.

— Salut, les filles, lance une voix douce qui me fait sursauter.

Instinctivement, je me plante devant Lily pour cacher ce qu'elle fait. C'est Heather Banbury.

— Ah, euh… mademoiselle Banbury, je lui réponds. Comment allez-vous ?

C'est très bizarre de poser cette question à une prof. Je n'ai jamais posé la question à Mlle Harris, par exemple.

— Bien, fait-elle avec un sourire reconnaissant. Disons qu'il faut se remettre en selle. J'ai parlé aux troisièmes ce matin, elles sont déjà angoissées pour le brevet. Ce n'est pas évident de leur dire de se détendre sans préciser « Cet examen ne sert absolument à rien ».

J'éclate de rire : je me souviens très bien à quel point nous étions toutes devenues hyper sérieuses à l'époque du brevet, et combien ça me paraît idiot, à présent.

— J'espère que ce sera pareil avec les examens finaux et que, dès que ce sera fini, on se rendra compte que c'était ridicule de stresser pour ça.

— Crois-moi, assure-t-elle en se penchant vers moi d'un air complice. Tu ne crois pas si bien dire. Tu sais combien j'ai eu, à mes examens ?

Lily et moi échangeons un coup d'œil, sidérées qu'une prof s'adresse à nous de cette façon. Enfin, pas une prof, mais quand même.

— Combien ? on lui demande en chœur.

Elle se mord la lèvre, baisse légèrement la tête pour ne pas attirer l'attention des autres.

— Deux cent vingt-cinq.

— Waouh.

Je suis tout simplement sciée. Je ne connais personne qui ait obtenu un score aussi bas. En même temps, aucun de mes frères et sœurs n'a eu moins de cinq cents points.

— Et vous avez pu entrer à la fac ?

— J'ai intégré une filière technique en joaillerie, et honnêtement ça m'a beaucoup plu, dit-elle gaiement.

Elle se met à tripoter la bague ornée d'une opale qu'elle porte à un doigt.

— Et êtes-vous devenue joaillière ?

— Non, dit-elle sans perdre le sourire. Mais j'ai décroché un boulot vraiment pas banal dans le domaine des successions – je devais estimer la valeur des bijoux des défunts, rédiger les catalogues pour les ventes aux enchères. C'était sympa ! J'ai rencontré pas mal de vieilles personnes déjantées.

— Waouh, je répète.

Et j'en ai honte immédiatement.

— Je ne savais même pas que ça existait, comme métier.

— Eh si, réplique Mlle Banbury en haussant les épaules. Pour être honnête, j'en ai enchaîné beaucoup, des petits boulots bizarres. Après ça, j'ai été acheteuse, j'essayais de dénicher des pierres qui sortent de l'ordinaire, ce qui m'a amenée à vivre quelques années en Inde.

J'en reste sans voix. Je n'aurais jamais imaginé qu'il était possible de faire tous ces trucs-là sans qualifications.

— Et c'était comment ? j'insiste, gagnée par la curiosité.

— L'Inde ? Génial ! J'ai pas mal voyagé, donc je me sentais parfois un peu seule, mais j'ai suivi une formation en ligne sur les textiles et j'ai rencontré tout un tas de gens très cool. Je me suis ensuite un peu initiée au yoga sur place, ainsi qu'à la méditation en général. Et c'est ce qui m'a conduite à devenir conseillère d'orientation.

Elle s'arrête, rit de tout ce qu'elle vient de dire.

— Bon sang ! Je vous ai déroulé tout mon CV.

La sonnerie retentit.

— Désolée, ajoute-t-elle, la mine un peu penaude. Je n'aurais pas dû accaparer comme ça votre pause déjeuner.

— Non, non. C'était vraiment intéressant. Pas vrai, Lil ?

Lily s'est remise à jouer avec son mug d'eau sans manifester le moindre intérêt.

— Ça me plairait bien d'en savoir plus sur, euh… ce qu'il faut faire pour décrocher ce genre de boulots cool.

— Il y a une bonne part de chance, révèle Mlle Banbury dans un éclat de rire. Bon écoute, tu es collée vendredi, n'est-ce pas ? Je serai de surveillance. On pourra en discuter davantage, si tu le souhaites.

Pour la première fois depuis des jours, je ne me sens plus accablée par l'inquiétude et le désespoir. C'est peut-être l'effet du sortilège que

j'ai prononcé dans la salle de bains, ou simplement le fait d'avoir discuté avec quelqu'un pour qui tout ne tourne pas autour de la scolarité. Toujours est-il que je me sens bien. Joyeuse. On salue Mlle Banbury et on retourne en cours ; je me sens tellement ragaillardie que je prends Lily par le bras.

On entre ainsi dans la classe bras dessus bras dessous, comme on le faisait toujours il y a un siècle.

La colère de Fiona finit par se calmer, un peu parce qu'elle n'est pas rancunière, un peu parce qu'il se passe des trucs vraiment étranges à l'école et qu'elle ne peut pas résister à l'envie de nous en parler.

— Vous les avez vues ? nous lance-t-elle, à Lily et à moi, tandis qu'on se prélasse dans la salle de détente. Les broches ?

Je sais instantanément à quoi elle fait référence. Moi aussi je les ai remarquées, sans toutefois me poser trop de questions. Plusieurs filles de sixième et de cinquième se sont mises à porter des petites broches en or au col de leur chemise. Deux cercles entrelacés. Comme les anneaux olympiques, sauf qu'il en manque trois.

— Qu'est-ce que ça représente ? je demande. C'est un truc de bienfaisance ?

— Bienfaisance, *mon cul* ! s'exclame Fiona, si fort que deux filles partent s'installer à l'autre bout de la salle en nous foudroyant du regard. C'est un symbole d'abstinence. Le porter, ça signifie… promettre de ne pas avoir de rapports sexuels avant le mariage.

— Merde…, je fais en secouant la tête. Alors ce serait comme deux alliances ?

— Ouais, exactement, confirme Fiona en s'affalant dans un fauteuil, les bras croisés. Vous le croyez, vous ? Apparemment, les mecs des EDB organisent des espèces de clubs après les cours, et certaines filles y vont. Genre, sans qu'on les force. C'est là qu'on leur donne ces broches.

— Il y en a peut-être qui n'ont sincèrement pas envie de le faire avant le mariage, estime Lily, docile.

— À ce rythme-là, je serai mariée avant d'avoir le droit de refaire quoi que ce soit, je grommelle. Je suis toujours privée de sortie. Ce qu'on avait l'habitude d'appeler « ma vie » s'appelle désormais « une distraction », pour mes parents.

— La question n'est pas de savoir si les gens veulent ou non le faire,

à titre individuel. Le problème, c'est qu'ils encouragent tout un mouvement et… et…

Fiona se met à bafouiller, ce qui ne lui arrive pas souvent.

— Cette histoire d'honneur qu'il y aurait à rester vierge, c'est des conneries, c'est sexiste, ça ne vise qu'à contrôler les femmes.

— Bien dit.

— On ne peut pas rester sans rien faire, enchaîne Fiona d'un ton de défi. Ces mecs ne devraient pas avoir accès aux écoles.

— Je ne suis pas sûre qu'on y puisse grand-chose…

— Non, confirme Fiona avec force. Mais j'ai une idée.

La suite est un véritable coup de génie. Fi passe en mode guérillera. Dès qu'elle aperçoit une fille qui arbore la fameuse broche, elle s'approche d'elle pour lui parler et lui fait croire qu'elle a une saleté sur le col. Puis elle fait semblant de l'épousseter. Dès que sa main a quitté le col, le trou minuscule qu'a percé l'aiguille se referme et la broche tombe par terre. Neuf fois sur dix, la fille n'y voit que du feu, et Fiona récupère la broche.

Bientôt, elle en a plein la poche de sa veste, et les fait tinter en marchant. Malgré sa joie d'avoir remporté cette manche, nos conversations sont toujours un peu tendues, moins intimes. Fiona se montre plus acide. Avant, c'était Lily qui ne voulait pas se retrouver seule avec moi ; désormais, c'est plutôt Fiona. Elle parle de Dublin plus que jamais. Son audition pour Trinity aura lieu en février, et marquera le début de son départ de Kilbeg ainsi que l'anniversaire de notre amitié.

Les heures de colle ne se passent pas exactement comme je l'avais imaginé. Je comptais en profiter pour faire mes devoirs, mais Mlle Harris vient doucher mes espoirs.

— Une retenue, ce n'est pas une heure d'étude, déclare-t-elle. Une retenue doit te permettre de réfléchir à tes actes.

Sur ce, elle me remet une pile de classeurs à trier. Il s'agit de livrets de messes : les mêmes feuilles A4 jaunies qu'on ressort à Noël et à Pâques depuis que je fréquente cette école.

— Ils sont en désordre. Tu vas les trier, les agrafer et les ranger.

Heather grimace en découvrant la tâche qui m'attend, et suggère qu'on aille s'installer dans son bureau pour le faire, autour d'une tasse de thé.

— Tu prends quoi ? me demande-t-elle depuis la cuisine. J'ai menthe poivrée, gingembre, camomille ou Earl Grey.

J'ai envie de répondre *Earl Grey*, forcément, puisque tout le reste me paraît dégoûtant. Mais ce serait trop banal. Or j'éprouve l'étrange besoin de montrer à Heather Banbury que je ne suis pas une fille ordinaire, ou du moins que c'est mon ambition de ne pas l'être.

— Camomille, s'il vous plaît.

Je me lance dans le tri et, très vite, j'ai la sensation horrible d'avoir le bout des doigts asséchés par la poussière et le papier. Dans un premier temps, Heather reste silencieuse. Elle s'efforce de respecter le sérieux de la retenue. Je trie donc des pages et des pages de prières. Pour une raison qui m'échappe, ce sont celles du mercredi des Cendres qui sont le plus chamboulées. Ce service-là me semble carrément païen, avec les marques noires sur le front, les branches de palmier qu'on fait brûler…

— Tu tries ? m'interroge Heather d'un ton neutre. Ou tu lis ?

— Je trie, je réponds sans grande conviction.

Elle arque un sourcil.

— C'est quand même intéressant, non ? je poursuis. Le fait qu'on accepte comme ça que des millions de personnes à travers le monde se barbouillent le front de cendres tous les ans. Ça fait tellement sorcière. Pourtant, les gens pensent que la wicca et la magie c'est… n'importe quoi.

— La différence, c'est que la wicca ne cherche à convaincre personne, alors que les hommes se font la guerre sur l'idée de Dieu, explique Heather. Et comme par hasard, c'est un grand Dieu mâle qui a des idées très arrêtées sur la façon dont on doit traiter la femme et la terre de son voisin. Un peu comme si cette idéologie avait été inventée par… Mais par qui, je me le demande ?

— Des hommes ?

— Des hommes !

L'atmosphère se modifie et se réchauffe légèrement lorsque Heather parle de magie. Et je me rappelle alors l'autre soir, sur la colline, avec Aaron, le vent qui s'était levé derrière elle, l'odeur de cuivre. L'impression qu'elle voyait clair dans son jeu.

— Est-ce que… Est-ce que vous êtes comme moi ?

— Comment ça, comme toi ?

— Est-ce que vous avez… un don ?

Elle marque une pause et presse les lèvres, comme si elle hésitait entre prendre ma question à la rigolade ou au sérieux.

— Je ne suis pas sûre de te comprendre, Maeve.

Je me remets à trier les livrets, lisant au passage ce qui est dit du corps et du sang du Christ et, doucement, je tente d'épier à l'intérieur du cerveau de Heather Banbury. Je repère sa bande de lumière et m'efforce de la suivre. Je ne rencontre que de la résistance et la sensation de buter contre un mur invisible en bordure d'un jeu vidéo.

— Reste concentrée sur ce que tu fais, Maeve, lance Heather d'un ton strict mais pas agacé pour autant.

Oh. *Elle sait.*

Roe m'envoie un message après la retenue pour m'avertir qu'il ne pourra pas me ramener ce soir parce que Small Private Ceremony a accepté un concert de dernière minute au bar de l'association des étudiants. Il me demande si je peux prendre le bus à la place.

Mais je suis encore privée de sortie. Je ne vais même pas te voir ce week-end ?

Il ne répond pas avant minuit, me dit alors qu'il s'excuse, qu'il vient juste de consulter son téléphone.

14

Mes parents ont peut-être les meilleures intentions du monde en me privant de sortie, mais ça ne change rien au fait que mon week-end est désormais aussi le leur, et qu'ils ont envie de faire des trucs. On est dimanche, il fait beau et chaud, ils veulent emmener le chien à la plage – à quarante minutes de route. Voilà encore un atout de Kilbeg. On n'est jamais loin de la ville ou de la mer.

— Tu nous accompagnes, Mae ? demande mon père d'une voix engageante tout en enfilant ses chaussures de marche. Après, on s'offrira un bon petit repas.

— Non merci, je réponds, la mort dans la voix, en scrutant mes livres. Il faut que je bosse.

— Soit. Dans ce cas, nous rentrerons sans doute vers seize heures.

— Cool. À plus.

Mon père ne supporte pas les disputes. Ma mère, en revanche, n'a rien contre. Du coup, l'énergie à la maison laisse à désirer.

Sitôt qu'ils ont filé, j'appelle Roe qui est avec Fiona et Lily, et ils rappliquent tous les trois.

— Quelqu'un a accroché cette brochure au bulletin d'infos près de la salle de musique, dit Lily en dépliant un document qu'elle sort de sa poche. Il y a leur logo dessus, ajoute-t-elle en tapotant la croix de sainte Brigid, imprimée au verso.

Je regarde la brochure. On y voit un tas de jeunes qui rient, dont certains que je reconnais : des influenceurs sur Instagram et TikTok. Pas les influenceurs tendance, mondialement connus, non, des personnalités plus locales. Le genre à posséder un bouledogue français et à se taguer tout le temps aux buffets à volonté.

TU ANGOISSES POUR TES EXAMENS ? LA PENSÉE POSITIVE PEUT TE CONDUIRE À TES FUTURS SUCCÈS.

POUR Y VOIR PLUS CLAIR, UN TEST DE PERSONNALITÉ GRATUIT T'ATTEND.

TROUVE TON CHEMIN. PARLE À QUELQU'UN AUJOURD'HUI MÊME.

— Ils organisent ça au Claringdon Hotel ? je m'exclame, en découvrant l'adresse. Mais enfin c'est… un établissement chic. Des filles de *notre école* y vont ?

— Il faut croire, répond Lily en haussant les épaules. Apparemment, une collation est offerte.

— Ouais. Ça change pas mal de la réunion dans l'appart bizarroïde d'Aaron, intervient Roe.

— C'est clair.

Lily et Fiona examinent la brochure ; Roe, lui, se plaque une main sur la nuque.

— Je te demande pardon pour hier soir, me chuchote-t-il. Je ne pouvais pas refuser.

— Tu ne pouvais pas, ou tu ne voulais pas ? je grommelle, encore un peu énervée.

— On ne peut pas se permettre de refuser des concerts, proteste-t-il d'un ton maussade. On a une tournée qui approche.

— Je sais, je réponds avec un poil trop d'agressivité.

— On devrait y aller, suggère Lily en tapotant de nouveau la brochure.

Je ne relève pas, et je m'infiltre discrètement dans les pensées de Roe.

Elle pourrait me demander comment s'est passé le concert.

— On devrait *y aller*, répète Lily, plus fort.

Je désigne la brochure.

— À ce truc ? Aujourd'hui ? Ça ne risque pas d'être dangereux ?

Lily m'observe en battant des cils, perplexe.

— Pour *qui* ?

On s'interroge tous les quatre du regard, et une vague d'assurance, argentée et scintillante, déferle sur nous en même temps.

— Ouais, je lâche enfin, lasse d'avoir l'impression d'être la méchante et prête à tout pour faire le bien. Ouais, allons-y.

Fiona se lève.

— OK, allons-y.

Je note que Roe baisse les yeux et détaille ses vêtements : legging noir et longue tunique brodée. Je suis toujours connectée à ses pensées, et je sens qu'il met en balance sa tenue et notre destination. Il songe à rentrer se changer puis déclare soudain :

— Et puis merde, en route.

On ne saurait trop dire pourquoi on va à cette réunion, ou ce qu'on compte y faire. Ce qu'on *pourra* y faire. Tout ce qu'on sait, c'est qu'on en a assez de rester les bras croisés.

Le Claringdon est un hôtel cinq étoiles situé sur les bords de la Beg, en plein centre-ville. Il a été construit avant la dernière récession, et comprend une immense jetée hors de prix et un ponton flottant sur lequel on peut se promener l'été. Ma sœur Abbie s'y est mariée quand j'avais treize ans. J'ai eu le droit d'inviter Lily, et on a joué à courir sur le ponton pendant les discours, à sauter dessus pour le faire trembler. J'ai glissé dans le noir et suis tombée à l'eau. C'est Lily qui m'en a sortie.

Je lui donne un coup de coude tandis qu'on approche de l'entrée.

— Tu te rappelles, Lil ? je lui demande en désignant le ponton. Le mariage d'Abbie ? Tu m'as tirée de l'eau.

Elle lève les yeux vers le ponton et l'examine lentement, tentant visiblement de raviver le souvenir.

— Oui, dit-elle enfin, la stupéfaction la plus totale se lisant sur ses traits. Ta sœur Abbie s'est mariée ici.

— Oui, je confirme comme si ce n'était pas ce que je venais de dire.

Elle se tourne vers moi dans un mélange de surprise et de joie – mais surtout surprise d'éprouver de la joie.

— Maeve… c'était *sympa ?*

— Ouais. Tu te rappelles, Abbie m'a tuée ? Après ça, on a été consignées dans sa chambre d'hôtel, c'était la suite nuptiale et on a…

— Remplacé tous les mini-flacons de shampooing par du thé ! Du thé qu'on avait préparé dans la mini-bouilloire !

Elle éclate de rire à gorge déployée, sans la moindre gêne et les lèvres retroussées. C'est la première fois depuis qu'elle est revenue de la rivière que je la vois éprouver du plaisir à l'évocation du passé. Et je ne peux pas m'empêcher d'en être ravie. Enfin, Lily ressent une forme de bonheur dans le fait d'être humaine, et c'est grâce à moi.

On franchit l'élégante double porte de l'hôtel. Une bouffée de chaleur nous parvient du plafond, et le personnel de la réception nous indique immédiatement l'ascenseur.

— Salle de bal, troisième étage, annoncent-ils sans grand enthousiasme.

On prend donc l'ascenseur et, à l'instant où les portes se rouvrent, un brouhaha et de la musique pop diffusée par une sono nous parviennent. On suit la piste du vacarme, nos baskets chuchotant sur la moquette souple.

— Salut, vous quatre ! nous lance joyeusement une fille à la porte de la salle de bal. Je vous tamponne la main ?

— Euh… non, répond Fiona.

— Mais alors tu ne pourras pas rentrer si tu sors !

— Ça devrait aller, dit Roe tandis qu'on entre en groupe.

Il y a dans cette salle environ trois cents personnes, la plupart âgées de cinq ans de plus ou de moins que nous. Je reconnais d'ailleurs plusieurs filles qui sont en première à Sainte-Bernadette. Pour une raison qui m'échappe, la sono diffuse *Firework* de Katy Perry. L'énergie n'a rien à voir avec celle de la réunion à laquelle on a assisté en février, dans l'appartement d'Aaron.

— Tous ces gens… ils ne peuvent pas tous être là uniquement pour le buffet gratuit, si ?

Contre un mur, il y a des petits stands garnis de snacks et de stylos bille, comme dans les journées d'orientation. Je capte des bribes de conversation entre une fille que j'ai déjà vue à Sainte-Bernadette et une qui m'est inconnue. Cette dernière est sublime, avec le genre de sourcils maquillés qui rendent super bien à l'écran mais font un peu bizarres dans la vraie vie.

— Je stresse à mort, avoue la fille que je reconnais en se grattant la joue. Si je ne cartonne pas au brevet, c'est pratiquement mort pour la fac.

L'autre hoche la tête, le regard plein de sollicitude.

— Ce stress est une diversion, affirme-t-elle. Il te détourne des questions plus importantes que tu te poses au sujet de ta vie.

Il règne une atmosphère festive et solaire. Les invités discutent, font connaissance, se prennent en selfie avec les influenceurs qui, je présume, sont payés pour se montrer. Mais ce n'est pas tout. Il y règne aussi l'impression que tout le monde ici se sent chanceux. L'humeur est aux félicitations, comme à une cérémonie de remise de prix.

On comprend immédiatement qu'on ne pourra pas passer inaperçus. Je suis tellement habituée aux looks de Roe que j'en oublie que d'autres les trouvent étranges. Ce genre de personnes en particulier. En moins de dix minutes, trois jeunes représentants sont venus nous demander si tout

allait bien, et chaque fois ils se sont adressés directement à Roe.

— Oh, bonsoir, lui lance une femme d'un ton étrange. Mais qui es-*tu*, dis-moi ?

Elle a beau se tenir droite, elle donne l'impression de se plier pour parler à un enfant. Comme si elle lui demandait, avec le plus grand intérêt, en quoi il s'est déguisé pour Halloween. Elle a la vingtaine, porte une robe moulante couleur saphir à manches courtes, et ressemble vaguement à une hôtesse de l'air d'autrefois.

— Je m'appelle… Barry.

Barry ? je mime avec les lèvres. Roe hausse les épaules, visiblement amusé.

— Eh bien, Barry, moi, c'est Alice. Je suis bien contente que tu sois venu. Nous sommes tous très amateurs d'art et de créativité.

— De créativité ? répète Roe, perplexe.

— Mais oui, tu sais, la liberté d'expression. Comme tu le fais. S'habiller comme on veut, tu vois ?

— D'a… ccord.

— Parfois… (Elle baisse la voix, comme pour révéler un secret.) Parfois je porte des oreilles de chat quand je vais au supermarché, pour mettre un peu de sel dans ma vie !

— C'est… une bonne idée.

— Par contre, il faut que tu le saches, nous te *demanderons* d'utiliser les toilettes pour hommes.

Roe se fige et blêmit. Tous les quatre, nous dévisageons Alice. Et c'est Fiona qui reprend ses esprits le plus vite.

— Ça t'arrive souvent d'évoquer les petits besoins des gens que tu viens de rencontrer, Alice ?

L'intéressée ne cille même pas. Elle regarde Fiona comme si ce n'était qu'un malentendu.

— Allons, ma belle, dit-elle en souriant. Je ne faisais qu'aborder la question qui gêne. Je me disais que c'est ce que Barry voudrait.

— C'est qui, *Barry* ? demande Lily.

Puis elle comprend.

— Ah, d'accord.

— Une seconde, fait Roe, c'est la question, qui gêne ? Ou bien c'est moi ?

Alice en a fini avec nous et nous quitte avec un sourire qui signifie *Navrée mais je dois aussi parler aux autres*.

Roe en reste estomaqué. Il a toujours utilisé les toilettes pour hommes ou les toilettes neutres, mais il n'empêche que c'est dégoûtant de dire ça à quelqu'un. Surtout à un inconnu. *Salut, désolé, on ne se connaît pas mais où comptes-tu éliminer tes déchets organiques, au juste ?*

— Regardez, reprend Lily. La table des boissons.

Elle s'y dirige d'un pas nonchalant et se verse un gobelet d'eau chaude.

Au même instant, un type à la mâchoire carrée qui semble être d'origine asiatique adresse la parole à Fiona.

— Tu sais, dit-il, moi non plus au début je ne pensais pas que ce genre de truc était fait pour moi.

— Hmm, fait Fiona. Et qu'est-ce que c'est, précisément, « ce genre de truc » ?

Le type ne répond pas à sa question.

— L'Irlande aime se prétendre progressiste, continue-t-il. Genre, comme ils n'ont pas d'empire, ils ne peuvent pas être racistes. C'est faux.

— Ouais ? convient Fiona, mais d'une voix lente, comme si elle guettait l'entourloupe.

— J'habite ici depuis cinq ans. Et je dirais qu'environ la *moitié* des gens que je croise font comme s'ils me « laissaient » vivre ici par grande générosité, et que moi, je devrais me montrer reconnaissant.

Il incline la tête de côté.

— Ils disent, « Tu dois être heureux d'avoir une vie meilleure, maintenant, non ? », fait-il en prenant une voix de vieille dame. Comme si j'avais échappé à un traumatisme terrible. Et moi je suis, genre : « Je connais dix personnes qui sont pétées de tunes, et sur ces dix personnes, neuf sont d'anciens potes du lycée à Hong Kong. »

Fiona éclate de rire malgré elle. Sa lumière orange commence à chauffer, comme un feu qui s'épanouirait doucement.

— Mais le truc, c'est que l'origine du racisme, c'est l'avidité, et le sentiment de devoir défendre ton identité. Or les gens n'éprouvent ces choses-là que lorsqu'ils ne sont pas proches de Dieu. Avant, moi, j'étais hyper en colère. Mais maintenant, quand je parle de Dieu avec les gens, quand je les ramène vers l'Église… j'ai vraiment l'impression d'*agir*. Et je ne suis plus en colère.

Je guette la réplique cinglante et sensée de Fiona, mais elle ne vient pas. Au lieu de ça, elle semble mal à l'aise, comme nauséeuse. Elle s'éloigne du mec.

— Hé, comment tu t'appelles ? lui demande-t-il.

— Barry, répond Fiona avant de se détourner.

— Un joli prénom pour une jolie fille.

Il sourit, ravi d'entrer dans son jeu, mais finit par la laisser partir.

On était censés s'amuser, non ? Pourquoi on est venus ici, déjà ?

Une intervenante monte sur la scène prévue pour l'orchestre et se met à parler d'affirmations positives, de pensée positive, et du pouvoir destructeur des pensées négatives. Tout ça en termes très vagues. Fiona, elle, est plongée dans ses pensées. Sans même le vouloir, je me connecte à son monologue intérieur.

Pourtant, il a raison. Des fois, même maman se comporte comme si on devait se montrer reconnaissants d'être ici. Alors qu'elle passe ses journées à s'occuper des plus grands malades qu'il y ait dans ce pays. Je te jure.

J'ai envie de lui dire que jamais je ne penserais une chose pareille de qui que ce soit et puis je me rends compte que la seule personne que ça soulagerait, c'est moi.

Roe pose une main sur mon épaule.

— Je vais asticoter un peu cette chère Alice, murmure-t-il.

— Moi aussi, annonce Lily avec un petit sourire.

Sur la scène, l'intervenante parle toujours des pensées négatives. Mais ensuite, « pensées négatives » et « actions négatives » deviennent interchangeables, et « actions négatives » se transforme en « péché ».

Des jeunes prennent des photos et les postent aussitôt sur leur Instagram, j'en déduis donc que cette femme est quelqu'un d'important, dans ce contexte.

— Dans un monde où l'on peut être ce que l'on veut, soyez bons, recommande-t-elle. Et je pense que si Jésus était en vie aujourd'hui, c'est ce qu'il vous dirait.

L'expression nauséeuse s'estompe sur les traits de Fiona.

— Si Jésus était en vie aujourd'hui, rectifie-t-elle, il serait juré dans *RuPaul's Drag Race*.

J'en postillonne de rire. Fiona enchaîne avec une imitation de RuPaul :

— Pendant les défis, tu as fait des miracles, mais sur le podium, ton look « Tous en Cène » n'a convaincu personne. Je suis désolée ma chère, mais tu es éliminée.

Un jeune se tourne vers nous et nous fait *chut* ; Fiona lui réplique par une grimace.

— Lily s'est éclipsée depuis un peu trop longtemps, reprend-elle ensuite. C'est louche. Et Roe, il est passé où ?

— J'imagine qu'il est parti pisser dans toutes les toilettes qu'il a pu trouver ?

On éclate de rire, mais ensuite on s'interroge du regard. Sérieusement, où est Roe ?

— Je m'occupe de Lily, décrète Fiona. Toi, tu cherches Roe.

J'acquiesce et me dirige vers le fond de la salle, où j'avise Aaron, au côté d'une des rares personnes à être bien plus âgée que tout le monde ici. La cinquantaine, les cheveux blonds duveteux, coupés court. Je ne sais pas pourquoi, mais je l'envisage immédiatement comme une *dame* plutôt qu'une femme. Elle a un visage empli de bonté, un peu rétro, et tandis qu'elle parle son expression ne varie pas. Un sourire léger et bon enfant. Comme je ne peux pas sortir sans les croiser, je marche la tête haute.

— Est-ce Maeve ? demande la dame d'un ton très proche de celui d'Alice tout à l'heure.

Comme si elle parlait d'une enfant. Sauf que là où le ton d'Alice disait *En quoi es-tu déguisé ?* le sien dit plutôt *Non mais tu as vu comme Maeve a grandi !*

Je n'ai pas le choix, je dois l'affronter.

— On se connaît ?

Elle penche la tête vers Aaron, une émeraude carrée se montre à son oreille.

— Oh, ma chérie, mais c'est que tu es *célèbre* par ici.

Je me tourne vers Aaron, guettant un signe. Il a l'air d'attendre qu'on le présente.

— T'es-tu servi à boire ? me demande la dame.

Son accent n'est ni complètement britannique ni réellement américain. Elle parle comme dans les vieux films. Sa voix évoque des *garden-parties* et des portes-fenêtres grandes ouvertes sur des jardins fleuris.

— Qui êtes-vous ?

— Isadora Manford. Mais tout le monde m'appelle Dorey, déclare la dame en me tendant une main que je ne prends pas.

Elle m'observe, perplexe mais polie, comme si j'étais la représentante d'une culture étrange qui ne reconnaît pas ce genre de coutume.

— Bon, eh bien, mes amis et moi allions partir, Dorey.

Aaron s'avance enfin.

— Je vous prie de m'excuser, dit-il. C'est gênant, mais je suis sûr que nous nous sommes déjà rencontrés. J'ai ton nom sur le bout de la langue. Mary-Beth, c'est ça ?

Je suis estomaquée. Je ne saurais dire s'il fait semblant ou s'il est arrivé quelque chose à sa mémoire.

Dorey reprend la parole.

— J'ai un petit conseil à te donner, Maeve, et il te sera utile : lorsque tu t'adresses à quelqu'un, veille à regarder ton interlocuteur bien en face.

Son sourire ne varie pas. Dorey appartient à une génération de femmes à qui on a appris à sourire en permanence. Je parie qu'elle ne s'en rend même plus compte, maintenant.

Je suis mal à l'aise, j'ai l'impression de l'avoir énormément déçue alors que c'est la première fois de ma vie que je la croise.

— Je ne vous connais même pas.

Mon regard se porte de nouveau sur Aaron, un court instant. Pourquoi ne sait-il plus qui je suis ?

— En effet, non, confirme Dorey dans un soupir. Tu as refusé trois fois, n'est-ce pas ? Notre jeune ami s'est-il donc montré si peu convaincant ?

Je me sens nauséeuse ; cette conversation est pesante, étrange, comme si elle se déroulait dans un rêve. Dorey désigne Aaron d'un geste de sa main longue et fine.

— Oh, ne t'en fais pas, ma chérie, il ne sait pas que c'est toi.

— Il ne sait pas *quoi* ?

— Un petit simulacre n'a jamais fait de mal à personne.

Dorey sourit toujours. Elle me détaille ensuite de la tête aux pieds, sans en perdre une miette.

— Quelque chose que tu devrais savoir, ajoute-t-elle d'un ton froid.

— *Quoi* ?

À cet instant précis, une gerbe de lumière fuse de l'autre côté de la salle et l'alarme incendie se déclenche. Une petite flamme surgit devant Lily, et un jeune va pour l'éteindre avec son blouson. Lily recule, porte les mains à son visage, feint la stupeur. C'est alors que je découvre ce qu'elle manigance en réalité. Elle se fond dans la foule, récupère un autre gobelet d'eau sur la table et le jette à travers la salle. Un éclair blanc jaillit quand l'électricité de Lily traverse le gobelet, suivi par

l'odeur écœurante du plastique fondu. Les rideaux à l'arrière de la salle commencent à se consumer. Un cri de panique retentit mais personne ne semble avoir compris que c'est Lily la cause de tout ça.

Quelqu'un prend le micro. Je le reconnais, c'est le type qui a parlé à Fiona.

— OK, tout le monde, dit-il calmement. Il semblerait qu'on ait un petit souci. Je vais vous demander de tous sortir en file indienne, si vous le voulez bien. L'issue de secours se trouve à gauche, dans le couloir.

Le troisième gobelet lancé par Lily s'embrase juste avant de heurter le chandelier. Celui-ci s'écroule. Heureusement, il n'y avait personne en dessous. Je cours rejoindre Lily sans plus du tout songer à Dorey ni au taciturne Aaron.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? je l'interroge en la prenant par le bras.

— Rien qu'ils ne feraient pas eux-mêmes, me répond-elle avec, dans les yeux, le même feu de forêt que l'autre fois.

— Regarde, ajoute-t-elle en montrant les projecteurs installés au fond de la salle. Regarde-les bien, Maeve.

— Pourquoi ? Viens, Lily, tâchons de filer avant qu'ils ne…

— Chut, chut. Concentre-toi sur les projo. Prends ma main.

Je sens ses doigts s'enrouler autour des miens comme un étau.

— Aïe ! Lily, tu me fais mal.

— Concentre-toi, s'il te plaît.

Alors je me concentre. Sur les projecteurs, mais aussi sur Lily. Je plonge dans son énergie bleu ciel et la suis jusqu'aux projecteurs. Ceux-ci commencent à exploser, un par un. Mes yeux s'embuent à mesure qu'une pression brûlante s'accumule derrière eux, mais chaque ampoule qui claque me soulage davantage. La frustration, la triche, les punitions et la solitude des dernières semaines s'évaporent, emportées par ce courant électrique chaud.

— Maeve ! Lily ! Venez ! nous appelle Fiona depuis la porte. On bouge !

On sort après elle, d'un pas rapide mais pas suffisamment pour attirer l'attention. Avec le monde qui assistait à cette réunion, qui a bien pu faire attention à nous, ou même comprendre ce qu'on a fait, de toute façon ?

Roe nous attend devant l'ascenseur en appuyant frénétiquement sur le bouton d'appel.

— Vite, nous presse-t-il d'une voix espiègle. Tous à la voiture.

Il appuie toujours sur le bouton quand tout à coup nous parvient un « Le voilà ! » suivi par un « Stop ! ». Alice et un autre membre des Enfants de Brigid courent pratiquement dans notre direction.

— Tu es répugnant, crache-t-elle. Répugnant – il n'y a qu'à voir ce que tu as fait.

La porte s'ouvre, on monte dans la cabine.

— Roe, qu'est-ce que tu as fait ?

— Attends deux secondes.

— Tu n'es qu'un pervers, poursuit Alice sans ralentir. Et tu n'auras jamais ta place au sein d'une société *normale*.

Je baisse les yeux et constate que ses chaussures sont trempées, et qu'elle laisse des traces mouillées sur la moquette du couloir. Je note au passage que les pointes de ses cheveux aussi sont trempées.

Roe appuie sur le bouton du rez-de-chaussée, et le dernier mot qui nous parvienne est un « Monstre ! » hurlé par Alice à travers la porte métallique.

— Ça s'adresse à moi, affirme Roe.

— À nous tous, je nuance.

— À moi, insiste Roe d'une voix si ferme et teintée d'une peine si étrange, que je ne prononce plus un mot avant qu'on ait quitté l'hôtel.

On remonte en voiture et on file manger un bout dans un fast-food.

— Roe, qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai, euh… J'ai dit deux mots à la tuyauterie, explique-t-il avec un sourire.

— À la *tuyauterie* ?

— Hum.

Il croque dans un beignet à l'oignon puis ajoute :

— C'est du cuivre. De vieux tuyaux. J'ai senti leur présence à travers les murs en entrant, comme s'ils s'adressaient à moi. Alors quand cette chère Alice est allée aux toilettes, j'ai demandé – très poliment, je précise – « Hé, les tuyaux, ça vous dirait de surgir du mur et de détremper notre nouvelle amie ? »

La mâchoire m'en tombe.

— Mais non ! Tu peux faire ça ?

— Et bien plus encore. Dans la limite du raisonnable.

— Mais donc… ? Tu as inondé les toilettes ? Pendant que cette chère Alice s'y trouvait ?

— Hmm-hmm.

— Oh c'est tellement génial ! Est-ce qu'elle sait que c'est toi ?

— Aucune idée. Elle me soupçonne, visiblement. Elle m'a vu traîner dans le couloir.

On éclate de rire puis on attaque nos burgers, mais l'air a une saveur étrange. À la fois pesante et acérée, comme par temps d'orage. Quelque chose que je ressens de plus en plus. C'est peut-être dû à la télépathie, ou à ma sensibilité, mais les humeurs et les atmosphères m'apparaissent désormais sous forme de couleur et d'odeur. Je regarde Roe qui mange et plonge dans son esprit.

Monstre.

Répugnant.

Pervers.

Il ne se laisse quand même pas atteindre par cette femme stupide ? Si ?

— Quelle bande de détraqués, hein, je reprends en grignotant une frite.

— C'est clair, approuve Fiona. Trouvez Dieu, éliminez le racisme. N'importe quoi.

Mais je la sens triste.

— Est-ce que ça va, Fi ? je l'interroge.

— Ouais.

— Tu n'as pas touché à tes *wings*.

On a commandé une portion à partager. Je pousse la barquette dans sa direction.

— Je ne veux plus manger de viande, annonce-t-elle. D'ailleurs, ça fait des mois que je n'y touche plus.

— Ah bon ?

Et puis je fouille ma mémoire. Je repense à toutes ces sorties au fast-food où elle n'a commandé que des frites et un milk-shake.

— Tiens, c'est vrai, je n'avais pas fait attention.

— Félicitations, Fi, la complimente Roe. C'est mieux pour l'environnement et tout.

— J'ai vu des poissons s'entretuer quand j'étais la rivière, révèle Lily. Ceux qui sont en bonne santé massacrent ceux qui sont malades. C'est atroce. Du coup, je ne culpabilise pas de manger des bêtes. Elles nous mangeraient si elles le pouvaient.

Je pourrais peut-être broder POISSON MALADE GARE À TOI sur un

tote bag.

— Non, moi…, reprend Fiona en se resservant des frites. Moi, ça me fait penser à des cadavres.

On vient tout juste de gâcher une réunion des Enfants de Brigid. Pourquoi cette atmosphère si lugubre ?

— Il y avait des jeunes à cette soirée, des jeunes comme nous, rappelle Lily. Des jeunes de *notre* âge. Des jeunes de *Kilbeg*.

— Et donc, d'après vous…

Je laisse ma phrase en suspens, cherche à comprendre.

— Ils seraient ensorcelés, quelque chose comme ça ? j'ajoute.

— Je ne pense pas que les gens aient besoin d'un sortilège pour être transphobes, affirme Roe d'un ton sinistre.

— Non, sauf que… Aaron y était aussi. Et lui… lui oui, je crois qu'il était bel et bien victime d'un sort, j'insiste.

Je leur raconte ma rencontre avec Isadora Manford, Aaron qui restait silencieux, le coup des trois refus.

— Je pense qu'il n'avait pas conscience d'être là. Je ne crois pas qu'il pouvait réellement me voir.

Fiona dégaine aussi sec son téléphone.

— Isadora Manford, répète-t-elle. La vache, mais c'est qu'elle est… connue.

Elle nous montre une galerie de photos sur son écran, Isadora y apparaît en tailleurs colorés.

— Qu'est-ce qu'on raconte sur elle ?

Fiona se plonge dans la recherche.

— Ben…, reprend-elle quelques instants plus tard. Pas grand-chose…

— Comment ça, « pas grand-chose » ?

— Apparemment, elle est née en Angleterre mais s'est installée à Philadelphie. C'est une sorte de spécialiste de « la famille », ne me demande pas ce que ça veut dire. Apparemment, elle a coécrit un bouquin dans les années 1980 sur « l'importance de la famille ». Il est épuisé. J'ai l'impression que c'est juste une espèce de grosse réac qui veut que les femmes restent à la maison. Mais ça ne va pas plus loin. C'est une personnalité de droite qui se fait photographier à des événements, ce genre de choses. Rien de très concret à part ça.

— Cherche son nom associé aux Enfants de Brigid.

Nouveau silence.

— Rien.

— Elle savait qui j'étais, je reprends. Elle avait entendu parler de moi. Et avec Aaron elle… je sais pas, c'était bizarre. Elle m'a fichu la trouille.

Je me rends compte que, chacun à notre façon, on a vécu un truc déstabilisant aujourd'hui.

— Et toi, Lily ? Quelqu'un t'a adressé la parole ? je demande.

— Oui, répond-elle simplement.

Elle joue avec sa paille.

— Et qu'est-ce qu'on t'a dit ?

— Oh… (Elle incline la tête.) Que, en tant que personne avec un handicap, je ne dois jamais penser que Dieu m'a abandonnée. Et aussi que mon problème d'oreille est une punition pour un truc que mes ancêtres ont fait. Du n'importe quoi.

— Et après ça, tu t'es mise à jeter de l'eau ?

— Ouais. Parce que… pour l'emmerder, quoi.

Je réfléchis un moment. La prothèse auditive de Lily est tellement petite que personne ou presque ne la remarque. Il faut vraiment l'observer longuement pour la déceler. Je ne me rappelle pas qu'on en ait parlé, ni même que la presse l'ait mentionnée à l'époque de sa disparition. Et puis ça me revient : Lily nous a dit que quelqu'un l'observait. Je prends le bus avec elle, depuis, sans rien avoir remarqué d'anormal, toutefois. Si ça se trouve, on nous observe tous les quatre. Peut-être que quelqu'un avait intérêt à ce qu'on assiste à cette réunion ce soir.

— Je pense…, je commence d'une voix hésitante. Je pense qu'on a fait pile ce qu'ils attendaient de nous. Ils voulaient qu'on dévoile notre jeu. Pour voir de quoi on est capables.

— Non, réplique Roe.

— Non, répète Fiona.

— Oui, acquiesce Lily.

On finit par tirer les cartes pour découvrir si j'ai raison ou non. Je coupe le jeu puis pioche une lame : des chiens hurlant à la pleine lune.

— La Lune, j'annonce. L'illusion.

— Recommence, réclame Roe.

C'est le cinq d'épée qui sort.

— La trahison.

— Coupe encore ?

Le huit d'épée.

— Un piège.

Roe s'agite sur la banquette, mal à l'aise.

— Encore.

Le huit de bâton.

— La rapidité ?

J'observe la carte, un peu perdue. Sur ce, mon portable vibre. C'est mon père.

On rentre.

Puis :

Veille bien à être à la maison ou ta mère va t'écorcher vive.

15

Aaron apparaît dans tous mes rêves après ça. Et ces rêves ne ressemblent plus du tout aux précédents : on n'est plus coincés ensemble à la rivière. Désormais, je le suis pendant qu'il exécute ses tâches quotidiennes, mais il ne me voit pas. Il poste une lettre. Il s'achète un téléphone. C'est si banal, si barbant. Au réveil, je suis à la fois perplexe et fatiguée, comme après une journée de travail.

Roe a une semaine de libre, il a prévu de se rendre à Dublin avec son groupe.

— Honor veut qu'on enregistre des titres dans son studio. Histoire d'avoir un truc sympa à sortir sur SoundCloud au moment de la tournée. Cool, non ?

— Carrément ! je confirme avec tout mon enthousiasme.

Roe n'est plus le même depuis ce fameux samedi au Claringdon. Malgré son coup d'éclat dans les toilettes, les paroles des Enfants l'ont profondément marqué. Il me raccompagne plusieurs soirs d'affilée, parlant un peu moins chaque fois.

Un soir, ma mère m'appelle alors qu'on est encore en voiture, et je tente un truc. Un truc qui devrait lui faire plaisir.

— Je suis en voiture avec Roe, j'explique à ma mère. Iel me raccompagne.

Ma mère grommelle un peu puis lâche :

— D'accord, à tout à l'heure.

Je raccroche, et Roe adresse un sourire tendre au pare-brise.

— J'ai entendu ce que tu as fait.

Je lui rends son sourire.

— Je me suis dit… je ne sais pas, tu as eu l'air d'apprécier quand Honor a dit « iel » en parlant de toi. Du coup, je me suis dit que j'allais attendre que tu décides. Mais après, j'ai pensé… que tu avais peut-être

peur de demander. Je sais pas.

Et c'est vrai : je ne sais pas. Les rares fois où j'ai épié les pensées de Roe, je n'y ai rien trouvé de clair en matière de pronoms. Juste des pensées brèves et changeantes.

Roe m'embrasse sur le front.

— Tu es adorable. Mais effectivement, moi non plus je ne sais pas.

Il pousse ensuite un soupir tel que le pare-brise s'embrume.

— C'était cool de la part d'Honor de dire ça, et je l'ai pris pour une forme de reconnaissance, genre « oh, je vois qui tu es ». Je suis trans, tu es trans. Tu ne fais pas que porter un costume. Ce n'est pas une simple performance artistique. Et en même temps, je me sens toujours à l'aise avec le pronom « il ». Il me correspond toujours, je trouve.

— Tu es trans ?

Je suis sincèrement surprise par cette déclaration. C'est la première fois qu'il se définit comme tel.

— Mais je pensais… enfin pardon, mais je pensais que ça signifiait s'éloigner d'un genre pour embrasser un autre. Et je croyais que tu étais plus à l'aise dans un espace non genré.

— C'est vrai, mais… trans, c'est un terme « parapluie » qui abrite aussi les non-binaires.

Tout à coup, il se met à secouer le volant à deux mains, de frustration.

— Tu vois, je… j'ai le sentiment d'être mauvais dans le rôle de cis, et mauvais aussi dans celui de trans. Pas comme Miel. Très à l'aise avec « Iel », et iel a une patience infinie quand il s'agit de l'expliquer aux autres. Moi, ça me saoule d'avoir à expliquer tout ça. Je connais Miel depuis deux ans et chaque fois qu'on rencontre quelqu'un de nouveau, il faut en passer par ce grand moment de pédagogie. Miel trouve que ça en vaut la peine parce qu'iel tient beaucoup à ses pronoms et les aime. Et moi… moi je n'ai pas la patience !

Il tape sur le volant puis ajoute :

— Je n'ai pas le temps d'expliquer ces choses-là aux cis, ni de parler de grammaire tous les jours. C'est impossible. Je n'ai pas échappé à la mort pour ensuite avoir à expliquer aux gens des trucs dont ils se fichent, de toute façon.

Ses yeux s'embuent.

— Je me sens nul. Comme si je n'éprouvais pas ce qu'un être non-binaire devrait éprouver.

— Gare-toi deux minutes.

Roe se range sur le bas-côté, et je l'enlace aussitôt.

— Écoute, ces histoires-là ça me dépasse un peu, mais si le pronom « il » te correspond en ce moment… alors va pour « il », OK ? Tu pourras changer d'avis quand tu le voudras.

— Je refuse d'être incohérent, c'est tout. Je ne veux pas que les gens disent « Oh, lui, il ne sait pas ce qu'il est, il n'arrête pas de changer ». Je ne veux gêner personne.

Je plante mon regard dans le sien.

— Qu'est-ce que tu me racontes ? C'est qui, ces « gens » dont tu parles ? Tu pourrais gêner qui, d'abord ?

Je ne prévoyais pas de lire dans ses pensées. Honnêtement. Mais mon don me vient tellement sans effort, maintenant.

Monstre.

Répugnant.

Pervers.

— C'est à cause de… des Enfants ? De ce que l'autre abrutie t'a dit à l'hôtel ?

— Non.

Oui.

— Les Enfants de Brigid sont un groupe de propagande haineuse, tu ne l'as pas oublié ? Leur but est justement que les autres aient le sentiment d'être des monstres.

Roe ne dit rien. Il n'a pas l'air de penser grand-chose non plus. Son esprit est vide, lessivé par la honte.

— Je t'aime, et les autres aussi. Tu es une rock star de génie. J'ai horreur que des gens arrivent à te déstabiliser comme ça.

Je me mords la lèvre, nerveuse à l'idée de ce que je vais dire ensuite.

— À Dublin, tu vas t'éclater comme jamais parce que tu seras avec Honor, avec Miel, dans un milieu d'une créativité folle, plein de gens brillants qui te feront complètement oublier tout ça.

Et là, pour la première fois, je suis sincèrement excitée à l'idée que Roe parte en tournée. Je me rends compte que notre petit groupe est trop étriqué pour lui. Et ce n'est pas grave.

Il esquisse un sourire.

— Je sais. Merci. Tu as raison. Moi aussi je t'aime.

On reprend la route. On pousse le volume de l'autoradio à fond et on chante en chœur le dernier album d'Honor.

Le lendemain, à l'école, pendant la pause déjeuner, Fiona, Lily et moi sommes assises autour de la table de la salle de détente lorsque j'entends une voix dans mon dos.

— C'est toi, la fille. Celle dont le mec joue dans ce groupe, là.

Je me retourne et découvre deux filles portant l'uniforme de Sainte-Bernadette. Je me demande ce qu'elles font dans cette salle réservée aux terminales. Je lève la tête.

— Ouais, c'est moi.

Je les reconnais, ce sont des secondes. Bizarrement, on connaît toujours les visages mais jamais les noms des filles des autres niveaux.

— Vous êtes des fans, quelque chose comme ça ?

Elles pouffent.

— Non, réplique l'une d'elles d'une voix stridente.

Fiona, Lily et moi échangeons un regard circonspect.

— OK ? Alors qu'est-ce que vous voulez ?

Elles s'interrogent du regard, se mettent au défi de tout balancer.

— T'es au courant que ton mec est une tapette ?

Sur ce elles éclatent de rire et partent en courant. Je suis tellement sciée que je ne sais ni quoi faire ni comment réagir. Contrairement à Fiona. Elle se lève d'un bond et disparaît dans le couloir. Des bruits de lutte me parviennent puis Fiona nous rejoint en tenant une des filles par le col.

— T'as un truc à dire sur mon pote, connasse ? demande-t-elle.

L'autre fille a l'air près de se faire dessus tellement elle flippe.

— T'as un truc à dire sur mon frère, connasse ? enchaîne Lily en se levant à son tour.

J'ignore où est passée l'autre fille, mais celle qu'on tient affiche une expression genre Jeanne d'Arc, prête à mourir au bûcher pour la France.

— C'est pas vrai, peut-être ? demande-t-elle.

— Il s'appelle Roe, déjà. Et ça ne te regarde pas, mais il est non-binaire.

— Ah, et ça te plaît, ça ?

— Figure-toi que oui, je rétorque avec agressivité.

La fille affiche une grimace de dégoût.

— Je le trouve *très sexy*, j'ajoute.

J'entame la procédure, cherche à comprendre en quoi Roe peut bien

intéresser à ce point une gamine de quinze ans.

Je plonge dans ses pensées et découvre aussitôt une vision de Roe tel que cette fille le voit. Un Roe farouche, démoniaque, le visage barbouillé d'une couche épaisse de maquillage. Elle nous regarde, lui et moi, traverser la rue main dans la main. D'après le temps qu'il fait, on est en été. Roe m'embrasse avant que j'aille prendre mon service à Divination. À cette simple vision, la solitude me serre le cœur. J'ai l'impression que cette scène banale – Roe qui m'accompagne au boulot puis m'embrasse – appartient au passé.

J'examine de plus près ce que cette fille voit quand elle nous observe depuis le trottoir d'en face. L'image entière est souillée par le dégoût que lui inspire son souvenir : ma jupe n'a jamais été aussi courte, ni ma poitrine si volumineuse. Mon teint « olive pâle » selon ma mère paraît légèrement jaunâtre. Pas sain. C'est donc comme ça qu'elle me voit. Qu'elle nous voit.

— Monstres, crache-t-elle.

À cet instant, Lily explose. Elle approche son visage de celui de la fille.

— Mais tu crois parler à qui, exactement ? lui demande-t-elle.

Les souvenirs de la fille se modifient. Elle se revoit à une réunion des EDB, fascinée par les Frères Chasteté. Ethan déclare : « Il est de notre devoir de conduire nos amis vers la lumière. » La fille lève la main et demande : « Est-ce que ça doit forcément être nos *amis* ? » Ethan secoue la tête. « Non, ils n'ont pas nécessairement à l'être pour qu'on les conduise dans la lumière. »

Je me concentre davantage. Bientôt, j'entends les accords de *Firework*. Je vois des toilettes d'hôtel inondées. Elle était au Claringdon l'autre soir. Elle sait que nous aussi, et que nous sommes responsables du bazar.

Lily se rapproche davantage, et la fille écarquille les yeux de terreur. Lily O'Callaghan, la fille qui a mystérieusement disparu au début de l'année, et qui est tout aussi mystérieusement réapparue ensuite. Mystères qui n'ont été que renforcés par les histoires de magie et de tarot qui ont précédé son absence.

Ces gens-là nous prennent pour des pécheurs.

Non, ça va plus loin : ils nous prennent pour des *satanistes*.

Je sens que Lily meurt d'envie de la griller.

— Lily, je l'interpelle en la tirant par la manche. Non. Ce n'est

qu'une pauvre idiote.

— Pardon ? s'indigne la fille.

La peur est aussitôt remplacée par le dégoût sur ses traits. Se voyant en infériorité numérique, elle se précipite vers la porte, non sans jeter par-dessus son épaule :

— Au moins, moi je ne suis pas une sale catin du diable.

Le silence entre nous ne dure que quelques secondes, mais il est tellement dense que l'atmosphère en paraît presque humide.

Fiona est la première à reprendre la parole.

— Elle t'a traitée de catin du diable ? demande-t-elle tout bas.

Malgré tout, j'arrive à rire.

— Ouais, je crois que c'est ce qu'elle a dit.

— *Catin du diable*.

Un sourire se dessine sur ses lèvres.

— Ouais…, j'ajoute.

À présent, je ris à gorge déployée, avec le même bruit qu'un chat recrachant une boule de poils, à tel point que même Lily se met à rire.

— Maeve, tu es une catin du diable, pouffe-t-elle.

— Une *sale* catin du diable, je précise, toujours hilare. N'oublie pas le *sale*.

— Bon sang…, souffle Fiona, pliée en deux, les bras autour de la taille. Une *sale* catin du diable ?

— Une sale catin du diable !

Et c'est ainsi que se passe le reste de l'après-midi. Lily, Fiona et moi n'arrêtons pas de nous murmurer « sale catin du diable » les unes aux autres avant de rire. En cours de bio, je passe même un petit mot à Lily sur lequel est écrit *sale catin du diable*, et je constate avec la satisfaction la plus totale qu'elle sourit. Elle me répond par un petit dessin : une sorte de Jessica Rabbit hyper sexy avec des cornes sur la tête.

Je souris, et malgré le souci que représente cette fille qui nous déteste au point de ne pas hésiter à nous insulter en pleine salle de détente, je sens que quelque chose est en train de naître entre Lily et moi. Une vieille complicité qui renaît, plus précisément. Les deux filles bizarroïdes contre les gens normaux. Une dynamique qu'on maîtrise sur le bout des doigts.

Cette histoire continue de nous amuser jusqu'à la fin des cours, quand je vais ranger mes livres dans mon casier. Car sur la porte métallique, un message m'attend, écrit au marqueur.

ex. 22:18

Fiona et Lily lisent à leur tour, aussi perdues que moi.

— Tu as rendez-vous avec un ex à 22 h 18 ? demande Lily. Tu as un ex ?

Fiona passe un doigt sur le message.

— Je ne crois pas que ça veuille dire ex-copain, indique-t-elle. Je crois plutôt que ça désigne l'Exode. Exode, chapitre vingt-deux, verset dix-huit.

Il m'arrive d'oublier que, bien qu'athée, Fiona vient d'une famille un poil plus catholique que la mienne. Les Philippines sont un pays majoritairement catholique – comme l'Irlande, à une époque – alors comme elle le dit elle-même, Fi est « doublement catho ».

Elle sort son téléphone pour interroger Google. Son regard d'habitude pétillant de vie et d'humour se fait terne et étrange.

— Qu'est-ce que ça dit, Fi ?

— Euh…

Elle relit le passage pour être sûre de ne pas se tromper.

— « Tu ne laisseras point vivre la magicienne. »

16

Après l'école, je passe à Divination. J'ai une foule de choses à raconter à Nuala, puisque j'ai été privée de sortie si longtemps. Il semblerait que ma mère ait perdu l'envie de me surveiller, ce qui signifie que je suis officieusement relevée de ma peine.

Mais quand j'arrive à la boutique, Nuala n'est pas seule. Il y a là une grande et jeune femme noire, la vingtaine environ, très belle, avec qui Nuala parle au comptoir. Je comprends tout de suite qu'il ne s'agit pas d'une cliente. Ce n'est pas la première fois que je tombe sur Nuala en compagnie d'une vieille amie ou d'un spiritualiste célèbre mais, cette fois, je perçois entre elles quelque chose d'instantanément troublant, comme si un combat se déroulait ou s'apprêtait à commencer.

— Salut, je lance.

Et pour éviter que la femme me prenne pour une simple cliente, j'ajoute :

— Salut, *Nuala*.

La femme nous regarde tour à tour, les sourcils levés. Elle n'a pas l'air le moins du monde impressionnée.

— Fin', tu as dit que tu fermerais la boutique, dit-elle comme si c'était une condition *sine qua non* à sa présence ici.

Elle parle avec un léger accent européen que je ne saurais situer, mais tout de même un certain mépris dans la voix qui trahit la France.

Puis je me rappelle que Nuala a envoyé une lettre en France il y a quelques semaines. Cette femme en est manifestement la destinataire.

— Je sais, confirme Nuala en se massant les tempes. Maeve, ce n'est pas le bon moment. On ne pourrait pas… ?

— Si, bien sûr.

— Tout va bien ?

— Oui, oui, pas de souci. Et *toi*, ça va ?

Nuala fait le geste de chasser une mouche et dit :

— Oui, non, ça va. Nous avons une petite discussion privée, c'est tout.

— Extrêmement privée, renchérit la femme d'un ton qui signifie *Tu n'as donc aucune manière ?*

J'ai envie de la détester à cause de la façon dont elle me traite, mais sous son animosité je perçois une angoisse mêlée de méfiance et de tendresse. Ses ongles sont rongés à vif. Je tente de localiser son esprit et aperçois une lumière dorée et rose qui scintille à la fois d'espoir et de la peur d'être déçue. Mais je ne peux aller plus loin. Je ne vois ni ce qu'elle pense ni pourquoi elle le pense. Soudain, j'ai la tête brûlante et dans du coton.

— Je te présente Manon, déclare Nuala comme si elle s'excusait. Elle…

Manon lui lance un regard noir.

— Elle arrive de France, finit Nuala.

— Désolée, je réponds, ne sachant trop quoi dire d'autre.

— Tout va bien, Maeve, tu es sûre ? insiste Nuala. Tu n'as pas l'air dans ton assiette.

— Je vais bien, je la rassure en quittant Divination.

Sauf que je ne vais pas si bien que ça. Je m'en rends compte seulement après que Nuala m'en a fait la réflexion. Je me sens lourde et j'ai mal partout, comme si j'étais à l'étroit dans ma peau. Voilà que je me mets à frissonner sur le banc rouge de l'Abribus, ma tête brûlante appuyée contre le panneau de Plexiglas.

Quand je rentre, ma mère me jette un coup d'œil et sa colère s'envole aussitôt.

— Tu as l'air patraque, ma douce. Tu as la grippe ?

— Je sais pas ?

Sauf que ma réponse ressemble plutôt à « Jzé ba ? »

Ma mère me fait sauter les cours jusqu'au vendredi. Je ne me sens pas tellement mieux, mais elle affirme qu'il vaut mieux que j'y retourne une journée, puis que j'aie le week-end pour me reposer, afin de démarrer la semaine comme il faut après ça.

Le vendredi, donc, l'atmosphère est différente à Sainte-Bernadette, mais le changement est subtil. On a effacé le graffiti sur mon casier, et je

repère les flyers d'un club : les Filles du Futur, qui exhorte à S'ENGAGER SÉRIEUSEMENT POUR L'ABSTINENCE & LA PRÉVENTION. Mais ce n'est pas tout. Une raideur s'est emparée des élèves, une rigidité. Elles discutent moins, j'ai l'impression ; le brouhaha joyeux des couloirs – presque assourdissant d'habitude – ressemble davantage à un léger bourdonnement. Les visages aussi sont différents. Plus vitreux. Une sixième fait tomber un livre devant moi et, quand je le ramasse pour le lui rendre, elle marque un temps avant de l'attraper. Et ses doigts ratent le livre.

— Tu te sens bien ? je l'interroge.

La grippe qui m'a un peu sonnée aurait-elle aussi ralenti toutes ces filles ?

— Ta jupe, dit-elle comme si elle me distinguait enfin. Elle est extrêmement courte.

Elle dit ça comme si elle évoquait un mauvais rêve.

Je regarde ma jupe. Elle s'arrête juste au-dessus du genou. *Trop courte ?*

Est-ce que tout le monde a perdu la boule, pendant mon absence ?

À moins que l'atmosphère ne se dégrade depuis des semaines, et que je ne m'en aperçoive seulement maintenant parce que je m'en suis extraite quelques jours ?

— Tout est trop bizarre, je confie à Fiona, à midi. J'ai l'impression que les Enfants ont mis le grappin sur l'école d'une façon ou d'une autre.

Elle se cure les ongles à l'aide d'un scalpel chipé en salle d'arts plastiques.

— Mouais, je ne sais pas trop. Ces conneries-là sont toujours plus intenses dans les petites villes, non ? Quand tu vois le succès que ça a ici, tu sais tout ce que tu as besoin de savoir sur Kilbeg.

Je secoue la tête.

— Non, ça ne tient pas debout. Il y a autre chose, Fiona. Et tu le sais bien. Kilbeg a toujours été très progressiste.

Elle me fixe en plissant les yeux.

— Si tu es blanc, oui, je vois pourquoi tu peux penser ça.

Mon ventre se noue.

— Excuse-moi, je ne prétends pas que tout était parfait, mais c'était différent. Par exemple, tout le monde ou presque a voté pour le mariage gay et les droits reproductifs, non ?

Elle hausse les épaules.

— Ouais, je sais pas.

Je sors mon téléphone pour rechercher les chiffres.

— Voilà, regarde : proportionnellement, Kilbeg possède un des taux de « Oui » les plus élevés au référendum sur le mariage gay. Pareil en ce qui concerne le rejet du huitième amendement qui réduisait l'accès à l'avortement.

Je lui montre mon écran mais ça n'a pas l'air de la passionner.

— Attends le retour de bâton, dit-elle. Comme toujours. Regarde ce qui s'est passé en Amérique : d'abord Obama, ensuite Trump. C'est comme ça que ça se passe.

— Mais pas du tout.

Je me rends compte que ma voix part dans les aigus, remarque que Fiona cille, alors je m'efforce de retrouver mon calme.

— Bon d'accord, ça arrive parfois, mais là c'est autre chose. Le rôle des Enfants de Brigid, dont on *sait* qu'ils possèdent de la magie, et…

— En quoi ça me concerne, d'abord ? me coupe Fiona. Quelle importance, de savoir *pourquoi* les gens sont horribles ? Moi, tout ce qui m'intéresse c'est de me barrer d'ici. Et tu devrais en faire autant, Maeve.

Elle m'exaspère. On n'est pas obligé d'aimer l'endroit où on vit. Ni de le trouver parfait. Mais on devrait au moins vouloir le protéger, non ? Qu'est-ce qui se passera si tout le monde se tire ? Si tout le monde part vivre dans une grande ville ? Il n'existera bientôt plus que ces villes-là ?

Fiona continue de gratter sous ses ongles avec le scalpel, et soudain elle perce la peau. Le sang perle, elle l'observe avec intérêt. Mon estomac se retourne. Alors elle n'a pas arrêté. Elle cherche toujours les pires façons de tester son don.

— Pourquoi tu fais ça ?

Elle hausse les épaules.

— C'est intéressant.

Un silence s'installe. Et puis, au bord des larmes, j'explose :

— Ça ne t'est jamais venu à l'esprit que lorsque tu vivras à Dublin tu ne me verras presque plus ? Ni Lily ? Ni Roe ? Ni tes potes du théâtre ?

Fiona fronce les sourcils.

— Mais même si je restais je ne les verrais plus tellement, Roe et Lily. Elle veut s'installer à Galway, et lui il sera en tournée presque tout le temps.

Elle s'interrompt, enfonce un peu plus le scalpel.

— Et mes potes du théâtre, eux, ils sont tous plus âgés que moi et ils

me traitent… ils me traitent comme une gamine. J'en ai ma claque.

— Sérieux ? Pourquoi ?

— Ils ne me font jouer que des rôles d'enfant. Et même pas des bons. La seule personne pour qui j'accepterais de rester, c'est toi.

— Ouais.

Je fais semblant de bâiller pour qu'elle ne voie pas mes larmes.

— Ouais, t'as raison.

Pendant ma colle, ce jour-là, Heather me donne un livre à lire. Une antiquité dont le dos commence à moisir sous sa reliure de cuir brun. Je le prends délicatement, comme s'il risquait de se désagréger à tout moment.

— *Récits folkloriques de nos écoles*, je lis à voix haute sans trop savoir où elle veut en venir. Merci.

— En 1937, pour préserver le folklore irlandais, le gouvernement a demandé à tous les élèves du pays de consigner par écrit un récit que leur aurait raconté la personne la plus âgée dans leur entourage, m'explique Heather. Tout est là. Regarde donc la table des matières.

J'ouvre le livre. *Sorcières (140 occurrences), Sorcières-Lièvres (41 occurrences), Banshees (367 occurrences), Sirènes (311 occurrences)*. Je passe à la section Sorcières-Lièvres et lis à voix haute :

— *Cette vieille femme était censée être une sorcière, et elle pouvait se transformer en lièvre. Tous les ans, les chasseurs la débusquaient sans difficulté mais elle était très rapide et jamais ils ne parvenaient à l'attraper.*

— Cool, hein ?

— Ils leur ont donné ça comme *devoirs* ? À des *gosses* ?

Je regarde les pages qui défilent.

— J'hallucine. Ce livre doit être hyper rare !

— En effet, répond laconiquement Heather.

— Pourquoi… pourquoi est-ce que vous voulez que je le lise ?

Avec cette question, j'espère en apprendre un peu plus sur elle.

— Je me disais que… Voilà, l'Irlande possède une histoire riche, en matière de sorcières, n'est-ce pas ? Or, en tant que sorcière toi-même, il est de ton droit de la connaître. Cette histoire est la tienne, après tout.

J'étudie ses traits – veut-elle dire « adepte de la wicca » ou sorcière-*sorcière* ?

— Êtes-vous une sorcière ? je lui demande sans détour.

— Toutes les femmes le sont, d'une certaine manière.

— Oui, mais vous ?

Au lieu de répondre, elle me remet des brochures pour différentes formations.

— Tu pourrais t'inscrire à un cursus en production multimédia, indique-t-elle en désignant le dépliant d'un établissement technique. Audio, vidéo, tout ça.

Je jette un coup d'œil au document, sans toujours bien comprendre. Elle insiste :

— Tu aimes la musique, je me trompe ? Tu pourrais apprendre à la produire.

Mon visage s'illumine.

— Et produire Roe.

— Tout à fait, approuve Heather. Cela dit, je préfère t'avertir… Choisir ta voie professionnelle en fonction d'une histoire d'amour, c'est risqué.

Elle passe au coin cuisine pour nous refaire du thé, et j'en profite pour récupérer sur le présentoir mural une brochure sur le graphisme. Je ne connais pas bien mais ça me semble plutôt intéressant. La moisissure perce toujours à travers la peinture fraîche et dessine des taches noires un peu partout sur le mur.

Heather me rejoint et m'apprend qu'il me faudra au moins décrocher un B en arts plastiques si je veux faire du graphisme.

Je pousse un soupir puis bois une longue gorgée de camomille – je commence à y prendre goût, même si ça a la couleur de la pisse.

— C'est juste que j'ai l'impression d'avoir raté ma vie avant même qu'elle ait commencé, je reprends ensuite.

— Oh, Maeve. Quand tu parles comme ça, j'ai envie de te prendre dans mes bras. Tu as un avenir absolument gigantesque devant toi. Ce n'est pas grave si tu ne sais pas encore à quoi il ressemble. Tu peux très bien prendre une année de césure après tes examens, si tu le souhaites. Pour voyager, par exemple.

Je suis sidérée que personne ne me l'ait jamais suggéré.

— Hmm, je réponds avec un léger enthousiasme. Oui, bon… peut-être.

— Personnellement, c'est ce que j'ai fait de mieux dans ma vie.

— Et ça se passe comment, au juste ? Il faut… enfin, on achète juste un billet au hasard ?

Cette idée me fait peur. Je ne me sens pas capable de débarquer dans un pays étranger et de m'y faire instantanément des amis. Déjà que chez

moi et dans ma langue natale, j'ai du mal…

— Je peux me renseigner pour toi.

— Vous feriez ça ?

Elle acquiesce. Et là, pendant quelques minutes au moins, l'avenir me paraît un tout petit peu moins sombre.

L'école est déserte et il fait presque nuit quand ma colle s'achève. Je m'apprête à sortir par la grande porte quand je remarque que celle du bureau de sœur Assumpta est entrouverte, pour la première fois depuis belle lurette. La vieille religieuse s'y affaire et, dès que j'aperçois sa petite silhouette penchée, je réalise que je ne l'ai pas croisée depuis la rentrée. Elle passe de moins en moins de temps à l'école, ces dernières années, mais en général on l'aperçoit au moins une fois par semaine.

Je m'approche de son bureau et découvre qu'elle n'est pas seule. Quelqu'un est installé sur son canapé. J'avise un soulier de femme.

— Henrietta, dit sœur Assumpta. Vous ne pouvez pas me faire ça maintenant. Ni aux filles. Elles ont besoin de vous, notamment les terminales. Vous êtes leur professeure principale.

Un long soupir me parvient, suivi par la voix, reconnaissable entre mille, de Mlle Harris.

— Je sais, ma sœur, mais je ne pense pas pouvoir rester. Avec ce nouveau programme…

Ma première réaction est : Mlle Harris s'appelle Henrietta ? Ses parents l'ont appelée Henrietta Harris ?

— Moralement, c'est injustifiable, poursuit-elle. C'est toxique. D'ordinaire, je ne pense pas que les filles y accorderaient la moindre attention, mais le fait est que ça ne leur a pas échappé. Nombre d'entre elles semblent y croire dur comme fer.

Sœur Assumpta joint les mains, se frotte les pouces.

— Je n'ai pas eu mon mot à dire, indique-t-elle d'une voix lourde de regrets. Ce n'est pas du tout *mon* Dieu, pas du tout.

— Je sais, ma sœur. Je sais.

C'est à n'y rien comprendre. Si Mlle Harris n'approuve pas ce truc, et sœur Assumpta non plus, pourquoi l'autorisent-elles ?

J'entends Mlle Harris se lever, alors je bats en retraite, des questions plein la tête.

Le soir même, notre téléphone fixe sonne ; mes parents et moi en restons interdits. Personne n'appelle jamais sur cette ligne. Il m'arrive même d'oublier qu'on l'a. C'est mon père qui répond.

— Maeve, annonce-t-il ensuite. C'est une dame de l'école. Elle veut te parler.

Ma mère s'énerve déjà.

— Qu'est-ce que c'est, cette fois, Maeve ?

Je me fige – à mon avis, c'est au sujet de mon indiscrétion à la porte de sœur Assumpta. Mlle Harris va-t-elle vraiment me chercher pour ça ?

— J'en sais rien !

Mon père me passe le combiné. Je me prépare à affronter Mlle Harris, mais c'est en fait la voix douce de Mlle Banbury que j'entends.

— Maeve. Je suis navrée d'appeler chez toi. Mais j'ai besoin d'un service.

— De quoi s'agit-il ?

— Le livre que je t'ai prêté. Il me le faut. Le plus vite possible. Tu m'en vois désolée.

Et en effet, elle a l'air mal à l'aise.

— Une de mes amies en a besoin pour un cours à l'université. Apparemment, l'exemplaire que possède sa BU a été emprunté. Pourrais-tu me rapporter celui que tu as demain ?

— Mais demain on est samedi.

Une pause.

— Eh flûte. Bien sûr. Quelle idiote ! s'exclame Heather.

Nouvelle pause.

— Bon, je vais voir si ça ira pour lundi.

Je ne sais pas trop comment réagir. Elle a l'air paniquée. Mes parents m'observent toujours, anxieux d'apprendre si j'ai été renvoyée.

— On peut aussi se retrouver quelque part demain, je propose.

— Oh, Maeve, tu ferais ça ? réplique-t-elle d'une voix submergée de soulagement. Ce serait vraiment formidable.

Il s'avère que nous vivons à deux pas l'une de l'autre, alors je prévois de passer chez elle le lendemain. Je suis toujours privée de sortie, normalement, mais puisque ma mère a commencé à lâcher du lest, elle ne m'interdit plus que les activités de loisirs. Les courses et commissions en tout genre sont toujours acceptées.

— C'est très gentil à toi, Maeve, merci.

— Pas de problème, je réponds, un peu gênée. Au revoir.

Et je raccroche.

— Tu nous expliques ? demande maman, des soupçons plein la voix.

— Une prof m'a prêté un livre. Elle veut que je le lui rende.

— Oh ! s'exclame-t-elle en se radoucissant aussitôt. Très bien, dans ce cas.

Ce même soir, j'appelle Roe, à Dublin ; et ça sonne, ça sonne et ça sonne encore.

17

L'adresse que Heather m'a donnée correspond à une grande maison de style victorien, un peu comme la mienne, mais située au bord de la rivière, donc carrément hors de prix. Au moment de toquer à la porte, je me demande comment Heather peut se permettre de vivre ici avec un salaire de conseillère d'orientation. Son histoire d'aventurière-joaillière globe-trotteuse m'apparaît de moins en moins crédible. Peut-être qu'elle vient simplement d'une famille riche, et qu'elle avait les moyens de s'adonner à ces activités. Mes parents ne sont pas à plaindre, mais ils n'ont jamais caché qu'ils ne mettaient rien de côté pour leurs enfants une fois adultes. « Tout ce qu'on a, on le dépense », m'a dit un jour ma mère le plus sérieusement du monde.

Bref, je suis dans mes petits souliers quand je toque à la porte de Mlle Banbury. Et là, surprise, c'est une femme d'une petite quarantaine d'années qui vient m'ouvrir. Elle est en train de préparer trois jeunes enfants pour leurs activités du samedi matin – j'aperçois un tutu, un sac de piscine et un kimono – et m'explique très vite que Heather occupe le « pavillon du gardien » et que j'y accéderai par le portillon du jardin.

Je m'exécute, et me retrouve sur un petit sentier de pierre bordé de chèvrefeuille et de montbretia, par cette douce matinée d'octobre. Le sentier débouche sur un grand jardin sauvage bordé par les eaux scintillantes de la Beg. Sur l'autre berge se trouve la ville, la cathédrale, et si l'on plisse les yeux on peut apercevoir, au sommet de sa colline, Sainte-Bernadette.

J'aperçois immédiatement ce qui doit être le « pavillon ». C'est un petit cottage moderne construit en bordure du jardin, tout en bois foncé et panneaux solaires brillants. Je toque à la porte et, malgré la taille modeste du cottage, Heather met quelques minutes à répondre. Quand elle ouvre, elle est au téléphone.

— Salut, Maeve, lance-t-elle, un peu frustrée apparemment. Désolée, j'essaie de joindre mon satané fournisseur d'accès à Internet. Ils me font passer d'un robot à un autre. Mais entre, entre.

Je franchis donc le seuil tandis qu'elle garde son téléphone à l'oreille. Puis elle se retourne. J'entends la musique d'attente par le haut-parleur.

— Désolée, dit-elle encore. Tu veux bien te déchausser ? Son Altesse de la Grande Maison a des règles très strictes à ce sujet.

Je suis en sandales. Quand je les enlève, je me sens extrêmement gênée de me retrouver pieds nus chez une prof.

— Pourquoi est-ce que vous les appelez ?

— Oh, on ne capte rien du tout ici. Je dois me contenter de la ligne fixe, explique-t-elle en désignant son téléphone sans fil. L'âge de pierre, quoi.

Je sors mon portable. En effet, je n'ai pas Internet, et une seule barre de signal. Heather m'offre une tasse de camomille.

Ce cottage a beau n'être qu'une location, il ne pourrait pas plus lui correspondre. Les murs sont tapissés de livres, des plantes sont suspendues un peu partout et il y a des œuvres d'art appartenant à toutes sortes de cultures. Pas mal de peintures et d'objets qui ont l'air indiens, et d'autres sud-américains. Je profite qu'elle est au téléphone pour examiner une esquisse en noir et blanc d'une femme nue, puis je rougis en me disant que c'est peut-être elle.

Je reste seule quelques minutes dans son petit salon, et je commence à penser que je devrais laisser le livre sur la table basse et m'en aller. Je m'apprête à le sortir de mon sac quand elle me rejoint.

— J'ai raccroché, annonce-t-elle en haussant les épaules. La vie est trop courte pour la passer à parler à des robots.

— J'ai apporté le livre, je lui annonce en sortant l'ouvrage. Pour votre amie.

— Super, réplique Heather sans le regarder. Pose-le là.

— Où ça ?

— Où tu veux.

Elle se met à me parler du cottage, et du bon plan qu'elle a eu ; elle me raconte que les propriétaires le mettent sur Airbnb l'été, mais cherchent quelqu'un pour s'en occuper le reste de l'année.

— Et comme je suis un peu bricoleuse et touche-à-tout, ils m'ont accueillie à bras ouverts. Je ne paie que cinq cents euros par mois.

C'est la première fois qu'un adulte évoque cet aspect-là de sa vie avec moi de cette façon. Mes frères et sœurs compris. Eux parlent de loyer et d'augmentation sans jamais tellement préciser les montants ou le pourquoi du comment. Je hoche la tête tout en cherchant quelque chose à répondre qui fera plus adulte qu'élève.

— C'est magnifique, comme endroit. Et quelle affaire.

Elle acquiesce à son tour.

— Bon, je vais devoir vider les lieux d'ici l'été, mais ça me va. Je ne comptais pas rester.

— Vous irez où ?

— Au Japon.

— Au Japon ? Vous parlez japonais ?

— Non, concède-t-elle en haussant les épaules. Mais j'ai une amie qui travaille dans un musée à Tokyo, ils préparent une grosse expo l'an prochain sur les prêtres catholiques qui ont essayé de convertir les Japonais dans les années 1950. Ils cherchent quelqu'un qui s'y connaisse en catholicisme et en pierres pour établir leur catalogue.

— C'est tellement *cool* !

Ma voix se casse sur le mot « cool ». Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai brusquement envie de pleurer.

— Vous avez vraiment beaucoup d'amis, j'ajoute même si ça n'apporte pas grand-chose à la conversation.

Elle me dévisage, l'air un peu inquiète.

— Tu veux bien passer au jardin ?

Deux fauteuils en plastique nous attendent dehors, ainsi que deux transats de plage à rayures. Je m'affale sur l'un d'eux et me renverse de la tisane dessus.

— Oh là, attention ! s'exclame Heather. Ne bouge pas, je te ressers.

On s'installe, donc, et on prend le thé. Elle m'interroge sur ma famille. Mais ce ne sont pas des questions de prof, genre « qu'est-ce qu'ils font dans la vie ? ». Elle me demande quels rapports j'entretiens avec eux, et de qui je me sens la plus proche. Ensuite, elle m'interroge sur Lily.

— Tes frères et sœurs sont tous beaucoup plus grands, déclare-t-elle enfin. Je parie que Lily a dû être comme une sœur, pour toi. J'ai l'impression que c'est la seule personne de ton âge avec qui tu aies réellement passé du temps.

— Eh bien, il y avait quand même les élèves de l'école.

— Mais ils ne t'intéressaient pas tant que ça, je me trompe ?

— Non. Je suppose que non.

— Ça a dû être horrible, quand elle a disparu.

Je bois une gorgée de camomille.

— Oui, vraiment.

Le silence se fait ensuite, et mon regard se pose sur l'eau, devant moi. Le soleil me réchauffe le visage, et les derniers vestiges de ma grippe palpitent contre mon front et font pression entre mes yeux, en haut de l'arête de mon nez.

— C'est drôle, reprend Heather. Tu regardes toujours l'eau quand tu parles de Lily.

Je gigote sur ma chaise. C'est un commentaire plutôt étrange, d'autant que, jusqu'à présent, elle évitait soigneusement de parler de magie avec moi.

— Ah bon ? Je ne fais pas exprès.

Je ne tiens pas à révéler accidentellement que Lily et l'eau ne faisaient qu'une, à une certaine époque, alors je ferme les yeux, comme pour profiter du soleil. Cet instant de relâchement ravive ma grippe, et je me sens somnoler. Mes muscles fatigués et encore malades se détendent et les nœuds se défont. Mon corps est encore raide et revêche, comme s'il était furieux après moi d'être tombée malade, et il n'a pas retrouvé son tonus après avoir gardé le lit trois jours.

— Tu ne t'épanouis pas, au lycée, n'est-ce pas ?

Je rouvre les yeux.

— Pas vraiment, non.

Je me tourne vers elle.

— Parce que vous, si ? Ça ne doit pas vous plaire, ces histoires bizarres de chasteté qu'ils laissent entrer à Sainte-Bernadette.

Elle grimace.

— À qui le dis-tu. Quand j'ai signé, je ne l'ai pas vu venir.

— Et puis d'où ça sort, d'ailleurs ? j'insiste.

— D'après ce que j'ai cru comprendre, l'établissement a reçu une grosse somme du gouvernement, une sorte de subvention. Mais celle-ci était conditionnée à l'application de cette horreur de nouveau programme.

— Pourquoi ?

Elle rive son regard au mien.

— Tu le sais bien.

— Les Enfants ? Ils seraient… ils auraient des liens avec le *gouvernement* ?

— Le gouvernement a signé des contrats avec pas mal de groupes indépendants, notamment pour l'éducation. Les Enfants ne sont qu'un groupe parmi tant d'autres.

Je la dévisage, bouche bée.

— Enfin ce n'est pas juste. C'est trop *horrible*.

— Crois-moi, les gens ont commencé à se plaindre. Moi comprise.

Je marque une pause.

— Et vous ne faites *rien d'autre* ?

Heather ne répond pas, se contente d'indiquer qu'elle a saisi l'allusion par un hochement de tête quasi imperceptible. Elle tousse, s'éclaircit la voix.

— L'autre soir, avec Aaron, je reprends. Il est parti quand vous nous avez rejoints.

Elle ferme les yeux, se prélasse dans le calme doré de ce samedi matin.

— Est-ce qu'il a… peur de vous ?

— Non, il n'a pas peur de moi. Mais toi, tu devrais avoir peur de lui.

Je sens la panique monter en moi.

— Pourquoi ?

— Sois à l'écoute de ton corps. De tes sensations.

Les yeux toujours fermés, elle se dore au soleil comme un lézard sur une pierre. Le sommeil approche comme si j'étais un foulard de soie qu'on entortillerait entre ses doigts. Puis il s'enroule autour de moi, si frais et si doux, avec ses couleurs pastel apaisantes.

Le rêve est comme une photo que j'aurais trouvée dans un tiroir. Tout est conforme à la réalité et on a tous l'air plus jeunes.

On est assis là, tous les trois, à psalmodier dans une lumière piquetée d'or. Je me regarde en pleine conversation avec le vide ; un vide qui, à l'époque, ressemblait beaucoup à la Gouvernante. Je saisis le couteau et le tourne vers moi ; je vois alors Roe – ses cheveux tellement plus courts qu'aujourd'hui – se jeter sur moi, essayer de m'arracher le couteau. Il est bien trop fort pour moi. Puis il retourne l'arme contre lui-même. Il relève sa chemise. Fiona rouvre les yeux à cet instant précis, et je découvre ce que je n'ai pas pu voir ce soir-là : son regard empli de crainte, ses cris qui résonnent dans la nuit vide et sans lune.

Ensuite, le sang. Et après ça, le changement.

La lune se montre, nous aveugle tous les trois. Les eaux chaudes de la rivière vomissent un caillot humide, un caillot qui se révèle être une fille.

Je rouvre les yeux et l'air a fraîchi. Heather n'est plus assise sur sa chaise mais sous un arbre.

— Oh non, dit-elle d'une voix émue. Les pauvres bébés.

L'espace d'un court instant, je crois qu'elle parle de nous. Je me lève, la rejoins d'un pas lourd, et constate qu'elle s'adresse aux deux oisillons tombés d'un grand arbre. Leurs corps rouges sont parsemés de duvet gris et ils frissonnent. Heather a enfilé une paire de gants en caoutchouc et s'est perchée sur une chaise rapportée de la cuisine.

— Comme ça, leur mère ne sentira pas mon odeur sur eux, explique-t-elle en déposant délicatement les petits dans le nid.

— J'ai dormi longtemps ?

— Une heure.

— Une *heure* ?

Elle hausse les épaules, comme pour dire, *Bah, que voulais-tu que je fasse ?*

— Je dois partir.

— Ah, j'allais te dire, j'attends des amis pour le déjeuner, donc…

Son ton a légèrement changé, et je me sens mal à l'aise à l'imaginer scruter sa montre en se demandant quand cette ado daignera enfin se réveiller.

— Je suis vraiment désolée.

— Il n'y a pas de quoi, allons, répond Heather avec un sourire. C'est un simple repas de travail. Sur les prêtres envoyés au Japon.

— Ah, oui. Les prêtres au Japon.

Elle incline la tête, semble m'examiner sous un jour nouveau.

— Tu sais, je peux leur demander si j'ai le droit d'emmener une assistante. Ça te plairait, de passer l'été à Tokyo ?

J'éclate de rire, mais l'expression de son visage demeure impassible.

— Vous êtes sérieuse ?

On a évoqué – une fois – la possibilité de partir à l'étranger après le bac, mais je ne pensais pas qu'elle était sérieuse. Seulement qu'elle disait ça pour être sympa.

— Et pourquoi pas ? On peut demander, ça ne coûte rien.

Et là, dans ce jardin taché de soleil, tout semble possible. Je ne sais pas grand-chose du Japon mais Abbie connaissait-elle vraiment la

Belgique avant de s'y installer ? Tout à coup, je me vois sur un passage piéton bondé au milieu d'une Tokyo en Technicolor, avec en main un parapluie doté d'oreilles animales.

Tu es au courant, pour Maeve ? Elle est au Japon, en ce moment.

On regagne le cottage, l'herbe verte et douce chatouille mes pieds nus.

— Bien sûr, comme mon contrat de conseillère sera arrivé à son terme, tu ne serais plus mon élève, mais plutôt mon employée.

— Oui, bien sûr.

— Ce n'est pas gagné d'avance, hein, tempère Heather comme si elle regrettait de m'en avoir parlé avant d'avoir posé la question à son amie. Donc tu devrais peut-être garder ça pour toi tant qu'on n'a rien de concret.

— Promis, je lui assure, le visage rayonnant.

Je m'imagine déjà annoncer la nouvelle à Roe, Fiona et Lily, voir leurs réactions choquées. Je m'imagine vivre dans un endroit où personne ne me connaît, ni moi ni mes frères et sœurs, et rentrer à Kilbeg trois mois plus tard, les valises pleines d'adorables souvenirs.

Je rentre à pied, les yeux rivés sur mon téléphone, et m'efforce d'entretenir ce rêve d'une vie excitante, ne serait-ce que pour mon propre plaisir.

18

— Il faut que je te dise un truc, m'annonce Lily, lundi matin. Deux trucs, en fait.

On est dans le bus. La chaleur de samedi s'est transformée en humidité qui s'est maintenue tout dimanche pour finalement se déverser en pluie ce matin. De grosses gouttes chaudes martèlent la vitre. Je suis encore groggy, pas vraiment d'humeur à bavarder, et je ne suis pas sûre d'avoir la patience de supporter les déclarations obscures de Lily. J'ouvre mon agenda pour m'assurer que j'ai apporté les bons livres pour la journée.

— Je t'écoute.

Une carte tombe de mon agenda. Le Chariot. Tiens.

— L'air autour de toi ne bouge plus.

Je fixe la carte. Elle ne ressemble à aucun de mes jeux, mais comme Fiona et Lily en possèdent aussi, il arrive qu'ils se mélangent.

— De quoi ?

— L'air fait des vagues autour des gens, poursuit Lily. Tu sais, comme quand on regarde quelqu'un à travers un feu. Parfois, ils apparaissent même flous.

— Flous ?

Elle hoche la tête vigoureusement.

— Du coup, on peut avoir du mal à les distinguer. Mais toi, tu n'ondules pratiquement pas.

— Et Fiona ?

— Oh, c'est elle qui ondule le plus, affirme Lily en souriant. Mais elle, j'arrive toujours à la reconnaître.

— Et donc d'habitude, moi aussi « j'ondule ».

— Oui. Et ce n'est pas tout. Tes vagues à toi, elles sont légèrement colorées. Du jaune et du vert.

J'en reste sans voix. Il ne m'était jamais venu à l'idée que Lily puisse avoir une vision différente des choses, comme moi avec les lumières. Je me disais que son pouvoir était des plus basiques : elle voyait des choses, et elle les électrifiait. C'est la première fois qu'elle évoque l'électricité *intérieure* des gens.

— Mais aujourd'hui, il n'y a aucune ondulation ?

— Elles s'estompaient depuis quelque temps. Aujourd'hui, elles ont presque entièrement disparu.

Le bus s'arrête dans une secousse et on nous annonce par haut-parleur cinq minutes d'attente, le temps que le chauffeur se fasse remplacer.

Je m'intéresse de nouveau au Chariot, aux deux chevaux farouches qui conduisent un homme à sa destination. Plus j'observe cette lame, plus elle provoque chez moi une sensation étrange. Comme si je l'avais glissée dans mon agenda en guise de pense-bête, sauf que je ne peux pas me rappeler pourquoi. Comme une double sensation de déjà-vu. Et comme si ce n'était pas la première fois que cette carte du Chariot en particulier apparaissait, et qu'elle n'allait jamais cesser de ressortir.

— Et l'autre chose, c'est quoi ?

— L'autre chose, c'est que le type qui me suit est de retour.

— De retour ? Où ça ?

— Ici même. Dans ce bus.

J'inspecte les rangées. Il y a pas mal d'hommes.

— Lequel ?

— Celui du fond. Avec la chemise grise.

Je mets mon portable en mode portrait et on fait semblant de se prendre en selfie. J'incline l'appareil au-dessus de nous comme pour faire ressortir nos yeux quand, en réalité, j'épie l'arrière du bus. Et je prends quelques photos.

— Je crois que ça va être pas mal, j'annonce à voix haute.

Je fais défiler les clichés et le repère enfin.

Il n'est pas beaucoup plus âgé que nous et, à en juger par les vêtements qu'il porte, il a l'air de se rendre à un stage d'observation au bureau de son père. Chemise de flanelle grise, pantalon noir. Cheveux bruns. Je zoome. Il a le regard fatigué, les yeux écartés et légèrement globuleux, comme un crapaud. Sa lèvre supérieure est si fine qu'elle en est presque invisible.

— Et donc, ce n'est pas la première fois que tu le vois ? je demande,

un peu méfiante.

Si ça se trouve, il emprunte seulement le même bus que Lily.

— Et qu'il te suit ?

— Exact, affirme-t-elle. Il garde toujours ses distances. Il me suit quand je me rends à mes cours de musique. Il a arrêté quand tu t'es mise à faire la route avec moi. Mais il est de retour.

J'entends des pièces de monnaie qui tintent et, quand je lève les yeux, le nouveau chauffeur est là, un grand gaillard qui commence par accrocher le changeur de monnaie au distributeur de tickets. Il fait tomber ses clés, se penche pour les ramasser, et nos regards se croisent.

Du tréfonds de mon reste de grippe, je ressens comme un coup de poignard. Comme un signal d'alerte qui partirait de mes pieds et tenterait de remonter jusqu'à mon cerveau, mais se diluerait en route, encore et encore. Quelque chose qui veut m'avertir d'un *danger*.

— Lil, je murmure. Il faut qu'on descende.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Mais viens.

Le bus s'ébranle brusquement, puis cale. Un bébé se met à brailler. On accélère de nouveau, beaucoup trop vite, et les quelques personnes qui voyagent debout sont obligées de se retenir aux barres.

J'appuie sur le bouton « stop » et me lève.

— Mais on est super loin du lycée !

— Aucune importance, j'insiste en martelant encore le bouton.

Le bus ne laisse descendre personne à l'arrêt suivant. Ni à celui d'après.

On enfile les rues tandis que les passagers s'excitent sur le bouton « stop ». La clochette tinte toutes les trois secondes. À chaque arrêt, les gens qui attendent nous regardent passer, incrédules.

— Je ne suis même pas sûre que ce type sache conduire un bus, Lily !

— Chauffeur ! s'exclame un homme.

Il se dirige en titubant vers la cloison en verre pour aller toquer, puis il se met à insulter le chauffeur, dont je ne vois que le haut du crâne par le miroir situé au-dessus de sa cabine. Un seul passager ne semble pas affecté par toute cette activité : le Crapaud. Lui reste assis, immobile, dans sa chemise de flanelle grise.

Après quelques instants d'un « débat » houleux, le chauffeur ralentit enfin et s'arrête ; les portes s'ouvrent. Les passagers jouent des coudes

pour descendre, et Lily et moi nous retrouvons en queue de file.

Lorsque enfin tous les autres sont sur le trottoir, une sensation étrange m'engourdit les coudes et les genoux. Mes omoplates se pressent l'une contre l'autre, les muscles de mon dos semblent se plier tel un accordéon.

— Lily, je gémis d'une toute petite voix. *Lily*.

Je lève les yeux vers le miroir, par lequel le chauffeur me fixe à présent, pas le moins du monde gêné par mon malaise. Il m'a jeté un sort ou un enchantement qui m'empêche de bouger.

J'essaie de me défendre, d'opposer mon pouvoir au sien. Je cherche à voir sa lumière, à invoquer ma sensibilité, mais c'est comme si elle avait disparu. Mon esprit se vide ; mon corps est comprimé et me paraît étranger.

Le bus repart. Lily, le Crapaud et moi en sommes les trois seuls passagers.

Le Crapaud s'approche de nous en se tenant aux appuis-tête pour garder l'équilibre. Il s'installe ensuite sur l'un des strapontins, le corps tourné dans notre direction.

— Salut, les filles, dit-il enfin.

Je ne peux ni bouger ni parler. Les seules parties de mon corps qui fonctionnent normalement sont mon cerveau et mes yeux, alors je tâche d'enregistrer un maximum d'informations sur ce type. C'est peut-être ce qui me permet de remarquer qu'il porte quelque chose sous sa chemise grise, comme une combinaison de plongée mais en plus robuste. J'inspecte ses bras et constate que la combinaison recouvre son corps tout entier, et même ses mains.

— Comment allez-vous, ce matin, mademoiselle O'Callaghan ?

Je me concentre davantage. En tout cas, ce n'est pas moi qui l'intéresse ; je ne suis qu'une menace qu'il a neutralisée. Et soudain, la vérité m'apparaît : il ne porte pas une combinaison de plongée, c'est un ensemble en caoutchouc.

— Essayez donc, dit-il en plaçant une main gantée sur le genou de Lily. Vous devriez avoir du mal à m'électrocuter.

Je me rappelle l'épisode de l'hôtel et me demande s'il est venu nous punir. Après tout, quand Lily et moi avons uni nos forces, on a pu faire exploser la moitié des lampes de la salle de bal.

Lily observe cette main gantée et semble instantanément mesurer ce que cela implique. Ce type semble se réjouir d'avoir correctement jaugé

le pouvoir de Lily. En revanche, il a très mal estimé son caractère, alors que c'est bien sa personnalité, et non son pouvoir, qui la rend si spéciale.

Les yeux bleus de Lily s'écarquillent et, bien que privée de mon pouvoir, je devine que ce type l'effraie.

Elle lève les mains et les lui plaque sur la poitrine. L'une sur l'autre, comme si elle s'apprêtait à lui faire un massage cardiaque. Le type esquisse un sourire qui semble indiquer qu'il s'attendait à ce geste et s'y est préparé chez lui.

Mais Lily pousse de toutes ses forces, le projette au sol et se précipite sur lui. À califourchon sur son adversaire, elle n'a hélas aucune chance de le vaincre au corps à corps. Elle ne peut compter que sur l'effet de surprise. Le Crapaud tente de lui asséner des coups de poing mais Lily tient bon. Et soudain, sans même paraître l'avoir prémédité, elle le mord au cou. Je n'ai pas besoin de voir ce qu'elle fait pour deviner qu'elle l'a mordu au sang : les filaments bleus de son électricité courent dans les veines du type dont les doigts convulsent sous le choc.

Est-il mort ?

Est-ce que c'est important ?

Elle se relève et nos regards se rivent un instant l'un à l'autre et l'énormité de ce qu'elle vient de faire nous apparaît enfin. Il ne s'agit plus de faire exploser des lampes ou la tuyauterie d'un hôtel. Ni d'électrocuter accidentellement une pie. Ça, c'est de la violence. Contre *une personne*.

Lily crache par terre, sa salive teintée de sang.

Le Crapaud remue les bras. *Pas mort, donc.* Juste sonné.

Le bus hoquette de nouveau, le chauffeur donne des à-coups, accélère, cherche à nous faire peur, nous faire mal. Même si le Crapaud est neutralisé, nous sommes toujours coincées dans le véhicule.

— Tu peux bouger ?

J'ai les os encore pressés les uns contre les autres, les coudes collés aux hanches. Je tente de secouer la tête, mes mâchoires sont comme ligotées. J'arrive malgré tout à prononcer « non ».

— D'accord, fait Lily.

Elle empoigne aussitôt la rampe jaune. Une décharge en fait sauter le bouton rouge de demande d'arrêt, ne laissant qu'un nid de fumée. J'entends une série de *pop* et comprends que tous les autres boutons « stop » ont sauté eux aussi. D'un bout à l'autre du bus, les rampes sont

constellées de trous, telles des bouches jaunes édentées.

Chaque clochette se met à tinter à son propre rythme. *Ding ! Ding ! Ding !* Et dans la foulée, elles n'ont plus de jus. Les tintements s'allongent, s'étirent. *Driiiing. Driiiing. Driiiing.*

Le détecteur de fumée y joint bientôt ses *bip* stridents. Le chauffeur ne réagit pas, sans doute mobilise-t-il toute son énergie pour maintenir en place son sortilège. Ses mains restent cramponnées au volant.

Lily passe un bras sous mes épaules, me serre contre elle et m'entraîne vers les portes situées au milieu du bus.

— Accroche-toi, chuchote-t-elle. Je crois que j'ai une idée.

Elle fouille ensuite dans son sac et en extirpe une pomme.

— Bon sang, marmonne-t-elle en enserrant le fruit à deux mains. Bon, allez.

Sur ce, elle projette la pomme sur le pare-brise, juste devant le chauffeur. Et cette fois, il sursaute. Il freine et le sifflement familier nous parvient enfin des entrailles du véhicule.

Lily s'accroupit, une bouffée d'air déferle sur elle. Elle écarte les doigts. Une étincelle se forme sous sa paume et semble réagir au contact de l'air comprimé.

— Allez, l'encourage-t-elle d'une voix à peine audible par-dessus le vacarme. Allez !

L'étincelle est à présent grosse comme un œuf de poule. Le sifflement des freins, lui, a cessé.

— Maintenant, dit Lily.

Et je ne saurais dire si elle s'adresse à elle-même ou à moi. Aussitôt, elle projette l'œuf sur la porte du milieu, qui explose. On saute hors du bus et on atterrit sur les genoux, la peau meurtrie par le caoutchouc brûlant qui encadre la porte.

On suit du regard le bus qui s'éloigne comme si de rien n'était. Le véhicule disparaît au loin, lourde bête blessée qui ne prête plus la moindre attention à notre existence. Mes épaules se détendent peu à peu, je sens mon corps se libérer du sortilège à mesure que le bus s'éloigne.

Personne ne s'arrête pour le regarder partir, ni pour s'intéresser à notre sort ou à la porte arrachée par terre. Les gens passent en évitant les débris, le visage curieusement inexpressif.

— Tout va bien ? me demande Lily en s'époussetant. Heureusement que les vitres des bus sont faites d'un verre spécial qui n'éclate pas,

autrement on en aurait eu dans les yeux.

— Je ne…

Je cherche mes mots et tente de me réadapter au monde. Lily vient de nous sauver la vie. De *me* sauver la vie.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? Où nous emmenait ce type ?

Je passe ma langue sur mes dents ; ma bouche a un goût de ferraille.

— C'était lui ou moi, pas vrai ? m'interroge Lily.

Et pour la première fois depuis qu'elle est ressortie de la rivière, je note une légère hésitation dans sa voix.

— Oui, je réponds tandis que les sensations reviennent dans mes muscles. C'était lui ou toi.

Une voiture klaxonne en nous dépassant, et je réalise de quoi on doit avoir l'air : deux filles couchées par terre, au milieu des débris d'une porte de bus.

Je me relève tant bien que mal.

— Comment as-tu su quoi faire ? Tu contrôlais tellement bien la situation !

Elle me tend la main pour m'aider.

Je me tâte prudemment la tête et l'électricité statique me colle aux doigts.

— Tu as les cheveux en pétard, note Lily, confirmant mes soupçons. Tu veux que j'arrange ça ?

Je hoche la tête, et nous nous dirigeons vers un muret où s'asseoir. Lily me fait une tresse semblable à la longue natte qu'elle-même arbore. La peau me tire sur les tempes.

— Aïe, fais attention.

— Désolée.

Elle relâche un peu la pression.

Lorsqu'elle a terminé, elle enroule un élastique au bout de la tresse.

— Qu'est-ce qu'ils comptaient faire, d'après toi ?

— Aucune idée. Nous emmener quelque part ? Nous tuer ?

J'appuie mes paumes contre mes yeux, ma peau encore raide du sortilège.

— Mais qu'est-ce qu'ils veulent, au juste ?

Lily hausse les épaules et, faute de meilleure idée, on finit la route à pied.

19

Le coup du bus change tout, à mes yeux. Pour Lily aussi, peut-être. La frontière entre simples menaces et réalité physique a été franchie, ce qui, quelque part, nous radicalise davantage. Lily et moi marchons côte à côte, à la fois prédatrices et proies. Deux pensées simultanées nous animent :

On ne va plus se laisser faire

et

Jusqu'à quand va-t-on supporter ça ?

À midi, on raconte tout à Fiona en s'attendant à voir l'affaire relayée dans les médias. Pas les journaux nationaux, d'accord, mais au moins dans la presse locale et sur Twitter. On scrute les réseaux sociaux à la recherche de photos, d'articles, ou ne serait-ce que d'un communiqué des bus Éireann annonçant une perturbation du service. L'incident s'est produit sur une ligne très fréquentée. Une cinquantaine de personnes au moins ont dû être affectées, sans parler des gens qui ont dû voir passer le véhicule sans porte.

Mais c'est comme s'il ne s'était rien produit. Comme si on avait rêvé cette histoire.

— Maeve, m'interpelle Lily. Je pense à un nombre.

— Je ne suis pas trop d'humeur, là.

— Non, allez. Essaie.

Alors j'essaie. Je vide mon esprit. Je m'installe dans le noir et guette la couleur. Mais la couleur ne vient pas. Tout ce que je perçois, c'est une espèce de brume entre mon pouvoir et moi.

Je rouvre les yeux, terrifiée.

— Mon don est parti… Comment tu l'as su ?

— C'est ce que j'essayais de te dire. Les ondulations ont disparu. Je pense qu'elles correspondent à la magie. Je crois que c'est comme ça que

j'arrive à la voir.

Une vague de panique déferle en moi, je me sens redevenue proie.

— Non. Non. Donne-moi la main.

Lily hésite.

— On est à l'école, objecte-t-elle.

Je m'en fiche, j'ai trop peur.

— Ta main. Et regarde l'ampoule.

Fiona se mord la lèvre.

— Maeve, je ne suis pas sûre que…

Je saisis la main de Lily et me concentre sur les néons de la cantine, ceux qui crépitent et clignotent quand on les allume.

— Vas-y.

Je tente à nouveau de me frayer un chemin jusqu'à son énergie, et même si j'en distingue tout juste les contours quand je tiens sa main, je n'arrive pas à y immiscer mon esprit comme je l'ai fait au Claringdon.

Rien, hormis les étincelles qui crépitent dans la paume de Lily, rien. Je la lâche.

— Il est parti. Pour de bon.

À l'instant où je prononce ces mots, je sais qu'ils sont absolument vrais. Que j'ai à la racine même de mon être une sensation de creux immense, un écho vide qui se répète encore et encore. Depuis quand est-ce là ? Il y a des jours que je n'ai plus testé ma magie, depuis la grippe et la fatigue qui s'est ensuivie. Je remonte le fil de mes souvenirs. Quand ai-je utilisé ma magie pour la dernière fois ?

Sale catin du diable. Je m'en suis servie pour lire les pensées de la fille à qui les Enfants avaient complètement lavé le cerveau. Est-ce que cette simple lecture m'aurait infectée ?

— Nous devons voir Nuala.

Au même instant, je reçois un message de Roe. Le premier depuis avant-hier.

Je suis de retour !!! Je passe vous prendre toutes les 3 après les cours ? xx

Je monte à l'avant et enlace Roe, retrouve son odeur familière. Mon corps réclame son étreinte. Je l'ai appelé après le déjeuner, lui ai tout raconté : le bus, ma magie. Il n'a pas dit grand-chose. Seulement qu'il passerait nous prendre après les cours, et qu'on y réfléchirait tous ensemble.

— Tu n'as rien ? demande-t-il, le visage enfoui dans mes cheveux. Tu te sens bien ?

Je hoche la tête, mon front contre sa joue. Je blottis davantage mon visage contre lui. J'ai envie de crier avec toute la force et le soulagement que me donne la certitude d'être aimée.

Il me serre fort.

— Je t'aime, dit-il tout bas. Je t'aime et on va tirer tout ça au clair, d'accord ?

— D'accord.

Sur la banquette arrière, les filles ne disent rien. D'habitude, nos roucoulements les insupportent, mais cette fois elles sont encore tellement choquées par ce qui s'est passé ce matin qu'elles ne prennent même pas la peine de lever les yeux au ciel. J'enfouis ma tête dans son épaule tandis qu'il fait marche arrière.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? je gémis. Honnêtement, je… je ne sais même plus ce qui se passe.

— Vous croyez qu'ils cherchaient à se venger ? demande Fi. Pour ce qu'on a fait à leurs réunions ?

— Vous êtes sûres que c'étaient bien eux ? Les Enfants ? s'enquiert soudain Roe. Ça ne pourrait pas être, mettons… un très mauvais chauffeur de bus ?

On se tourne toutes les trois vers lui, croyant qu'il nous fait marcher. Mais bizarrement, Roe est on ne peut plus sérieux.

Alors je reprends calmement :

— Le truc, c'est qu'il m'arrive quelque chose de bizarre. À l'intérieur. Je me sens malade et épuisée en permanence. Et maintenant, ma magie a…

Je m'attends à ce que Roe me réconforte, qu'il me dise que tout va s'arranger. Mais il se contente de tambouriner le volant au rythme de ce qui passe à la radio.

Et quand on arrive devant Divination, on trouve porte close.

— Quoi ? s'écrie Fiona en regardant par la vitrine. Mais il n'est même pas dix-sept heures.

C'est étrange. Nuala ferme à dix-huit heures, y compris le dimanche. Je me demande si c'est lié à la visite de cette femme, l'autre jour, et finis par décréter que je n'ai plus le temps de faire des suppositions.

— Je vais l'appeler, j'annonce.

Lorsqu'elle me répond, elle nous invite aussitôt à passer, sans même

écouter ce que j'ai à dire.

— Venez, réclame-t-elle. Et faites vite.

On remonte donc en voiture en direction du domicile de Nuala, une maison de ville étonnamment normale dans les quartiers nord.

— Elle habite *ici* ? demande Roe d'une voix incrédule en se garant dans son allée. Je la voyais plutôt dans une espèce de vieille bicoque avec un toit de chaume.

Je ne suis allée chez Nuala qu'une seule fois. Elle m'y avait invitée afin de m'apprendre à jardiner, affirmant que si je cultivais mes propres herbes, ma magie s'en ressentirait. Je me suis très vite désintéressée de la leçon au profit de sa collection de jeux de tarot.

Elle nous ouvre la porte, vêtue de son « uniforme » habituel : pantalon bouffant et châle en soie.

— Tout le monde est là, annonce-t-elle au moment où nous franchissons le seuil. Asseyez-vous, je vais mettre l'eau à chauffer.

La cuisine est minuscule et chaleureuse, la table séparée du plan de travail par cinquante centimètres à peine. Cette pièce n'est pas faite pour accueillir cinq personnes, et Nuala doit récupérer un tabouret au salon et un autre dehors pour que chacun ait un siège. La table croule sous les documents jaunis, tous ou presque recouverts de lignes d'écriture manuscrite, avec des cristaux en guise de presse-papiers.

Lily se met à les consulter. Certaines de ces pages sont des parchemins, d'autres des feuilles arrachées à des carnets jaunes, d'autres des doubles pages ôtées du milieu d'un cahier d'enfant. Le tout a l'air trié par sujet. Des élastiques maintiennent les différentes liasses en place.

— Lil, siffle Roe. Arrête de fouiner. C'est malpoli.

— Ne t'inquiète pas, Roe, s'exclame Nuala en se faufilant entre nous pour poser un cake aux cerises sur la table. Toutes ces choses-là vous concernent directement.

Elle nous offre à chacun une tasse de thé et une bonne part de cake. Lily retire les cerises de la sienne et les place sur sa sous-tasse en porcelaine.

Nuala m'observe longuement.

— Tu t'es fait lier, dit-elle. Lily t'a sauvée.

— À quoi vous le voyez ?

— Il y a une lueur, un reste de magie qui n'est pas la tienne. Cela modifie ta couleur.

J'aimerais bien la presser davantage au sujet des couleurs. À force d'en voir une palette si large dans mon cerveau, il me tarde de les retrouver. Hélas, je n'ai pas le temps d'interroger Nuala, car Manon paraît à la porte, vêtue d'un long cardigan. Ses bras sont croisés et un foulard en soie est noué autour de sa tête.

— Oh ! glapit Fiona. Bonjour.

— Voici Manon, annonce Nuala d'une voix bien plus chaleureuse que lorsqu'elle me l'avait présentée.

L'intéressée remue tout doucement les doigts en guise de salutation, puis les repose sur son avant-bras.

— Manon est ma…

— Je suis sa fille, termine Manon.

Inutile de vouloir faire comme si de rien n'était. C'est trop énorme pour que nous saisissions pleinement ce que ça implique.

— Votre *quoi* ? je demande.

— Vous avez une *fille* ? (Fiona.)

— Depuis *quand* ? (Encore moi.)

— Vous ne vous ressemblez pas. (Lily.)

— Bonjour, dit Roe.

Visiblement nerveuse, Nuala évite le regard de Manon. Elle se demande certainement si celle-ci est vexée d'apprendre que sa mère n'a jamais mentionné son nom devant nous.

— Nous ne sommes pas vraiment proches, révèle Manon d'une voix détachée et teintée d'un léger accent français. Fin' est partie quand j'étais toute petite.

C'est étrange de l'entendre utiliser ce surnom pour sa mère. J'imagine que c'est le diminutif de Fionnuala. Mais je ne peux m'empêcher de me rappeler ce que signifie le mot *fin*, en français.

— Je ne pense pas que ce soit une représentation très juste des faits, rétorque sèchement Nuala.

— On ne va pas discuter de mon enfance devant ces étrangers, réplique Manon en tirant sur un fil qui dépasse de son cardigan.

Aucun de nous quatre ne sait où se mettre. Il y a trop de questions, trop de problèmes relationnels… et pas assez de place dans cette cuisine pour les contenir.

— J'ai fait appel à Manon car c'est une experte, déclare enfin Nuala. Ce qui se passe à Kilbeg n'a rien de normal et ne va pas guérir tout seul. Nous avons commencé à consulter mes archives, afin d'y trouver des

indices.

D'un geste vague, elle désigne les liasses maintenues par des élastiques. Ses « archives », donc.

Nuala s'assied ensuite, pose les mains sur ses documents, et ferme les yeux.

— Lorsque cette pauvre Heaven nous a quittés, j'ai abandonné l'école et suis partie voyager, raconte-t-elle. J'ai été serveuse dans tous les coins à touristes d'Europe, j'ai travaillé sur tous les bateaux de croisière d'ici au Pacifique Sud. Je ne connaissais rien à la magie jusqu'alors. Ça avait toujours été son domaine à elle et, vous savez, entre sœurs, quand l'une s'intéresse en premier à quelque chose, l'autre croit toujours qu'elle n'a pas le droit d'y toucher.

Elle rouvre les yeux et me regarde en face.

— Je voulais comprendre son geste, comment elle s'y était prise, comment elle l'avait réussi. J'avais trouvé un jour ses dessins de la Gouvernante et elle avait essayé de m'expliquer ce qu'étaient les sensibles mais… j'avais quinze ans.

Nuala nous regarde tour à tour comme si elle nous demandait pardon.

— Je ne voyais pas ce qu'elle avait en tête. Je ne comprenais pas ce qu'elle comptait faire pour nous débarrasser de notre père. Et ce uniquement pour nous protéger, ma mère et moi. Alors, à tort ou à raison, j'ai décidé de consacrer ma vie à tout ceci. Ce que vous avez sous les yeux, mes amours, c'est ma vie tout entière.

Manon soupire bruyamment, comme si elle regrettait que la vie entière de Nuala ne parle pas davantage d'elle. Elle se sert un verre d'eau au robinet.

Chaque liasse est étiquetée par un Post-it indiquant son contenu. On peut lire *Runes et esprits vengeurs (A-J)* et *Dieux : astuces, malice, destruction, etc.* Une liasse plus mince est consacrée aux *banshees*, celle sur les lièvres est bien plus épaisse. Je me rappelle le livre que Mlle Banbury m'a fait lire, et je me rends compte qu'il existe pas mal de similarités entre Nuala et Heather. Deux jeunes voyageuses qui s'intéressent à la magie.

— La magie de Maeve est en train de s'estomper, révèle Lily. On pense que les Enfants ont trouvé le moyen de la lui enlever.

À ces mots, Manon s'éloigne de l'évier et s'approche de moi. Elle jette un regard noir à Roe, qui se lève pour lui céder sa place à ma

droite, où elle s'installe.

Sitôt assise, Manon saisit ma main et appuie son pouce au creux de ma paume, puis l'enfonce.

— Regarde-moi, s'il te plaît, dit-elle.

Je lève les yeux, les siens me fixent. Ses iris sont d'un marron riche et profond, si foncé que je mets un temps à remarquer que ses pupilles se dilatent et se contractent rapidement. Pareilles à des taches d'encre, elles sont si grosses qu'on les dirait près de déborder pour consumer son visage tout entier, et l'instant d'après, elles reprennent la taille d'une tête d'épingle.

— Oui, déclare Manon avec gravité. Oui, elle a été liée. Mais surtout, on a fait d'elle le canal.

— Le *quoi* ?

— Tu es devenue le canal menant au puits, développe Manon comme si cela clarifiait tout.

— Je ne comprends pas…

Nuala récupère nos tasses.

— Bien, dit-elle en s'efforçant de masquer sa gêne sous un masque de pragmatisme. Il va nous falloir plus de thé, si on veut se lancer là-dedans. Maeve, tu te rappelles la fois où j'ai essayé de t'expliquer comment la magie opérait à Kilbeg, et comment fonctionnait ta sensibilité ?

Je hoche la tête.

— Le coup de la chaîne d'approvisionnement, oui.

— Eh bien cette chaîne, comme nous l'avons appelée, se trouve être le domaine d'étude de Manny. C'est pourquoi je l'ai fait venir. Je ne voulais pas évoquer des théories qui n'auraient fait que nous embrouiller les idées et nous égarer.

Roe fait une drôle de moue, comme s'il avait déjà l'impression qu'on était embrouillés et égarés.

Nuala se lève et remplit la bouilloire.

— Écoutons un peu ce que Manny a à dire.

Elle attend toutefois que tout le monde ait une nouvelle tasse de thé avant de laisser la parole à sa fille. Je bois une gorgée de la mienne. Le liquide est d'un rouge profond, la porcelaine ébréchée mais fine. À cet instant précis, j'ignore ce qui m'intrigue le plus : l'identité du père de Manon, ou ce que signifie un « puits » dans le présent contexte.

Manon se lance dans son explication.

— Je doute que vous compreniez tout de suite, dit-elle. Mais je vais tâcher d'être claire ?

L'intonation de sa voix monte à la fin de la phrase, comme si elle posait une question. J'ai du mal à savoir si elle attend ou non une réponse.

— Avez-vous déjà tiré de l'eau à un puits ?

On échange un regard. Cette fois, apparemment, on est censés répondre.

— Non, répond lentement Roe. Mais je crois que… qu'on maîtrise tous le concept.

— Le seau plonge, l'eau… sort, dit Fiona. C'est bien le principe… non ?

— Je vais vous demander de visualiser un puits, reprend Manon. Mais au fond, à la place de l'eau, imaginez qu'il y a… de la magie ? Appelez ça comme vous le voulez : la magie, l'énergie, le *ch'i*, le… le sang pur de l'univers.

On échange des regards perplexes. Surtout en entendant l'expression « sang de l'univers ».

— Des puits, il en existe partout dans le monde – bien plus, à mon sens, que les érudits n'en trouveront jamais.

De temps en temps, elle détourne le regard, comme si elle adressait ce discours au crépuscule, hors de la maison.

— Certains sont petits et peu profonds, poursuit-elle en faisant tourner la chaînette en or qu'elle porte au cou avec son pouce. D'autres sont grands et profonds.

Je crois voir où elle veut en venir.

— Cette histoire de magie de Kilbeg qui passait en moi pour ensuite se répandre dans le monde, je dis d'une voix lente. C'est ça qu'on appelle un puits ? Kilbeg est un puits ?

Nuala acquiesce puis remet à Fiona la liasse de documents intitulée *Puits*.

— On trouve beaucoup de petits puits en Amérique du Sud. Quelques-uns au moins aux Philippines, Fiona, intervient soudain Nuala, comme si elle avait lu l'info sur un sachet de chips. Une foule en Chine. Plus de cent disséminés à travers l'Europe continentale. Et une quantité disproportionnée, si l'on considère la superficie et la population de l'île, en Irlande.

Elle a prononcé le mot « Irlande » avec gravité, et je devine que c'est

le mot-clé de son discours.

— Quand vous dites « puits », vous ne parlez pas au sens propre, avance Fiona en feuilletant les documents. Genre, un puits avec une margelle en pierre et un seau.

— Non, en effet, dit sèchement Manon. Ce n'est pas une structure visible à l'œil nu, du moins pas dans cette réalité-ci. Mais si vous savez ce que vous cherchez, alors vous savez quand vous vous trouvez en présence d'un puits.

— Mais comment ?

— Il peut s'agir du phénomène des statues mobiles, dit Nuala. D'un groupe de femmes qui ont toutes des jumeaux. De maisons où les objets n'arrêtent pas de disparaître, y compris ton propre manteau, que tu es pourtant sûre d'avoir posé *là*. Certaines cultures savent mieux reconnaître ces choses que d'autres. La plupart les expliquent par la religion, et c'est très bien, très sain, si vous êtes d'accord avec ces croyances.

Au ton de sa voix, on comprend qu'elle-même ne l'est pas.

— Donc, d'après vous…, je reprends en réfléchissant à voix haute. Il existe un grand puits à Kilbeg ? Sous Kilbeg ?

— Je n'en ai jamais eu la certitude. Ç'a toujours été un… enfin c'est une des nombreuses théories qui tentent d'expliquer ce qui se passe dans cette ville. Alors quand j'ai appris pour vos dons, et pour ces grands malades d'Enfants de Brigid… j'ai décidé d'écrire à Manny, en France. Elle étudie exclusivement les puits.

— Avec son… avec ton père ? demande Fiona.

— Le point commun à tous les puits, ce sont les sensibles, indique Manon sans relever cette question indiscrète. J'ai cru comprendre que tu en étais une ?

Tous les regards se tournent vers moi, et soudain je ne sais plus où me mettre.

— Oui.

— Tu représentes déjà le canal par lequel la magie pénètre dans le monde. Tu l'attires naturellement. Mais si on tente de te transformer en… en super-canal en extrayant toute la magie du puits en une fois, cela draine à la fois le puits et toi-même.

— Et comme vous êtes tous reliés à ce puits, vous êtes tous en danger, ajoute Nuala avec un sourire penaud. Cela explique sans doute pourquoi cet homme suivait Lily. Roe et Fiona aussi sont probablement

sous surveillance. Ils veulent évaluer votre puissance, de façon à mesurer ce qu'ils ont à gagner.

— Ma mère m'a appris que tu avais invoqué un esprit vengeur, révèle Manon. Un esprit vengeur ? C'est bien ça ? Et que, ensuite tu l'as de nouveau banni ?

— La Gouvernante, oui, c'est ça, je confirme.

— As-tu déjà entendu l'expression… (Elle marque une pause.) « Quand tu attrapes un gros poisson, tu fais un gros trou dans ton filet ? »

— Non.

Et aussitôt je pense : *POISSON MALADE GARE À TOI*.

— Je pense que Kilbeg est installée sur ce puits depuis longtemps. Sans que personne n'ait remarqué quoi que ce soit, peut-être. Mais quand tu as invoqué ton esprit vengeur, et quand tu l'as battu, cela n'a fait qu'évaser l'ouverture du puits. Tu comprends ? Comme un gouffre qui s'élargirait encore et encore.

— Des puits et des gouffres, répète Fiona, dubitative.

— C'est une métaphore, nuance Nuala.

— Deux, en fait, corrige Roe, un peu blasé. Une pour le puits et une pour le gouffre.

Manon a l'air légèrement vexée. Elle reprend son explication d'un ton cassant.

— La magie aime être utilisée à petites doses, par les personnes qu'elle a choisies. Plus vous utilisez la magie, plus il y en a, et plus les gens sont avides de se l'approprier.

Nuala remplit une troisième fois nos tasses de thé brûlant. Roe plonge un regard perplexe dans la sienne. À quoi peut-il bien penser ?

— S'il y a un puits quelque part, il y a forcément un sensible à proximité, capable de puiser la magie, poursuit Manon. Et si l'on peut puiser en Maeve, alors on peut aussi la vider de toute sa magie.

— Comment ça, *si on puise en moi* ? je m'écrie d'une voix stridente.

— Je pense qu'Aaron a voulu te donner trois chances de devenir un canal de ton plein gré, Maeve, dit Nuala en posant une main sur mon épaule. Et comme tu as refusé, il a décidé – enfin, les Enfants et lui ont décidé – de faire de toi un canal de force. C'est ce qui t'a rendue malade. Et ce qui explique que ta magie s'estompe. Toute cette matière passe à travers toi comme de l'eau et, ce faisant, lessive ton essence même.

— Aaron.

J'ai prononcé son prénom avec légèreté, stupéfaite par toutes ces nouvelles informations. J'ai l'impression que les parois de mon crâne s'écartent afin de leur faire de la place. Et tout à coup, les paroles de Heather me reviennent. *Tu devrais avoir peur de lui. Sois à l'écoute de ton corps. De tes sensations.*

— Je crois qu'il… Je crois que c'est ce qui m'a rendue malade, oui. Je crois que c'est lui, Aaron, qui draine ma magie.

Nuala hoche la tête.

— Ça se tient. Il a une connexion personnelle avec toi. Il sait comment tu fonctionnes.

— Je le vois en rêve, ces derniers temps, j'avoue enfin.

Tous les regards se braquent sur moi.

— Enfin, pas des rêves *intéressants* non plus. Je l'accompagne pendant qu'il fait ses courses, par exemple.

Nuala fronce les sourcils.

— Ce qui indique peut-être qu'il a laissé comme une empreinte sur ta conscience. Si c'est bien lui qui te draine.

— Ce que je ne comprends pas, intervient Fiona, le front elle aussi plissé, c'est qu'ils s'embêtent avec ces conneries de puritanisme homophobe si ce qu'ils veulent *vraiment*, c'est puiser la magie de Kilbeg.

Manon et Nuala échangent un regard, à mi-chemin entre connaissance appuyée et inquiétude profonde. Et, pour la première fois, je vois une mère et sa fille.

— Ça fait peut-être beaucoup d'infos à digérer en une fois, estime Manon. C'est un domaine d'étude extrêmement compliqué.

— Tu n'as qu'à nous donner la version courte, demande Roe avec une brusquerie qui ne lui ressemble pas.

Manon soupire.

— Soit.

Elle lâche sa chaînette, qui retombe sous ses vêtements, puis elle croise les mains sur la table, devant nous. Ses ongles sont de parfaits ovales parfaitement limés, recouverts d'un vernis transparent. La dernière fois que je les ai vus, ils étaient complètement rongés. Elle doit guérir très vite.

— Donc, chacun d'entre vous possède une certaine dose de magie, c'est bien ça ?

Elle nous observe tour à tour, comme si elle attendait qu'on la contredise.

— Que vous l'ayez héritée, méritée, ou *achetée*…

À ces mots, Nuala tique presque imperceptiblement.

Manon, elle, scrute ses mains avec une attitude presque coupable.

Fiona et moi échangeons un regard et nos lèvres s'ouvrent pour dire « Quoi ? » sans émettre aucun son.

— Eh bien, tous les six, nous possédons un pouvoir. Mais quelque part, le reste de la population aussi. Qu'il s'agisse de libre arbitre, de connaissance, de savoir prendre une décision, de faire preuve d'esprit critique… Tout cela relève de la magie. C'est ce qui donne toute leur puissance aux sortilèges : non pas les paroles elles-mêmes, mais la concentration et la conscience qu'on y met. Vous me suivez ?

Je hoche la tête. C'est ce que Nuala essayait de m'expliquer, mais j'étais trop distraite pour l'écouter. Cette fois, je comprends. Le succès de tous les sortilèges que j'ai pu prononcer ne reposait pas sur ce qui sortait de ma bouche, mais sur le lien qui unissait ces paroles à une part profonde et secrète de mon être. Une part que je peux toucher mais jamais voir complètement.

— Lorsqu'un puits est vidé de sa magie, les gens… se ramollissent. Ils deviennent comme de l'argile. On peut les manipuler à loisir, les contrôler, car ils sont désormais privés de cette substance, de cette magie qu'on leur a retirée.

— C'est pour ça que tout le monde se comporte de façon si étrange ! je m'exclame.

Et cette découverte me met presque en joie. Cela n'a rien à voir avec le fait que Kilbeg soit une « petite ville » endormie.

Roe et Fiona s'interrogent du regard, comme s'ils n'y croyaient pas vraiment. Et tout à coup, je me rappelle que j'ai une preuve.

— Ça n'explique toujours pas pourquoi ils adhèrent autant à ces discours conservateurs, si tout ce qui les intéresse, c'est la magie, observe Fiona.

— Ils travaillent peut-être pour un autre personnage qui cherche à accaparer la magie, estime Nuala. À moins que cela serve uniquement de diversion. Monter les gens les uns contre les autres pour accumuler du pouvoir sans être dérangé, c'est très efficace. Des empires se sont bâtis sur moins que ça.

Roe n'écoute plus. Il regarde son téléphone. Je lui donne un petit coup de coude et lui fais comprendre d'un regard que c'est impoli.

— Cela ne fera qu'empirer tant que cela durera, affirme Manon.

Aussi nous devons tendre un piège à Aaron et lier son pouvoir. Le plus tôt sera le mieux.

Nuala approuve d'un hochement de tête.

— Lier Aaron, permettre à Maeve de retrouver son pouvoir, et ensuite, quand nous serons tous en confiance… nous nous débarrasserons d'eux. Pour de bon.

— Désolée si je passe pour une idiote, mais c'est quoi, un lien ? je demande, penaude.

— Un genre très ancien de sortilège. Probablement un des plus anciens. Il permet d'empêcher une personne de faire du mal en ligotant sa volonté. C'est un procédé extrêmement puissant qui, utilisé pour les mauvaises raisons, se révèle très dangereux. Mais si nous parvenons à lier la volonté d'Aaron, alors nous l'empêcherons de te drainer davantage.

Les paroles de Heather tournent en boucle dans ma tête comme un disque rayé.

Tu devrais avoir peur de lui. Sois à l'écoute de ton corps.

— Et Heather Banbury ? Elle aussi fait partie de tout ça.

Je leur raconte notre conversation de samedi, la subvention que Sainte-Bernadette a reçue des Enfants, et Nuala ouvre de grands yeux inquiets.

— Tout se tient, affirme-t-elle. Nous savons qu'ils ont de l'argent et des réseaux. Et s'ils s'intéressent à la magie, ils vont forcément vouloir mettre la main sur une école fréquentée par trois jeunes sorcières.

Elle pousse un soupir, long et appuyé, comme si elle n'en revenait pas de se retrouver dans cette situation.

— Observe-la encore un peu, et quand tu seras prête, amène-la-nous. Tous les pouvoirs sont bons à prendre.

— Mais ne lui adresse pas la parole à l'école, ajoute Manon sur un ton d'avertissement. Les murs ont des oreilles.

20

Tandis que nous réfléchissons au moyen de lier Aaron, Nuala prépare des amulettes de protection : elle coud des sachets en cuir à la lueur d'une lampe extensible qui semble avoir été installée dans sa cuisine pour cette seule raison. Manon se rend utile en émincant des herbes fraîches et des fleurs à l'aide d'un grand couteau, avec des gestes aussi rapides et méthodiques que mon père lorsqu'il coupe des champignons en dés. Elle verse le tout dans un mortier puis broie l'ensemble au pilon, non sans avoir ôté son cardigan pour être libre de ses mouvements.

— Pour lier Aaron, nous devons nous procurer quelque chose qui lui appartienne, explique Nuala. Quelque chose de personnel.

— Quoi, par exemple ? je demande.

— Des cheveux, des dents.

— Des *dents* ?

— Et si je nous offrais des pizzas ? propose soudain Roe. Je peux aller chez Dunnes et acheter des surgelées.

Je le regarde, perplexe. Il enfile déjà son blouson et demande à Nuala si elle a besoin de quelque chose.

— Ce n'est pas franchement le meilleur moment, je commente en essayant de camoufler mon agacement.

Roe m'embrasse sur la tête en sortant. Il fait tinter ses clés.

— Je reviens vite.

— Ou une écharpe, reprend Nuala d'un ton désinvolte. N'importe quoi fera l'affaire, Maeve.

— Et moi, alors, comment ils ont fait pour me lier ? Ils ont récupéré un truc qui m'appartient ?

— Probablement.

Lily retire un long cheveu foncé de son pull.

— Des cheveux, à tous les coups. C'est comme si tu *muais* en permanence.

Nuala fait un geste en direction de Fiona et moi.

— Les filles, allez donc nous cueillir des feuilles de laurier pour vos amulettes. Ça devrait faire l'affaire, le temps que nous liions Aaron – du moins je l'espère.

Manon passe alors au salon, et en revient avec un vanity-case rose qui semble dater des années 1960. Fiona lâche involontairement un petit « Oh ! » d'envie.

Elle observe ensuite Manon qui ouvre le vanity et révèle un assortiment de fioles marron. Quand Manon capte son regard, elle lui sourit.

— Moins de cent millilitres chacune, indique-t-elle d'un ton espiègle. Ce n'est pas à moi que Ryanair fera les poches.

Fiona part d'un rire un peu bête, et je lui donne un coup de coude.

— Tu viens, on va cueillir le laurier.

— Vos manteaux, nous lance Nuala.

Et on fait bien de se couvrir car dès qu'on met le pied dehors, nous sommes agressées par un vent glacial.

— La vache ! je m'exclame en retenant mon souffle. L'hiver approche, hein ?

On tape des pieds sous l'éclairage du porche et on contemple le jardin de Nuala. Celui-ci est environ trois fois plus vaste que sa maison. Il serpente à l'infini, s'effile et monte en pente raide jusqu'à un poulailler branlant.

— Rappelle-moi à quoi ça ressemble, déjà, des feuilles de laurier ?

— Laisse-moi googliser ça.

On part ensuite à la recherche du laurier et, plus on s'éloigne de la maison, plus on ose discuter de ce qui vient de se passer dans la cuisine.

— Donc j'imagine que toi non plus tu ne savais pas qu'elle avait une fille, commence Fiona.

— Elle ne m'en avait carrément *jamais* parlé. Pour être honnête, elle ne m'a jamais tellement parlé de sa vie privée, hormis deux ou trois trucs à propos d'Heaven.

— Je ne pense pas qu'elles soient en bons termes, estime Fi en braquant l'écran de son portable sur des buissons vert foncé afin de les examiner. Ça n'a pas dû être simple, pour elle, de l'appeler, ni pour Manon de venir de France. Elle a quel âge, d'après toi ?

— Aucune idée. La vingtaine ?

Fiona reste un moment silencieuse, puis arrache une poignée de feuilles.

— C'est ça ?

Je renifle.

— Non, ça sent trop… la pomme. Le laurier sent un peu plus le moisi, je crois. Mais c'est la même forme, par contre.

On suit la pente du jardin qui monte dans le noir. J'ai un peu de mal à respirer. Fi me soutient par le bras.

— Tu te sens mal ?

— Non, je lui réponds dans un souffle. Ça… ça va passer.

Il me semble qu'on ne s'est pas retrouvées seule à seule depuis une éternité. Depuis la fois où elle a essayé de me préparer pour une évaluation où j'ai fini par tricher, en fait. Et on n'en a jamais vraiment discuté. On a seulement… tourné la page. Je pensais que c'était du passé mais, depuis, tous nos échanges ou presque tournent autour de ce désaccord fondamental : Kilbeg contre Dublin. Ou plutôt, Kilbeg contre le reste du monde.

Mais ici, sur la terre humide et froide du jardin de Nuala, après Manon et ses histoires de puits, j'ai l'impression qu'on est en territoire neutre pour la première fois depuis des semaines.

— Tu… comment ça va, toi ? On n'a jamais vraiment parlé de… de tout ça, je dis en faisant un petit geste de la main dans le vide.

On arrive devant une serre aux carreaux maculés de condensation. Fiona essaie de regarder à travers les planches du toit, perchée sur des dalles de pierre abandonnées là.

— Tu crois que les lauriers seront là-dedans ?

— Non, elle nous l'aurait dit. Mais sinon… tu le fais toujours, Fi ?

L'écran de son téléphone s'éteint et, pendant un court instant, je ne sais plus où elle est, un peu comme si elle avait disparu dans le noir d'encre de cette nuit d'octobre. Puis sa voix me parvient.

— Je fais toujours quoi ?

— La… les mutilations ?

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Parce que je m'inquiète. Rallume ton écran.

Elle ne dit rien, ne fait rien, alors je sors mon téléphone. Le temps que j'allume ma torche, Fiona s'éloigne déjà sur la pente.

— Pas si vite !

— Tu crois que je suis comme ces filles, c'est ça ?

— Hein ?

— Ces filles à *problèmes*.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Ce n'est pas du tout la même chose, insiste-t-elle sans se retourner, les mains fourrées dans ses poches.

— Ce n'est pas parce que tu peux te guérir que tu dois…

— Il n'y a pas que ça, me coupe-t-elle. Je te le répète, c'est différent. Tout est différent. Les gens n'attendent pas les mêmes choses de moi que des autres.

— Fiona, assieds-toi.

Elle s'assied. Dans l'herbe, alors que je voulais plutôt dire « trouvons-nous un banc ou une planche ». Je m'installe à côté d'elle, frissonne au contact de l'humidité.

— Je ne cherche pas à te juger, Fi. Je veux juste comprendre ce qui se passe. J'ai l'impression qu'on ne se parle plus depuis des siècles.

Elle cale ses genoux sous son menton.

— On ne devrait même pas en parler, estime-t-elle. C'est débile. Surtout que, pendant ce temps, le sort du monde est en train de se décider dans la cuisine.

— Tout est lié, j'affirme en haussant les épaules. Toi, Lil, Roe… vous êtes le monde, quelque part. Le mien, en tout cas.

— On croit toujours que lorsqu'il va se produire des événements vraiment dangereux, on réagira de façon héroïque, dit-elle d'un ton méditatif. Eh bien on se trompe. Le monde entier pourrait être à feu et à sang, que… qu'on resterait là à se regarder le nombril.

— Mais toi, tu te comportes de façon héroïque. Tu te souviens du rituel ? Tu nous as sauvé la vie. Tu as stoppé l'hémorragie.

Elle hausse de nouveau les épaules.

— Tu sais quelle a été ma première pensée ?

— Dis-moi.

Elle appuie une joue sur ses genoux pour me regarder en face.

— Ma première pensée a été : « J'hallucine qu'ils m'aient exclue de leur pacte de suicide. »

Et là, on éclate de rire en réalisant pour la centième fois qu'on a des vies de dingues, et que la seule chose qui les rend supportables, c'est le fait qu'on soit ensemble.

Je meurs d'envie de l'interroger davantage. Pourquoi se fait-elle du

mal, pourquoi pense-t-elle que c'est sans importance ? Et est-ce vraiment si important, d'ailleurs ?

Fiona se met à creuser par terre avec un bout de bois.

— Je vais arrêter, annonce-t-elle soudain.

— Quoi ?

— Arrêter de… de faire ce que tu sais. De *me* faire ce que tu sais.

— Te couper ?

— Ne le dis pas comme *ça*.

— Comme quoi ?

— Comme si j'étais une de ces filles.

— Les filles à problèmes.

— Oui.

Silence. Elle se relève.

— Allons chercher le laurier.

On reprend notre marche et des caquètements nous parviennent du poulailler – notre arrivée dérange les poules. À l'écart des lumières de la ville, on distingue mieux la lune et les étoiles – leurs plumes luisent doucement sous leur lueur argentée.

— Regarde, s'extasie Fiona. Elles sont pas magnifiques ?

Elle passe les doigts à travers le grillage, claque la langue pour les attirer. Puis elle colle son visage contre le grillage, comme pour mettre les poules au défi de lui arracher le nez.

— Elle en dit quoi, ta mère, que tu sois devenue végétarienne ?

— Elle déteste. Elle trouve que je suis prétentieuse, elle croit que je rejette carrément les Philippines.

— Ah quand même.

— Quand même. Elle ne supporte pas que je veuille partir. Elle me fait la tête depuis la rentrée. Je n'ai même pas le droit de parler de Trinity à la maison.

Je me rappelle tout à coup la douleur que j'ai lue sur son visage la fois où j'ai dit qu'elle était parfaite, et que, en général, tout allait bien pour elle. Et pourquoi ne l'aurais-je pas pensé ? Avec elle, tout paraît toujours si facile. Je comprends alors que la seule chose que Fiona ne sache pas faire à la perfection, c'est être imparfaite. Elle veut qu'on sache qu'elle a des défauts, mais elle ne supporte pas de les assumer.

Parce que Fiona n'est pas parfaite. C'est une fille comme les autres.

Avec des problèmes.

On finit par trouver le laurier, puis on fait demi-tour.

— Tu en penses quoi… de tous ces trucs que Nuala et Manon nous ont dits ? je demande. Enfin, ça explique pas mal de choses, non ?

— Quoi, par exemple ?

— Le succès dingue des Enfants de Brigid, pour commencer. Ça se tient, je trouve. Plus on retire de la magie, moins les gens arrivent à penser par eux-mêmes.

Fiona ne semble pas convaincue.

— Je ne sais pas. Ça me paraît un peu simpliste.

— Tu penses que Nuala et Manon nous mentent ?

— Qu'elles mentent ? Non.

Fiona regarde ses baskets, à présent maculées de boue.

— Bon, c'est une théorie, c'est vrai. Une théorie plutôt bien ficelée.

La lumière de la cuisine se rapproche, Fiona inspire à fond, comme pour profiter d'un dernier moment d'honnêteté.

— Si ça se trouve, c'est la magie de Kilbeg qui rend les gens odieux. Ou alors, ça vient juste d'eux.

— À moins que ce ne soit les deux ?

Elle hausse les épaules.

— Viens, on rentre.

À l'intérieur, Roe est déjà revenu avec les pizzas. On observe par la fenêtre, comme si on regardait une émission sur les gens qu'on aime le plus. Nuala essaie de lui donner un billet pour les courses, mais il refuse. Elle l'embrasse sur la joue. Lily sort les pizzas de leurs cartons, découpe les sachets en plastique, puis écarte les pepperoni surgelés sur un seul côté de chaque pizza. Secrètement adorable, à sa façon.

Quand on pousse la porte, Roe est en plein débat avec Nuala.

— Mais est-ce qu'on est sûrs que ce… que cette histoire de puits soit *la bonne* ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? je l'interroge, craignant qu'il doute autant que Fiona.

— J'ai éliminé pas mal d'autres pistes, Roe, affirme Nuala. Ça fait des semaines que j'épluche mes archives.

— *Vos archives*.

Il a prononcé ces mots avec quelque chose d'étrange dans la voix, quelque chose qui ne lui ressemble pas du tout. Comme si *archives* était un mot bien trop prestigieux et important pour désigner un vulgaire tas de papiers retenus par des élastiques.

Un silence gênant s'installe dans la cuisine, uniquement rompu par

les bruits que fait Lily en ouvrant le four et y disposant les pizzas.

— Écoute, reprend Nuala d'une voix douce. Vous avez tous au minimum besoin d'amulettes de protection. Et Aaron doit être arrêté. Maeve, tu penses réussir à te procurer quelque chose qui lui appartienne ?

— Je vais essayer, je réponds mollement, sans trop comprendre comment mes amis ont pu devenir aussi cyniques.

Leur attitude me coupe un peu dans mon élan, à vrai dire.

— S'il vous plaît, intervient Manon.

Elle a composé des petits tas d'herbes ciselées si finement qu'on dirait des pyramides de poussière.

— J'étudie ces questions depuis longtemps et…

— Oui mais qui es-tu, au juste ? l'interrompt Fiona avec une grossièreté qui me sidère.

Fiona, cette fille toujours si polie et appréciée par tout le monde.

Manon la dévisage, l'étudie. Je peux presque sentir le corps de Fi se contracter sous l'intensité de son regard, son poids se reporter sur ses talons.

— Ça fait beaucoup d'informations à digérer, répète Manon. Prenez votre temps.

Toujours face au four, Lily regarde nos reflets dans la paroi de chrome noir brillante.

Le repas terminé, l'atmosphère se détend un peu, même si je perçois encore quelque chose d'étrange émanant de Roe et Fiona. Comme s'ils restaient à l'écart, pas physiquement mais mentalement.

Manon et Nuala terminent les amulettes, puis nous les remettent avec cérémonie.

— Fiona, mon Taureau puissant : nous avons utilisé de l'essence de cuivre, du chèvrefeuille et du thym. Comme le Taureau gouverne la gorge, nous y avons ajouté un cou de poule broyé.

Fiona écarquille les yeux.

— Non. Vous me faites marcher.

Nuala poursuit comme si de rien n'était.

— Pour Roe, mon Gémeaux si vif : de la lavande, des élytres de papillon et de l'olive sauvage.

— Le cou d'une de vos poules ? insiste Fiona.

— Merci, Nuala, dit Roe en passant son amulette.

— Lily, la Poissons visionnaire !

Nuala est lancée, à présent, ses yeux gris sont écarquillés d'excitation. Je repense au commentaire qu'a fait Manon tout à l'heure, sur la magie achetée. Nuala a toujours dit qu'elle ne possédait aucune magie, mais lorsque le vent l'enveloppe et que ses yeux deviennent argent, je comprends que quelque chose de profond et d'avisé vit en elle. Une chose si sauvage et si puissante qu'elle m'effraie.

— Jasmin, foie de morue et *plumbum candidum*.

Elle claque des doigts dans ma direction et précise :

— C'est de l'étain.

Enfin, elle me remet mon amulette, mélange de piment et de plumes.

— Je ne veux pas porter un cou de poule, déclare Fiona.

— Sans oublier les indispensables, ajoute vivement Nuala. Cheveux, sachets de thé usagés.

— *Nos* cheveux ? demande Roe.

Et je note que Lily elle-même semble choquée.

— Mais comment vous les avez récupérés ? insiste Roe.

— Disons qu'il est bon d'avoir ces choses-là en réserve. Oh, ne fais donc pas cette tête. Il fallait bien que mes talents de pickpocket servent à quelque chose.

Quelque chose a changé, chez Nuala. Comme si elle s'était enfin autorisée à tomber un masque, un masque que je n'avais jamais eu conscience de voir sur elle.

Manon griffonne sur du papier cuisson, elle barre des mots et recommence. Elle débouche ensuite une de ses fioles marron et nous demande de nous avancer.

— Le signe de la déesse. Pour le sortilège.

— Quel sortilège ?

— Disons plutôt un pacte, nuance Manon tout en me traçant le fameux signe sur le front.

— Nous promettons au puits que nous le protégerons, mais nous demandons aussi au puits de Kilbeg de nous protéger de ceux qui menacent nos vies. Nous présentons nos arguments au puits.

Elle se redresse et déchire le papier cuisson en bandelettes qu'elle nous remet à chacun.

— C'est un petit poème tout simple, annonce-t-elle, presque gênée. Mais il devrait faire l'affaire.

Roe et Fiona échangent un coup d'œil. Et là, au milieu des croûtes de pizzas, nous nous levons, joignons les mains et psalmodions avec cette

Française dont nous ne savons rien.

Le puits est grand et sans fin
Chaque jour nous y puisons
Le puits est vieux et sans âge
Ni toi ni moi ne le possédons

Nous répétons ces vers plusieurs fois puis Nuala modifie les paroles.

Le puits est sous notre protection
Nous en sommes les gardiens
Le puits appartient à Kilbeg seule
Il nous protège de ta main

Si on m'avait dit, il y a un an, que mes amis et moi posséderions des pouvoirs magiques avant d'avoir terminé le lycée, je ne l'aurais pas cru. Mais si j'y avais réfléchi, voici ce que j'aurais imaginé : des boules de feu, des vieux grimoires, des amulettes ensorcelées et une certitude sereine qui guiderait nos moindres faits et gestes. On saurait toujours quoi faire ; on obéirait à des écritures antiques qui nous montreraient le chemin. Mais je n'aurais jamais pu prédire ce qu'on est en train de vivre.

Dans la voiture, en rentrant, je me sens au cœur d'un sortilège qui a échoué. Parce que la moitié des occupants de cette voiture ne croyaient pas réellement à ce qu'ils faisaient, et qu'ils y croient de moins en moins à mesure que nous nous éloignons de chez Nuala.

21

Le trajet du retour est étrange. Fiona reste dubitative quant à la théorie du puits et ne cesse de revenir à ce qu'elle croit être les questions centrales de la soirée : qui est Manon et quand, au juste, Nuala a-t-elle eu un enfant ?

— Pourquoi ne nous a-t-elle rien dit jusque-là ? s'interroge-t-elle tout haut. Et pourquoi est-ce qu'elle nous en parle maintenant ?

— Parce que cette fille est une experte de ce qui nous arrive, rappelle Lily. Une experte des puits.

Je me tourne pour lui faire face.

— Lil, toi, tu comprends cette théorie, pas vrai ? Tu crois Manon, n'est-ce pas ?

Une pause.

— Je trouve que ça se tient, déclare-t-elle ensuite.

— Je pense pareil.

— C'est l'impression que j'ai eue quand j'étais la rivière, poursuit-elle, le visage collé à la vitre froide et éclaboussée de pluie. Comme s'il y avait quelque chose sous moi. Un truc qui vibrait…

Roe soupire profondément et active les essuie-glaces.

Un silence s'abat sur nous quatre, uniquement rompu par les crépitements sourds d'une pluie timide. Je n'arrête pas de penser à ce qui arrive à ma magie. Au sentiment que je ne suis qu'un jouet entre les mains des Enfants, cette organisation pour qui les gens ne sont que des outils leur permettant d'arriver à leurs fins. Qui était le chauffeur du bus ? Et les Frères Chasteté ? Et le mec aux yeux de crapaud ? Je repense à l'autre abrutie, au lycée. Sont-ils tous de simples intermédiaires dans une quête de pouvoir et, si oui, qu'en retirent-ils ?

Combien parmi eux savent même ce qui se passe ?

Roe dépose Fiona en premier, puis Lily.

— Je ramène Maeve et je rentre, annonce-t-il à sa sœur.

Lily hoche la tête puis file en courant, son manteau placé au-dessus de sa tête.

Trois minutes plus tard, on se gare devant chez moi. Je bascule sur Roe, m'assieds sur ses cuisses, pose ma tête sur sa poitrine.

— Tu te sens comment ? murmure-t-il dans mes cheveux.

Son souffle est tiède, son cou sent la chaleur, la lavande, et mon chez-moi.

— Bizarre, je lui réponds, les battements de son cœur contre mon oreille. L'idée qu'Aaron me… me pique des trucs sans que je m'en aperçoive. C'est…

— Non, je voulais dire, ta grippe.

Je lève la tête, interloquée.

— Ma grippe, ça va, je réplique. Elle est en train de passer.

— Bien.

Un silence s'installe entre nous, ainsi qu'un léger froid.

— Tu peux monter le chauffage ?

— Le truc est cassé.

Là, franchement je suis perdue.

— Et tu ne peux pas le… ?

Il me regarde, sans paraître comprendre.

— Le… réparer ? je termine.

— Oh. Ça.

Mais il ne répare pas le chauffage. Il ne fait rien, d'ailleurs. On reste assis là, notre douce intimité douillette envolée, et je n'éprouve que raideur et tension.

— Et Dublin, c'était comment ? je lui demande finalement. On ne s'est pratiquement pas parlé durant ton séjour.

Le sourire lui revient, sa voix se fait plus légère.

— Honnêtement, c'était génial. J'ai hâte de te faire écouter nos titres. Honor est une productrice incroyable. Elle m'a appris des exercices pour protéger ma voix quand on enchaîne les prises. C'est fou de penser que j'étais là à hurler dans le micro en espérant que ça donnerait quelque chose.

— C'est super.

Je souris et me rends compte que c'est la première fois de la soirée que Roe s'implique autant dans une conversation. Comme si Dublin et la musique étaient sa seule réalité désormais, ce qui compte réellement – et

pas ces délires de puits avec sa copine encore au lycée.

— Ton don, il t'aide ? Quand tu enregistres, je veux dire.

Il m'adresse un drôle de regard.

— Euh… C'est vrai que j'ai pas mal de talent…

— Non.

Cette fois, je lui rends son drôle de regard.

— Ton… ton don, tu sais ? Parler aux machines, tout ça.

Roe ne dit rien et se contente de caresser mes cheveux comme si j'étais un chat.

— Il faut que j'y aille, annonce-t-il. J'ai été invité à une soirée à Westcross.

— Tu sors ?

— Ouais, lâche-t-il en bâillant. J'ai besoin d'un verre, après tout ça.

Je me raidis.

— Waouh.

— Quoi ?

— Rien, mais c'est dingue que tu puisses aller en soirée après ce qu'on vient d'entendre.

— Sérieux…

Il se passe les mains dans les cheveux, qui lui arrivent presque aux épaules maintenant. Le vernis violet vif de ses ongles scintille comme des pierres précieuses à travers la pénombre.

— Et moi je trouve ça dingue que tu t'inquiètes parce que je vais à une soirée. Je t'y emmènerais bien, si tu avais le droit de sortir.

Je le dévisage.

— Rien de tout ça n'a réellement d'importance à tes yeux, hein ?

— Je ne sais pas, Maeve, grommelle-t-il. Je trouve ça un peu… dur à avaler.

Il se met à tripoter son amulette pendue à son cou.

— Je déteste ce truc.

— Ils me pompent ma magie, je m'exclame. Je le sais. Je sais que c'est vrai, et que la même chose arrive à… à tout le monde.

Il se gratte là où le cordon en cuir frotte sa clavicule tout en pestant.

— Je sais que Nuala veut bien faire, mais pardon…

— Roe ! Tu m'écoutes oui ou non ?

— Mais oui, proteste-t-il d'une voix épuisée.

— C'est ça.

Pourquoi ne le reconnais-je plus, brusquement ? Je ne saisis pas bien

ce qui se passe, ni comment ça a pu arriver si vite. Ensuite, il soupire, et je suis sûre qu'il va s'excuser pour son attitude.

— Tu sais, je me suis inscrit à un cours de psycho. Il me fallait vingt crédits dans une matière non littéraire, et c'est celui que j'ai pris.

— OK, je réponds, surprise qu'il choisisse ce moment pour me parler de son parcours universitaire.

— On a parlé du stress post-traumatique. Des stratégies d'adaptation.

— OK.

— Et donc… après tout ce qu'on a subi, avec Lily. Sa disparition. On n'a jamais… cherché à se faire aider, à suivre une thérapie ou quelque chose comme ça.

— Non. Parce que ça reviendrait à faire comme si c'était une tentative de suicide, alors que pas du tout.

Il crispe ses mains autour du volant et ses doigts blanchissent. Il pose son front un court instant sur le volant, comme si cette discussion le fatiguait, même si c'est lui qui l'a commencée.

— Alors qu'on sait… que ça faisait partie du *rituel*. Pas vrai ?

Je n'en reviens pas d'avoir à le rappeler.

— Il arrive que certaines personnes se créent des scénarios. En réaction à un traumatisme.

Je crois rêver.

— D'après toi, c'est ce qu'on a fait ? je proteste, sous le choc. Tu penses que tout ça n'est qu'une gigantesque stratégie d'adaptation ? Que Nuala et sa fille… jouent le jeu, va savoir pourquoi ?

Je me rappelle sa plaisanterie bizarre de tout à l'heure, quand il est passé nous chercher au lycée, et qu'il nous a dit que le cauchemar de ce matin était peut-être seulement la faute d'un chauffard.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Roe ? À quoi tu penses, au juste ?

— Je pense… Je pense que ma sœur a disparu pendant un mois et qu'ensuite elle est réapparue, différente.

Sa voix est calme, à présent ; si calme et tranquille que c'en est terrifiant.

— Je pense qu'on a failli se tuer en manipulant des couteaux.

Je ne sais même pas quoi répondre.

— D'accord.

— Et je pense qu'on n'a pu compter que sur nous-mêmes, ainsi que… que sur la gérante d'une boutique de magie. Et que, si ça se trouve, on est restés entre nous tout l'été, à jouer à ces jeux sans queue ni tête sur

le court de tennis, juste pour se réadapter.

— Roe… qu'est-ce que tu racontes ?

Je sens la panique monter dans ma poitrine, ainsi que la sensation que tout ce qui se trouve autour de moi est faux, comme un décor de théâtre.

— Tu penses que j'ai inventé ma télépathie ?

— Mais tu ne sais pas lire dans les pensées, n'est-ce pas ?

— Non, plus maintenant, non.

La frustration me coupe le souffle, tant j'ai conscience que mon explication paraît nulle. Roe me donne l'impression d'avoir perdu la tête.

— À cause du puits qui se vide, j'ajoute.

— Ou bien parce que tu n'as plus besoin de ce scénario. Parce qu'on a créé tout ça pour se sentir forts à une époque où on se sentait impuissants, et…

— Roe, enfin !

— Et maintenant… c'est terminé.

Tout à coup, je me rappelle la fois où je lui ai recommandé d'oublier les conneries qu'Alice lui avait dites, avant son départ pour Dublin.

Tu vas t'éclater comme jamais, dans un milieu d'une créativité folle, plein de gens brillants qui te feront oublier tout ça.

— Roe… Je ne pense pas que ce soit moi qui sois traumatisée. Je pense… je crois que cette horrible femme du Claringdon t'a peut-être chamboulé et que… que tu l'as oubliée, mais que tu as oublié tout le reste aussi.

Il ne me laisse même pas terminer.

— Je dois me concentrer sur la tournée, c'est tout.

Il m'adresse alors un regard peiné – ses yeux sont à la fois sombres et brillants.

— Il ne me reste que quelques jours à passer chez moi avant qu'on commence. C'est vraiment important pour le groupe, Maeve, et je sais que ce n'est pas facile à vivre pour toi mais…

Je hoche la tête lentement, tout en me demandant ce qui a bien pu se passer, et quoi faire pour y remédier.

— Je ferais mieux d'y aller.

Je voudrais éviter de fondre en larmes et de le faire culpabiliser davantage.

— Maeve, non. Reste, qu'on puisse encore parler. Mais… pas de

magie, d'accord ?

On reste assis là en silence. Je m'apprête à reprendre la parole quand il me coupe :

— C'est fait, annonce-t-il. J'ai modifié mon prénom. Officiellement.

— Roe !

Je n'arrive pas à croire qu'il ne me le dise que maintenant. En même temps, au vu de nos sujets de conversation du jour, je vois mal quand il aurait pu le faire. Il doit penser qu'on lui a un peu volé la vedette.

— Où ça ? À Dublin ?

— Avec Miel et Honor comme témoins, ajoute-t-il, timide. On a trinqué au champagne, après.

Je souris et, là encore, je tente de ravaler mes larmes. J'aurais cru qu'il m'associerait à son changement de prénom. C'est ce qui était prévu, en tout cas. Mais je comprends qu'il l'ait fait avec Honor et Miel qui ont l'âge requis pour être témoins. Voilà encore une partie de la vie de Roe dont je suis exclue, un autre souvenir heureux sans moi – moi la relique vivante des souvenirs malheureux.

— Ça me fait tellement plaisir pour toi !

Et je suis sincère, mais dans ma bouche, les mots sonnent raides et faux.

— Bon, je dois partir.

Il n'est pas dupe.

— Mae, reste.

Mais je viens de basculer dans la nuit glacée d'octobre, et le vent pique déjà mes yeux humides.

— La tournée démarre la semaine prochaine, c'est ça ? je lui demande.

— Dimanche prochain, oui.

— C'est peut-être mieux si on ne se voit pas d'ici là.

Ce que je ne pense absolument pas.

— Ou tant que tu ne te rappelles pas ce qui nous est arrivé, ce qui *nous arrive* depuis près d'un an.

— Je t'appelle demain, dit-il sans toutefois me regarder.

Il garde les yeux rivés sur le volant.

— Prends du miel et du jus de citron, pour ta grippe.

— Ressaisis-toi, Roe.

Et je claque la portière.

Assise sur mon lit, je blottis mon oreiller contre mon ventre. Les couvertures moelleuses et l'odeur de lessive ont quelque chose de rassurant, de réel, et de solide – tout ce que Roe n'est plus vraiment.

À force de ne trouver aucune réponse en scrutant le plafond, je finis par appeler Fiona.

Elle décroche immédiatement.

— Yo.

— Fi, qu'est-ce qui nous est arrivé ?

— Quoi ?

— En février. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Attends, Maeve, tu veux que je te rappelle le truc dont on n'arrête littéralement pas de parler ?

— Oui. S'il te plaît.

Je tire sur mes lacets pour enlever mes chaussures pendant qu'elle commence.

— Lily a disparu parce que tu as invoqué la carte de la Gouvernante. La situation a dégénéré et on a ramené Lily grâce à un rituel.

— Et après ça ?

J'ôte une première chaussure et perçois un léger bruit de carton quand elle tombe par terre. Je baisse les yeux et découvre une carte de tarot collée à la semelle.

— Hein ?

— J'ai dit, « et après ça » ?

Je ramasse la carte. Le cinq de denier. Deux mendiants couverts de bandages qui passent devant la porte d'une église en s'appuyant à une canne. Cette lame est censée représenter la charité et le fait d'accepter de l'aide.

— Ben, euh… on a reçu des pouvoirs étranges.

— Bon, je fais en lâchant un soupir de soulagement. Parfait.

— Mais… pourquoi tu me demandes ça ?

— Je pense… que Roe est en train de vivre une autre version de ce que moi je vis. Il est en train de… d'oublier. D'oublier ce qui s'est produit.

— Je ne te suis pas.

Je me ronge une petite peau au bord de l'ongle en grimaçant. Je regarde de nouveau le cinq de denier, retourne la carte. Elle ne

représente pas toujours la charité et le fait d'accepter de l'aide, bien sûr. Elle possède une autre signification. Elle peut désigner l'exclusion.

— Il m'a dit que tout ça n'était qu'une réaction au traumatisme causé par la disparition de Lily.

— Pardon ? Qu'est-ce que tu entends par *tout ça* ?

— On inventerait des trucs. Comme si tout l'été, sur le court de tennis, on avait fait semblant parce qu'on avait besoin de se sentir puissants. Comme si on avait tous morflé cet hiver et qu'il aurait fallu qu'on se fasse suivre.

Silence à l'autre bout de la ligne.

— Bon, on aurait peut-être dû.

Je ne sais pas quoi répondre. Parce que Fiona a probablement besoin de parler à quelqu'un pour de vrai.

— J'ai besoin de dormir, reprend-elle, soudain gênée. Ça va, toi ?

— Oui.

Mensonge. Je tourne et retourne la carte. Je ne pense pas qu'elle fasse partie d'un de mes jeux.

— À demain. Bonne nuit.

Et je m'endors, la carte sur la poitrine.

22

Quand je me réveille, il est si tôt qu'il fait noir dehors. Le cinq de denier repose toujours sur ma poitrine, à l'envers sur mon sternum, signe que je suis restée immobile dans mon sommeil. Comme un cadavre.

Je cherche mes habits à tâtons en m'efforçant de me rappeler mon rêve. Aaron y apparaissait encore, j'assistais en spectatrice à de nouveaux moments banals de son existence déprimante.

Cette fois, il retirait de l'argent à un distributeur. La machine lui répétait qu'il avait dépassé sa limite quotidienne, alors il allait retirer cent euros supplémentaires à une autre.

J'examine ensuite la carte de tarot, les deux mendiants devant une église. *OK, Crésus*, je songe. *Toi, c'est clair que tu n'attends pas qu'on te fasse l'aumône.*

Lily et moi ne prenons plus le risque d'aller à l'école en bus et on fait à pied les quarante-cinq minutes de trajet qui nous séparent du lycée.

— Hé, m'interpelle Lily.

Elle a sorti ses affaires d'hiver. Doc Martens bleu clair, jean bleu, parka bleu marine. Elle s'est fait deux longues nattes. On marche d'un pas lourd, sans dire grand-chose, jusqu'à ce que je ne puisse plus me retenir.

— Est-ce que Roe t'a parlé de… de ce qu'il pense de tout ça ?

Pour la première fois depuis son retour de la rivière, je lis l'inquiétude sur ses traits. Ces derniers mois, son expression ne trahissait en général que la confusion, l'indignation pure et la réflexion muette. Là, c'est autre chose. Comme une angoisse. Et pour la première fois depuis bien longtemps, Lily ressemble à une adolescente.

— Un peu, répond-elle d'une voix hésitante. Je crois que… que tout est en train de changer, pour lui.

— Oui, je confirme, soulagée qu'elle aussi l'ait remarqué.

Je lui raconte la fois où j'ai conseillé à Roe d'oublier, avant qu'il parte à Dublin.

Elle ouvre de grands yeux, ses iris bleus si pâles et clairs qu'on voudrait les boire. Elle lève ensuite la tête, comme si elle négociait avec le ciel.

— C'est peut-être ça, observe-t-elle, nerveuse. Ou peut-être un effet du puits.

— Tu penses ? Est-ce que tu le vois flou ?

— En quelque sorte. Mais pas tant que ça. Je n'y avais pas fait attention, je crois, mais c'est peut-être parce que tes ondulations à toi sautaient aux yeux. Va savoir. J'ai pensé à des trucs, Maeve.

Elle m'observe d'un air si sérieux, l'incarnation de la gravité, que j'en rirais si on n'était pas en train de parler de Roe.

— Dis-moi.

— Quand la fille de Nuala disait que les gens se ramollissent quand on vide un puits, elle parlait des personnes… des personnes normales. Je ne crois pas qu'elle sache si ça affecte aussi les gens comme nous. Et notre façon de penser.

— Les non-normaux ?

— Voilà. Si ça se trouve… J'en sais rien, mais comme Roe est plus âgé que nous et comme il a déménagé, peut-être que… Enfin tu vois, il est plus dans le monde normal, le monde des adultes, que nous.

Lily poursuit son raisonnement, passionnée, et ses yeux passent d'un bleu ciel à un bleu électrique.

— Toi, Fiona et moi, on est là les unes pour les autres, tous les jours, pour se rappeler… ce qui nous est arrivé. Ce qu'on peut faire. Roe, lui, il rencontre de nouvelles personnes en permanence, et dans ces cas-là on essaie d'oublier qui on est, tu ne crois pas ?

Elle prononce ces derniers mots avec une ferme conviction, comme si c'était un fait établi.

— Tu dois t'oublier un peu afin de leur faire de la place. Dans ta tête.

— D'accord, j'acquiesce quoique perplexe. Bien sûr, oui.

— Et lui, il oublie trop, continue-t-elle, l'air sombre. Il n'arrête pas d'oublier.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ? On passe plus de temps avec lui ?

— L'ennui, c'est qu'il n'a pas envie de passer plus de temps avec

nous.

Sa réplique me fait l'effet d'un coup en plein ventre. Lily m'adresse un bref regard et semble regretter sincèrement ses paroles.

— Désolée, dit-elle.

Sur la fin du trajet, je me rends compte que je peux affronter n'importe quoi – tous les délires des Enfants de Brigid, toute perte ou tout gain de magie – mais ça, ce sentiment que Roe m'échappe et qu'il échappe à tout ce qu'on a vécu, c'est trop. C'est insupportable. J'ai passé tout le mois d'août à redouter l'éloignement, nos emplois du temps incompatibles, le fait qu'il soit en tournée pendant que moi je serais au lycée. Cette forme-ci d'oubli, je ne l'avais pas vu venir.

Et maintenant, il va s'en aller.

— Nous devons nous procurer un truc qui appartienne à Aaron, je reprends d'une voix farouche. Nous devons le lier, afin qu'il ne puisse plus drainer de magie. Et ensuite, nous restaurerons le puits pour que Roe retrouve la mémoire. Et les gens cesseront de se comporter comme dans les années 1950.

— Oui. Et on va s'y prendre comment ?

— On va déjà aller chez Aaron.

— Quand ? Là, tout de suite ?

— Après l'école. Si je loupe encore un cours, ma mère va me tuer.

Puis on poursuit notre chemin d'un pas qui, brièvement, me donne l'impression d'être une prédatrice plutôt qu'une proie.

Au sous-sol de Sainte-Bernadette, on tombe sur Fiona qui sort du bureau de Mlle Banbury. À mon immense joie, elle a l'air plus rayonnante que ces dernières semaines. Je consulte ma montre. Il n'est même pas encore neuf heures.

— Salut, lance-t-elle d'une voix guillerette.

— Salut. Qu'est-ce que tu… ?

— J'ai décidé de suivre ton conseil. Tu sais, cette histoire de… de parler à quelqu'un d'impartial.

— Waouh ! je m'exclame, encore plus surprise. Qu'on ne dise plus que Fiona Buttersfield n'accepte pas les conseils.

Elle semble un peu gênée, comme si elle reconnaissait enfin avoir un problème.

— Je ne lui ai rien dit de… de trop important. Mais elle m'a

recommandé d'essayer de coucher sur le papier tous les trucs que je ne voulais pas exprimer à voix haute.

— Je trouve que c'est une excellente idée.

— C'est clair, et quand je lui ai raconté que ma mère était hyper fouineuse, elle m'a proposé de laisser mes notes dans le tiroir de son bureau qui ferme à clé. Et elle m'a donné ça.

Fiona sort de son sac un carnet noir à spirale.

— Elle m'a dit que je n'aurais qu'à écrire dans l'Étouffoir puis le laisser là et qu'elle ne le lirait pas.

Je l'observe d'un œil sceptique. J'aime beaucoup Heather, mais même moi je ne ferais pas confiance à une employée de cette école pour respecter mon journal intime, surtout si celui-ci était enfermé dans un tiroir de son bureau.

— Je sais ce que tu te dis, reprend Fiona en levant les yeux au ciel. Mais je compte laisser des marques dans le carnet, pour m'assurer qu'elle ne le feuillette pas.

— C'est-à-dire ? je demande tandis qu'on entre dans la cantine, pour prendre notre thé habituel.

Fiona pose le carnet sur une table et ferme les yeux. Elle s'arrache quelques cils et en dépose un sur la page de garde.

— Si elle déplace le journal, ce cil bougera.

— Je suis sûre qu'elle n'y touchera pas, je lui assure avec un grand sourire, ravie que Fiona se fasse enfin aider.

La première sonnerie retentit, alors Lily et moi filons en cours tandis que Fiona s'engage dans l'escalier. L'école est un tout petit peu plus supportable pour Lily et moi, surtout depuis qu'on n'est plus noyées au milieu d'autres filles bien plus douées que nous. Les profs vont moins vite, les élèves ont moins honte de lever la main quand elles ne comprennent pas. C'est pourquoi il est surprenant que le cours de ce matin ne commence pas comme d'habitude, par la remise des devoirs. Au lieu de ça, Mlle Marshall, la prof d'histoire, annonce :

— Pour la semaine prochaine, je vais vous demander de rédiger une dissertation sur le président américain Lyndon B. Johnson, son programme de la Grande Société, et les raisons de son échec.

Je me tourne vers Lily : aurais-je loupé un cours ? C'est bizarre de commencer le cours en nous réclamant un devoir sur ce président alors que nous n'avons pas encore abordé ce chapitre.

— L'ancien président Lyndon B. Johnson est mort à l'âge de

soixante-quatre ans, à Stonewall, la même ville du Texas où il était né.

Il y a quelque chose d'étrange dans cette affaire. Peut-être que je suis la seule à m'en apercevoir parce que l'histoire est mon point fort, et que je suis d'autant plus attentive lors de ces cours. Toujours est-il que Mlle Marshall nous parle de la mort de Lyndon B. Johnson, de sa présidence, puis de son ambition présidentielle et enfin de l'assassinat de Kennedy. Et elle conclut par ces mots : « Lyndon B. Johnson est né à Stonewall, au Texas, en 1908. »

Le cours s'achève comme il aurait dû commencer : Mlle Marshall nous rend nos devoirs de la semaine dernière, notés.

— C'est moi ou bien…

Je me tourne vers Lily.

— … ou bien le cours s'est déroulé à l'envers ?

— Hmm ?

Elle lève les yeux, et je réalise qu'elle n'a quasiment rien écouté et s'est contentée de dessiner des vagues énormes jaillissant d'un petit puits en pierre.

Je me dis que Mlle Marshall a eu un jour sans, ou qu'elle s'est cogné la tête en se couchant la veille. Sauf que ça n'arrête pas de se reproduire. Toute la journée.

En cours de maths, on note d'abord les solutions des équations, puis les inconnues. En cours d'irlandais, Mlle Heaney lance une discussion sur la thématique d'un poème et termine son cours en nous lisant ledit poème. Et le plus étrange, c'est que personne ne semble trouver ça étrange. Tout le monde écoute, se cure les ongles, ou bien prend des notes. Et inutile de demander à Lily son avis sur la question, puisqu'elle part du principe que tous les piliers du monde ordinaire – le travail, l'école, les banques – sont, en soi, étranges.

À l'heure du déjeuner, je révèle à Fiona notre plan de visiter l'appartement d'Aaron et elle est aussitôt partante.

— Infiltrer les lignes ennemies, dit-elle avec délectation. J'ai toujours voulu le voir, ce stupide appart.

Et une fois n'est pas coutume, aucune de nous n'appelle Roe pour le mettre au courant. Nous n'évoquons même pas cette idée, comme si on avait acté le fait qu'il est désormais loin de nous, du moins pour le moment, et qu'il ne nous reste qu'à continuer le combat en espérant qu'il nous rattrape.

À seize heures, on redescend la colline et on franchit le pont,

direction les quartiers sud où se situe Elysian Quarter. Fiona a l'air fatiguée, et franchement moins gaie que ce matin.

— Tout va bien, Fi ?

— Ouais. Je sais pas, la journée a été bizarre.

— Bizarre comment ?

— Bizarre comme… C'est dur à dire, c'étaient les cours.

Je ralentis l'allure.

— Comme si chaque cours se déroulait à l'envers ?

Fi écarquille les yeux.

— Voilà ! Ils commençaient tous par la fin !

— Oh mon Dieu, Fi, je m'exclame en secouant la tête. Alors c'est pas moi qui perds la boule. Et ce serait… ce serait lié à tout ça ? je demande d'un ton hésitant, car je sais que Fiona n'est pas encore tout à fait convaincue par la théorie du puits.

— D'après toi, ce serait lié au ramollissement général ?

Elle fronce le nez.

— Ramollissement et… renversement ? Aucune idée. Cela dit, ça n'affecte que les profs. Mes parents, eux, n'ont pas changé. Et les tiens ?

— Non plus. Les tiens, Lily ?

— Pareil. Enfin, disons je ne les trouve pas plus bizarres que d'habitude.

L'appartement n'est qu'à quinze minutes de marche du centre-ville, et le dernier souffle du soleil d'automne réchauffe nos cheveux dans les rues proches des quais. Il y a dans l'air une fraîcheur lumineuse, et tout a l'air propret. Un boulanger est en train de baisser son rideau, la caissière émiette des vieux donuts pour les jeter aux mouettes. Lily claque la langue pour les attirer comme si c'étaient des chiens.

De mon côté, je repense à la proposition de Mlle Banbury de m'emmener au Japon. Tout ça me paraît bien lointain, comme un rêve. Je me demande s'il va se réaliser, et si Kilbeg me paraîtra changée à mon retour.

Je retrouve l'adresse enregistrée sur mon appli Notes, dans ce qui me fait l'effet d'être dans un autre monde. *Appartement 44, 8e étage, Elysian Quarter*.

Un souvenir douloureux me revient soudain : Roe O'Callaghan et moi, main dans la main, unis par notre haine commune, tandis qu'on fuyait cet appartement après la réunion de recrutement organisée par Aaron.

On arrive au pied de l'immeuble et on épie le concierge à travers la double porte en verre. Notre manque de préparation nous apparaît brusquement, et on réalise que ce type pourrait nous aider. Il a peut-être quelque chose qui appartient à Aaron. Le concierge de mon frère s'occupe de pas mal de trucs pour lui, y compris du linge qu'il porte au pressing. Ce pourrait être un excellent moyen de lier Aaron sans nous mettre en danger en entrant dans son appart.

Fiona et moi décidons d'aborder le concierge ensemble, tandis que Lily fait le guet.

— Bonjour, lance Fiona en adressant au type un petit sourire timide. Aaron, de l'appartement 44, voudrait savoir si son colis est arrivé.

Le concierge reste bête.

— Il disait que vous seriez au courant.

Elle sourit toujours, et son attitude pourrait aussi bien être celle d'une assistante que d'une copine. Impossible de trancher.

— Qui ça ?

— Aaron, répète Fi. Appartement 44. 8e étage.

Elle parle d'une voix dynamique et professionnelle, un peu nunuche aussi, je dois dire, pour mieux dissimuler le fait que nous ignorons le nom de famille d'Aaron. Comment est-ce possible, d'ailleurs ? Il est passé plein de fois à la radio, mais personne ne l'a jamais mentionné. On dit toujours Aaron, des Enfants de Brigid.

— L'Américain, déclare enfin le concierge.

— Lui-même ! glapit Fiona.

— Il y a des semaines qu'il a déménagé, révèle l'homme, un peu confus. Au mois de septembre.

— C'est ça. Il m'a envoyée récupérer son colis. Il disait que vous seriez au courant ? Il a dit : « Peter saura. »

Le concierge porte un badge sur lequel est gravé PETER, Fiona a dû le repérer dès qu'elle est entrée, mais le fait qu'elle l'appelle par son prénom semble le convaincre de sa bonne foi.

— Ah ! fait-il en se levant à contrecœur de sa chaise.

Il farfouille une rangée de casiers derrière lui.

— Aucun colis, non, je ne sais pas à quoi il fait référence. Par contre j'ai bien son courrier. Je pensais qu'il passerait le chercher, vu qu'il ne m'a pas donné d'adresse où le faire suivre.

— C'est ça ! s'exclame Fi. Un colis ou une lettre, c'est bien ce qu'il a dit.

Je suis sidérée que le concierge tombe dans le panneau, et encore plus quand il récupère une liasse de lettres dans le casier 44 et la lui tend.

23

Il y a là cinq lettres. Deux de son opérateur téléphonique : l'une confirme sa requête de résiliation de l'abonnement ; l'autre l'informe que son abonnement a bien été résilié. Deux de sa banque : l'une lui annonce qu'il est à découvert de 1 300 € ; l'autre lui indique que des agios vont lui être prélevés en raison de ce découvert.

Je parcours ces lettres en me rappelant combien mes rêves étaient ternes. Ce serait donc ça, les fameuses courses auxquelles je l'accompagnais ?

— Branum ? glapit Fiona. Il s'appelle Aaron Branum ?

Je fixe l'adresse, complètement sonnée par cette révélation : *Aaron M. Branum, Appartement 44, Elysian Quarter, Denmark Street, Kilbeg*. La lire me donne la nausée pour une raison qui m'échappe, mais que Fiona formule à la perfection.

— Aaron ne peut pas s'appeler Branum. C'est trop *normal*. Ça devrait plutôt être Hitler, ou Satan. Et puis le *M*, c'est l'initiale de quoi ? Mmmmerdeux ?

La cinquième lettre, c'est le jackpot, pour notre sortilège de lien, mais aussi au sens propre du terme.

L'enveloppe porte un timbre américain – de Californie –, et elle renferme une autre enveloppe plus petite et cachetée. L'adresse de cette dernière se termine par *Yuba City, CA*, et lorsqu'on l'ouvre, cinq billets de cent dollars s'en échappent.

Fiona siffle tout bas.

— Purée… Il est à découvert, il résilie son abonnement téléphonique, mais il envoie cinq *cents* dollars par courrier ?

Je secoue la tête ; moi aussi ça me dépasse.

— Pas cinq dollars, insiste Fiona. Ni cinquante. Cinq *cents*.

— Lisons la lettre, dit Lily.

On s'exécute.

Chers M. & Mme Madison.

Je vous écris tout en sachant pertinemment que vous brûlerez cette lettre après l'avoir lue ; dans votre situation, j'en ferais peut-être autant.

Vous l'avez peut-être su par mes parents (qui, il me semble, fréquentent toujours votre église), je me suis installé en Europe voilà quelques années, où je répands la parole de Dieu et tente de racheter mes péchés. Je ne prétends pas mériter un jour votre pardon, mais j'espère que ce que je joins à ce courrier exprimera mes regrets inchangés et les plus sincères concernant ce qui s'est produit à Twin Pines. Pas un jour ne passe sans que j'inclue Matthew dans mes prières.

J'ai conscience que recevoir de mes nouvelles aujourd'hui, après tant d'années de silence, doit être une surprise. Mais de récents développements dans mon existence – et peut-être une certaine maturité en général – m'ont fait comprendre que nous contrôlons davantage nos destinées que je ne l'avais cru.

Bien à vous,
Aaron Michael Branum

Fiona termine la lettre la première et demande aussitôt :

— Pourquoi les Américains disent-ils toujours « l'Europe » pour désigner n'importe quel pays européen ? Il s'est installé en Irlande. Il n'a qu'à le dire.

Je regarde la lettre sans rien dire, la relis encore et encore en essayant de faire coïncider ce texte avec le Aaron que je connais. Il y a trop d'informations à assimiler. De toute évidence, le Matthew en question est mort, et Aaron en est responsable. Mais il n'y a pas que ça : d'autres portes s'ouvrent sur des mondes d'une tristesse insensée.

Pourquoi, par exemple, Aaron n'est-il pas certain que ses parents fréquentent la même église que les Madison ? Quelqu'un qui aime autant Dieu que lui ne devrait avoir aucun doute sur la question, non ? C'est donc qu'il a coupé les ponts avec ses parents – ce même Aaron qui délivre des sermons sur l'importance de la famille.

— Twin Pines, reprend Fiona. Qu'est-ce que c'est ?

— Un établissement d'accueil pour barjos, déclare Lily.

On interroge Google, et il s'avère qu'elle n'est pas loin du compte. Twin Pines est un « centre pour jeunes en souffrance ».

— Comment as-tu deviné ? je demande à Lily.

— Ces endroits-là portent tous ce genre de noms. J'ai trouvé des brochures dans la boîte à gants de ma mère. Les Prés du Repos. Les Sources Claires.

— Pourquoi ta mère a-t-elle des…

Mais je m'interromps, avant de reprendre.

— Tes parents voulaient t'envoyer dans un centre ?

Elle hausse les épaules.

— Il faut croire. En tout cas, ils ont réclamé des brochures.

L'idée même me donne le frisson. Lily enfermée dans une espèce d'institution. J'ai du mal à l'imaginer.

C'est à ce moment que je comprends qu'Aaron a dû être enfermé dans une institution, à un moment ou un autre. Et j'ai encore plus de mal à l'imaginer.

— OK, on apporte tout ça à Nuala et Manon, décrète Fiona. Il y a tout ce qu'on veut, non ? C'est une lettre renvoyée à l'expéditeur, on trouvera donc sa salive. Les billets ont dû passer pas mal de temps dans ses poches. Sans parler de son écriture.

— Son nom, j'ajoute. Son nom complet, rédigé de sa propre main.

Brusquement, je me retrouve transportée en février, la fois où Roe a failli m'embrasser sur la berge de la Beg et m'a finalement révélé son nouveau prénom. Il avait dit que les vraies sorcières connaissent le vrai nom des choses.

— Pourquoi ils n'ont pas accepté l'argent ? s'interroge Lily à voix haute.

— Ils ont renvoyé l'enveloppe intacte. Ils ne voulaient rien savoir.

— Donc il a fait un truc suffisamment grave pour se retrouver en institution, avance Fi. Et une fois sur place il a tué quelqu'un.

— Il a l'air de pas mal culpabiliser, commente Lily.

— Ah ça… Tu ne tueras point, c'est bien ça la formule ? je demande. Pour un mec qui croit en Dieu, c'est pas rien.

— Même si tu ne crois pas en Dieu, c'est pas rien ! observe Lily.

— J'ai fait un rêve, j'annonce soudain.

— On t'écoute, Martin Luther King, lance Fiona.

— Non, je veux dire…

Je me creuse la cervelle, sonde mes souvenirs.

— Il retirait des centaines d'euros dans des distributeurs. Moi, je l'observais. Comme si je me trouvais dans ses souvenirs.

Lily examine de nouveau les billets.

— Ça devait remonter. Ceux-là ont fait l'aller-retour jusqu'en Californie.

— Ouais, je murmure sans trop savoir ce que tout cela signifie.

Jeudi, Nuala nous attend devant l'école. Elle a fermé Divination plus tôt et porte des lunettes de soleil. Elle ne regarde pas Sainte-Bernadette en face, se contente de plonger son regard dans son café à emporter, adossée à sa voiture.

Fiona, Lily et moi sortons de l'établissement quand tout à coup sœur Assumpta apparaît à mon côté, toute voûtée et cramponnée à la rampe.

— Est-ce bien la petite Fionnuala Evans, que je vois là-bas, Maeve ?

Je me tourne vers elle, stupéfaite. Depuis quand connaît-elle mon nom ? Et celui de Nuala, d'ailleurs.

— Oui, ma sœur.

— Elle a eu un bébé avec un Français, indique la vieille religieuse avant de disparaître derrière la porte de l'école.

— Est-ce que tout le monde était au courant sauf nous ? peste Fiona.

On monte dans la voiture de Nuala, qui ne relève pas le fait que Roe ne soit pas avec nous. Quelque chose me dit qu'elle a tout deviné l'autre soir, chez elle, qu'elle a de la peine pour moi mais n'est en rien surprise.

— Est-ce que Manon est encore chez vous ? lui demande Fiona, toujours aussi curieuse.

— Oui, ma chérie.

— Et euh… elle a quel âge, dites ?

Nuala marque une courte pause, le temps de négocier un virage.

— Vingt ans.

— D'accord, du coup…

— J'avais vingt-cinq ans.

— Et son pè…

— Tu ne sauras rien de plus, Fiona, l'interrompt Nuala d'une voix ferme.

Fi n'ajoute rien.

Je culpabilise un peu. Je lui avais toujours donné plus, à Nuala – cinquante-cinq ans au moins. Mais elle n'en a que quarante-cinq. C'est

peut-être parce que mes parents ont la cinquantaine et que, dans ma tête, tous les adultes ont cet âge. Ou alors c'est parce que Nuala donne l'impression d'avoir déjà vécu plusieurs vies. Ce qui est le cas, apparemment.

Tout comme Aaron. Aaron, dont la silhouette se modifie déjà dans ma tête. Quel âge a-t-il ? Qui était-il, lorsqu'il était Aaron Michael Branum ? Ses regrets sont-ils sincères, par rapport à ce Matthew, ou est-ce encore une de ses manigances ?

Chez Nuala, on trouve Manon assise sur le porche de derrière, en train de fumer une cigarette roulée. Elle nous salue d'un signe de tête, et je sens Fiona qui trépigne devant tant de mystères. Elle qui souffre tant de vivre dans une ville si peu glamour n'en revient pas qu'une fille aussi glamour que Manon y ait atterri.

— Nous pensons avoir ce qu'il faut, annonce-t-elle. Pour lier Aaron.

On pose les billets de cent dollars, les lettres et les enveloppes sur la table de la cuisine. Manon étudie le tout en silence.

— Je crois qu'un lien souple suffira, réfléchit-elle à voix haute.

— Il ne vaudrait pas mieux en faire un *solide* ? j'objecte sans connaître la différence. Un lien qu'il ne pourra pas briser ?

— Je pense que ce serait dangereux pour cette personne d'être liée trop solidement, estime Manon. La lettre n'a pas été rédigée il y a bien longtemps. Et il… il souffre manifestement le martyre.

— Et alors… ?

— Lier est une opération difficile. Nous allons lier sa volonté, ce qui peut se révéler traumatisant. Aaron est peut-être trop fragile. S'il découvre que sa magie est inopérante, il risque de mettre fin à ses jours.

La franchise avec laquelle Manon nous annonce tout cela me laisse sans voix.

— Il cherche quand même à détruire Kilbeg, rappelle Fiona. Alors ce qui peut lui arriver…

— Nous ne savons pas ce qu'il trame. Seulement qu'il prend part à un projet.

Manon laisse échapper un petit soupir, retourne les billets afin d'en exposer les versos.

— Or on fait tous des choses qu'on regrette ensuite.

Nuala pose une théière bouillante sur la table.

— Certains abandonnent leurs enfants, ajoute Manon.

Aussitôt, Nuala enchaîne sur son cake aux cerises. Manon n'a pas

l'air de l'écouter, elle se remet à étudier les lettres en silence.

— Il est en fuite, déclare-t-elle enfin. Il a coupé son téléphone, il a vidé son compte en banque. Regardez. C'est marqué là : « retraits espèces ».

— Oh ! Et donc ? je demande.

— Donc si on le laisse sans défense contre ceux qu'il fuit, ça pourrait lui être fatal. Or si nous lui infligeons du mal, ce mal se retournera contre nous, multiplié par trois.

— Je croyais que c'était un dicton de bonnes femmes, ça, intervient Fiona.

— Les bonnes femmes sont les seules personnes que j'écoute, réplique Manon avec une ébauche de sourire.

— N'oublions pas ce qui est arrivé à Heaven, rappelle Nuala à voix basse.

Et je mets un certain temps à comprendre ce qu'elle veut dire. Heaven a tué son père grâce à la Gouvernante, puis elle-même est morte lors de ce marché. Un marché qu'elle jugeait équitable, il faut croire. Je déteste Aaron, c'est vrai, mais pas au point d'y laisser ma vie.

Le sortilège élaboré par Manon est magnifique, et je comprends pourquoi Nuala l'estime autant comme sorcière. Manon nous montre comment faire des voiliers en origami avec les billets de banque.

— Fin', tu veux bien sortir l'eau sucrée, s'il te plaît ? demande-t-elle en ouvrant son vanity. Elle a absorbé le clair de lune deux nuits d'affilée. Ça devrait être assez fort.

Elle inspecte le contenu de son vanity puis déclare :

— Je crois que je vais utiliser de la lavande.

Le principe, c'est de passer un filet d'huile essentielle de lavande sur chaque pli des voiliers – huile qu'elle nous remet imbibée dans de petites boules de coton. On devra ensuite tremper les billets dans l'eau sucrée, les recouvrir et ne plus y toucher de la nuit.

— Du sucre pour adoucir, de la lavande pour apaiser, explique Manon.

La lettre signée d'Aaron plonge la première dans l'eau sucrée ; je la regarde flétrir lentement au fond du bol.

Manon rédige un chant que nous allons devoir psalmodier. Fiona ne la quitte pas des yeux.

— Ça ne doit pas être facile d'écrire un poème dans une langue qui n'est pas ta langue maternelle, dit-elle.

— Hmm, fait Manon en guise de confirmation.

— Enfin, si l'anglais n'est pas ta langue maternelle, reformule Fiona. C'est le cas ?

Manon ne dit rien, j'observe Fiona qui l'observe, et je comprends alors quelque chose. Quelque chose dont je me serais peut-être rendu compte plus tôt si j'avais eu mes dons.

Fiona a flashé sur la fille de Nuala.

— Voici le sortilège, annonce Manon en poussant la feuille au milieu de la table.

Aaron Michael Branum
Nous te lions avec respect
Contre tout le mal que tu peux faire
En paiement de tes regrets
Aaron Michael Branum
Nous te lions mais bénissons aussi
Contre le danger ta magie
Et pour ceux qui sont en détresse
Nous implorons ta compréhension
Nous implorons ta confiance
Sache qu'en te liant
Nous ne faisons que notre devoir

— Il est long, concède Manon comme pour s'excuser. Prenez le temps de le mémoriser.

— Manon, ma magie est… elle n'est pas revenue, j'avoue, gênée. Je devrais peut-être passer mon tour ?

Elle secoue vigoureusement la tête.

— Non. Tant que tu possèdes intention et sensibilité, tu restes une part importante de ce sortilège.

Nous nous mettons donc au travail. Nous versons du sel autour de la table pour dessiner un cercle de protection, puis nous nous mettons à psalmodier, à plier et à imbiber. L'huile de lavande doit être appliquée précautionneusement sur les billets. Chacune d'entre nous est équipée d'une fiole et d'un coton et s'efforce de psalmodier encore et encore. À chaque vers, à chaque pli, je perçois l'éclat de ma sensibilité qui brille toujours au fond de moi. De minuscules tentacules magiques, estompés mais pas encore invisibles, commencent à se déployer, telle une plante au soleil du matin. *Oui*, je roucoule intérieurement comme si j'appelais une poule effrayée. *Oui, viens. Sors de là.*

Pour la première fois depuis bien longtemps, je sens l'énergie d'un sortilège à l'œuvre qui s'enroule autour de nous cinq. Cinq femmes en train de lier délicatement mais diligemment un homme toxique. Et tandis que je répète son nom, encore et encore – Aaron Michael Branum, Aaron Michael Branum, Aaron Michael Branum –, les filaments fragiles de ma magie commencent à l'invoquer. Je le vois bébé, enfant, adolescent. Ce ne sont que de brèves visions, de simples fantômes, mais je sais que je ne les invente pas car je suis surprise par ce que je vois. Surprise de le trouver enrobé à quinze ans. Surprise qu'il porte des lunettes. Il semble tellement ordinaire, tellement épargné par la haine, que je comprends alors pourquoi ma mère affirme qu'il faut absolument comprendre les gens qu'on déteste. Comprendre que tout le monde a été enfant, et qu'il a dû se produire quelque chose d'effroyable pour les rendre aussi malades.

Sache qu'en te liant

Nous ne faisons que notre devoir

Sache qu'en te liant

Nous ne faisons que notre devoir

Pourquoi fuit-il ? A-t-il quitté les Enfants ? Comment leur porte-parole numéro un a-t-il pu, en si peu de temps, en être réduit à quitter précipitamment l'appartement qu'ils lui avaient fourni ?

Nous terminons toutes les quatre nos voiliers parfumés en même temps, et nous tournons vers Manon pour la suite.

— Déposez votre sortilège sur une mer calme, et ne laissez que les vents doux les emporter, déclare-t-elle.

Nous posons nos voiliers pliés à la surface de l'eau sucrée. Lily ne peut s'empêcher d'électrocuter légèrement l'eau en la touchant – chaque bateau est secoué par une infime onde de pouvoir.

Le sortilège est terminé. Lorsque je regarde Fiona, Lily, Nuala et Manon, je découvre qu'un éclat doré rosâtre les nimbe, les magnifie. Et je sais instantanément que Manon a vu juste. Je comprends que les sortilèges formulés avec cruauté n'apportent que cruauté en retour, et que chaque parcelle de magie invoquée doit l'être pour les bonnes raisons.

Soudain, je suis prise d'un accès de panique.

— Une seconde… On n'a rien sacrifié. Or il faut donner beaucoup pour obtenir beaucoup, pas vrai ?

— Ma belle, me répond Nuala en gloussant. Nous venons de nous

offrir cinq cents dollars de magie.

— Pourvu que ça marche, conclut Fiona d'un ton songeur. Ils m'auraient été bien utiles, ces cinq cents dollars.

24

NOUS SOMMES EN TRAIN de remettre nos manteaux, quand Manon nous retient.

— Attendez !

Elle dépose le bol d'eau sucrée rempli de billets pliés sur le plan de travail, puis elle fouille sous l'évier et y déniche une vieille gourde Thermos. Elle y verse l'eau – les billets suivent le mouvement telles des brindilles charriées par une rivière – et la referme.

— Tiens, me dit-elle en me passant la gourde. Garde-la près de toi pour dormir. Le lien a pour but de l'empêcher de faire du mal, et c'est à toi qu'il en fait.

Je range la Thermos dans mon sac, un peu dégoûtée à l'idée de la trimballer. Je trouve ça trop personnel, trop intime, comme s'il s'agissait d'une fiole de sang. Je tire la fermeture Éclair et, avisant mes livres, je me rappelle soudain un truc.

— Il faut que vous sachiez autre chose, je déclare. Au lycée… il se passe des choses étranges. Pas seulement les délires des EDB.

Manon m'observe, intéressée.

— Explique-nous.

— Les cours se déroulent à l'envers, par exemple. Ils commencent par la fin et se terminent par le début de la leçon. Rien n'a de sens à Sainte-Bernadette, en ce moment.

— Vous l'avez remarqué toutes les trois ?

Fiona et Lily font signe que oui.

— Je n'avais jamais entendu parler de ce phénomène auparavant, dit Manon en réfléchissant à haute voix.

Puis elle se tourne vers sa mère et annonce :

— Je crois que je vais devoir rester encore un peu.

Nuala fait une drôle de tête, elle semble à la fois ravie et nerveuse.

— Avec joie.

— Ce puits n'est pas comme les autres, reprend Manon. À moins que ce ne soit lié à ma présence.

— Qu'est-ce qu'il se passe, d'habitude ? l'interroge Lily.

— D'habitude, quand un puits est vidé, les érudits ne le découvrent que longtemps après. Cela entraîne des dépressions, à la fois économiques et spirituelles, qui vont perdurer un moment. Comme si un lieu se repliait sur lui-même, comme si son âme s'était envolée. Il est rare d'être sur place au moment où cela se produit.

— Et quand on arrête ce phénomène ? demande encore Lily. Ça fait quoi ?

— Je l'ignore, avoue Manon, avant de baisser les yeux. Je ne pense pas que… qu'un phénomène de ce genre ait jamais été arrêté.

Une ombre de terreur passe sur moi et étouffe la lueur rose et dorée du sortilège. Manon, qui manifestement sait tout ce qu'il y a à savoir sur les puits, n'a même pas souvenir qu'un seul ait pu être sauvé.

— Lily, je vais rentrer avec toi, je décrète une fois qu'on est ressorties. J'ai besoin de parler à Roe. En personne. Je veux qu'il se rappelle.

Elle hoche la tête.

— Pas de problème. Par contre, je ne sais pas à quelle heure il sera là.

Je ne passe plus beaucoup de temps chez les O'Callaghan. À tort ou à raison, Mme O'Callaghan se méfie de moi depuis que j'ai disparu de la vie de Lily, pour réapparaître juste après qu'elle s'est volatilisée. Je sais qu'elle n'approuve pas que je fréquente Roe, ni la façon dont il exprime son rapport aux genres – qu'elle trouve déroutante dans la mesure où il a une copine. Pour elle, avoir une *copine* ça veut forcément dire être hétéro. Pas se maquiller ensemble. Ça n'a fait que lui confirmer que je représente une espèce de perversion de la normalité et, quelque part, elle n'a pas tort.

Et puis, il y a l'université de Kilbeg, dont elle m'attribue aussi la faute. Même si Roe avait décidé d'étudier à la fac locale pour préserver son groupe, ses parents pensent quand même qu'il a gâché son avenir à cause de moi.

Et peut-être qu'il est de leur avis, maintenant.

Tout cela explique sûrement pourquoi la mère de Lily m'adresse à peine la parole quand je franchis la porte. D'ailleurs, elle ne dit pas

grand-chose à sa fille non plus. Elle était clairement en train de se détendre – il y a sur la table de la cuisine un magazine et une tasse de thé –, mais dès qu'elle nous voit, elle s'agite et se met à plier des torchons.

— Te voilà, dit-elle. Je ne savais pas si tu voudrais dîner, alors je t'ai laissé de la tourte à la viande au frigo. Tu n'as qu'à la réchauffer, si ça te dit.

— Merci, répond Lily. Tu vas bien ?

— Oui, oui, affirme sa mère en s'essuyant les mains à son pantalon. Très bien.

Elle parle avec une telle raideur, un tel malaise, que j'en ai presque le cœur brisé. Avant, Mme O'Callaghan ne savait pas sur quel pied danser avec Lily. À présent, on dirait qu'elle a peur.

— Ton frère est en haut, annonce-t-elle.

On en profite pour filer. Lily cille imperceptiblement. Elle n'emploie jamais le mot *frère* si elle peut l'éviter.

En haut de l'escalier étroit, la porte de Roe est ouverte. On échange un coup d'œil, et Lily entre dans sa chambre.

Je passe la tête dans l'embrasure de celle de Roe et l'observe. Assis sur son lit, il essaie de dénouer la chaînette d'un long pendentif. Je souris, comme on sourit quand on regarde une personne qu'on aime alors qu'elle se croit seule et que, dans cette solitude, elle est complètement elle-même.

Mais ensuite, mon regard se pose sur ses doigts qui se débattent avec le nœud. Je fronce les sourcils. Il attaque le nœud avec les ongles tout en se mordant la lèvre de frustration.

Pourquoi est-ce qu'il lui faut autant de temps ?

— Salut, je lance d'une voix faible.

Il lève les yeux, et le sourire qu'il affiche est presque coupable.

— Salut.

Il lâche la chaîne et passe une main autour de ma taille pour m'attirer doucement jusqu'au lit. Je m'assieds, et on se retrouve aussitôt collés l'un à l'autre, mes mains sur ses épaules, mes lèvres contre son cou.

— Pardon de ne pas avoir appelé, dit-il d'une voix rauque. C'est juste que…

— C'est bon, je le coupe. C'est rien, ça va aller.

Et en même temps, je me demande si j'y crois vraiment.

Une part sauvage de moi-même me souffle que je peux chasser les doutes de Roe en l'embrassant encore et encore. Que le contact de nos deux peaux, si solide et si réel, tellement ancré dans le présent, dissipera le brouillard qui pollue son esprit. Nos lèvres se touchent, il attire mon visage au sien, ses pouces plaqués sur mes joues. Je me laisse aller et, d'un mouvement expert de la jambe, il referme la porte de sa chambre.

Dans ces moments-là, on oublie facilement ce qui est réel et ce qui ne l'est pas. Tout ce qui existe n'est que chaleur et histoire, le souvenir de toutes les fois où on s'est retrouvés dans cette situation, la conscience de ce que l'autre apprécie le plus chez vous. Je ne suis pas douée pour beaucoup de choses, mais je sais que je lui fais du bien. Et que je suis douée pour être avec lui.

Tandis que nos habits commencent à voler, je me demande si sa mère va faire exprès de venir pour nous interrompre. Mais soudain, j'entends la porte d'entrée qui claque, puis un moteur de voiture – elle est partie. Il n'y a plus que nous deux, et Lily dans sa chambre, qui ne s'aventurera jamais dans l'antre de Roe, même si sa vie en dépendait.

On a vécu cette scène des dizaines de fois mais aujourd'hui, j'ai l'impression que tout est plus fort. Plus chaud, plus délicieux. Est-ce un effet du sortilège de Manon qui fait danser ma peau, ou bien est-ce dû à ma peur de perdre Roe à tout jamais ? En cet instant précis, je m'en moque. Et lui aussi, j'ai l'impression. Il m'embrasse dans le cou, sur l'épaule, sur les seins, tout en caressant du pouce le coton fin de ma culotte, sa main glissée entre mes cuisses.

C'est trop, et à la fois pas assez.

Et tout à coup, je jette un coup d'œil par-dessus son épaule et aperçois le pendentif en argent par terre. La chaînette encore nouée. Le problème toujours entier.

— Roe ?

— Hmmm ?

— Arrête deux secondes.

Ses yeux rencontrent les miens et il s'interrompt.

— Ça ne va pas ?

— Si.

Du bout des doigts, je caresse sa cicatrice, entre son ventre et son sternum, souvenir de la nuit où il a failli se tuer en essayant de me sauver.

— Dis-moi comment tu t'es fait ça.

L'atmosphère se modifie instantanément. Il m'observe, perplexe.

— C'est quand je suis tombé sur le couteau.

— Roe, j'insiste de ma voix la plus douce. Tu n'es pas tombé sur un couteau. Tu le sais très bien. Je sais que tu ne l'as pas oublié.

Il se redresse, enfouit son visage entre ses mains.

— Je n'y arrive plus, avoue-t-il.

Je me rassieds à mon tour, blottis son oreiller contre ma poitrine et ramasse la chaînette.

— Défais le nœud. Essaie de le défaire, je vais te parler en même temps.

Il a l'air tout sauf emballé, mais il accepte quand même. Il prend le pendentif, fait rouler délicatement le nœud entre ses doigts.

— Au début de l'année, on prenait le bus ensemble, et on a commencé à se parler. Pas vrai ? je lui dis tout bas.

— Si, confirme-t-il.

Je décide de poursuivre sur cette voie : évoquer d'abord ce qui s'est passé de non-magique entre nous et qui n'est pas sujet à débat puis ce qui a mené à la magie, le sujet le plus délicat.

— Et c'était drôle parce que… parce que même si on se connaissait depuis toujours, on ne s'était plus vraiment parlé les dernières années, hein ?

— En effet, confirme-t-il encore.

Il sourit et ajoute :

— Mais j'avais encore un crush pour toi.

— Ah bon ?

— Depuis qu'on est petits.

J'éclate de rire, ravie par cet aveu.

— Cette idée me plaît beaucoup.

Il se remet à triturer le collier, je repars à la charge.

— Après ça, Lily a disparu et… on ne savait pas quoi faire. On était perdus. On s'est invités à une réunion des EDB, n'est-ce pas ?

Il hoche la tête.

— Aaron et son jeu à la con, marmonne-t-il.

— Aaron et son jeu à la con !

J'ai l'impression d'aider un type qui a les yeux bandés à traverser une rivière.

— Ensuite, on a découvert que… que la carte de la Gouvernante, celle qui était apparue dans mon jeu, était en réalité une chanson, une

chanson que la mère de Fiona connaissait.

Il a un mouvement de recul, comme s'il venait d'entendre le bruit de l'eau rugissante d'une cascade qui se rapproche et voulait s'en éloigner.

Je m'empresse de poursuivre.

— Et après, on a réalisé que la Gouvernante… Qu'elle avait rompu l'équilibre du monde, et il s'est mis à neiger, et…

Il serre le poing, le nœud comprimé entre ses articulations. J'accélère le débit, me mets à bredouiller.

— Alors on a décidé d'organiser un rituel, tu te rappelles ? On déchirait de la soie blanche tout en appelant Lily, et au tout dernier moment…

— Maeve, stop.

— Tu sais *forcément* de quoi je parle, tu ne peux pas l'avoir…

Il se lève, pose la chaînette sur sa commode, en ouvre les tiroirs. Il en sort des tee-shirts, des caracos en soie, une robe de demoiselle d'honneur qu'on avait trouvée dans une friperie.

— Je pars demain matin, annonce-t-il.

— Demain matin ?

J'enserre l'oreiller encore plus fort, brusquement consciente d'être quasi nue dans cette chambre.

— Ça veut dire que je serai rentré pour ton anniversaire, précise-t-il avec un grand sourire.

Quelque chose se brise en moi, comme si une digue cédait et inondait les villes en contrebas. Je fonds en larmes. Je n'essaie même pas de parler, dans un premier temps. Je reste là, baignant dans mes larmes, cramponnée à l'oreiller comme s'il empêchait mon sang de quitter mon corps.

— Bébé ! s'exclame Roe.

Il se lève, visiblement inquiet.

— Je croyais que ça te ferait plaisir. Je serai là pour tes dix-sept ans, et je t'achèterai un super-cadeau pendant ma tournée, et on pourra…

— Roe, je l'interromps d'une voix rauque. Ce sera trop tard. Tu ne te souviendras même plus de moi.

Cette dernière phrase fait revenir les larmes ; je me recroqueville sur moi-même. Il m'enlace, me berce doucement.

— Maeve, Maeve, Maeve, chuchote-t-il. Je ne sais pas quoi faire. Dis-moi. Dis-moi ce que je peux faire.

— Rappelle-toi, je réponds entre deux hoquets. Rappelle-toi, c'est

tout.

— Je ne peux pas, dit-il d'un ton apaisant. Je ne peux pas me rappeler ce qui n'est pas vrai.

— Alors reste, j'insiste en m'agrippant à lui. Reste. Pour arrêter d'oublier.

Roe se dégage, une expression d'horreur sur le visage. Il se met à tourner en rond, toujours torse nu, et il s'énerve tout seul.

— Tu ne peux pas me demander ça. Non, Maeve, non.

Je le regarde, tout flou à travers mes larmes.

— Je crois qu'il va arriver un drame si tu pars, j'insiste, désespérée. Je sais que tu penses que je dis ça pour t'empêcher de devenir musicien, mais je te jure que c'est faux, Roe. Je pense qu'on est en danger. Toi, moi, nous tous. Je…

— Attends un an, m'interrompt-il. L'an prochain, tu pourras m'accompagner en tournée. On ira à l'université ensemble. On pourra même prendre un appart, si tu veux ! Mais cette année, Maeve, on savait dès le départ qu'elle serait difficile.

Et ça continue sur ce registre-là. On se parle sans jamais s'écouter. Au bout du compte, bientôt il est vingt et une heures et on est épuisés. Vidés à force de parler ; la bouche sèche à force de s'expliquer. On reste blottis l'un contre l'autre dans le silence absolu. Je lui caresse la lèvre, presse ce fruit charnu – si seulement l'amour pouvait être aussi simple qu'adorer la bouche de l'autre…

Pendant quelques instants, j'arrive à m'en convaincre.

— Roe. Soirée pyjama, je dis en chuchotant.

Il écarquille les yeux.

— Quoi ? Vraiment ? Tu en es sûre ?

— Oui, je chuchote encore.

— Maeve… tu sais que je dois partir demain ? Je ne veux pas qu'on le fasse et que tu te sentes seule après.

— Je sais. Ne t'inquiète pas, je sais.

Et pour lui prouver que je suis sérieuse, je me place sur lui. J'emmêle mes doigts aux siens, je l'embrasse tout en me lovant contre lui, jusqu'à ce qu'enfin on se perde l'un en l'autre, comme avant, et que la question de la magie nous paraisse si lointaine. Roe sort un préservatif de son tiroir et, après quelques instants de gêne et le temps de comprendre comment l'enfiler, il est en moi.

Ça fait mal. Forcément. Je me mords la lèvre et le serre fort, puis la

douleur est trop intense, alors on arrête. Il m'enlace, me caresse comme on flatte un cheval effarouché. J'essaie d'assimiler à la fois la douleur et la nouvelle réalité dans laquelle je me trouve – le fait que je ne suis plus vierge. Ça n'a duré que quelques secondes, pas plus d'une minute, mais j'ai encore besoin de temps pour tout digérer.

— Je t'aime, murmure-t-il, comme hébété. Je t'aime, je t'aime, je…

Et on recommence et cette fois c'est bien réel. Réel comme le sexe doit l'être. Réel comme la magie. Nos regards se croisent, nos corps sont si intimement liés que j'ai la certitude que nous ne faisons qu'un. Et je pense : *Il se rappelle*. Il se souvient de tout. De son don, du rituel, de tout. J'en ai une certitude si forte que, quand c'est terminé, je suis sûre que Roe m'est revenu.

— Tu pars à quelle heure, demain ? je lui demande.

J'ai mal à l'intérieur, mes cuisses sont sensibles et, pour une raison qui m'échappe, je pense qu'il va répondre : « Je reste. Ce serait trop dangereux de partir maintenant. Tout est clair à présent, je vois les choses comme elles sont, je ne peux plus prendre le risque de m'en aller. »

— À huit heures, répond-il.

Son regard déborde tellement d'amour et d'innocence que je l'embrasse, quitte la maison des O'Callaghan et rentre chez moi. En m'efforçant, avec la plus grande sincérité, de ne pas m'effondrer.

25

Il existe une sorte de légende à propos de la virginité.

En fait, il en existe plein, mais je pense à celle-ci en particulier : quand on n'est plus vierge, ça se lit sur votre visage.

Ça m'a toujours paru suspect. Comme un vestige d'une époque lointaine et puritaine, à laquelle les femmes se perdaient à tout jamais dès l'instant où elles avaient fait l'amour. Les mêmes conneries que les Enfants ressassent ; ces sornettes qui maintiennent les gens dans le malheur, la honte, et les empêchent d'avoir confiance en eux. Et je me rends compte maintenant que ce sont des émotions bien utiles à ceux qui veulent détourner l'attention des gens pendant qu'ils leur dérobent leur magie.

Quand j'entre dans notre salon, fraîchement débarrassée de ma virginité, personne ne le remarque à mon visage.

En revanche, ils le remarquent à mes cheveux.

— Maeve ! s'exclame ma mère.

Et il y a bien longtemps qu'elle n'a plus prononcé mon prénom avec ravissement, et non parce que je l'ai déçue.

— Tes cheveux ! C'est *magnifique* !

Je me dis d'abord qu'ils doivent être ébouriffés à cause de l'oreiller, et que c'est ce qui me trahit. Et puis je saisis une mèche et reste interdite.

— Ben merde alors !

Un gros mot et voilà, j'ai encore déçu ma mère…

Pour la première fois depuis que je suis toute petite, j'ai des boucles. Des *S* foncés qui donnent presque l'impression que je suis allée chez le coiffeur. Normalement, mes cheveux m'arrivent sous les épaules ; à présent, ils les effleurent à peine.

Je m'examine devant le miroir et constate qu'il n'y a pas que la

forme de ma tignasse qui a changé : la couleur et la qualité de mes cheveux sont différentes elles aussi. Le marron foncé semble presque noir, et il brille. Il respire la santé.

— Tu t'es fait une permanente ? demande ma mère.

— Ça revient à la mode ? intervient mon père en tapotant le peu de boucles clairsemées qu'il lui reste. Je devrais peut-être tenter le coup ?

— Non, je réponds, trop sonnée encore pour trouver une excuse. Non, je ne me suis pas fait de permanente.

Ma mère incline la tête sur le côté.

— J'imagine que tes frisottis ont toujours eu l'objectif de devenir de vraies boucles.

Je rougis et ne dis rien.

Mon père s'est déjà désintéressé de l'affaire et s'est remis à zapper.

— Tous ces films d'horreur, râle-t-il. C'est la saison, j'imagine. Tu regardes avec nous, Maeve ?

Il y a tant d'espoir dans sa voix, une réelle envie que je me glisse entre eux pour regarder un film, un saladier de pop-corn sur les genoux. Et moi je me sens si chamboulée par les événements de la soirée que j'en ai envie aussi.

— Oui, d'accord.

Je m'assieds et on regarde un vieux film d'horreur des années 1980, un de ceux dans lesquels des ados se font trucider à la chaîne par un tueur masqué qui ne semble avoir aucune bonne raison de le faire, excepté le fait qu'un jour, une fille lui a fait du mal. Dans ce film, toutes les filles sont tuées pendant qu'elles font l'amour. Les mecs meurent dans les vestiaires ou des voitures, mais les filles, elles, meurent les jambes en l'air. Je reste là à regarder ces massacres tout en me caressant les cheveux et me demandant d'où vient cette obsession généralisée pour les adolescentes et leur vie sexuelle. Je m'interroge : est-ce que moi aussi je vais mourir parce que j'ai eu des rapports sexuels ? C'est assez gênant d'être coincée entre mes parents, le corps encore douloureux. Je pense à Roe, et à ce que cette première fois signifie pour lui. Je ne suis pas restée assez longtemps après pour le découvrir.

Quand le film est terminé, je monte envoyer un message à Roe, sans parvenir à en formuler un seul qui convienne. Soit ça sonne maladroit (pas mal pour une soirée d'au revoir, hein ?) soit c'est beaucoup trop sincère (Je veux que tu saches que je suis contente d'avoir fait ma première fois avec quelqu'un qui m'aime et quoi qu'il arrive après ça, je…).

Je savais depuis longtemps que je perdrais ma virginité avec Roe, mais je pensais qu'à ce moment-là on serait sur la même longueur d'onde. Qu'on ne douterait ni de qui on est, ni de ce qu'on peut faire. Mais là, notre soirée me fait l'effet d'une tentative de la dernière chance plutôt que d'une célébration joyeuse.

Aucun message ne fonctionne. Aucun ne me convient. Je ne saurais dire si je regrette ou non. Ne trouvant rien à lui écrire, j'attends qu'il le fasse le premier en me disant : *Dès que je reçois son message, je me prépare à aller au lit. Dès que je reçois un signe indiquant que Roe comprend et se souvient toujours, même un tout petit peu, je me brosse les dents*.

C'est ainsi que je m'endors tout habillée, mon portable au creux de la main.

Dans mon rêve, une lumière verte s'épanouit au cœur de ma poitrine, et je perçois comme un soleil intérieur, une chaleur provenant d'une source nouvelle.

J'ai peut-être tort d'appeler ça un rêve. Ce n'est pas l'impression que j'ai. Ça ressemble plutôt à une transe, à la sensation d'être à la fois éveillée et endormie. Une forme d'inconscience superficielle, comme quand on somnole en voiture.

Je suis sur le court de tennis. Pour une fois que je ne rêve pas que je suis à la rivière… Je ne suis pas tant une personne qu'un ruban de lumière verte bordée d'or, et cette lumière s'étire jusqu'à recouvrir le court, comme pour enlacer le sol. Sous le court se trouvent des petites fleurs, comme des boutons d'or, mais noires au milieu. Elles cherchent à percer, inclinent leurs cous en direction de la lumière verte, mais la surface caoutchouteuse du court les en empêche.

Puis je suis ensevelie en profondeur, plongée dans une matière humide et sauvage, et la terre sent bon jusqu'à ce qu'une odeur aigre m'agresse le nez, ou plutôt la boule de lumière verte qui me sert de nez, et je me retrouve sous la terre. C'est là que je fais une grande découverte. Enfin, non, pas exactement. Disons plutôt que je prends conscience de quelque chose, comme ces fois où on se dit, *Oh mais je le savais déjà. Je l'ai toujours su.*

Je prends donc conscience que, dans le sol, il y a des graines et des insectes, mais qu'en dessous il y a autre chose. La magie. De même que certains prétendent que les nuages renferment à la fois de la vapeur et le paradis, la terre, elle, contient à la fois l'humus et le puits. Le puits ne m'apparaît plus comme une simple construction arbitraire. C'est un filet

d'eau argentée qui irrigue tout et renvoie une lumière irisée. J'en fais partie, et il fait partie de moi.

Et il est en train de pourrir.

L'odeur aigre m'assaille encore, et la lumière verte commence à s'estomper, comme la chaleur d'un poêle qui diminue. Je comprends que ce filet d'eau argentée est censé être un fleuve impétueux, mais qu'il se meurt. Les fleurs jaunes se détournent de la lumière et meurent à leur tour. L'odeur devient insoutenable. On dirait du sang séché, du pain rassis, du chou bouilli, de l'eau croupie.

Et je redeviens une humaine, plutôt qu'une lumière verte. Le sang séché, le pain rassis, le chou bouilli et l'eau croupie sont en moi. Je suis à genoux, je vomis, j'essaie d'expulser le poison.

Quand je me réveille, ma mère est là, et me tient le visage à deux mains.

— Maeve ! Réveille-toi, grande bécasse, dit-elle le regard fou.

Mes épaules convulsent, et tous les bruits qui s'échappent de ma bouche ressemblent aux cris étranglés d'une bête acculée.

— Maeve, tu dors encore.

Elle me secoue l'épaule.

— Réveille-toi *pour de bon*, Maeve.

— Je ne dors plus, je lâche dans un souffle.

Et je m'aperçois que je suis encore habillée. Je porte toujours mon blouson. Je suis toute moite de sueur, et l'armature de mon soutien-gorge mord dans ma peau et s'enfonce dans mes côtes. Ma bouche est sèche, ma gorge rêche d'avoir essayé de vomir dans mon rêve. Entre mes cuisses, je sens comme une ecchymose.

— Tu criais, ma puce. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— À boire, je réclame en frissonnant à présent. De l'eau.

Ma mère presse quelque chose contre ma bouche et je bois goulûment.

Ce n'est qu'à la troisième gorgée que je remarque l'odeur fraîche et propre de lavande qui emplit la pièce. Je baisse le regard et découvre ma pauvre mère apeurée, qui maintient la Thermos contre ma bouche.

Je pousse un cri, la lui fais tomber des mains et le liquide imbibe la moquette.

— Maeve ! s'exclame ma mère. Qu'est-ce qui te prend ?

Elle se lève d'un bond, perdue, horrifiée.

— Je ne peux pas boire ça ! Je ne peux pas boire ça !

Je me mets à hyperventiler sous l'effet de la panique. Que va-t-il se passer ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Oh mon Dieu, reprend ma mère en inspectant la gourde. C'est du… Qu'y a-t-il là-dedans, Maeve ? Est-ce qu'il faut te conduire à l'hôpital ? Elle était à côté de ton lit, j'ai cru que c'était… du thé…

Elle hume l'air et, dans la pénombre, je la vois grimacer.

— Est-ce du… gin, Maeve ?

Malgré la panique, je comprends ce qui lui fait dire ça. Depuis le temps que cette gourde contient de l'huile de lavande et de l'eau sucrée, la magie s'est mise en œuvre. Il flotte dans l'air une odeur piquante, comme de l'alcool à 90°, qui mélangée au parfum de lavande et de sucre peut évoquer le gin.

— Oui, je réponds en m'efforçant de me calmer. C'est du gin. Euh… désolée.

— Alors là, c'est le bouquet.

Elle se met à secouer la tête et je peux presque voir sa colère monter.

— Maeve, mais qu'est-ce qui t'arrive ?

Oh mon Dieu… Je n'ai pas le temps pour un sermon. Je crois que je viens d'avaler la moitié d'un sortilège. Je dois consulter Nuala. Manon. Savoir ce que je risque.

— Je… je n'en sais rien.

— Tu étais tellement épanouie, avant, reprend ma mère dans un mélange d'apitoiement et de fureur. Et maintenant, je ne te reconnais plus. Depuis ce qui est arrivé en février, tu es très… secrète, insaisissable. Tu ne nous adresses plus la parole. Ni même à Jo. Pat m'a dit qu'il n'avait plus de nouvelles. Et voilà que tu te mets à boire du *gin* ? Dans ta *chambre* ?

Je ramasse la gourde, qui ne contient plus que les billets de cent dollars collés au fond. Je revisse le bouchon.

— Maeve, j'ai élevé quatre ados avant toi. Rien de ce que tu pourras me dire ne me surprendra. Je t'assure. Mais ces derniers temps, j'ai beau envisager tous les scénarios, je n'arrive pas à démêler ce qui se passe. Je me dis… « ce n'est pas un trouble du comportement alimentaire. Je ne pense pas qu'elle soit enceinte. Ses notes remontent même un peu ». Alors qu'est-ce que c'est, à la fin ? Réponds-moi, Maeve. S'il te plaît.

Que dire ? Par où commencer pour lui expliquer tout ce que j'ai vécu, tout ce que je redoute ?

— Maman…

Je parle d'une voix tendre, cherche un fragment de vérité à lui révéler.

— Je, euh… c'est dur, tu sais ? J'ai l'impression qu'on s'éloigne l'un de l'autre, Roe et moi. Et puis Fiona, avec tous ses grands rêves… et moi… je ne sais pas. Je ne vois pas ce qu'il va me rester. Je voudrais que tout aille bien, comme cet été.

— Quand tu étais heureuse ? demande-t-elle en levant les sourcils. Cet été ?

Elle caresse mes boucles en essayant d'assembler les pièces du puzzle.

— Pourtant, tu avais l'air triste, cet été, reprend-elle d'une voix songeuse. Mais qu'est-ce que j'en sais…

— Je suis censée faire quoi, maman ?

Et c'est uniquement là que je réalise que je cherche une réponse.

— Qu'est-ce qui m'attend, moi ?

— Oh, ma chérie.

Elle m'enlace et se met à me bercer comme si j'étais un bébé.

— Tu pourrais faire tellement de choses. Tu as la vie devant toi. Rien ne t'oblige à décider à seize ans. Prends tout le temps qu'il te faudra. J'avais près de quarante ans quand j'ai enfin trouvé ma voie – et j'avais déjà élevé quatre enfants. N'angoisse pas pour ces histoires d'examen.

— Mais Fiona et Roe…

— Ils ont choisi des carrières extrêmement difficiles, dans lesquelles il leur faudra des années pour percer, ma puce. Si tant est que ça marche pour eux.

— Il a déjà du succès, j'objecte d'un ton lugubre. Mais j'ai du mal à me réjouir pour lui parce que… parce que j'ai l'impression qu'il m'abandonne. Qu'il a oublié.

— Je suis sûre qu'il n'a pas oublié. Simplement, votre relation n'est pas sa priorité en ce moment.

— Il a oublié, maman, je t'assure. Bientôt il oubliera que j'existe.

Je suis presque soulagée que ça sonne comme un mélo pour ados plutôt que comme un réel sujet d'angoisse. Ça apaise ma mère. Ça la remet dans un univers de problèmes de jeunes qu'elle comprend.

— Ma chérie, il n'y a pas de bonne façon de le dire mais…

Elle marque une pause, me caresse les cheveux.

— Si Roe et toi êtes faits pour être ensemble, vous resterez ensemble. Vous vous débrouillerez. Mais si vous n'êtes pas faits l'un pour l'autre,

ce n'est pas la fin du monde non plus. Personne ou presque ne finit par épouser son premier amour. Je suis bien placée pour le savoir.

Cette idée est tellement noire que je fais semblant de bâiller et lui dis que je voudrais dormir. Elle descend me chercher un verre d'eau à la cuisine. Quand je pose ma tête sur l'oreiller, j'ai encore le goût de la lavande dans la bouche. Je me persuade que le pouvoir du sortilège reste cantonné à la cuisine de Nuala, et que quelques gorgées d'eau sucrée ne vont pas me faire de mal.

J'y crois encore le matin, au réveil. Puis sous la douche. Puis au petit déjeuner. Puis quand je sors.

Je cesse d'y croire lorsque je découvre Aaron, roulé en boule, endormi sur la route.

26

— **Comment…,** je murmure. Comment as-tu atterri ici ?

Il déploie lentement ses membres et ses articulations craquent. Il se lève, légèrement voûté, une épaule pressée contre son oreille.

— Maeve ? demande-t-il, aussi perplexe que moi. C'est *vraiment* toi ?

— Comment ça ?

— Ils te donnaient d'autres apparences, explique-t-il. Et ils donnaient ton apparence à d'autres personnes.

La peur que je lis sur ses traits me met à cran. C'est donc ce qui s'est produit à l'hôtel ? Il pensait réellement que je m'appelais Mary-Beth ?

Dans la lueur du petit matin, je l'observe plus attentivement. Ses vêtements sont défraîchis, gris, son teint est blafard. Ses cheveux blonds, d'habitude courts et bien coiffés, sont plus longs et hirsutes. Il arbore une barbe de trois jours couleur rouille piquetée de boutons d'acné et de poils incarnés.

— Tu as l'air différente, dit-il.

Son œil droit, qui avait un léger strabisme avant, tremble et pleure un peu. Il a une paupière enflée.

— C'est tes cheveux. Non, ton visage aussi. Il y a quelque chose de nouveau. Qu'est-ce que c'est ?

— Ce n'est pas moi qui ai changé, je réplique. C'est *toi* qui as une sale tête. Qu'est-ce qui t'arrive ? Qu'est-ce que tu fiches ici ? Et qu'est-ce que tu me racontes, là ?

Aaron semble enfin prendre conscience de l'endroit où il se trouve. Il pivote sur lui-même, regarde le ciel, les toits, les arbres.

— Où suis-je ?

— Devant chez moi.

— Mais *pourquoi* ?

La logique de la situation paraît claire, quoiqu'un peu gênante. J'ai

bu le sortilège censé le lier et au lieu d'obtenir qu'il cesse de faire du mal, je l'ai lié à moi.

Mais je vais bien me garder de le lui révéler.

Il se frotte les yeux. On dirait un gamin crasseux. Il est encore déboussolé. Je me rends compte que le moment est mal choisi pour une confrontation. Mais il est tout indiqué pour obtenir des réponses.

Dans mon dos, j'entends la portière de la voiture de mon père qui claque. Il ne doit surtout pas me voir en train de parler avec Aaron.

— Viens. On bouge.

On se rend à la rivière dans un silence interdit.

— On est passées chez toi, je lui avoue enfin. Tu as déménagé.

— Chez moi ? Quel… Ah, l'appartement ! Ce n'était pas le mien. C'était le leur. *C'est* le leur.

— Et tu n'es plus avec eux ?

Le soleil se réverbère sur l'eau, un groupe de canards nous dépasse. On devine déjà que la journée sera belle. Le genre de journées qui font dire à certains que l'automne est leur saison préférée.

À ma grande surprise, Aaron sort un paquet de cigarettes froissé de sa poche et s'en allume une. Il fume sans répondre à ma question.

— J'ai dit : tu n'es plus avec eux ? Avec les Enfants ?

— Je ne suis plus avec eux, non. Il y aurait un café, dans le coin ?

— Pourquoi tu n'es plus avec eux ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il ne dit rien.

— Pitié ! je m'écrie. Je n'entrerai pas dans ton jeu. Tu n'es pas mon ami. Soit tu me dis ce que je veux savoir, soit tu vas te faire voir.

Toujours rien.

— De l'autre côté du parc, je grommelle.

Sur ce, on se rend au petit kiosque en bois qui fait office de buvette, avec deux tables de pique-nique devant.

Chemin faisant, sur l'herbe humide, je me demande ce que je suis en train de faire, et pourquoi je le fais. Tout chez ce type me dégoûte, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il représente. Et pourtant, nous voilà bientôt en train de touiller nos cafés, face à face.

— Pourquoi les as-tu quittés ? je lui demande. Et c'était quand ?

— Quel jour sommes-nous ?

— Le 31 octobre.

Et aussitôt je songe : *En tant que sorcière, je devrais sans doute avoir des projets pour Halloween.*

— Il y a un mois.

— Pour quelle raison ?

— Parce que j'ai découvert ce qui se passe après trois.

Il m'adresse un sourire las et lugubre.

— Le drainage ?

— Oui.

— Le puits.

— Oui. Je vois que vous avez tout deviné.

— On est plutôt futés.

— Eh bien, bravo à vous.

— Et alors ? Tu as découvert qu'ils se servaient de moi comme d'un canal magique et tu t'es dit, ouh-là, on se calme, harceler les gays, d'accord, mais là ça va trop loin ?

Une pause. On souffle sur nos cafés, on boit une gorgée.

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ? j'insiste. Pourquoi t'es-tu soudain soucié de ce que les Enfants nous infligeaient ? De ce qu'ils infligeaient à Kilbeg ?

— Parce qu'il faut que ce soit un *choix*. On ne peut pas forcer les gens à croire. On ne peut pas leur ôter leur… leur faculté de raisonner.

— Qu'est-ce qui se serait passé si j'avais accepté ton invitation ?

Il hausse les épaules.

— Ils t'auraient offert tout ce que tu aurais voulu. Et ensuite, ils auraient fait de toi quelqu'un comme moi.

Et Aaron a l'air si affligé à cette pensée, à l'idée que quiconque puisse devenir comme lui, que je flaire de nouveau l'entourloupe. Personne ne fait jamais volte-face aussi brutalement.

— J'ai commencé… à poser des questions, ajoute-t-il d'une voix hésitante. Des questions qui, à leurs yeux, donnaient l'impression que je plaidais ta cause. Comme si je voulais te sauver.

— Alors ils t'ont jeté ?

— Non. Ils ont d'abord pris des mesures. Comme ils me soupçonnaient, ils m'ont retiré une partie de mes pouvoirs, ils m'ont piégé avec des sortilèges et des illusions, ils m'ont fait croire que c'est à toi que je parlais. Ils ont trouvé que je gérais mal la situation. Et moins ils me faisaient confiance, moins je leur faisais confiance.

— C'est là que tu es parti ?

— C'est là que je suis parti.

— Donc, tu les as quittés parce qu'ils t'avaient rétrogradé.

— Je les ai quittés parce que j'ai découvert la vérité.

— À savoir ?

— Qu'ils n'en ont rien à faire de Dieu ou du salut. Tout ce qui les intéresse, c'est le pouvoir.

Il regarde ses mains un instant avant d'ajouter :

— Et ils en ont énormément. D'où ma stupeur, ce matin. Quand j'ai constaté que tu pouvais me voir. Les Enfants… ils me soupçonnaient de m'intéresser de trop près à toi, d'être trop protecteur, que sais-je. C'est pour ça qu'ils m'empêchaient de te voir. Alors je t'ai envoyé ces cartes, par enchantement. Pour te faire passer un message sans qu'eux le comprennent.

— Les cartes ?

— Le cinq de denier. Le Chariot.

— C'était toi ?

Je me prends la tête à deux mains pour tenter de démêler cette histoire.

— Le cinq de denier…, je répète.

— Souffrance à la porte de l'église. Bloqué à l'extérieur.

Je hoche la tête. C'est drôle, j'en étais arrivée à la même interprétation, sauf que je l'appliquais à mon couple.

— Et le Chariot ?

— Je savais qu'ils allaient tenter un coup dans le bus. Ils parlaient sans arrêt du fait que vous preniez le bus.

Je n'en reviens pas. Je frissonne à l'idée qu'on puisse parler de nous, comploter contre nous, qu'on puisse épier et exploiter nos mouvements.

— Mais Aaron, pourquoi cherchais-tu à me *mettre en garde* ? Tu me détestes.

— Pas du tout.

Il secoue la tête et reprend :

— C'est ce que tu penses depuis le début. Mais ça n'a jamais été le cas. Jean 12:40.

— Quoi ?

— Quoi ? répète-t-il.

— C'est quoi, Jean 12:40 ?

— « Il a aveuglé leurs yeux et il a endurci leur cœur, afin qu'ils ne voient point de leurs yeux, et qu'ils n'entendent du cœur, et qu'ils ne soient convertis – et que je ne les guérisse. »

— Pourquoi tu me cites la Bible ?

— Je l'ignore. Par habitude.

— Une habitude que je ne te connaissais pas.

— Elle remonte à longtemps. J'avais appris à la dissimuler à l'époque où… j'avais des pouvoirs.

— C'est un piège ?

Et j'aimerais vraiment que ce le soit. Je ne veux pas de cet Aaron pitoyable. Je déteste ce type tout court, mais plus encore s'il m'inspire de la pitié.

— Comment ça ? demande-t-il.

— Tu cherches à m'apitoyer sur ton sort ?

Il rit puis boit une gorgée de café.

— Ça me flatte que tu me croies capable d'un tel génie.

Enfin, des réminiscences de l'ancien lui. De cet Aaron que je peux mépriser tranquillement sans être déstabilisée.

— Explique-moi, s'il te plaît, je réclame d'une voix alanguie. Explique-moi ce qui se passe. Et si possible… essaie de ne pas citer la Bible.

— Désolé, répond-il avec un faible sourire. C'est le vieil évangélique en moi qui ressort.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— J'ai été élevé dans la foi évangélique. Tu ne le savais pas ?

— Je ne suis même pas sûre de savoir ce que signifie le mot « évangélique ».

— Oh.

Il se remet à tourner sa touillette en plastique dans son café, créant un tourbillon dans le gobelet.

— Eh bien disons que c'est comme le protestantisme, mais en très strict. Une approche très littérale de la foi. Les évangéliques ont tendance à lire énormément la Bible, et à prendre ses paroles au pied de la lettre, alors que les catholiques laissent plutôt les prêtres les interpréter pour eux. Cela dit, la grande différence, c'est que les évangéliques sont appelés par Dieu. Ils te baptisent après que tu as reçu cet appel. Pour moi, c'est arrivé très jeune.

— Ça ne me surprend pas.

— Oh, mais ça n'a surpris personne, tu sais.

Il me parle à présent comme si on était de vieux amis.

— Mon oncle était le pasteur d'une méga-église de Yuba City, on s'y rendait toutes les semaines – deux heures de route – pour l'écouter et

rendre grâces. Je n'avais que cinq ans lorsque je suis monté sur l'estrade afin de recevoir le baptême. Tout le monde était si fier de moi. Après ça, pendant des années je me suis demandé si… si j'avais bel et bien reçu l'appel de Dieu ou si… enfin tu vois, si j'étais juste un gosse.

— Je pense que tu étais juste un gosse. Mais je n'en sais rien. Je n'étais pas là-bas.

Je consulte mon téléphone. Il est neuf heures pile.

— Je me disais, oh mince, cet appel était bidon, j'ai tout inventé, tout le monde me prend pour un enfant prodige alors que je ne suis qu'un menteur.

Il éclate de rire, comme s'il évoquait l'époque où il croyait à la petite souris.

— Alors j'ai redoublé d'efforts pour être un bon chrétien, afin d'entretenir le mensonge, tu comprends ? Et cette histoire n'a fait qu'enfler et enfler, jusqu'à finir par me dépasser.

— On dirait…

Je cherche à rester diplomate, à faire comme si cet Aaron-ci était différent de celui qui a contribué à faire de ma vie un enfer.

— On dirait que tu as eu pas mal de temps pour y réfléchir.

— Ah ça.

Il prend une nouvelle gorgée.

— Des années, poursuit-il. Des années de thérapie.

— Tu as suivi une thérapie ? *Toi* ?

— Oui, enfin une thérapie à *notre* façon. J'ignore si ces gens-là étaient d'authentiques psychothérapeutes. Mais mes parents ne voulaient pas m'envoyer dans un établissement moderne où on m'expliquerait que j'étais parano parce que je me conformais aux Écritures.

— Pourquoi est-ce qu'ils t'ont fait suivre une thérapie ?

— Oh, tu sais, à cause de l'enfer.

— De l'enfer ?

— Je voyais l'enfer. Tout le temps. Partout.

— Je ne te suis pas.

— Je ne sais pas si je peux être plus clair.

Il s'interrompt, tousse.

— « Le pays des ténèbres et de l'ombre de la mort, pays d'une obscurité profonde, où règnent l'ombre de la mort et la confusion, et où la lumière est semblable aux ténèbres. » Job, chapitre dix.

Nous restons un moment silencieux.

— Et quand tu dis que tu voyais l'enfer…

— La souffrance, les flammes, les cris. Les gens tordus, minuscules, comme… comme leur version s'ils étaient changés en vers. J'avais quatorze ans, et c'est alors que j'ai commencé à comprendre que j'étais… enfin, tu vois. Comme toi. Comme nous.

— Un sensible.

— Ouais.

— Comment l'as-tu découvert ?

— Euh… à cause des métaux. Ça ne t'a jamais fait ça ? Moi, par exemple, ma fourchette m'échappait cinq fois par repas. Et chaque fois qu'elle heurtait le sol, le choc résonnait plus fort. Comme la cloche d'une église. Ça rendait mon père furieux. Quand j'ai commencé à repousser ses boucles de ceinture sans même les toucher, il a su que j'avais un problème.

Je ne réponds pas tout de suite.

— Non, de mon côté, il ne s'est jamais rien passé avec les métaux.

Aaron a l'air visiblement déçu.

— Et est-ce que tu vois…

Je n'en reviens pas de ce que je m'apprête à lui demander.

— … Les lumières ?

— Comment ça ?

— Je peux voir à l'intérieur des gens. Enfin, d'habitude. Dans leur tête, je veux dire. Je vois une lumière colorée, comme la queue d'une comète, et j'arrive à la suivre jusqu'à leur cerveau.

Aaron baisse brusquement le regard, alors que jusque-là ses yeux étaient plantés dans les miens. Il se met à s'examiner le dessous des ongles.

— Non, dit-il dans un souffle. Ça a l'air magnifique.

— Qu'est-ce que tu vois, toi ?

Il relève la tête et, pour une raison qui m'échappe, je sais ce qu'il va dire. Et nous prononçons à l'unisson :

— Des trous.

Il écarquille les yeux de stupéfaction.

— Comment l'as-tu deviné ?

— C'est la première chose qui m'est venue à l'esprit, quand on s'est rencontrés dans ton horrible appartement. Que tu voyais les vides que les gens ont en eux.

Il hoche la tête. Une brise fait bruire les feuilles, et je suis transpercée par le glapissement aigu de l'hiver. Aaron aussi. Le vent souffle à travers lui, charrie son odeur. Une odeur fétide, malsaine, jaune, une odeur de vieille transpiration, d'humidité, de vêtements dans lesquels on aurait dormi trop longtemps. Je me rappelle la facture téléphonique, le découvert.

— Où est-ce que tu habites ? je l'interroge tout à coup. Où est-ce que tu dors ?

— Ah, euh… Dans une auberge de jeunesse, en général. Mais cette nuit, j'ai… j'ai juste marché, et marché encore jusqu'à finir par m'écrouler devant chez toi. Chose que je peine encore à comprendre.

La vérité et la perspective de lui avouer me mettent mal à l'aise. *Désolée, mec, j'ai bu ton essence*.

Alors je demande :

— Qui est Matthew Madison ?

Ce nom semble lui faire l'effet d'un coup de poignard en pleine poitrine.

— J'ai vu la lettre. Celle avec l'argent.

— Matthew Madison, dit-il lentement, a été la première victime de ma Gouvernante.

27

Que ça vienne du pouvoir du nom « Matthew Madison » ou simplement de la météo irlandaise, le soleil passe à cet instant précis derrière les nuages et un vent puissant se lève. Cinq secondes plus tard, la grêle tombe violemment. On abandonne notre table de pique-nique pour se réfugier sous le toit en tôle ondulée du kiosque martelé par les grêlons.

On reste là sans trop savoir quoi faire, incapables de s'entendre dans ce vacarme. Je suis si près de lui que son odeur jaune et humide me parvient encore plus intensément. Les effluves de crasse et de moisi.

Je consulte ma montre. À présent, mes parents ont dû partir au travail.

— Je ne veux pas être…

Mais je ne veux pas prendre de pincettes avec lui, alors je reprends :

— Mec, tu pues. Viens, on rentre, tu te douches et on pourra… je ne sais pas. Parler de Matthew.

Il a l'air soudain inquiet.

— Tu veux *m'inviter* chez *toi* ?

— Je ne *veux* pas, non. Mais tu as besoin de te laver, et nous, il faut qu'on parle de la Gouvernante.

Je réalise que je baisse ma garde. Un peu trop. Carrément trop. Mais quand une personne a été harcelée par le même démon vengeur que vous, ça efface brièvement le passif qu'il y a entre vous.

On court presque jusque chez moi tant la grêle ne s'interrompt pas une seconde. Je me demande si c'est une coïncidence ou une nouvelle démonstration de force des Enfants de Brigid. Est-ce qu'ils peuvent nous voir, encore maintenant ? Leur magie est-elle suffisamment puissante pour leur permettre de modifier la météo à volonté ?

Je jette un coup d'œil en biais à Aaron et me demande si je peux

vraiment le faire entrer chez moi, après tout ce qui s'est passé. Après le coup du concert, après tout ce qu'a enduré Jo, après le harcèlement, l'espionnage et les menaces de mort. *Les choses vont être très intéressantes. Si tu survis.*

Aaron est mon ennemi. Mais les Enfants de Brigid aussi, et encore plus. Si lui aussi les déteste maintenant, est-ce que ça fait de lui l'ennemi de mon ennemi, donc mon ami ? Est-ce que je peux me permettre d'*ignorer* ce qu'Aaron a à dire ?

J'ouvre la porte et le fais entrer. La première règle de la sorcellerie vient d'être enfreinte : ne jamais inviter un démon chez soi.

Dieu merci, mes parents sont tous les deux sortis. La dog-sitter arrivera à midi pour emmener Tutu pour une longue balade au bord de la rivière. Le chien sort de son panier dans la cuisine, remue la queue en signe de surprise, ravi de revoir du monde à la maison. J'ignore pourquoi, mais je veux voir sa réaction face à Aaron. Je me dis que si le chien aboie et gronde, ce sera le signe que je dois mettre Aaron à la porte. Mais Tutu ne fait rien. Il se contente de renifler le visiteur et de sautiller pour le saluer. Comme il le fait avec tout le monde.

Je secoue la tête et peste contre moi-même. Pourquoi est-ce que j'accorde plus de poids au jugement de mon chien qu'au mien ?

Instinctivement, je conduis Aaron à la salle de bains du grenier, que je suis la seule à utiliser. Je n'ai pas envie qu'il approche des affaires de mes parents, du maquillage de ma mère, des suppléments vitaminés de mon père. Je ne veux pas qu'il apprenne quoi que ce soit à leur sujet. Je reste derrière lui depuis qu'on est entrés, je ne tiens pas à lui tourner le dos un seul instant. Il ne fait aucun commentaire sur la maison, ce que font la plupart des visiteurs. Elle est grande, ancienne, et mes parents y ont réalisé pas mal de travaux au fil du temps. Mais Aaron garde le silence.

Quand je le fais entrer dans la salle de bains, il inspire vivement, comme s'il était essoufflé.

Je le dévisage, me demandant ce qu'il va me sortir.

— Quoi ? je l'interroge, légèrement paniquée. Ça ne va pas ?

— Tu as utilisé cette pièce, n'est-ce pas ?

— Euh… il m'arrive de me laver, tu sais.

Il s'approche de la baignoire.

— Tu as pratiqué la magie ici.

— Oui. Des sortilèges. Et pas qu'un.

Consciente de donner l'impression de me vanter, je précise :

— Tous n'ont pas fonctionné.

— Elle est dans les murs, à présent.

Il claque de la langue. On dirait un peu un plombier qui m'annonce la présence d'un rat mort dans la tuyauterie.

— Dans les carreaux. Elle n'en partira plus jamais. Bonne chance aux prochains occupants de cette maison. Je croise les doigts pour qu'ils aient une sorcière dans leur famille.

— Comment tu l'as deviné ? Qu'est-ce qui t'a mis sur la voie ?

— C'est eux qui me l'ont enseigné.

— Qui ça ?

— *Eux*.

— Les Enfants ?

Il confirme de façon étrange, en pointant l'index vers moi et clignant de l'œil à contretemps.

— Je ne comprends pas. Ils donnent à la fois dans la religion *et* la magie ?

Aaron s'assied sur le bord de la baignoire et inspecte ses doigts d'un air lugubre.

— Ils donnent dans tout ce qui représente le pouvoir. Ils ne s'intéressent même pas vraiment à Dieu et aux Écritures. Ça leur est utile, c'est tout. L'Église dispose d'une bonne infrastructure pour contrôler les gens. De nombreux bâtiments, de nombreux groupes communautaires. Et avec tous les fidèles qui ont quitté l'Église catholique, les prêtres qui abandonnent le séminaire, tout ça, ça leur a ouvert une sacrée brèche.

Aaron est beaucoup plus grand que moi mais posé sur la baignoire, il est pile à ma hauteur. Je n'ai jamais eu une interaction aussi longue avec lui, et ça commence à me rendre nerveuse.

— Les serviettes sont là, je lui dis en désignant le placard. Fais comme chez toi. Je t'attends en bas.

Et je tourne les talons.

Je descends m'asseoir à la table de la cuisine, Tutu pose sa tête sur mes cuisses, et j'attends. J'attends et je me demande ce que je fabrique. Je n'ai que trop conscience des risques que je prends à discuter avec Aaron. Pas seulement physiquement. Émotionnellement aussi : je sens déjà ma haine céder la place à une forme de pitié teintée de dégoût et de… eh bien, oui, de fascination.

Aaron sort enfin de la salle de bains et me rejoint, l'air légèrement moins dérangé qu'il y a vingt minutes. La vieille odeur jaune l'a quitté, remplacée par celle, plus subtile, de… par mon odeur, en fait. Il s'est servi de mon shampooing, de mon gel douche et même de ma crème hydratante, me semble-t-il. Mais bon, c'était prévisible.

— Tu veux du thé ?

— S'il te plaît.

— Lait, sucre… ?

— Du lait, pas de sucre, merci.

Tout ça est trop bizarre.

— Donc, je reprends, une fois nos tasses prêtes. Tu vas me parler de la Gouvernante. Et de… tout le reste.

— Je ne saurais par où commencer, dit-il, penaud. Une partie de mes souvenirs est brouillée.

— Commence par le plus facile.

Alors il commence par le début. La Californie, ses pêchers, l'odeur des pêches quand elles tombent et pourrissent.

— Les rats pénétraient dans les vergers. Parfois, on allait leur tirer dessus avec nos carabines à air comprimé.

— Qui ça, « on » ?

— Mes frères et moi. Samuel, Noah et Jesse. Je suis le second de la fratrie. Après Samuel.

Son problème avec l'enfer a commencé lorsqu'il avait douze ans.

— Je suis tombé sur ce verset du Livre de la Révélation, raconte-t-il, dans lequel Jésus dit, « Ainsi, parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni bouillant, je te vomirai de ma bouche ». Et là, je ne sais pas. Tu vas sûrement trouver ça drôle, mais le mot « tiède » m'a effrayé parce que je savais que je m'intéressais à Dieu uniquement à cause de mes parents, et aussi, surtout, par vanité, puisque j'étais censé être un petit saint, c'était mon truc à moi. Alors, quand j'ai lu cette citation, je me suis dit… oh, c'est de moi qu'Il parle. Dieu sait que je fais semblant. Dieu va me vomir de Sa bouche et m'envoyer en enfer. Et c'est de là que c'est parti. Ensuite, je ne pouvais plus m'arrêter de voir l'enfer partout. En toute chose.

— Que t'ont dit tes parents ? je l'interroge, abasourdie par l'image de Dieu vomissant un fidèle.

— Ils étaient… super gênés. Un petit garçon qui cite la Bible à tout bout de champ, c'est mignon. Mais un adolescent hystérique qui ne cesse

de déblatérer sur la question du péché, c'était… trop pour eux. Après ça, ma sensibilité s'est manifestée, et je l'ai interprétée comme un châtiment. Comme si Dieu me disait, « OK, petit, fini de jouer. Tu avais vu juste. Tu n'es pas comme il faut ».

— On dirait plutôt que tu étais…

J'ajouterais bien *malade mentalement et que tu avais besoin de te faire aider*, mais je laisse la phrase en suspens. Parce que c'est ce qu'on dit aux gens dont on se sent proche. Pour qui on éprouve de la compassion. Un souvenir du concert de Roe me revient : le jeune maquillé, qui ne devait pas avoir beaucoup plus de douze ans, et à qui un membre des EDB a plongé la tête dans un seau d'eau sous le regard impassible d'Aaron. Ce jeune avait besoin de compassion. *Iel* avait besoin d'aide.

Aaron, lui, par intuition ou sensibilité, hoche la tête, comme s'il avait entendu mes pensées.

— Je sais bien, reprend-il. Je sais. Et donc, ils m'ont envoyé en institution.

— Twin Pines, je révèle par réflexe.

— Oui, mais comment… Oh, tu as lu ma lettre.

— C'est ça.

— Bref. Donc. J'avais quinze ans la première fois.

— Parce qu'il y en a eu d'autres ?

— Tout à fait : à la fin de cette même année, puis quand j'avais seize ans, et encore à dix-sept. C'est là que j'ai rencontré Matthew, Alexander et Ria. Nos séjours coïncidaient plus ou moins, alors on formait une équipe. Le gang.

» Riri… Ria. Elle était là à cause du sexe, raconte-t-il avec un petit rire dans la voix. Elle ne pouvait pas s'arrêter. Elle ne voulait pas s'arrêter. Alex et Matt, eux, c'était pour des désirs impies.

À cette expression, mon regard se rive au sien.

— Ils étaient gays, clarifie-t-il. Et moi, donc, j'étais là parce que j'étais fou. Enfin, atteint de trouble obsessionnel compulsif.

Je perds un peu le fil. Les TOC, tout le monde connaît. C'est un trouble psychique qu'on voit souvent à la télé, parfois accompagné de pas mal de nettoyages en tout genre.

— Je ne me lave pas en permanence, dit-il sèchement. Mon obsession, c'étaient les pensées intrusives à propos de l'enfer ; et la compulsion c'était… de tester les méthodes fort inappropriées de l'Ancien Testament pour les chasser. L'autoflagellation, tout ça.

Je réalise brusquement que c'est peut-être un piège. Une belle histoire pour que je m'apitoie sur son sort, avec des personnages qui résonnent en moi. L'autoflagellation. Est-ce que ce n'est pas une façon un peu pédante de dire « automutilation » ? Ce qui, au fond, correspond à ce que vit ma meilleure amie ? Je me mets à analyser son histoire, la retourner dans tous les sens, chercher le mécanisme.

— Tu crois que j'invente, estime-t-il d'un ton lugubre. Tu penses que je suis né méchant, et qu'essayer de convertir les jeunes gays est un hobby pour moi. Tu ne penses pas qu'il y ait dans ma vie des êtres que j'aime ou qui me sont chers, des gens qui comptent autant pour moi que tes amis pour toi.

Sa voix se crispe, comme s'il tentait de réprimer un sanglot. Il s'interrompt brièvement, transforme sa peine en colère. Une émotion plus acceptable à ses yeux.

— Et pourtant, reprend-il. On s'aimait, et on avait prévu de quitter Twin Pines ensemble.

L'atmosphère change, comme si ses mots étaient passés au tamis, comme si l'air s'épaississait et s'emplissait de conflits.

— Ils allaient transférer Matthew, annonce-t-il d'une voix froide. Twin Pines, ce n'était pas la joie, mais on était comme dans… une cure de désintoxication de haute sécurité. Mais ses parents voulaient l'envoyer ailleurs, dans ce centre de thérapie de conversion où… Bref, lui ne voulait pas y aller.

— D'où la Gouvernante.

— D'où la Gouvernante. Je ne me rappelle pas où on avait trouvé ces cartes de tarot. Mais je savais les lire. Et je l'ai invoquée.

— Et ça a marché ?

— Plus ou moins. Tout le monde savait que j'étais le seul à posséder réellement de la magie, alors Matthew m'a convaincu de le faire. D'invoquer la Gouvernante. Il avait dû lire quelque chose à son sujet. Je ne sais pas. Il n'y a que moi qui l'aie vue. En personne, je veux dire. Les autres ont tous vu la carte mais la Gouvernante a commencé à venir me voir. À me rendre visite. À m'observer. Je la voyais elle à la place de l'enfer. Et puis… cinq nuits plus tard, il y a eu un incendie. C'était elle. Elle l'a déclenché afin qu'on puisse filer, et c'est ce qu'on a fait. Tous ensemble. On a mis nos économies en commun et on a pris le car. On prévoyait de se rendre à San Francisco. Riri avait un oncle là-bas qui nous aiderait, pensait-elle.

— Et après ?

— Je me suis endormi dans le car, à côté de Matthew, à la sortie de Sacramento. Quand je me suis réveillé, on arrivait à San Francisco, et il était mort.

J'avais beau m'y attendre – savoir que c'était tout l'intérêt de l'histoire –, je suis quand même choquée. On ne meurt pas comme ça sur le siège d'un car. Ça non. Surtout si la Gouvernante est de la partie. Il lui faut plutôt du sang, de l'eau, et des rituels. Un jeune qui s'éteint en silence pendant que son ami dort près de lui, ce n'est pas son genre.

— Après ça… tout a dégénéré. On a ramené Matthew à ses parents. Ils nous ont traités de satanistes. Et tu sais… ils n'avaient pas tort. On avait quand même… voué un culte à un personnage occulte, ce qui est la transgression numéro un pour des jeunes chrétiens. Et moi, la seule question que je me posais, c'était… Est-ce que Matthew est en enfer, maintenant ? A-t-il été damné pour l'éternité ?

— Parle-moi des autres.

— Riri a disparu. J'ai tenté de la retrouver, il y a quelques années. Elle a dû apprendre que je travaillais pour, euh… l'« ennemi » et a préféré couper les ponts. Alex s'est marié à dix-neuf ans.

Aaron se mord l'ongle du pouce avant de préciser :

— Avec une femme. Mes parents n'ont plus voulu entendre parler de moi, alors je me suis dit que ce que j'avais de mieux à faire c'était de consacrer ma vie à Dieu et de m'assurer que ce genre de choses ne se reproduirait jamais. C'est là que j'ai découvert les Enfants de Brigid. Ou plutôt, qu'ils m'ont trouvé.

— C'est eux qui sont venus te chercher ?

— Ils paient des gens pour repérer les personnes comme nous, Maeve. Les sensibles, ou des individus doués de magie. Ils m'ont expliqué que je n'étais pas damné parce que j'étais né comme ça. Avec ce pouvoir, je veux dire. Ils prétendaient que je pourrais le canaliser afin de servir Dieu. Et deux mois plus tard, je prenais l'avion pour l'Europe.

— Et ça remonte à quand ?

— J'avais dix-huit ans, donc… il y a trois ans.

Je profite de la pause qui s'installe pour digérer tout ça : l'énormité de l'histoire d'Aaron *et* de ce que projettent les Enfants de Brigid. L'ordre, la structure, l'ampleur. L'idée qu'un type comme Aaron puisse être recruté juste après une telle tragédie.

— L'ironie de la chose, reprend-il tout bas, c'est que c'est moi qui

étais censé te recruter.

— Mais s'il leur faut un sensible pour assécher le puits, pourquoi ils ne se sont pas contentés de toi ?

— Ça ne fonctionne pas comme ça. Le sensible doit être connecté au puits de Kilbeg. Ce n'est pas mon cas.

— Et le tien, alors ? Celui de Californie ?

Aaron baisse les yeux, la mine sombre.

— Il a été asséché. Ils l'ont fait à travers moi. C'était la raison de mon recrutement. Ensuite, ils m'ont transféré. Ils feront la même chose avec toi, s'ils le peuvent. Ils t'enverront quelque part. Ils te couperont de ta source, afin que tu ne puisses redevenir trop puissante pour eux.

Tutu lève la tête, m'observe avec intérêt, puis penche la tête sur le côté. Comme pour dire, *Ça va, toi ?* Je me sens débordée, dépassée. J'ai l'impression que les parois de mon cerveau menacent de s'effondrer, alors je me frotte le crâne pour tenter de les consolider.

— J'étais dans le nord, quand on m'a appelé pour Kilbeg. Ils avaient repéré une bascule d'énergie, et ils voulaient que je descende enquêter. C'était soit toi, soit Rory.

Il s'interrompt, se corrige :

— Roe. Je n'y comprenais rien. Il y avait bien *quelqu'un* qui possédait *quelque chose*, et vous étiez tous deux tellement… comment dire ? Vous étiez exactement comme nous, à Twin Pines, à l'époque. Fiona aussi. C'est alors que j'ai recommencé à voir la Gouvernante. Ensuite j'ai entendu parler de Lily, et tout est devenu clair.

— « Les choses vont être très intéressantes. Si tu survis », dis-je en le citant.

— Et elles l'ont été, confirme-t-il avec une stupéfaction sincère. Mais oui ! Ensuite Lily revient, et tous les quatre vous… tous les quatre…

Il se met à bégayer, à bredouiller, à se répéter.

— V-v-vous êt-t-tes… t-t-t-tous les quaaaatre… *vivants*.

Il a craché le mot *vivants* comme si c'était un noyau de cerise. Et pour la première fois, je le vois réellement.

Non, correction. Je le vois depuis le début, assise là avec mon thé qui devient froid. Il serait plus juste de dire que je me vois *en* lui. J'imagine ce que c'est de perdre ses amis, ou de les voir vous tourner le dos, de se le reprocher et de trouver du réconfort dans quelque chose de plus fort et de plus grand que vous. Quelque chose qui ne *ressemble* pas à une secte parce qu'on vous y donne des responsabilités dès le début.

— On a failli y passer, je révèle pour le réconforter. C'était un coup de chance, de survivre.

— Ils m-m-me répétaient tout le temps que Matthew était mort parce que… parce qu'on avait utilisé notre magie pour faire le mal, confesse Aaron en ravalant ses larmes. Qu'en invoquant la Gouvernante, on… on frayait avec Satan. Mais que je pouvais me repentir si j'utilisais ma magie pour faire le bien. Que je pouvais être sauvé. Échapper à… à…

— À l'enfer ?

Et c'est ce mot qui le brise. Le mot « enfer », qu'on a prononcé des dizaines de fois durant cette longue conversation, rompt la connexion entre émotion et bienséance. Aaron Michael Branum se replie sur lui-même et commence à hoqueter ; ses épaules se secouent, ses sanglots évoquent des inspirations trop brutales.

— Mais vous, ensuite… vous tous vous avez *survécu*, finit-il par cracher. Vous allez bien ? Vous vous *épanouissez* ?

Je ne sais quoi faire. Enfin, en temps normal, je saurais comment réagir. Si j'avais affaire à n'importe qui d'autre, et même une fille de première à l'école, je passerais un bras autour de ses épaules et j'essaierais de la réconforter, ou bien je lui demanderais si je peux trouver quelqu'un qui saura le faire. Mais là, ce n'est pas n'importe qui. Aaron est un individu dangereux, puissant, et bien qu'il semble avoir pris conscience d'être un gros connard, il n'en reste pas moins un gros connard.

Alors je me contente de dire :

— Si tu étais réellement censé me recruter, tu t'es planté en beauté.

Les sanglots lourds ralentissent puis cessent. Il commence à rire. Pas des ricanements ou un petit rire sec comme je l'ai déjà entendu faire. Non, un vrai rire humain et reconnaissant.

— C'est clair, approuve-t-il en s'essuyant le visage du revers de la main. Dans les grandes largeurs.

Il m'adresse un regard en forme de demi-excuse.

— Quand j'étais… ils m'ont accordé un gros supplément de puissance, tu sais. Ils peuvent le faire. Ils l'offrent à ceux qu'ils apprécient, le retirent à ceux qui les ont contrariés. Et lorsque mon don était boosté, je pouvais faire faire n'importe quoi à n'importe qui. Quand on s'est rencontrés, j'étais… j'étais tellement arrogant que je pensais réussir à te recruter les doigts dans le nez.

— Et maintenant, c'est terminé ? je l'interroge. Ils t'ont repris ce

supplément de pouvoir parce que tu les as contrariés ?

— Ils stockent de la puissance dans des gens, des créatures et des choses. Mais surtout des gens. À qui ils font confiance. Comme une banque qui n'arrête pas d'investir son argent, de le faire croître. C'est aussi un système de récompense pour leurs adeptes, ainsi qu'une sorte de… comment dire ? De compte offshore.

— Et donc, toi tu étais l'un de leurs comptes offshore ?

— Oui, un temps. Et ils me l'ont repris.

Il marque une pause puis poursuit :

— Depuis, je découvre que, sans cette puissance, je ne suis… je ne suis qu'un pauvre con.

— Exact. Je confirme. Tu as fait des trucs…

J'ai envie de lui cracher les mots à la figure.

— Des trucs horribles, je poursuis. Tu as rendu *encore plus* vulnérables des gens qui l'étaient déjà. Tu as fait de ce monde un endroit encore pire, en particulier pour les gens queer. Tu es passé à la télé, Aaron. Tu as expliqué à la radio que la contraception était dangereuse pour les femmes. Tu as fait la promotion de l'abstinence, de la misogynie et de l'homophobie.

Je suis passée en mode Fiona. Je fais comme si elle était dans la pièce et qu'elle parlait à ma place.

— Je sais, dit-il. C'est vrai, mais essaie de comprendre, je croyais que… je pensais rendre service. Je pensais sauver des v…

Je me lève et me mets à débarrasser les tasses de façon agressive ; elles manquent de se briser quand je les pose dans l'évier.

— Ça ne compte pas, je lui rétorque. Ça ne suffit pas. Mets ton manteau. On va chez Nuala.

— Pour quoi faire ?

Pour la première fois depuis bien longtemps, je me sens puissante. J'ai l'impression que mes yeux pourraient cracher des flammes si je le souhaitais.

— Tu vas nous aider à arrêter tout ça.

28

Le temps qu'on arrive à Divination, j'ai déjà reçu deux SMS de Fiona et Lily qui me demandent où je suis. Comment suis-je censée leur répondre ?

Je suis avec le mec qu'on déteste.

La boutique est déserte, Nuala fait l'inventaire, se gratte le front avec son stylo tout en consultant sa liste. Elle lève les yeux lorsque la sonnette de la porte tinte, et le sourire chaleureux qu'elle esquisse en me voyant se dissout en un rictus de confusion dès qu'elle découvre qui m'accompagne.

Je m'empresse d'expliquer :

— Il vient nous aider.

Aaron se contente d'acquiescer.

— Il va nous révéler tout ce qu'il sait au sujet des Enfants de Brigid, je poursuis. Il m'a déjà appris pas mal de choses. On va mettre un terme à l'assèchement du puits. On va se débarrasser d'eux.

Aaron hausse les épaules, comme s'il approuvait la chose en théorie mais doutait de la mise en pratique.

Nuala n'est pas dupe.

— C'est bien vrai, Aaron ?

— Je… je ferai de mon mieux.

Je tousse fort – une toux agressive.

— Je ferai encore mieux que de mon mieux, se reprend-il.

Le regard de Nuala glisse d'Aaron à moi, comme si elle réfléchissait.

— Où est la Thermos, Maeve ? demande-t-elle.

— Ici, dans mon sac, je réponds d'une voix hésitante. Je, euh… j'ai bu ce qu'elle contenait. Par erreur.

Nuala se prend la tête à deux mains.

— De quoi parlez-vous ? intervient Aaron.

— Maeve, je ne pourrai rien prendre au sérieux de ce qu'il nous dira si tu as *bu* le lien.

— Pourquoi ?

— Parce que tu l'obsèdes. Le phénomène va s'estomper. Mais on ne peut pas lui faire confiance dans ces conditions. On ne peut lui faire confiance sous aucune condition, mais encore moins maintenant.

Je n'y avais pas songé. Je croyais qu'Aaron était lié à moi physiquement. Je n'avais pas envisagé qu'il puisse aussi l'être émotionnellement.

Il toussote.

— Excusez-moi, dit-il, plus fort cette fois. De quoi parlez-vous ?

Étrangement, j'ai moins de scrupules à lui révéler la vérité en présence de Nuala.

— Nous t'avons lié hier et, euh… j'ai accidentellement bu le lien. C'est pour ça que tu t'es réveillé devant chez moi. Tu vas être… lié à moi pendant quelque temps, je crois.

L'horreur déforme ses traits.

— Il faut que j'y aille, dit-il.

— Où ?

— N'importe où.

Et il sort en coup de vent. À travers la vitrine, nous le regardons tenter de traverser la rue. Il a franchi la moitié du passage piéton quand son cou part brusquement en arrière, comme un chien dont on aurait tiré la laisse. En silence, nous l'observons battre des bras tandis que le lien invisible lui enserre les épaules tel un lasso. Il se débat ainsi de façon pathétique pendant une bonne minute, jusqu'à ce qu'il soit de retour sur notre trottoir, l'air à la fois terrifié et embarrassé. Je vois bien qu'il a trop honte pour rentrer dans la boutique, ou ne serait-ce qu'affronter nos visages compatissants à travers la vitrine.

— Maeve, m'interroge Nuala à voix basse, as-tu constaté d'autres changements au cours des dernières vingt-quatre heures ?

J'hésite.

— Comme quoi ?

Elle saisit une mèche de mes cheveux.

— Comme ça, par exemple.

Je rougis.

— Alors c'est vrai, quand on…

Nuala a l'air tour à tour amusée et inquiète. Comme si elle n'arrivait

pas à trancher.

— Chez les sorcières, parfois, oui.

— Pourquoi ?

Elle hausse les épaules, et sa réponse me prend tellement de court que je lui demande aussitôt de la répéter. Pour être sûre d'avoir bien entendu.

— La magie raffole de la sexualité, dit-elle.

— Hein ? Mais pourquoi ?

— Parce que c'est naturel. L'inverse même du contrôle. Parce que la sexualité rend les hommes fous. Parce que les femmes en retirent un bénéfice. Parce que tout ce qui déteste la magie déteste également la sexualité.

— Oh…

— C'était…

Elle s'interrompt le temps de jeter un coup d'œil à l'extérieur.

— C'était avec Roe, n'est-ce pas ?

— Pardon ?

Je reste interdite une seconde, puis je comprends qui elle est en train de regarder.

— Vous ne croyez quand même pas que… ? Avec lui ?!

Elle promène un regard tendu entre la vitrine et moi.

— Eh bien tu débarques ici le lendemain matin avec un garçon, je ne sais plus ce que je dois croire !

Douze heures à peine se sont écoulées depuis que j'ai perdu ma virginité avec Roe, mais c'est la première fois que la chose ne me paraît ni grave ni sérieuse. C'est extrêmement drôle, en fait. Drôle parce que je n'ai jamais eu d'aussi beaux cheveux. Parce qu'on peut laisser quelqu'un entrer dans son corps. Parce que ça obsède tout le monde. Mais surtout, parce que j'évoque la chose avec mon amie qui a quarante-cinq ans. Et là, malgré tout le reste, on éclate de rire.

Aaron nous rejoint, apparemment prêt à se calmer, prêt à redevenir le centre de toutes les attentions. Nuala et moi sommes toujours secouées de rire. Je me cramponne à son épaule et découvre que, plus je ris, plus mes muscles se tendent, et plus je ressens une légère ecchymose entre mes cuisses.

J'ai fait l'amour hier ! j'ai envie de chanter. *J'ai fait l'amour hier et cette idée me plaît !*

— Qu'est-ce qui vous fait rire ? nous demande Aaron.

Sous-entendu : *je suis en plein traumatisme, vous savez*.

Je regarde son visage inexpressif et réalise que, bien qu'il soit plus âgé que moi, personne ne l'a jamais aimé. Pas comme Roe m'aime, ni même comme Nuala, Fiona et Lily m'aiment. Je ressens pour tous mes proches un amour tellement puissant que le seul sentiment que j'arrive à invoquer pour Aaron est l'impression qu'il est minuscule. Flétri, comme une plante mal nourrie.

Il nous observe, confus, et soudain Nuala se tourne vers lui. Elle le scrute et semble comprendre que, même s'il n'est pas digne de confiance, il est suffisamment affaibli pour ne pas être effrayant.

— Tu ne l'as tout de même pas fait entrer dans ta *maison*, j'espère ? me demande-t-elle enfin.

— Euh…

— Pardonnez-moi, intervient Aaron. Nuala, c'est bien ça ? Nous n'avons pas été présentés, je crois.

Elle lui jette un regard soupçonneux, et Aaron ne semble pas en état de lui sortir son numéro de charme. Est-ce réellement le même mec qui incitait des ados à confesser leurs secrets les plus intimes, dans son appart flippant ? Le même qui captivait son auditoire ?

— J'ai quitté les Enfants, révèle-t-il. Première chose. Ce qu'ils font n'est pas… pas très *chrétien*. Cela n'a rien de commun avec les valeurs chrétiennes. C'est de la coercition et de la soif de pouvoir, la volonté de conquérir toujours plus. Une fois qu'ils auront asséché Kilbeg, ils s'en iront et laisseront derrière eux de nouveaux adeptes complètement radicalisés. Et ça n'aura jamais de fin.

— Mais quel est l'intérêt de cette radicalisation ? je l'interroge.

C'est une partie de l'énigme que je n'ai jamais comprise. Les puits et la soif de magie, d'accord. Mais la haine pour la haine ?

— Admettons qu'ils veuillent s'implanter en Irlande, explique Aaron. Ils savent qu'on y trouve des puits, et ils veulent en extraire la magie, d'accord ? Sauf que ça nécessite des fonds, ainsi qu'un réseau. Or il existe dans le pays des groupes catholiques qui veulent voir l'Irlande redevenir le porte-drapeau des valeurs chrétiennes, des groupes qui ont de l'argent, qui ont leurs entrées au gouvernement, et qui pourront nous aider à trouver les bons interlocuteurs. Regarde ce qui se passe dans ton école, Maeve. Il a suffi de deux coups de fil. Deux coups de fil pour octroyer aux Enfants un gros contrat avec le ministère de l'Éducation. Tout seuls, ils n'y seraient jamais arrivés. C'est comme une toile

d'araignée qui se développerait sans fin. Et tout le côté droite religieuse leur est bien pratique car il crée une diversion. Il attire les regards sur leur main gauche tandis que, de la droite, ils piquent dans la caisse.

Aaron marque une pause et se frotte les yeux, épuisé par le fardeau que représente tout ce qu'il sait.

— Dès qu'ils obtiennent ce qu'ils recherchent, ils passent à autre chose. Ils sèment les idées, puis laissent la pourriture se répandre.

— Avec ton aide, rappelle Nuala d'un ton grave.

Aaron enfouit sa tête entre ses mains.

— Je sais, dit-il. Et j'en suis désolé.

Nuala soupèse cette information sans le quitter des yeux.

— J'ai perdu un proche à cause de la Gouvernante, reprend Aaron. Et à ce moment-là, les Enfants sont arrivés. Ils m'ont expliqué que mes amis et moi vivions dans le péché, que nous avions utilisé mon pouvoir en pécheurs, et que le seul moyen de trouver la grâce consistait à éviter au plus grand nombre de connaître le même… sort, je dirais. Un jour, Maeve, tu m'as demandé pourquoi je détestais les gays. Je ne les déteste pas. Je ne les détestais déjà pas à l'époque. Je t'ai répondu que c'est *Dieu* qui les déteste.

Je sens la rage monter en moi.

— Mais comment un Dieu aimant peut-il…

— Mon Dieu à moi n'était pas un Dieu aimant, nuance Aaron, épuisé. Pas du tout. Et lorsque les gens comme *moi* entendent des gens comme *toi*, des gens qui pensent que Dieu *aime*… tout le monde, quoi qu'ils fassent, même si c'est contraire aux préceptes de la Bible… on vous trouve trop naïfs. On se dit que vous niez à dessein la parole de Dieu.

— Je sais parfaitement ce que pensent les gens comme toi, lui rétorque Nuala. L'Irlande a été bâtie par des gens comme toi. Des gens ont vécu le pire à cause de ce genre de bigoterie.

— Je ne dis pas que je ne mérite pas un châtiment, proteste Aaron. Je ne cherche pas à nier que j'aie été séduit par… le pouvoir. Mais toute ma vie, des gens comme vous ont essayé de me faire changer d'avis. Et maintenant que c'est fait, maintenant que j'essaie de *réparer* mes erreurs, vous refusez de m'écouter.

Je les observe tour à tour et constate qu'ils se toisent et c'est à qui fera baisser les yeux à l'autre. Comme si deux forces invisibles s'affrontaient dans un corps à corps muet. Nuala et moi avons dû donner

la même impression l'hiver dernier quand nous avons brièvement occupé les pensées l'une de l'autre. Je n'ai jamais assisté à ces interactions de l'extérieur. Tous deux sont parfaitement immobiles, comme une bête sauvage face à un être humain.

Mais soudain, les muscles de Nuala se détendent, et toute expression de lutte disparaît.

— Soit, Aaron, reprend-elle dans un soupir. Je suppose que nous pouvons collaborer.

Et je me demande si je saurai un jour ce qui vient de se passer entre eux.

Manon arrive sur ces entrefaites, un gobelet de café dans chaque main, et découvre la scène.

— Tu as bu le lien, déclare-t-elle, agacée.

— Je ne l'ai pas fait *exprès*.

Elle referme la porte derrière elle, et une bourrasque glacée se retrouve prisonnière du magasin. Nuala, Aaron et moi frissonnons, resserrons les pans de nos manteaux et, une fraction de seconde, je note que Manon nous observe. Non, elle nous scrute, plutôt. Elle nous détaille. Les cafés fument tranquillement entre ses mains, dans les gobelets fins et brûlants contre ses paumes.

Comme si Manon captait le fil de la conversation télépathique laissé par Aaron et Nuala, son énergie semble nous réunir tous les quatre. C'est compliqué à expliquer. Une sorte de transfert invisible d'information semble se produire entre Manon et sa mère, entre Manon et Aaron, et – j'imagine – entre Manon et moi.

Nos regards se croisent brièvement, et une partie de moi-même – la part sensible, celle qui ne m'abandonnera jamais, quel que soit le puits sur lequel je me trouve – comprend que Manon est différente. Une sorcière, certes, mais davantage encore. Elle est *comme* moi, mais pas identique à moi. Elle ne me ressemble pas comme Aaron me ressemble. Elle est plus qu'humaine. Je m'efforce de creuser la question, j'invoque les fragments de magie qui subsistent en moi.

Qu'es-tu, au juste, Manon ?

Elle rompt le contact visuel, et c'est fini. La facette de la véritable Manon que j'ai failli voir est à présent ensevelie sous l'apparence de l'élégante Française sur qui ma meilleure amie a flashé. Bonne chance, Fiona. Non seulement elle est trop vieille pour toi, mais en plus elle a subi un enchantement profond, quelque chose de secret et peut-être

même antique. Quelque chose qui n'a toujours pas pardonné à sa mère de l'avoir abandonnée.

— Nous devons tous nous réunir. Toi, Fiona, Lily, Roe, Aaron. Manny. Chez moi. Ce soir.

— Roe n'est plus là, je dis. Il est parti en tournée ce matin.

— Il t'a quittée ? réplique Nuala, dégoûtée. Au beau milieu de tout ça ? Cela ne lui ressemble pas. Bien, nous tâcherons de démêler tout ça ce soir. Rendez-vous chez moi. Pour l'heure, je vais vous demander à tous les deux de partir.

— De partir ? Mais pourquoi ?

— Parce qu'aujourd'hui est ma journée la plus chargée de l'année, que j'ai environ soixante-quinze commandes à préparer, sans compter les idiots habituels qui vont venir chercher des jeux de tarot pour leur décoration d'Halloween.

Et nous revoilà sur le trottoir. J'ignore ce que je vais bien pouvoir faire d'Aaron. Et apparemment, la réciproque est vraie.

— Bon ben je pourrais peut-être aller en cours, j'avance, sans entrain.

— Je ne pense pas, non, objecte Aaron, la mine soucieuse.

— Et pourquoi ?

Je me rappelle aussitôt ce qui s'est produit lorsqu'il a tenté de traverser la rue. Alors je me reprends :

— Quelle impression ça fait ?

— Je ne saurais dire. C'est douloureux.

Il fourre ses mains dans ses poches, puis ajoute :

— Je me dis que, si tu étais dans un autre bâtiment, ce serait…

— D'accord, je le coupe. D'accord.

— C'est quand même toi qui as *bu*…

— Je sais !

— On pourrait s'installer dans un pub ou un café, en attendant.

La simple idée de rester aussi longtemps seule avec Aaron, de l'entendre me raconter son passé tragique, m'insupporte. Ce n'est pas que je ne le croie pas. Je ne pense pas qu'il oserait mentir au sujet de la Gouvernante. En revanche, je sais que c'est un fin politicien et qu'il est doué pour enjoliver la réalité.

Je capitule.

— C'est bon. Mais je dois passer prendre des affaires dans mon casier. Tu n'auras qu'à m'attendre dehors.

On se rend à Sainte-Bernadette à pied, et on échange à peine quelques mots. Je pense que, l'un comme l'autre, nous n'en avons plus envie. J'actualise le fil Instagram de Small Private Ceremony. Dee a posté un selfie d'eux dans le train ce matin avec pour seule légende « En route ! ». Roe essaie de dormir, la tête appuyée sur son pull roulé en boule.

— Roe est en tournée, donc, dit Aaron.

— Oui.

Une pause.

— C'est cool.

Je le fixe d'un regard noir, et ma haine revient en force, déborde de moi.

— Ah parce que tu es fan, maintenant, c'est ça ? Tu ne le vois plus comme un ennemi de Dieu ? Tu ne vas rien lui jeter à la figure ?

— Je n'ai jamais jeté quoi que ce soit.

On arrive à l'école. Les cours de fin de matinée ont commencé et le silence règne. Un rayon de soleil blanc et aveuglant perce entre les nuages, pas chaud mais éblouissant, et les plus petits grêlons fondent déjà sous nos pieds.

Le portillon qui donne sur la petite terrasse des terminales est fermé par un cadenas, et il nous faut donc sauter par-dessus. J'ai un pincement au cœur en songeant que Roe nous aurait ouvert en un clin d'œil. Mais il est à Dublin, en train de préparer son concert et de penser à… à quoi, au juste ? Que sa copine encore ado est folle mais que ça va lui passer ? Reste-t-il une part de lui-même qui croie encore à ce qui nous est arrivé ?

Dieu merci, la porte de la cantine est ouverte.

— Attends-moi ici, je chuchote à Aaron. Je récupère deux, trois trucs. J'en ai pour cinq minutes.

Je note qu'il observe alentour, comme fasciné et un peu décontenancé par tous le baume à lèvres, les vieux magazines et les mugs sales abandonnés là. J'imagine qu'il est habitué aux lycées américains et à leurs milliers d'élèves.

— Je vais en profiter pour fumer dehors, annonce-t-il.

Il remonte l'escalier qui donne sur la rue et pousse la porte sans la refermer complètement.

Dans le couloir, j'entends le cours qui se déroule de l'autre côté du mur. Je m'arrête un instant, l'oreille tendue. La voix de la professeure

est trop étouffée pour que je distingue ce qu'elle dit, mais il me semble qu'elle parle allemand.

La porte du bureau de Heather est entrouverte. Tout à coup, je me dis que c'est peut-être le bon moment pour la mettre dans la boucle. Elle est au courant, pour Aaron, et j'aimerais avoir son avis, savoir si elle pense qu'on peut lui faire confiance. Je jette un coup d'œil dans le bureau, il est désert. Mais si j'en juge par la présence de son sac sur la table, Heather est dans le bâtiment.

Je me retrouve étrangement attirée par le détail qui me chiffonne chaque fois que je suis dans cette pièce : la tache de moisi sur le mur, derrière le bureau de Mlle Banbury, qui empire chaque semaine. Les taches gris-vert remontent le long du mur, la peinture est comme boursouflée vers l'intérieur. Le cœur de la moisissure, qui était à l'origine une simple veine bleuâtre, s'est changé en cercle noir profond. Le mur entier évoque un schéma des entrailles de la terre : un cœur noir en fusion, entouré d'un manteau marron-vert. Ça sent l'humidité et les vieilles patates – celles qui finissent par germer dans le placard et ne plus ressembler à rien.

Quelque chose remue en moi. Quelque chose qui ressemble aux prémices d'un souvenir. Le rêve de cette nuit, l'impression d'être une bande de lumière verte, l'odeur de pourriture qui m'agressait, étouffait ma flamme.

— Maeve ! s'exclame Heather derrière moi, visiblement ravie de me trouver ici. C'est une drôle d'heure pour se voir, ajoute-t-elle.

Je me retourne ; l'odeur ne quitte pas mes narines.

— Hé ! je m'exclame.

— J'ai une grande nouvelle, enchaîne Heather avec un sourire. Je ne voulais pas t'en parler avant d'en être absolument certaine, mais je viens d'avoir le musée au téléphone et… enfin bon… Puisque tu es là !

— Quel musée ?

— Celui du Japon. Où je dois me rendre cet été ? Pour les aider à préparer le catalogue de leur exposition ?

— Ah, oui. Bien sûr.

Elle a l'air surexcitée, son sourire en est presque trop large.

— Bon, écoute… ils ont dit que je pouvais t'emmener. Tu ne toucheras pas grand-chose, mais tu passeras l'été à Tokyo gratis. Tu le crois, ça, Maeve ? Tu termines le lycée et boum, tu décolles pour le Japon.

— Oh ! je lâche en m'asseyant dans son fauteuil. Waouh…

L'odeur de moisi me chatouille de nouveau les narines, et je perçois comme un bourdonnement intérieur qui me rappelle la lumière verte de cette nuit.

— Il faut que je vous parle, je lui annonce. C'est à propos des Enfants. Ils sont en train d'assécher le puits – vous le savez sans doute déjà –, sauf que maintenant Aaron les a quittés et il nous aide. Il va nous aider à les vaincre.

Heather semble un peu surprise, mais pas aussi choquée que je l'aurais cru.

— Ça alors. C'est lui qui te l'a dit ? Moi, personnellement, je ne le…

— Je sais, je sais, moi non plus je ne lui fais pas confiance, j'ajoute avec empressement. Mais dans ce cas précis… je le crois. Et je ne pense pas qu'on pourra les vaincre sans son aide.

Elle hoche la tête, songeuse.

— L'ennui, c'est que je dois donner ma réponse au musée aujourd'hui même.

J'ai l'impression d'avoir mal entendu. Je cille et la dévisage.

— Pardon ?

Heather secoue la tête.

— Tant pis. Si tu n'as pas envie d'y aller, ce n'est pas grave.

— À Tokyo ? Bien sûr que si, j'ai envie d'y aller.

— Non, non, insiste-t-elle en haussant les épaules. C'est le genre de choses dont il faut être absolument sûr.

Je suis perdue. Cette conversation semble se dérouler dans un rêve où la logique est inversée mais qui serait quand même censée avoir un sens. Sauf que moi, cette logique, j'ai du mal.

— Est-ce qu'on peut d'abord parler d'Aaron ? j'insiste. Je ne pense pas que…

— Oui, oui.

Elle semble énervée et déçue, comme si elle m'avait offert un cadeau et que je ne l'avais pas remerciée comme elle pensait le mériter.

— Je vais nous préparer du thé pour qu'on puisse discuter. Comme il faut, je veux dire.

— Oui. Et euh… on pourra aussi parler de cette histoire de Japon, hein ?

Elle hausse légèrement les sourcils en se tournant vers la porte.

— On verra, répond-elle, sa voix exprimant toujours la déception.

Je reste assise, mal à l'aise, le temps qu'elle revienne. Quelque chose ne tourne pas rond. J'entends le clic de la bouilloire dans la pièce d'à côté puis le lent gargouillement de l'eau qui bout. Heather se met à fredonner tout bas, et l'odeur des murs semble s'intensifier.

D'où sort cette histoire de Japon ? Pourquoi Heather aborde le sujet maintenant, en plus ?

Je m'imagine dans le métro de Tokyo, profitant des moments de la vie un à un et non dictés par l'université ou la vie professionnelle. J'imagine mes parents parlant de moi comme ils parlent de mes frères et sœurs : *Abbie est toujours en Belgique mais Maeve, notre cadette, elle est au Japon. Oui, au* Japon.

C'est un beau rêve, un dont je profiterais bien davantage si la lumière verte n'était pas apparue au coin de mon champ de vision. L'odeur me frappe à nouveau de plein fouet, alors je pivote sur le fauteuil pour toucher le mur et, au passage, accroche mon collant à un tiroir. Je baisse les yeux.

Une petite clé en or attend dans la serrure. Je n'aurais qu'à lui donner un tour pour découvrir ce que renferme ce tiroir. Mais ce serait sournois de ma part.

Je n'hésiterais pas si je ne faisais pas confiance à Heather.

La lumière verte forcit encore et je me rends compte que mon corps cherche à me dire quelque chose. J'écoute un moment. J'ai assez prêté l'oreille aux pensées d'autrui. Il est temps que je me penche sur les miennes.

Ouvre le tiroir, me dit mon corps. Maintenant.

Je m'exécute ; mon cœur cogne si fort que mes tympans vibrent.

Je mets un temps à comprendre ce que j'ai sous les yeux. Dans un premier temps, je crois qu'il s'agit de souris mortes. Des petits corps gris et humides, bien alignés. Sauf que ce ne sont pas des souris.

Ce sont des sachets de thé.

Des rangées et des rangées de sachets usagés, disposés comme des petits soldats, espacés de cinq centimètres. Chacun repose sur un petit disque de coton, sans doute pour éviter d'imbiber le bois du tiroir. J'en saisis un et le renifle.

Camomille.

Ce ne sont pas n'importe quels vieux sachets de thé.

Ce sont *les miens*.

Un grand froid me parcourt le dos, comme si une tige métallique aux

bords crénelés récurait l'intérieur de mon corps. Mlle Banbury a conservé tous les sachets de thé que j'ai pu consommer dans son bureau. La nausée me monte lorsque je comprends qu'elle les a rapportés de chez elle.

J'entends ses pas dans le couloir, referme le tiroir. Mon cœur cogne toujours fort. Sans trop savoir comment, je parviens à me rasseoir.

— Thé, annonce-t-elle tout simplement en me tendant un mug brûlant.

Je plonge mon regard à l'intérieur, le sachet flotte innocemment. Oh mon Dieu…

Le jour où j'ai dit non à Aaron pour la troisième fois, Heather est apparue et l'a chassé. J'ai cru qu'elle me protégeait, alors qu'elle était là pour prendre le relais.

Elle est ce qui se passe après trois.

J'enserre le mug à deux mains, comme si c'était la seule chose qui me rattachait à la terre. Ça ne peut pas être réel.

— Tu es une jeune fille très brillante, Maeve, murmure Heather. Avec un potentiel fou.

Depuis toujours, on me parle de mon *potentiel*, comme d'un trésor énorme dont je n'aurais qu'à trouver la clé. Cette fois, le mot résonne différemment. On dirait le son d'un fruit qui ramollit.

Elle passe une main sur son bureau, s'arrête un court instant au niveau du fameux tiroir.

— Si nous partons travailler ensemble au Japon, nous devons être sur la même longueur d'onde, dit-elle sans cesser de sourire.

Je me rappelle soudain ce que m'a raconté Aaron, qu'il avait été ramené chez lui, en Californie, pour assécher le puits, et qu'il avait été transféré aussitôt après. Est-ce que c'est le but de cette histoire de Japon ? Est-ce qu'ils prévoient de me faire quitter Kilbeg après m'avoir drainée de ma magie ?

La lumière verte surgit de nouveau dans ma tête, enveloppe cette pensée et la rejette. Elle commence à me plaire, cette lumière. Durant tous ces mois passés à suivre celles des autres, je ne me suis jamais demandé à quoi la mienne pouvait ressembler.

— Bien, reprend gaiement Mlle Banbury. Que voulais-tu me dire, au sujet d'Aaron ?

La lumière verte qui s'épanouit est si belle que je mets un temps à réaliser que je ne peux plus bouger.

29

Heather se lève de son siège et s'approche de moi. Elle s'appuie au rebord de son bureau.

— Tu as fait quelque chose à tes cheveux, dit-elle doucement en saisissant une de mes boucles.

Mes muscles restent bloqués, mon corps crispé, comme l'autre jour dans le bus.

— À moins que… Ah ! Tu as changé *quelque chose*, en tout cas.

Du pouce, elle soupèse ma nouvelle boucle soyeuse. Ses doigts effleurent mon visage et je ne peux même pas broncher.

Heather murmure quelque chose, et la boucle qu'elle tient se raidit. J'ai l'impression que mes épaules s'effondrent, que mes os s'écrasent les uns contre les autres.

Elle plante ses yeux dans les miens et soutient mon regard. Sa main court le long de mon bras, presse tout doucement au niveau du coude, et je me sens comme une jument qu'on évalue avant une vente.

Sa main arrive à mon épaule. Sur mon cou. Sa main est trop chaude pour ne contenir que du sang. Son autre main, appuyée contre le mur comme pour repousser la frontière de l'Étouffoir, se raidit contre le plâtre.

La lumière verte m'assaille à présent, illumine chaque recoin de mon corps paralysé. Sans mouvement pour la gêner, elle parvient à se poser dans mon esprit et devient la voix de la clarté ultime.

Écoute, dit-elle. *Écoute.*

Quoi ? je lui réponds. *Qu'est-ce que c'est ?*

Sainte-Bernadette est le puits.

L'information déferle sur moi telle une grosse vague. Voilà pourquoi la porte de l'Étouffoir s'est refermée sur moi, le jour où j'ai trouvé le jeu de tarot. Voilà pourquoi ce jeu, apporté à l'école par Harriet Evans, a été

enchanté. Voilà pourquoi deux sensibles sont venues étudier ici en l'espace de trente ans, alors que ces individus-là sont rares et que nos familles respectives n'avaient jamais inscrit leurs filles dans des établissements payants. Après tout, je n'étais pas *censée* étudier à Sainte-Bernadette. J'étais supposée fréquenter la même école publique que mes sœurs. Mais mes notes ne me le permettaient pas, et mes parents craignaient que je me perde dans un établissement trop grand. Même chose pour Harriet : elle avait décroché une bourse. Une des toutes premières accordées par sœur Assumpta. Et avant ça ? D'autres sensibles étaient-elles venues ici ?

Mlle Banbury ne travaille pas ici par hasard, et ce n'est pas uniquement pour se rapprocher de moi.

Bien qu'en ce moment précis, elle se rapproche *littéralement* de moi.

Ses doigts remontent le long de mon cou, brûlants telles des batteries ou des piles, quelque chose censé fournir de l'énergie à quelque chose d'autre.

— Quel potentiel, répète-t-elle.

Et je retrouve cette impression que mon corps est un fruit en train de pourrir. D'être une chose qui fane et meurt.

L'espace d'un court instant, je pense qu'elle va m'étrangler. Qu'elle va me tuer ici même, et que tout sera fini. Je me dis que j'aurais peut-être dû accepter son offre, si tant est que l'offre ait été bien réelle. Je pense à mon corps quand il va s'écrouler, j'imagine le dernier souffle de magie s'en échapper. Ensuite, mon corps lui appartiendra, et tout sera fini.

Mais elle ne m'étrangle pas. Elle se contente de caresser mes lèvres puis me tâte les dents du bout des doigts. *Oh*, je songe depuis le fin fond de ma torpeur. *Je ne vais peut-être pas mourir. Peut-être que ce qu'elle cherche en moi se trouve au fond de ma gorge.*

En même temps que je deviens consciente de la présence de mes dents, elle sourit et dévoile les siennes, et je me rappelle vaguement avoir entendu évoquer la vie du président Lyndon B. Johnson à l'envers. Né et mort dans la même ville. C'est sûrement ce qui va m'arriver aussi.

C'est drôle, les choses auxquelles on peut penser quand une femme vous colle ses doigts dans la bouche.

Et puis elle s'arrête. Son regard semble perdu, ses narines s'évasent. Je sens sa poigne qui se desserre, le sang qui revient dans mes bras. La rage qui renaît en moi. Je me dégage si vite que des petites taches

violettes et noires emplissent mon champ de vision, comme quand on allume et éteint une lampe trop vite.

Mais les taches ne disparaissent pas. Elles se maintiennent sur Heather, dansent sur son visage, comme autant de points noirs qui grossissent.

Non, pas des points.

Des *trous*.

Mlle Banbury se met à se gratter le visage et me lâche complètement. Les trous se déplacent, s'évasent et rétrécissent. Des têtes d'épingle, puis des yeux de chat.

Mes muscles se détendent et je suis enfin libérée grâce à… ce phénomène. Je me rue hors du bureau et tombe sur Aaron dans le couloir. Sa main est posée contre le mur. Sa paume est plaquée contre la frontière de l'Étouffoir.

Je me rappelle alors que c'est son don. Moi, je vois la lumière intérieure des gens. Lui, il voit leurs vides, leurs trous.

— Maeve, sors, ordonne-t-il en s'arrachant à sa transe. Je ne vais pas pouvoir la retenir longtemps.

Mais je ne pars pas. Du moins, pas tout de suite.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

Aaron ne répond pas. Il est trop concentré sur Heather, ses doigts fermement pressés contre le mur comme s'il s'apprêtait à l'escalader.

Mlle Banbury s'écroule en se grattant le visage ; elle hurle tel un animal.

— Maeve, *sors*.

Les taches noires continuent d'apparaître sur Heather, elles rampent et grouillent comme des ombres devenues insectes. Pourtant, elles ne semblent pas la blesser tant que ça. J'ai plutôt l'impression qu'elle les combat mentalement. Je réalise que ce qu'Aaron lui fait subir n'est pas tant une torture physique que psychologique. Sa peau ne la fait pas souffrir, en tout cas. L'agression *paraît* externe, avec toutes ces bestioles noires qui grouillent, mais elle se déroule entièrement dans sa tête.

Aaron repart vers la sortie, une main toujours contre le mur, les yeux fermés sous l'effort. Il marmonne toujours et, durant un court instant, j'ai l'impression de ressentir… *quelque chose*. Un ressentiment sombre né du fait que lui et moi avons reçu à la naissance la même quantité de pouvoir, mais que lui a réussi à peaufiner et maîtriser sa sensibilité au cours des années qu'il a passées avec les Enfants de Brigid. Comme sa

façon de percevoir la magie résiduelle au moment où il est entré dans la salle de bains du grenier. Ou bien cette manifestation spectaculaire, impressionnante et dévastatrice de son pouvoir sur Heather Banbury. Il possède une compréhension technique de ce que moi, je ne parviens à saisir que par instinct.

J'en suis jalouse. Et dans cette jalousie, je commence à comprendre ce que peuvent ressentir ceux qui sont accros à ce type de pouvoir. Ce genre de contrôle sur soi-même et sur les autres. Et je conçois qu'on veuille s'y cramponner, quand bien même il enfreint tous les codes de morale imaginables.

Non. Non, je ne m'abaisserais jamais à ça. Jamais je n'échangerais la morale contre du pouvoir. Mais soudain, une voix intérieure narquoise se fait entendre.

Pourtant tu l'as déjà fait, Maeve. Tu as trahi ta meilleure amie pour devenir populaire.

Ce n'était pas pareil, je proteste.

Si, et même pire, à certains égards. Aaron, lui, a obtenu ce qu'il recherchait. Toi, tu n'as même pas réussi à impressionner les filles populaires.

— Maeve ! me presse Aaron d'une voix qui commence à trembler sous la tension de son sortilège. Cours. L'escalier, vite.

Aaron rêvait d'un pouvoir cosmique fabuleux. C'est raisonnable. Toi, tu voulais simplement impressionner deux ou trois filles de ta classe.

J'ai la sensation que quelque chose va se briser, et que je vais être écrasée par son poids. J'actionne mes jambes, encore meurtries par le sortilège de Heather, et m'efforce de rejoindre la sortie.

Songe un peu, tout le monde serait tellement plus heureux sans toi. Pas de Maeve, pas de Gouvernante. Ni d'Enfants de Brigid. Tu ne mettrais pas constamment en danger ceux que tu aimes. Penses-tu que Fiona parvienne à se remettre un jour ? Ou bien Lily ? Non, Maeve. Tu les as détruites. Tu as détruit tout le monde.

Je progresse à reculons, derrière Aaron, les yeux fermés pour faire taire la voix. Cette voix terrible qui ressemble tant à la mienne. Qui *est* moi.

Nous voilà tout à coup dans l'espace cuisine. Puis sur la terrasse. Et enfin dans la rue. Tout semble se dérouler au ralenti, mon corps est faible et désorienté, tel un poulain qui vient de naître. La sonnerie retentit, à peine audible depuis le trottoir. Les cours s'achèvent.

— Filons, décrète Aaron.

Je me tourne vers lui et le changement que je découvre me laisse sans voix. Il n'a plus l'air éteint, à présent. Sa peau a pris une teinte dorée, les boutons d'acné et les poils incarnés ont disparu, son œil fatigué ne cille presque plus. Son être tout entier est revigoré par la magie, il luit de l'essence même de la terre en fusion.

Nous repartons par où nous sommes arrivés, mais nous ne sommes en aucune manière les mêmes qu'à notre arrivée.

30

DÈS QU'ON SE RETROUVE sur le trottoir, mon corps tout entier se met à trembler. Aaron ne prononce pas un mot mais ses traits sont figés d'inquiétude ; il se demande probablement si ce que nous venons de vivre m'a causé des dommages irréversibles, ou si je vais m'en remettre en un clin d'œil. J'imagine aussi qu'il est curieux. Qu'il aimerait savoir si j'ai l'habitude de ce genre de magie. Une magie visible, redoutable, malveillante. Le fait est que non, pas réellement. Mes mains tremblent toujours et mes genoux s'entrechoquent.

— Viens, dit-il. Suis-moi.

Je lève les yeux et découvre où il veut m'emmener : au Shanty's, un pub fréquenté par des vieux messieurs, situé sur la colline de Sainte-Bernadette. À l'intérieur, tout le mobilier est d'acajou foncé et les chaises recouvertes de coussins verts. Un feu brûle dans la cheminée, face à laquelle sont installés deux fauteuils. Il me conduit à l'un et se rend au comptoir.

Quelques minutes plus tard, il en revient avec deux pintes de Guinness et un sachet de biscuits salés. Dans d'autres circonstances – et en meilleure compagnie –, je trouverais ça excitant, de passer boire un coup au pub, un jour de cours.

Mais là, tout ce que je parviens à dire, c'est :

— J'aime pas la Guinness.

Je ne mens pas. C'est une bière de vieux et de touristes.

— Bois, m'ordonne Aaron. Ça contient du fer.

J'avale une gorgée, et ça me fait du bien. Cette bière est épaisse, crémeuse, âcre et ténébreuse. J'essuie ensuite la mousse qui s'est posée sur ma lèvre.

— Qu'est-ce que tu as fait, tout à l'heure ? je lui demande enfin.

Il ouvre le sachet de biscuits, les renifle avec méfiance, puis les

goûte.

— Pouah, c'est au *poisson* ? grommelle-t-il avec une grimace et en reposant le sachet. Tout à l'heure, je… j'ai utilisé mon don. Avec le volume poussé au maximum, à cause de cette pièce. Cette pièce horrible.

— C'est le puits, n'est-ce pas ? Le puits, c'est Sainte-Bernadette.

L'idée ne lui était manifestement pas venue à l'esprit.

— Oh… *D'accord*, fait-il.

Aussitôt, il semble s'en réjouir.

— Mince alors. D'accord. C'est ça. Waouh.

— Qu'est-ce que tu croyais que c'était ?

— Disons un… un site particulièrement intense. Mais c'est toi qui as raison. Je n'avais jamais rien vu d'aussi puissant. C'est forcément le cœur du puits de Kilbeg.

Je le fixe d'un œil suspicieux.

— Et tu n'étais pas au courant ? Alors que tu as été le visage des Enfants de Brigid à Kilbeg pendant des années ?

— Moins d'un an, nuance Aaron.

Il examine à nouveau les biscuits. Il en prend un, le mange.

— Tout a changé pour moi quand je suis arrivé ici. Ils étaient très contents de moi. Dès mon arrivée, un important flux de pouvoir s'est manifesté, et moi j'avais une connexion personnelle avec les ados qui le généraient. Jusque-là, je n'étais personne. Un simple expert en manipulation dans leurs rangs.

Le biscuit a finalement l'air de lui plaire, il en prend un troisième.

— Ce que tu disais tout à l'heure, poursuit-il. À propos des trous et du fait que j'arrive à les voir. Ça va au-delà de ça. Je peux *montrer* aux gens leurs propres vides. Si telle personne a mauvaise mémoire ou un complexe, par exemple, je peux focaliser son esprit sur ces détails-là. Afin qu'elle ne voie que ça. C'est ce que j'ai fait avec Mlle Banbury.

— Je ne te suis pas, je dis alors même que je crois plus ou moins saisir.

Cette voix dans ma tête qui m'assurait que la vie serait plus belle si je n'existais pas – c'était sa faute. Parce qu'il utilisait son don à pleine intensité dans l'Étouffoir.

— Tu vois, les crampes à l'estomac qui te prennent quand tu te rappelles avoir été égoïste, méchante ou stupide ? C'est une sensation physique, n'est-ce pas ? Proche de l'intoxication alimentaire ? C'est ce

que Mlle Banbury a vécu, dans tout son corps. Tout ce dont elle a honte, toutes les choses horribles qu'elle a pu faire et dont elle arrive normalement à se convaincre qu'elles ne sont pas graves, parce que… oh, va savoir, on arrive toujours à se convaincre que nos mauvaises actions ne sont pas si graves, et qu'elles sont justifiées.

— Ouais, et tu sais de quoi tu parles.

Il ne relève pas et reprend :

— Tout cela a afflué en elle en même temps. Sans qu'elle puisse se défendre. Un poids écrasant, insoutenable.

Je suis complètement déconcertée. Et je ne peux rien faire d'autre que boire ma Guinness en essayant d'assimiler ce que je viens d'entendre. Brusquement, j'ai le sentiment qu'on ne pourra pas lutter, Fiona, Roe, Lily et moi. Aaron est capable de mettre les gens devant leurs responsabilités, au point que ça en devienne douloureux… Je repense aux jeunes dans son appartement glauque, pendant la réunion des Enfants de Brigid à laquelle Roe et moi avons assisté. Je les revois s'ouvrir à Aaron, avouer les écarts les plus insignifiants. Sur le moment je n'y ai rien compris, mais tout s'explique maintenant.

Et j'ai beau être reconnaissante à Aaron de m'avoir sortie vivante de l'Étouffoir, j'ai beau croire, d'une certaine façon, qu'il regrette sincèrement ce qu'il a fait, je me retrouve à nouveau à bouillir de rage.

— Tu pourrais faire absolument *tout*, avec ce don, je crache. Tu pourrais, je ne sais pas moi… forcer Jeff Bezos à payer ses impôts. Ou mettre fin à des guerres, en te concentrant sur les bonnes personnes. Tu pourrais avoir ta place au gouvernement. Au lieu de ça, tu perdais ton temps, ton cerveau et ta vie à écumer les petites villes du pays pour faire culpabiliser les gens vulnérables.

Il m'observe toujours, indifférent, en mangeant des biscuits salés.

— C'est vraiment bon, en fait, une fois qu'on s'est habitué à ce goût de poisson, commente-t-il.

— Non mais comment tu peux m'ignorer comme ça ? j'explose. C'est sérieux. Tu devrais *aider* les gens.

— Écoute, Maeve, je suis tout disposé à coopérer avec toi. À passer le temps qu'il faudra pour mettre de l'ordre dans… dans mes rapports au monde. Mais je ne vais pas rester là à écouter une adolescente me faire la morale alors qu'elle ne sait pas distinguer un site magique d'un trou dans le sol.

— Je te dirai ce que j'ai envie de te dire. On est pareils, toi et moi.

Moi aussi, je suis une sensible. Je suis suffisamment concernée pour te demander des comptes. Comme les docteurs.

— Est-ce donc à cela que tu prévois d'employer ton don ? Sauver le monde ? Devenir Première ministre ?

Je croise les bras.

— Et pourquoi pas ?

— Je vais prévenir l'Assemblée.

— Oh ta gueule.

Il se laisse aller contre son dossier, pose le sachet vide sur la table d'à côté. Il s'essuie ensuite les doigts au creux de ses mains avant de les croiser sur ses cuisses.

— Pour commencer, reprend-il d'une voix irritée, tu dois comprendre que jusqu'à il y a environ, euh, six semaines, je pensais sincèrement que je sauvais des gens. La Bible est très stricte, concernant les rapports homosexuels. Très stricte sur le libertinage. Très stricte sur l'avortement.

Je lève les yeux au ciel.

— Si la Bible te disait de sauter d'une fa…

— Il y a un mois de ça, Maeve ? C'est probablement ce que j'aurais fait, oui. Car c'est *ça*, être ce genre de chrétien. Je ne te demande pas de le comprendre. En revanche, ce que tu dois te mettre dans la tête, c'est que je pensais sincèrement que je sauvais des gens. De tout mon cœur.

— Eh bien tu te trompais.

— Oui, j'en ai bien l'impression. Ensuite, sache que mon don ne fonctionne pas différemment du tien, ni de celui du gang des meilleurs amis.

Il a prononcé cette expression d'une voix très lasse, comme s'il l'avait déjà trop dite. *Le gang des meilleurs amis.*

— Ce que je peux faire aux gens n'a rien de permanent et, la plupart du temps, c'est assez bénin. La force que j'ai employée tout à l'heure était uniquement causée par le puits. Cette pièce dégorgeait de la magie, et j'ai appris à exploiter ce genre de phénomène. Je possède un peu plus de technique que toi, mais je ne suis pas plus puissant. Donc, quand bien même je me retrouverais face à Jeff Bezos, il ne déciderait de mieux traiter ses employés que l'espace de cinq minutes. En ce moment même, Mlle Banbury est en train de se relever et de préparer sa prochaine manœuvre.

Je passe aux toilettes, et c'est là qu'une pensée dégoûtante mais éclairante me vient : et si le lien ne durait que tant que le sortilège est dans mon organisme ? Est-ce que je peux me débarrasser d'Aaron en pissant ?

C'est tellement simple que ça vaut le coup d'essayer, alors je commande des pintes d'eau et je les bois cul sec.

On arrive chez Nuala en avance. Manon est déjà là, c'est elle qui nous ouvre. Je lui raconte ce qui nous est arrivé à l'école quand soudain Nuala nous rejoint, et il me faut reprendre du début.

— L'école est l'entrée du puits, s'émerveille Manon. Merde…

— Je me suis dit que c'était logique, je commente mollement. Vu que ni moi ni… ni Heaven n'étions censées étudier à Sainte-Bernadette. N'est-ce pas, Nuala ?

Nuala comprend immédiatement où je veux en venir.

— Non, confirme-t-elle, les yeux comme des soucoupes. Non, c'est vrai.

— Ça dérange si je fume ? demande Manon en sortant déjà son paquet de tabac à rouler.

— Non, répond Nuala, adossée au comptoir de la cuisine, sonnée. Roule-m'en une, tu veux bien ?

Manon s'exécute puis tend la cigarette à sa mère. Nuala se penche pour l'allumer à un brûleur de la gazinière. Les traits de Manon sont tirés par l'inquiétude tandis qu'elle écarte les cheveux blond platine de sa mère de la flamme.

Nuala prend une longue bouffée puis s'adosse de nouveau au comptoir.

— Toute ma vie, murmure-t-elle en recrachant la fumée, cette école ne m'a inspiré que de la colère.

Étrangement, je ne m'étais pas demandé comment cette découverte allait affecter Nuala. J'ai sans doute trop pris l'habitude de voir en elle la solution à tous mes problèmes. Souvent, je me contente de déverser des infos sur elle sans trop réfléchir à ce que ça pourrait lui faire ou réveiller en elle.

— Tout ce qui nous est arrivé de mauvais est parti de Sainte-Bernadette, affirme-t-elle d'une voix tendue. Le comportement de mon père a empiré quand Heaven s'y est inscrite. Il lui reprochait de se croire meilleure que lui, qui avait dû quitter l'école à douze ans et n'avait

même pas décroché le certificat. Et il reprochait à ma mère d'avoir effectué les démarches. Et vous savez quoi ? J'étais presque de son avis. Heaven n'avait plus de temps à me consacrer, à cause de Sainte-Bernadette. Elle y restait toujours tard, afin de préparer son avenir soi-disant brillant. Elle prétendait que c'était le seul endroit où elle se sentait *en sécurité*.

La voix de Nuala se brise sur ces derniers mots ; elle tire une autre bouffée, comme pour bander la blessure sous un ruban de fumée. Elle inhale vivement, dans un sifflement.

— Elle a effectué son rituel à l'école, vous savez. C'est là qu'elle a vu la Gouvernante pour la première fois.

Manon hoche la tête en silence, comme si elle rangeait l'info dans le dossier mental qu'elle conserve sur le puits sans réaliser que Nuala évoque la mort de sa tante.

— J'ai toujours pensé que ça avait été une erreur de l'envoyer là-bas, poursuit Nuala en faisant tomber sa cendre dans l'évier. Mais… je me trompais. C'était… c'était bien. C'était sa destinée, je suppose.

Manon sort un stylo planté dans son chignon puis arrache un bout de carton de la boîte de céréales. Et se met à écrire.

Aaron scrute ses mains, posées sur la table de la cuisine, les pouces croisés. J'ignore pourquoi, mais cette posture immobile m'horripile, ses mains sagement croisées comme un écolier des années 1950 qui attendrait que le maître lui donne une pomme.

— Croyez-vous à la destinée, madame Evans ?

L'espace d'un instant, je me demande à qui il s'adresse. Nuala aussi, visiblement.

— Oh, moi ? lance-t-elle encore un peu ailleurs. Ma foi…

Je parie qu'elle a une réponse toute prête.

— Je ne sais pas trop, j'en ai peur, Aaron. Dans ce cas précis, il me semble que oui, la destinée a bien été à l'œuvre. La destinée, ou une coïncidence divine.

Aaron acquiesce puis se penche de nouveau sur ses mains.

— Je pensais connaître ma destinée, révèle-t-il. Éviter l'enfer aux gens était une destinée bien solide.

On n'entend ensuite plus que le grattement du stylo de Manon. Et une minute plus tard, la sonnette tinte.

Je me lève pour aller ouvrir.

— C'est les filles. J'y vais.

Je les retrouve à la porte. La soirée est glaciale et leur souffle fait des petits nuages dans l'air.

— Mais où étais-tu, toi, toute la journée ? me lance Fiona en s'engouffrant dans l'entrée. Tout était encore bizarre aujourd'hui. Tu as fait un truc à tes cheveux ?

— Bizarre comment ?

— Les cours qui commencent par la fin. Les élèves qui tiennent leurs livres à l'envers. Est-ce que Nuala aurait quelque chose à manger ? Je meurs de f… oh.

Je me tiens derrière elle, toujours dans l'entrée, mais je sais ce qui l'a fait tiquer.

Ou plutôt *qui* l'a fait tiquer.

— Qu'est-ce qu'il fout là, lui ?

31

L'HEURE QUI SUIT est un brouillard de questions et de réponses. Questions de Fiona, principalement. Réponses tour à tour de Nuala, Aaron ou moi, pour l'essentiel.

Fiona reste assez dubitative.

— On doit donc oublier ce que ce connard nous a fait subir ?

— Non, répondons-nous en chœur, Nuala et moi.

Aaron scrute de nouveau ses mains.

— Il a reconnu qu'il devait être tenu responsable de ses actes, ajoute Nuala. À ce titre, il va nous aider à mettre à genoux cette horrible organisation. À commencer par cette Mlle Banbury.

— Une minute, fait Fiona. Qu'est-ce qui se passe avec Mlle Banbury ?

Et là, je réalise que la présence d'Aaron a accaparé son attention, et qu'elle va tomber de haut quand elle saura le pire.

— Mlle Banbury fait partie des Enfants de Brigid, je lui annonce. C'est elle qui prend ma…

Rien que d'y penser, j'en ai froid dans le dos. J'ai réussi à ne pas trop y songer de tout l'après-midi, mais le souvenir des sachets de thé, ces espèces de petites souris sur leurs lits de coton, me donne la nausée. Ses mains dans ma bouche, ses doigts qui tâtaient mes dents… Mes épaules se crispent d'horreur. Tous les regards – inquiets – se tournent vers moi.

Je m'interromps.

Et reprends le plus calmement possible.

— C'est elle qui me vide de ma magie avec son thé. Aaron n'y est pour rien.

Fiona blêmit, et son regard se vide.

— Fi ?

Elle tente de dire quelque chose, il me semble, mais sa bouche ne

fait que s'ouvrir et se refermer en silence. Elle s'arrête puis essaie à nouveau.

— Mon… journal intime…

Oh mon Dieu…

— Ma… elle… à *moi*.

Fiona se met à se cogner la poitrine, la gorge. Un court instant, je crois qu'elle vient d'être victime d'un sortilège de silence. Et puis je comprends que c'est le choc qui l'empêche de parler.

— Ton journal intime, je répète. Elle l'a toujours ?

Fiona se contente d'acquiescer et, pour la première fois depuis qu'on se connaît, elle me semble petite. Elle mesure cinq centimètres de moins que moi, et une bonne dizaine de moins que Lily, mais je ne l'avais jamais remarqué, parce qu'elle a toujours été la grande gueule de notre petit groupe, et que ça la rend généralement plus imposante que les autres.

Aaron se lève pour lui offrir sa chaise.

— Me touche pas, vocifère Fiona. T'avise *jamais* de me toucher.

Elle se fige, serre et desserre les poings, si fort que ses doigts blanchissent.

— Maeve. Lily. Vous pouvez venir aux toilettes avec moi ? demande-t-elle enfin.

— Oh. Oui.

Bien que visiblement surprise par la demande, Lily suit le mouvement. On n'a jamais été de ces filles qui « vont aux toilettes ensemble », même dans notre vie d'*avan*t.

— La salle de bains du premier est plus grande, suggère Nuala. Et vous pourrez parler plus librement.

J'articule *merci* silencieusement avant de prendre Fiona par la main et de l'entraîner à l'étage.

La salle de bains est rétro, tout en rose pâle, de la couleur du sirop contre la toux. Elle sent le talc et les fleurs. Sitôt que je referme la porte, Fiona s'effondre sur le petit tapis duveteux. Elle enserre ses genoux ; son visage est un masque de terreur.

Comme il n'y a pas beaucoup de place, Lily s'installe dans la baignoire vide et me laisse m'asseoir à côté de Fiona.

— Qu'est-ce qu'il y a, Fi ? je demande tout bas. Maintenant on sait ce qu'on fait. On sait à qui on a affaire. On va pouvoir tout arranger.

Fiona ne répond pas. À la place, elle allonge les jambes et passe une

main sous sa jupe. Une mini-jupe en velours côtelé rouge foncé, sous laquelle elle porte un épais collant noir qu'elle déroule et, un court instant, j'ai l'impression qu'elle veut prendre un bain. Lily doit se dire la même chose, d'après le regard surpris qu'on échange.

Mais ce n'est pas ce que Fi a en tête. Elle déroule donc son collant jusqu'au-dessus des genoux et s'arrête, enfouit son visage dans ses mains. Je regarde ses cuisses, et je comprends.

Des coupures.

Des entailles rouges peu profondes strient ses deux cuisses. Des blessures qui ne se sont pas refermées. Des blessures dont elle pensait qu'elles se refermeraient.

— Oh, Fi.

Je l'enlace. Elle appuie sa tête sur mon épaule. Ne sachant quoi dire d'autre, je répète son prénom.

— Fiona, Fiona.

Des larmes se mettent à goutter sur le tapis de bain.

— Ça ne marche plus, déclare-t-elle d'une voix étouffée par les sanglots.

— Depuis quand ?

Elle se mord la lèvre avant de répondre. Ses yeux brillent et sont bordés de rouge.

— Depuis quelques jours.

— Pourquoi as-tu continué, si ton don ne fonctionnait plus ? l'interroge Lily.

Je me demande ce qu'elle sait au juste de la petite habitude de Fiona.

— Je ne sais *pas*. C'est juste… une manie. Je le fais sans réfléchir. Et je ne pouvais pas vous en parler parce que vous auriez su que… je le fais toujours.

Elle s'interrompt à nouveau, se cache le visage.

— Tu n'as pas à t'inquiéter pour nous, je la rassure en la serrant fort. On t'aime et on veut que tu ailles mieux.

— Elle aussi elle disait vouloir que j'aille mieux, objecte Fiona, rageuse. Et que ça m'aiderait d'en parler.

— C'est la vérité. Ça aide de parler, je lui assure en caressant ses cheveux.

— Sauf si c'est à *elle* que j'en parle.

Les larmes reviennent, brûlantes, anxieuses, implacables. Fiona se

met à se tirer les cheveux, se griffer la gorge.

— On ne peut pas leur faire confiance, crache-t-elle. Tous autant qu'ils sont.

— Tu ne pouvais pas savoir. Tu ne savais pas qu'elle travaillait pour eux.

— Non, je veux dire, on ne peut faire confiance à personne, réplique Fiona. À *personne*.

Malgré le traumatisme qu'expriment ces paroles, je ne peux m'empêcher d'être un peu blessée par son commentaire. J'interroge Lily du regard.

— Tu peux nous faire confiance, à nous. À nous, oui, toujours.

Elle ignore ma phrase.

— Ça m'arrive tout le temps, reprend-elle. Les gens croient qu'ils ont le droit de me prendre des trucs comme ils veulent, Maeve. Tout ce qu'ils veulent. Même toi, la fois où tu as triché en volant mes réponses. Qu'est-ce que c'est, d'après toi ? Un traitement réservé aux filles asiatiques ?

Elle lâche un petit rire creux et vide.

— Ou bien est-ce que tu crois que c'est seulement parce que j'ai désespérément besoin de faire plaisir aux gens ?

Je culpabilise d'avoir triché, mais tout de même, je trouve étrange qu'elle ressorte ça maintenant. On dit qu'à partir de trois coïncidences, c'est une tendance, alors je me demande si Fiona ne nous cacherait pas un troisième incident.

— Mon don, crache-t-elle encore. Mon don c'est de guérir. Quelle blague. Comme si l'univers me hurlait : « Toi, ton boulot c'est de t'assurer que les gens vont bien. »

Elle enserre de nouveau ses cuisses, et pose ses yeux sur ses genoux. Je ne sais pas quoi dire. Ni quoi faire. M'excuser pour l'autre fois, au risque de détourner la conversation et de ramener l'attention à moi ? Lily n'a pas l'air plus avancée. Elle se cramponne au rebord de la baignoire, visiblement bouleversée. Fiona a cessé de pleurer. Elle se contente d'enserrer très fort ses jambes.

— Ça ne te dérange pas, toi, Maeve ? me demande-t-elle enfin, les mots hachés. Mlle Banbury t'a fait la même chose, non ?

— Je crois que…

Je m'interromps, cherche une réponse sincère et pas seulement ce qu'une bonne copine est censée sortir. Je repense aux mains de Heather

dans ma bouche. À la façon qu'elle a eue de murmurer « potentiel ».

— Je crois que je n'ai pas de mots pour décrire ce qu'elle m'a fait.

Lily appuie sa joue sur le bord froid de la baignoire.

— Il n'y a pas de mots pour décrire ce qu'on est capables de faire, et tous ceux qui existent sonnent creux.

Fiona et moi partons d'un petit rire reconnaissant.

— Exact.

— On fait de la magie. Et ça a l'air faux et bizarre, on en plaisante, on utilise d'autres mots, comme « dons ». Mais ce n'est pas une invention. C'est bien réel. Ce qui m'est arrivé lorsque j'étais la rivière, c'était bel et bien réel. Je sais que vous ne le comprenez pas, mais c'était réel. Et elle, ce qu'elle a fait… ce n'était pas une invention non plus. C'était tout ce qu'il y a de plus réel. Elle t'a fait quelque chose.

Fiona pose de nouveau sa tête sur mon épaule, et je glisse ma main dans la sienne.

— J'ai l'impression que je ne serai plus jamais la même, je leur confie d'une voix étouffée. Je n'ai jamais demandé à être comme ça, mais maintenant je ne m'imagine plus être autrement. Mais elle a tout gâché. Elle m'a détruite.

— Oh, Maeve. Je suis désolée.

Il y a une petite fenêtre dans cette salle de bains, une minuscule lucarne qui nous indique qu'il fait nuit à présent. Tout est noir hormis les halos orangés des réverbères.

Fiona esquisse un mouvement, comme si elle se ressaisissait.

— Moi aussi, avant, je ressentais la même chose. Cette impression d'être détruite.

Elle parle de la plus petite voix qu'on puisse imaginer.

— Le mec avec qui j'étais, quand on s'est rencontrées, tu te souviens ?

Je ne l'ai plus entendue parler de cet ex depuis la semaine où on a commencé le tarot ensemble, en février. J'ouvre de grands yeux et me tourne vers elle.

— Celui qui voulait coucher avec toi ? je lui demande. Vous avez… ?

— Non, réplique-t-elle vivement. On n'a rien fait.

C'est donc ça. Le troisième incident. La troisième fois que quelqu'un s'est servi de Fiona. En se disant que c'est normal.

— Mais il m'a fait faire des trucs, ajoute-t-elle dans un filet de voix. *Lui* faire des trucs.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demande Lily d'une voix douce, douce comme je ne l'ai pas entendue chez elle depuis des années.

— C'était il y a un siècle. Honnêtement, je ne sais même pas pourquoi ça me revient maintenant, je n'y avais pas pensé depuis une éternité.

Je n'ai pas besoin d'être télépathe pour savoir qu'elle ment.

— Les cartes que tu as tirées quand on s'est rencontrées étaient tellement tristes. J'aurais dû me douter qu'il se passait quelque chose. Mais à l'époque, je ne te connaissais pas assez bien.

— Je me sentais vraiment mal, raconte Fiona tandis qu'une larme coule sur sa joue. J'avais investi une énergie folle pour m'intégrer au groupe, et on est encore amis avec la troupe, enfin je pense. On a joué *Othello* ensemble, mais lui il… il a tout gâché. Et à l'époque, je n'avais même pas cherché à me faire des amies à l'école, du coup j'avais l'impression d'être une moins que rien.

Sa voix se brise sur ces derniers mots. Elle essuie ses larmes du plat de la main.

— Tu veux me dire ce qui s'est passé ?

— Pas vraiment.

Elle renifle.

— C'était super gênant, et le pire – le *pire*, Maeve – c'est ce qu'il a dit après. Il a dit que… que…

Les mots restent coincés tel un rocher qu'elle s'efforce de dégager avec sa langue. Pendant un bref instant, j'ai même l'impression qu'elle va s'étouffer.

— Fi…

— Il a dit que c'était bien que je sois du genre *à apprendre vite*.

Les mots claquent comme le tonnerre.

— Parce que je ferais beaucoup mieux *la prochaine fois*.

Elle fond littéralement en larmes, s'engage de tout son être dans l'acte de pleurer. Je resserre mon étreinte, m'efforce de lui apporter le réconfort que Heather Banbury prétendait lui offrir.

Fiona pleure, hoquette sur son malheur, et moi je me dis que même si Heather est un succube et que l'ex de Fiona n'est qu'un mec de vingt ans, il n'y pas grande différence entre eux. Entre ce qu'ils sont capables de faire et ce qu'ils ont pu nous infliger.

— Tout le monde me trouve trop parfaite, reprend-elle en s'essuyant le nez de sa manche. Mais ils ne savent pas que c'est un vrai piège.

Qu'être parfaite et vouloir à tout prix faire plaisir, c'est la même chose. L'*élève* parfaite, la *fille* parfaite, la parfaite petite actrice. Et lui il était là, il me souriait, comme si mon taf consistait désormais aussi à être une experte en fellations. J'avais envie de mourir.

Lily nous enlace à son tour, cale son visage entre les nôtres. Nos bras se chevauchent, comme si nous étions une amibe adolescente à mille pattes qui pleure dans une salle de bains. J'ai l'impression qu'on vient de subir une grosse purge, comme si on venait enfin de crever l'abcès.

— Je ne sais pas pourquoi ça me fait pleurer, avoue enfin Fiona. C'était il y a super longtemps. Genre, en janvier.

— Parce que c'est triste, lui répond Lily. Parce que c'est vraiment triste.

Et là, l'espace d'une minute, c'est comme si on voyait toutes les trois la même chose. Comme si on observait le reste de nos vies en se demandant comment on allait bien pouvoir faire pour survivre.

— Je l'ai fait, j'annonce. J'ai perdu ma virginité hier soir.

Elles se tournent toutes les deux vers moi, stupéfaites.

— Avec Roe ? me demande Fiona. C'était comment ?

— Alors que j'étais dans la chambre d'*à côté* ? enchaîne Lily, incrédule.

— Euh, oui, désolée.

Je laisse échapper un long soupir sonore.

— C'était bien, mais ce n'était pas… juste. Je l'ai fait uniquement parce que je pensais que ça l'aiderait à se souvenir.

Toutes les deux hochent la tête. Et je me prends le visage à deux mains.

— Ça n'a pas marché.

J'entends la voix de Lily :

— *Moi je ne coucherai jamais avec quelqu'un. Jamais, jamais.*

— Ne dis pas ça, Lil, je lui renvoie. C'est pas mal, en fait.

Mes deux amies me dévisagent, sidérées.

— Je n'ai rien dit, Maeve.

Dans une brume de lumière verte et de boucles, mon don est revenu.

32

— **Maeve est redevenue télépathe**, annonce Fiona en déboulant dans la cuisine. Le sexe lui a rendu son don.

— FIONA !

— Quoi ? C'est *vrai*.

Manon griffonne toujours sur son paquet de céréales, tandis que Nuala a récupéré un panier rempli de bocaux sur un placard. Toutes deux interrompent leur travail pour nous observer. En revanche, aucune trace d'Aaron dans les parages.

— C'est vrai, Maeve ?

— Je crois.

Je regarde Nuala et reçois trois pensées à la chaîne.

Forcément, si la magie raffole de la sexualité, coucher avec un sorcier, tout en étant elle-même sorcière, aurait forcément des effets sur elle.

Mais aussi : *Comment ai-je pu me retrouver mêlée comme ça à la vie sexuelle de ces ados ?*

Et encore : *Je suis là pour Maeve alors que je n'ai pas été là pour Manny, ce n'est pas juste.*

Nuala me regarde en retour, apparemment sonnée et confuse, comme si elle percevait mon intrusion dans son cerveau.

— Ma foi, dit-elle en se secouant telle une poule qui s'ébouriffe. C'est bien.

— C'est très bien, renchérit Manon. Le pouvoir va être indispensable. Mais si tu lis dans mes pensées, je t'égorge.

— Message reçu.

Cela dit, je doute d'avoir le choix, pour ce qui est de lire dans ses pensées ou non.

— Où est Aaron ?

— Sur les marches, derrière la maison, dit Nuala tout en examinant

ses bocaux. Je crois que ça lui pèse de réaliser tout le mal qu'il a fait.

— Lily, dis-lui de rentrer, ordonne Manon, les yeux toujours rivés sur ce qu'elle écrit.

Lily s'exécute.

— Fiona, coupe ça en morceaux, demande Nuala.

Elle passe à Fiona une planche à découper, une grosse racine que je ne saurais identifier et un couteau tranchant. Je tressaille en voyant Fiona s'emparer du couteau, son regard s'attardant sur la lame et ses joues s'empourprant.

— Maeve, enchaîne Nuala en me touchant l'épaule. Bois ça.

Elle me remet une tasse bouillante. Je frémis. Rien que l'idée du thé me dégoûte un peu, à présent.

— Qu'est-ce que c'est ? je lui demande d'un ton soupçonneux.

— Une infusion de soie de maïs. Elle devrait aider à te libérer du lien. Je crois qu'il se dénoue déjà, mais il faut qu'il ait disparu avant que tu ne partes. Aaron va passer la nuit chez moi.

— Chez *vous* ? on s'exclame en chœur, Fiona et moi.

— Je ne peux pas le renvoyer dans son auberge de jeunesse. Il est trop exposé. N'oublie pas, Maeve, que c'est lui qui a attaqué Mlle Banbury.

— Mais les Enfants n'en savent rien. Ils ne l'ont pas vu.

— Certes. Mais je préfère ne pas prendre de risque. Je veux l'avoir à l'œil.

— Oh.

Ça, je n'y avais pas songé. Et apparemment, on pourrait remplir une grange avec les choses auxquelles je ne songe pas.

Aaron et Lily apparaissent dans l'embrasure de la porte. Aaron a le teint légèrement verdâtre. Vus sous cet angle, avec leurs cheveux blonds éclairés par la lampe du patio, ils ressemblent davantage à un frère et une sœur que Roe et Lily.

Roe.

Je consulte mon téléphone. Il m'a envoyé un message, qui me donne aussitôt une bouffée d'espoir. Espoir que notre intimité ait eu le même effet sur sa magie que sur la mienne.

Salut, je veux m'assurer que tu vas bien. Suis à la salle de concert. Dis-moi si tu veux qu'on parle d'hier soir. Je sais que c'est arrivé plus vite que prévu, mais je t'aime et j'ai hâte de te revoir à mon retour xxxx

Je pousse un soupir. Rien à redire à ce message, digne d'un

partenaire normal. Mais je n'ai *pas* un partenaire normal. J'ai un partenaire magique. Seulement, il n'a pas l'air au courant.

Je me rappelle ce qu'a dit Lily, qu'il faut oublier des choses pour laisser de nouvelles personnes entrer dans nos vies. Je me tourne vers Aaron, désormais occupé à broyer quelque chose pour Nuala.

— Non, n'écrase pas, lui recommande-t-elle, une main sur son épaule, cherchant à guider les mouvements du pilon. Il faut *broyer*.

Aaron oublie volontairement une part de lui-même pour s'adapter à nous. Il s'efforce de remiser vingt années d'enseignement chrétien strict au fond de son être, et ça commence à fonctionner. C'est bien ce qu'il y a de plus effrayant dans son prétendu revirement. Si un type comme lui peut changer du tout au tout, alors ça doit pouvoir aussi arriver à quelqu'un comme Roe. Sauf que Roe, lui, ne change pas en bien. Ou peut-être que si. Peut-être qu'il se sent mieux comme ça.

Je ferme les yeux pour essayer de chasser la douleur d'un clignement de paupières. *Pas Roe*. Je me rappelle le contact de ses mains sur mon corps hier soir, ses paumes entre mes cuisses, ses cheveux bouclés sur ma poitrine nue. *Pas Roe*. Le collier noué par terre. *Pas Roe*.

Lorsque je rouvre les yeux, Aaron m'observe, les traits tendus. Il ne broie plus rien.

— Maeve, m'interpelle Nuala. Ton infusion.

Je vide le mug en quelques gorgées et me demande si le lien qui m'unit à Aaron lui fait ressentir ce que je ressens. Je commence à comprendre pourquoi Manon a pris tant de précautions pour élaborer ce sortilège.

Manon qui, justement, a cessé d'écrire et me regarde fixement. Son regard est intense et félin, ses iris dorés.

— Euh… salut ? je lance, nerveuse.

Elle se contente d'incliner la tête sur le côté.

— Oui, fait-elle ensuite d'un ton songeur.

Elle se penche sur son carton, passe ses doigts sur ses lèvres.

— Oui, répète-t-elle.

Manon se lève et tourne en rond dans le tout petit espace encore libre de la cuisine.

— Notre mission se déroulera en deux parties, commence-t-elle.

Chacun interrompt ce qu'il ou elle faisait pour l'écouter.

— Tout d'abord, nous devons sceller le puits afin d'arrêter son assèchement et d'empêcher qu'on y touche à nouveau. Pour cela, il va

falloir y renvoyer la magie qui lui a été dérobée. Sans rien omettre.

J'adore son accent français, songe Fiona.

Je hoche la tête. S'il y a bien une chose que j'ai apprise concernant la magie, c'est qu'elle fonctionne comme une banque. Et encore plus qu'une vraie banque, même. Si les comptes sont déséquilibrés, même un tout petit peu, le système part en vrille.

— Nous devons renvoyer la magie dérobée par le même canal, précise Manon.

— Donc… par moi ? Le canal, c'est bien moi, non ?

— Oui, Maeve. Après ça, nous pourrons sceller le puits. Mais Mlle Banbury doit accepter de rendre la magie. C'est elle qui l'a dérobée à travers toi ; à présent, tu dois la reprendre à travers elle et la remettre à sa juste place.

Aaron ricane.

— Personne ne rend quoi que ce soit, chez les Enfants, affirme-t-il.

— Il faudra bien, rétorque Nuala comme si elle comprenait ce que Manon a en tête avant même que celle-ci l'exprime. *Elle*, du moins.

Manon acquiesce et une lueur d'excitation passe dans ses yeux dorés.

— C'est toi qui m'as donné cette idée, Maeve. J'ai toujours cru que le pouvoir octroyé à celui qui boit un lien était un effet secondaire malheureux, mais je découvre à présent son potentiel inexploité. Nous devons créer un nouveau lien, plus puissant, afin que la personne qui le boira puisse contrôler cette femme et sa magie. Nous allons la lier, puis l'inciter à pratiquer un sortilège de scellement.

Nuala arque les sourcils au mot *inciter*.

— Je ne pense pas que cela suffise, estime Aaron, le front plissé. Le lien que vous avez utilisé sur moi…

— Ah, mais celui-là était *doux*. On a pris des pincettes. Un lien plus puissant aura des effets plus puissants.

— Et qui va le boire, alors ?

— Moi, annonce Manon.

— Manny ! proteste Nuala, inquiète. On ne pourrait pas se contenter de lier cette femme ? Je ne tiens pas à ce que tu boives ce genre de breuvage.

Manon secoue la tête.

— La magie *doit* être rendue, et cette femme n'y renoncera jamais de son plein gré. Je suis la seule à être suffisamment puissante pour y parvenir.

Elle marque une pause, inspire profondément, comme si elle se préparait à quelque chose.

— Je dois le faire.

— La vache, tu es tellement cool, commente Fiona.

Et aussitôt elle regarde autour d'elle, comme si quelqu'un d'autre avait prononcé ces mots.

Manon ne relève même pas.

— Je vais avoir besoin de quelque chose qui lui appartienne. Dents, cheveux, je ne vous refais pas le topo. Maeve, tu la connais mieux que nous. Comment devons-nous procéder ?

Je prends le temps de réfléchir.

— Chez elle, je déclare d'une voix lente. Il faut aller chez elle.

— Tu sais où elle *habite* ? s'exclame Fiona, stupéfaite.

— Oui, je… j'y suis allée. Un samedi.

Le souvenir est flou, comme un rêve troublé par la fièvre.

— Elle loue une petite maison attenante à une des belles villas près de la rivière.

Nuala me fixe d'un regard intense.

— Tu saurais y retourner ?

Je hausse les épaules.

— Sans problème.

— Tu y es allée un samedi ? reprend Fiona, toujours inquiète. Mais pourquoi ?

— Elle…

Je me sens si bête d'être tombée dans son piège. Je me revois ôter mes sandales, sentir l'herbe duveteuse sous mes pieds, m'endormir sur une chaise longue. Je me sens prise de vertige. L'esquisse de femme nue, en laquelle je l'ai reconnue après l'avoir observée un peu trop longtemps.

— Elle essayait de gagner ma confiance. Ça a marché.

— Tout le monde en voiture, ordonne Nuala.

On sort tous à sa suite, et nous voilà en voiture, direction la maison de Mlle Banbury.

Le trajet est assez bref, mais plutôt inconfortable, avec tant de monde dans cette voiture. Aaron est à l'avant, à côté de Nuala, et l'idée que les hommes héritent automatiquement de cette place à cause de

leurs longues jambes m'énerve. Fiona est perchée sur mes genoux, Lily coincée entre Manon et nous.

— J'espère qu'on ne croisera pas de policiers, déclare Nuala en consultant ses rétroviseurs. Je n'ai plus tellement de points à perdre.

Manon ricane.

— Oui, je sais, Manny, mais ce n'est pas une raison.

Fiona, dont la tête touche le plafond, épie la mine espiègle de Manon. De son « perchoir », elle peut voir tous les occupants du véhicule, et aucune vibration ne lui échappe.

— C'est bon, dit-elle. J'ai été assez patiente. Maintenant vous allez m'expliquer ce qui se passe.

— Comment ça, Fiona ? répond calmement Nuala.

— Eh bien, pourquoi Manon rit-elle à l'idée que vous vous fassiez arrêter ? Qu'est-ce qui m'échappe, là ? J'ai l'impression de regarder une pièce de théâtre dont j'aurais loupé le premier acte, explique Fiona sans chercher à dissimuler sa frustration.

Le silence s'installe, mais Fiona ne se laisse pas démonter.

— Très bien. Bon alors, tous ceux qui en ont marre des cachotteries mère-fille, levez la main.

Aaron lève la main. Lily aussi. Moi aussi, mais pas très haut. Pour la première fois depuis que je la connais, Manon se met à rire. Un rire qui sonne anormalement faux, une espèce de gloussement aigu qui semble sortir à l'envers, comme le cri d'un dauphin qui ferait un saut périlleux arrière. On se tourne tous vers elle.

— Désolée, glisse-t-elle entre deux éclats. Mon rire est atroce.

— Je ne dirais pas ça, nuance Fiona.

Nuala soupire.

— La raison pour laquelle Manny se moque bien des policiers, révèle-t-elle, c'est qu'elle sait les embobiner. La plupart du temps, en tout cas.

— Pardon ?

— Manon n'est pas…, commence Nuala avant de s'interrompre.

Puis elle clarifie :

— Manon est spéciale.

— Je n'ai pas *honte*, rétorque sa fille.

Après quoi elle rive son regard d'acier devant elle.

— Je m'appelle Manon Renard. De la famille Renard, les dieux de l'illusion.

— Les dieux de l'illusion, répète Fiona.

— Les *dieux* de l'illusion, je répète à mon tour en soulignant le mot « dieux ».

— Tu es donc… une divinité ? demande Aaron avec la même grimace que si on avait craché dans ses frites.

— Comme… les dieux *grecs* ? enchérit Lily.

— Pas aussi puissants, tempère humblement Manon. Mais nous en sommes de très lointains descendants.

— Les dieux de l'illusion représentent l'une des dernières lignées divines du monde moderne, précise Nuala tandis que nous nous efforçons tous de l'imaginer coucher avec un *dieu*. Leur pouvoir, bien qu'affaibli, est des plus résistants. Il se perpétue via…

Elle marque une pause, gênée.

— Via des lignées métissées.

Fidèle à elle-même, Lily n'a aucun mal à accepter une info qui nous laisse tous sans voix.

— Et donc, ces dieux, qu'est-ce qu'ils sont capables de faire ? demande-t-elle, fascinée.

— Eh bien vois-tu, Lily, répond Nuala, ils peuvent imiter ce qu'ils souhaitent un court moment. Ils peuvent faire disparaître puis réapparaître de l'argent. Ils peuvent changer ton thé en poison léger : un poison qui ne te tuera pas mais te bloquera quelques heures aux toilettes. Ils peuvent faire… toutes sortes de bêtises, dirons-nous.

— Nous jouons des tours aux gens humbles quand ils se focalisent trop sur la matérialité ou les constructions sociales, ajoute Manon avec une lueur de fierté dans la voix.

— C'est-à-dire ? j'insiste, perplexe.

— La monogamie, par exemple. Un dieu de l'illusion pouvait éloigner une jeune épouse de son mari afin de montrer au couple qu'il est stupide de se réserver à une seule personne.

— C'est tellement français, commente Fiona.

Nuala tousse fort. Manon hausse les épaules.

— Notre raison d'être, ajoute-t-elle, est de rappeler aux gens qu'il ne faut pas prendre la vie trop au sérieux.

Nous nous regardons, un peu décontenancés. Manon nous apparaît comme quelqu'un d'extrêmement sérieux. Et à cet instant, comme si elle cherchait à nous prouver le contraire, elle baisse sa vitre, roule en boule le chewing-gum qu'elle mâchait et le jette par la fenêtre.

— Je me suis consacrée à l'étude de la magie pour ne pas avoir à passer ma vie sur la Côte d'Azur, à jouer des tours potaches aux gamins.

Fiona hoche la tête.

— Moi pareil, dit-elle sans même le vouloir.

Manon incline la tête comme si elle ne voyait pas le rapport.

Fiona rougit.

— Mon don, c'est de guérir les gens, explique-t-elle. Or ma famille est pleine de guérisseurs. Enfin, pleine d'infirmières et de médecins. Mais moi, je veux être actrice. Depuis toujours. Donc… toi et moi on possède toutes les deux des dons diamétralement opposés à la vie dont on rêve.

Manon éclate de rire et remonte sa vitre.

— Oui, peut-être qu'on est pareilles.

Il me faut quelques minutes pour trouver la bonne maison. Pas parce que j'ai oublié où elle se trouvait, mais parce que toutes les lumières sont éteintes. Il fait si sombre qu'elle en est presque invisible.

— Tu es sûre que c'est là ? me demande Nuala en se dévissant le cou pour mieux voir.

— Oui, je confirme d'une voix incertaine.

— Je ne vois aucune voiture, indique Aaron.

— Ouais, je sais.

— Tu es bien sûre que… ?

— Oui.

Aucune lumière. Aucune voiture. Qu'est-il arrivé à la petite famille très active de l'autre samedi ?

— Regardez, dit Lily. Elle est à vendre.

En effet. Une pancarte d'agence immobilière, à peine visible, menace d'être engloutie par une haie.

— Je n'ai pas l'impression que cette villa soit habitée, Maeve.

— Mlle Banbury occupe la maison, derrière, je rappelle. La famille a pu déménager sans que…

Sans crier gare, Aaron sort de la voiture et referme doucement la portière. Une alarme discrète nous indique qu'elle est mal fermée. Aaron se dirige vers la maison, à moitié dissimulé par les ombres.

On reste un moment à l'observer en silence, puis Manon descend à son tour et s'enfonce dans la nuit.

— Du coup… on y va tous ? je demande.

— Moi oui, décrète Lily en débouclant sa ceinture.

— Attends, c'est peut-être dangereux !

Mais au même instant, Aaron et Manon remontent dans la voiture, et l'alarme s'éteint.

— J'ai perçu de la magie, annonce Aaron. Cette maison a été ensorcelée, et récemment.

— Je pense que ce que tu as vu, Maeve, était un simulacre. Une illusion, chuchote Manon.

— *Simulacre*… ce n'est pas la première fois qu'on emploie ce mot devant moi, je dis, en me rappelant notamment que Dorey l'avait employé, au Claringdon. Mais euh… je ne suis pas sûre de comprendre.

— Disons une illusion temporaire, précise Aaron. Comme lorsque tu étais Mary-Beth.

— Un simulacre, je répète. La famille entière en était un ? Alors Heather n'était pas vraiment là ?

— Si, elle était là. Mais une bonne partie du décor était fausse.

— Une bonne partie ? Ou carrément tout ?

Manon réfléchit un moment.

— Une bonne partie, affirme-t-elle. Il leur aurait été trop difficile de créer un simulacre *intégral*.

On reste quelques instants sans rien dire ni trop savoir quoi faire.

— Bon, mais si on fouille son cottage…, je reprends. Elle n'y habitait peut-être pas, mais si ça se trouve, il reste quelque chose qui lui appartient ?

— À moins que ce ne soit un piège, objecte Manon. Ils veulent peut-être nous attirer à l'intérieur.

— Oh mais allons-y, à la fin, s'impatiente Lily, déjà prête à redéfaire sa ceinture.

— Une minute, fait Manon.

Elle plaque une main sur la manche de Lily et, dans le mouvement, la sienne prend la teinte bleu cobalt du pull de Lily. Lentement, tout son bras change de couleur, et les yeux de Manon perdent toute teinte, comme si on avait passé ses iris à l'eau de Javel. Un tourbillon bleu remonte puis se fige, comme si on avait vidé une pipette d'encre à l'arrière de son crâne. La transformation est si rapide qu'elle est difficile à suivre. Le teint de Manon s'éclaircit, ses courbes s'affinent. En quelques instants, j'ai deux Lily à côté de moi.

— Mon Dieu, lâche Fiona dans un souffle. C'était pas une blague.

— Ils vont se focaliser sur Lily, explique Manon. C'est elle qu'ils

craignent le plus, et ils ne s'en sont pas encore pris à elle. Je vais donc descendre avec Maeve ; Lily, tu nous suivras. Prête à électrocuter quiconque s'approchera de nous.

— Et nous, on fait quoi ? demande Fiona.

— Vous restez dans la voiture.

— Pardon ?

— Tu es encore faible, Fiona. Toi aussi tu as été asséchée. Nous devons te garder en sûreté.

Fiona remue sur son siège, vexée.

— OK, grommelle-t-elle.

Sur ce, la fausse Lily et moi sortons de la voiture. La vraie Lily nous emboîte le pas, discrète. C'est très étrange de marcher aux côtés de Manon/Lily après des années à faire la même chose avec Lily-tout-court. Manon avance à longues enjambées légères, le menton relevé, les épaules bien droites comme une ballerine. Lily, elle, a la démarche plus lourde, elle balance tout son poids dans chaque pas, les épaules voûtées. C'est drôle, la myriade de détails qui font la personnalité des gens en dehors de leur apparence physique ou de leur façon de parler.

— Maeve, me demande Manon dans la pénombre de l'allée. Comment lis-tu les pensées des gens ?

Elle emploie l'accent irlandais de Lily, mais avec un rythme bien à elle.

Je lui explique le coup des lumières, mais mon discours est haché. J'ai toujours du mal à formuler tout ça. Pourtant, Manon a l'air de comprendre rapidement.

— Je vois. Et donc, lorsque tu entames cette procédure, à quel moment vois-tu les lumières ? Et qu'en est-il de celles des animaux, des arbres ? De toutes les vies que tu ne vois pas mais qui sont bien là ?

— Elles apparaissent aussi.

Je me rappelle les lueurs qui dansaient sur le court de tennis, celles des oiseaux, des insectes et des lapins.

— Et admettons que… mettons que quelqu'un se cache dans cette maison ? Pourrais-tu voir sa lumière, un peu comme un radar ? Tu ne vois pas Lily parce qu'elle est derrière nous, par exemple, mais peux-tu percevoir sa lumière ?

Je ferme les yeux. Me concentre.

— Oui, je réponds sitôt que la lumière azurée de Lily m'apparaît.

— Et celle d'un inconnu ? Un membre des…

Je hoche la tête – je vois parfaitement où elle veut en venir. Je m'efforce de projeter mon pouvoir plus loin encore ; ma lumière verte intérieure se diffuse, chatouillant les arbres et l'air nocturne. Je ressens un appétit joyeux dans ma poitrine, et je n'en reviens pas que la magie m'ait manqué à ce point. Je sens naître un nouvel espoir : si c'est le résultat de ma première fois avec Roe, lui aussi en aura peut-être retiré des bénéfices ? Qui sait, il est peut-être en train de rentrer à Kilbeg, en ce moment même, ses sens affûtés ?

J'avise un millier de lueurs, celles des animaux et des arbres, mais je suis trop concentrée sur là où je mets les pieds pour les analyser correctement.

Instinctivement, Manon semble savoir ce qui me gêne.

— Donne-moi la main, je vais te guider, dit-elle. Mais d'abord, explique-moi où il faut aller.

Nous voilà à présent devant la villa ; j'observe le portillon.

— C'est là, j'indique. Il faut passer par là.

— Ferme les yeux. Concentre-toi sur ta vision.

Je sens les feuilles me caresser le visage au moment où on franchit le portillon, je trébuche sur les dalles qui dépassent, et érafle ma manche contre le mur de brique. Tout cela les yeux fermés et la paume moite dans la main de Lily/Manon.

— Reste sur tes gardes, m'ordonne-t-elle. Nous sommes dans un passage étroit, s'il y a quelqu'un de l'autre côté, mieux vaut se tenir prêtes.

Je ne vois que des clignotements.

— Non, rien de l'autre côté.

— Très bien.

Manon m'entraîne toujours et lorsque je rouvre les yeux, je découvre la lune qui illumine les hautes herbes ainsi que les eaux de la Beg. La maisonnette écolo avec ses panneaux solaires sur le toit a disparu. À la place, il n'y a qu'un abri de jardin un peu délabré, à deux pas de la rivière.

Je suis sidérée par la disparition de la charmante maison de Mlle Banbury.

— Rien de tout ça n'était réel ?

Ma gorge est glacée par l'air nocturne.

— Rien du tout, confirme doucement Manon.

Je ne l'ai jamais entendue si prévenante.

— Cela peut être dur à encaisser, je sais.

Et je la crois quand elle dit qu'*elle sait*.

J'entends les pas de Lily, faibles et discrets derrière nous, je sens sa lumière bleue qui se rapproche. Elle sait d'instinct qu'elle doit rester en retrait. Une de ses pensées me parvient. *J'ai l'impression d'être une tueuse à gages.*

Sans le vouloir, je hoche la tête et sens le message repartir en sens inverse. *C'est vrai.*

Un silence.

C'est toi ?

Oui. C'est Maeve.

Comment tu fais pour… ?

Aucune idée.

Le plaisir de découvrir que mon don est un téléphone et non une simple radio m'illumine de l'intérieur. Mes cheveux semblent se soulever de mon crâne, bondir légèrement de joie. Vais-je pouvoir communiquer avec tout le monde, désormais ? Ou seulement avec Lily ?

Mlle Banbury n'était peut-être pas réelle. Mais ça oui, ça l'est. Autant que moi.

On se plante devant l'abri qui, quelques heures durant, a été une maison où je me suis déchaussée.

— Même si tout était bidon, elle était quand même là. Il reste forcément quelque chose.

Manon acquiesce d'un signe de tête, puis tourne la poignée de la cabane. À l'intérieur se trouvent un tas d'outils abandonnés de longue date, une pelle rouillée et un sac de compost pourri. Ça sent la terre, l'humidité et le latex épais des gants de jardinage. Ça sent ce qu'un abri de jardin est censé sentir.

J'allume la lampe torche de mon portable pour mieux inspecter les lieux, et déniche le seul objet que je reconnaisse. Les chaises de plage à rayures, qui moisissent contre le mur du fond.

— Là, j'indique en les prenant. On s'en est servies. Elles étaient là, ce jour-là.

Manon les examine d'un œil soupçonneux à la lueur de son portable.

— Tu en es sûre ? C'étaient bien les mêmes ?

Nous les inspectons de plus près, sous tous les angles, comme si nos téléphones étaient des appareils de police scientifique.

— Ah ! s'exclame soudain Manon en retirant un long fil doré. C'est à

elle ?

Elle le montre à la lumière.

— Oui, je lui confirme.

— Un cheveu, peste Manon. Ce n'est quand même pas grand-chose… Aurais-tu un couteau ?

— Non.

— Des clés ?

Je lui passe celles de chez moi et elle découpe délicatement un morceau de tissu du coussin dont la bourre surgit et tombe par terre.

Tandis que Manon s'affaire, deux lumières grises entrent dans le champ de ma conscience. Elles sont petites, nacrées, comme des boutons de manchette de l'époque victorienne. Et elles se rapprochent. Rapidement.

— Manon, je chuchote.

Elle s'arrête instantanément, avec des réflexes de chat.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Des gens… je crois…

— Où ça ?

Je sonde la lumière, effrayée à l'idée nouvelle d'utiliser ma magie comme un radar.

— Ils… ils arrivent par l'est et l'ouest. Par les jardins.

Il n'y a pas de fenêtres dans cet abri. Aucun endroit d'où épier l'extérieur. On est prisonnières, à la merci des deux personnes ou deux choses qui approchent rapidement.

— On pourrait s'enfuir, propose Manon.

Et pour la première fois depuis le peu de temps qu'on se connaît, je la sens apeurée. Je me concentre, essaie de retrouver ma ligne directe avec Lily.

Lily.

Quoi ?

Je crois qu'il y a deux personnes, ou deux choses, qui approchent.

Comment ça, ou deux choses ?

À droite et à gauche de l'abri, ils…

Je coupe la communication car les deux perles sont à présent si proches que je n'ose plus respirer. Les points semblent gonfler légèrement, comme si quelque chose en eux prenait de l'assurance.

Manon a toujours mon apparence ?

Oui.

Fais-la sortir.

Tu les vois ?

Oui.

C'est quoi ?

Deux mecs.

Qu'est-ce qu'ils font ?

L'ombre croît tout à coup dans l'abri, sans que je comprenne pourquoi, vu qu'il n'y a aucune lumière à l'origine. Je perçois un cliquetis, un raclement, et je réalise que l'abri tout entier a été recouvert de… *quelque chose*.

Manon et moi restons absolument muettes, complètement immobiles. J'interroge la ligne fluette qui me connecte avec Lily.

Lil, qu'est-ce qui se passe ?

J'entends alors une voix d'homme :

— Sors. La porte est ouverte.

— Vous savez de quoi je suis capable, réplique Manon. Je peux vous électrocuter.

Un éclat de rire.

— J'aimerais bien voir ça.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Nouvelle pause. Nouveau rire.

— Simplement… discuter avec toi.

— Qu'est-ce que tu fabriques là-dedans, Maeve Chambers ? demande l'autre voix, et ce type prononce mon nom comme si j'étais une célébrité. Tu veux encore du thé ?

Fais-la sortir.

— Vas-y, je chuchote à Manon. Lily dit que tu ne crains rien.

Manon sort et se retrouve immédiatement enveloppée dans une espèce de bâche noire. Elle crie, je vois des bras : des bras qui l'enserrent, des bras qui l'emprisonnent dans la bâche. Elle se débat, elle griffe, la bâche se plaque déjà sur sa bouche. Je me souviens alors de l'homme au costume de caoutchouc, dans le bus, dont le stratagème avait échoué face au pouvoir supérieur de Lily.

Une sangle en cuir maintient la bâche autour de Manon comme une camisole de force, et moi je me tapis contre le mur du fond.

Ramène-toi, Lil. Ça devient vraiment flippant.

J'entends des bruits de fermeture Éclair et de métal, comme si on posait quelque chose sur Manon ou autour d'elle. Je n'ai pas d'autre

choix que de rester où je suis tandis que Manon vocifère un chapelet de gros mots en français. J'ai tellement peur que je n'arrive pas à exercer mon don, je n'ai qu'une pensée en tête : je ne veux pas qu'on m'enveloppe moi aussi dans une bâche.

Quelqu'un pénètre dans l'abri, et je suis sidérée par ma propre impuissance. Pourquoi est-ce Lily qui a reçu ces pouvoirs destructeurs ? À quoi sert la télépathie, dans une situation pareille ?

L'homme est grand, beaucoup plus que moi, et son corps masque le clair de lune. Je m'empare de la seule chose qui ressemble à une arme : la grosse pelle rouillée, et je sais déjà que j'aurai du mal à la manier.

Des échardes du manche en bois se plantent dans mes mains mais je la tiens quand même en garde devant moi, comme une épée.

L'homme me regarde, puis regarde la pelle, et le spectacle lui paraît visiblement ridicule.

— Mais qu'est-ce que tu comptes faire avec ça ? demande-t-il d'une voix basse et teintée d'un accent rural qui me surprend.

J'abats le manche, et il n'a qu'à faire un demi-pas en arrière pour l'éviter.

— Bon, fini de jouer, dit-il.

Un éclair blanc aveuglant jaillit au loin et fuse sur la pelle comme la foudre sur un paratonnerre. Le temps ralentit une seconde, comme avec Aaron l'autre jour au café. Les événements ont beau s'enchaîner à toute allure, j'arrive bizarrement à prendre un court instant pour analyser la situation, comme si je détaillais une photo. Je cherche les points faibles. Je vois le visage de l'homme se déformer sous l'effet de la surprise tandis que la décharge de Lily l'éclaire comme un flash. Je vois aussi l'instant où l'électricité touche la pelle, transforme le vieux métal en objet étincelant et animé. Je sais désormais reconnaître quand ma sensibilité essaie de me dire quelque chose. Et là, justement, elle essaie de me dire « C'est ta seule chance ».

Je frappe l'homme, je sens son ventre qui cède, mou comme la bourre d'un canapé. Il est instantanément projeté en arrière, et une odeur me parvient, sombre, âcre, l'odeur du fer à repasser oublié sur une chemise. L'odeur des vêtements qui roussissent.

Mes oreilles se mettent à siffler et je ne peux rien faire d'autre que me cramponner à la pelle et sortir de l'abri, la vue trouble. Quand le sifflement cesse, j'entends de vagues bruits d'eau. J'en profite pour observer les deux hommes assommés. Morts, peut-être. Je m'empresse

de délivrer Manon de l'espèce de camisole de force qui l'a protégée de la décharge.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? je lui demande comme si elle était censée le savoir sous son cocon de caoutchouc noir.

Et c'est là que je la vois. Lily, nue, dans la Beg jusqu'à la taille telle une nymphe des rivières.

— Filons vite, dit-elle sans parvenir à dissimuler sa joie.

— Où sont tes vêtements ?

— Là.

Elle désigne du doigt une pile de vêtements bien rangée. La nuit est froide mais Lily ne frissonne pas. Elle luit au clair de lune, lisse et brillante comme une loutre. Je lui passe ses affaires en détournant le regard. Nous n'avons jamais été ce genre d'amies à l'aise avec la nudité, et elle est là, les seins à l'air.

— Ils sont morts ? m'interroge-t-elle en enfilant sa culotte puis son pull sans même s'être séchée.

— Non.

Et en effet, leurs lumières se remettent à palpiter légèrement.

— Mais ils ne vont pas tarder à reprendre connaissance.

Lily cale le reste de ses affaires sous son bras.

— OK, fait-elle en se tordant les cheveux. On fonce.

Et nous courons dans le jardin, au clair de lune : Manon devant, puis Lily et enfin moi, la moins bonne coureuse des trois. Dans les pas de Lily, je sens l'électricité statique qui crépite sur l'herbe.

33

Lily se met à grelotter dans la voiture quand l'adrénaline de son numéro dans la rivière commence à refluer. Manon – encore sous le choc, à en juger par sa voix plus aiguë que d'habitude – nous explique ce qui s'est produit et quelles en ont été les raisons. Elle parle à toute allure, oublie des mots, se trompe dans les conjugaisons.

— Qui ont-ils envoyé ? intervient Aaron. À quoi ressemblaient-ils ?

— Il y avait un grand costaud, je lui réponds. Passe-moi ton manteau.

Aaron me tend son manteau par-dessus le siège passager, je le pose sur les épaules de Lily et lui frictionne les bras avec en croisant les doigts pour que la chaleur pénètre en elle.

— De quoi avait-il l'air ?

— Aucune idée.

Lily est assise sur mes cuisses, Manon entre Fiona et moi. L'eau de la rivière trempe mes vêtements. Je me demande si Lily est à jour de ses vaccins antitétaniques.

— Il avait un peu l'accent de la campagne. Et il était balèze, j'insiste. Et flippant. Je l'ai assommé avec la pelle électrique.

— Pardon ? intervient Nuala. La *quoi* ?

— Manon, dit Fiona d'une voix pas rassurée. Tu as quelque chose, là.

— Hein ? réplique Manon, toujours en panique. Qu'est-ce que c'est ?

— Sur ton… sur ton cou…

Manon commence à se griffer la gorge.

— Non, non, la retient Fiona. Ne bouge plus.

Elle scrute la nuque de Manon, juste sous l'oreille gauche. Puis, avec le pouce et l'index, elle retire un petit disque argenté, comme une étrange pièce de monnaie qu'elle dépose sur la main que lui tend Manon. Lily examine à son tour la nuque de Manon.

— Il y en a un de ce côté-ci aussi, annonce-t-elle en récupérant la chose. Qu'est-ce que c'est ?

Manon lui tend également la main, et Lily lui donne la pièce. Manon observe sa nouvelle collection, à la fois terrifiée et perdue.

— Passe-les-moi, réclame Aaron, en tendant la main à son tour.

Manon le fixe du regard, comme si elle hésitait avant de lui confier ses économies.

— S'il te plaît, insiste-t-il.

Elle hoche lentement la tête. Le jury qui siège dans son cerveau vient de le déclarer non coupable, et de lui remettre les pièces.

Aaron les examine à la lueur du plafonnier tandis que nous nous mettons en route.

— Je pense…

Il les inspecte encore, puis en approche une de l'ampoule. Il la plaque contre l'éclairage et elle y reste accrochée comme un aimant. La lumière s'éteint aussitôt ; la voiture cale brièvement. Nous glapissons tous. Aaron retire la pièce, et la lumière se rallume.

— Elles étaient destinées à Lily, assure-t-il. Afin de la maîtriser.

— J'ai retrouvé mon apparence normale quand je les ai eues sur moi, dit Manon, d'une voix inquiète.

— Waouh, je lâche en songeant à l'espèce de camisole de force que ces types avaient apportée. Ils fabriquent carrément des trucs contre nous, maintenant ?

Lily parvient à esquisser un sourire faible.

— On doit le prendre comme un compliment, non ?

L'énormité de cette opération, de cette attaque visant Lily, me pousse à la frictionner de nouveau dans une tentative désespérée de la protéger.

— On va coincer Mlle Banbury à l'école, décrète Lily. Quand elle sera seule.

— Vous pensez vraiment qu'elle y retournera ? s'enquiert Fiona. Après l'histoire avec Maeve ?

— Elle ne partira pas tant qu'elle ne sera pas certaine d'avoir tout récupéré, affirme Manon. Vous pouvez en être sûrs.

— Pendant mes heures de colle, on est toujours seules dans l'école, j'interviens. Hormis, parfois, sœur Assumpta.

On se tourne vers Manon, guettant son approbation.

— Oui. Possible.

Elle sort de sa poche les bandes de tissu découpées sur les chaises de plage.

— Vous êtes en vacances, en ce moment, non ?

— Oui. Toussaint.

— Parfait. On va essayer de mettre au point un sortilège de lien à partir de ça. Comme il devra être plus fort, ça va prendre du temps. Mais vendredi en huit, nous devrons affronter cette femme, inverser le canal magique et enfin sceller le puits sur place.

— Vendredi en huit ? glapit Fiona. On sera peut-être morts d'ici là. Pourquoi attendre si longtemps ?

— Le lien doit arriver à maturation, et ce jour-là, la lune sera pleine. Notre pouvoir sera à son paroxysme.

— Donc c'est tout ? insiste Fiona. Dans deux semaines à compter d'aujourd'hui, le puits sera scellé et tout redeviendra normal ?

Ça me paraît incroyable d'accomplir ce plan dans le même temps qu'il faut à Roe pour effectuer une tournée. Techniquement, il est censé rentrer pour mon anniversaire. Le 23.

— Je vous en conjure, tâchez de rester discrets cette semaine, nous recommande Nuala. Ne sortez de chez vous qu'en cas d'absolue nécessité.

— Ça ne devrait pas être trop dur, réplique Fiona. Les examens blancs tombent la semaine de la rentrée. On est censées réviser pendant les vacances.

Aaron reste en retrait. À mon avis, il se demande ce qu'il est censé faire, lui, durant ces deux longues semaines où il devra essayer de ne pas se faire tuer.

— Toi non plus tu ne vas pas te tourner les pouces, lui annonce Nuala. Tu vas nous raconter tout ce que tu sais. Nous allons compléter nos archives, cette semaine.

— Et tu dormiras par terre, enchérit Manon. Dans le salon.

— Exact, approuve Nuala. Seule Manon a le droit de dormir dans sa chambre.

Et à ce moment-là, je me dis que si une émission de télé-réalité proposait de suivre le quotidien d'une sorcière, d'une divinité mineure et d'un ex-fanatique religieux vivant ensemble, je paierais volontiers pour la voir.

Nuala nous dépose devant chez moi. Lily renfile son jean en descendant de voiture et glisse ses pieds nus dans ses baskets. Le sol est jonché de coquilles brisées et de jaunes d'œufs écrasés. On se penche pour mieux voir en se demandant s'il s'agit d'un sortilège ou d'un signe que la situation ne s'arrange décidément pas, à Kilbeg.

— Oh ! fait Fiona après quelques secondes. C'est Halloween. Il y a eu une bataille d'œufs.

— Ooooh, une bataille d'œufs, nous exclamons-nous en chœur, Lily et moi, comme si on cherchait à se rappeler une époque d'avant la magie, quand Halloween avait un sens.

Cette journée m'a épuisée mais je ne supporte pas l'idée de passer la nuit assise dans mon lit à regarder des vidéos de Roe.

— Hé, je lance avec une timidité qui ne me ressemble pas. Ça vous dirait de rester dormir à la maison ? C'est le premier soir des vacances, ça ne dérangera personne.

Elles acceptent aussitôt. Elles préviennent leurs parents par SMS et on rentre se préparer des toasts au fromage fondu. Ma mère descend en robe de chambre et semble soulagée de nous voir nous comporter comme des ados normales. Et je crois que nous aussi, on en est soulagées. Pendant quelques heures, c'est comme si on jouait à être normales. On rit à des trucs débiles. On donne des bouts de fromage au chien. Et vers deux heures du matin, on passe dans la chambre de Jo, parce que c'est la plus grande et la plus chaleureuse. Fiona et moi partageons le lit et Lily installe un matelas gonflable par terre. On cale mon ordi sur des coussins pour regarder *Friends* jusqu'à ce que le sommeil nous rattrape. À quatre heures, Fiona et moi sommes les seules à peu près réveillées quand Chandler annonce à Janice qu'il part vivre au Yémen.

— Tu penses qu'il est sérieux ?

— Chandler ? répond Fiona, à moitié endormie mais tout de même surprise.

— Non, Aaron.

— Oh… Je ne sais pas. J'espérais plus ou moins que toi, tu en étais sûre.

Mais est-ce que j'en suis sûre, justement ?

Le lendemain soir, on se retrouve chez Nuala pour passer en revue le plan. Elle est tellement angoissée qu'elle insiste pour payer un voisin, chauffeur de taxi à la retraite, pour venir nous chercher et nous amener

chez elle. Elle estime que tant que le puits ne sera pas scellé, nous devrons faire comme la famille royale : ne jamais nous déplacer ensemble, ne pas monter en voiture avec un étranger, éviter les transports publics et les lieux clos. Ne parler à personne dans la rue.

À la porte de la cuisine, je suis assaillie par une odeur de gras presque écœurante. Franchement, ça sent le KFC.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? je demande à la cantonade.

Assise à table, Fiona touille quelque chose, le teint vert.

— Le sortilège de scellement.

— Saveur poulet ?

Nuala nous rejoint, une marmite bouillante entre les mains. Elle m'explique que c'est pour le sortilège et qu'il nous faut des bougies et de la cire à bougies.

— Évidemment. On peut compter sur la wicca pour ne pas être premier degré.

— Ceci est fait à partir de graisse de poule. De mes poules.

— Toutes vos poules ?

Je suis sidérée. Fiona semble de nouveau près de vomir.

— La plupart, tempère Nuala en soupirant. Je les ai nourries avec mon jardin, avec le peu de magie que je possède. Que voulais-tu que je fasse ?

Je frissonne, et nous passons tous les six la soirée à verser de la graisse de poule bouillante dans des bocaux garnis d'herbes ciselées, en murmurant des sortilèges et disposant des cartes de tarot maculées de gras. Des arcanes de puissance et de victoire, des as, des reines et des bâtons enflammés. La cuisine dégage puissance et puanteur. De toutes les séances de sorcellerie auxquelles j'ai participé, celle-ci est la plus païenne, la plus médiévale, la plus proche du satanisme fait maison qui effraie tant les Aaron de ce monde. Certes, ce n'est pas du satanisme mais, si j'étais une étrangère et que je nous voyais par la fenêtre, c'est ce que je croirais.

Je l'observe pendant que nous psalmodions, que nous versons et que nous touillons, et tout ça n'a pas l'air de le troubler ni de l'embêter. Je lui trouve l'air… pas heureux, non, mais absorbé. Comme si tout ceci était naturel pour lui.

Notre plan est le suivant :

Je dois me faire coller. C'est la seule façon de me retrouver seule à l'école avec Heather Banbury. À condition, bien sûr, qu'elle n'ait pas

déjà mis les voiles. Rien ne nous garantit qu'elle n'a pas déjà filé. Quand je me ferai coller, elle soupçonnera forcément quelque chose, donc elle viendra armée. Mais nous aussi, nous sommes armés : Lily et son électricité, Manon et ses illusions, Aaron et ses manipulations émotionnelles, moi et ma télépathie. Nuala ne possède pas de don à proprement parler, et Fiona s'est fait drainer le sien, mais leur mission sera la plus importante de toutes. Dès la tombée du jour – très tôt, puisqu'on est en novembre –, elles devront se rendre en douce sur le court de tennis et préparer le sortilège de scellement. Aaron insiste pour que ce soit l'autel du sortilège. Il sort de son portefeuille la petite fleur jaune qu'il y a cueillie il y a trois mois. Elle est toujours étincelante de vie.

— Je pense que c'est la partie la plus profonde du puits, dit-il. Autrement, pourquoi auraient-ils acheté ce terrain situé derrière l'école ?

Fiona approuve d'un hochement de tête.

— Surtout pour y installer une surface plane et facile d'accès.

— Exactement, approuve Aaron. C'est typique. Si vous trouvez un terrain de cricket ou un court de tennis dans un lieu saugrenu… c'est que quelqu'un cherche à atteindre un puits.

Du coin de l'œil, j'avise Manon qui prend des notes.

— Nous sommes censés fendre le sol, déclare Nuala en lisant le sortilège consigné dans ses archives. J'ignore comment nous allons nous y prendre.

— Le court est en synthétique, indique Fiona. La surface ne devrait pas être trop dure. On n'aura qu'à apporter un couteau.

L'inflexion de sa voix et son léger chevrotement sur le mot *couteau* me font lever les yeux vers elle.

— Fiona, je…

— Non, ça va, me coupe-t-elle. Ça ne se passera pas comme l'autre fois.

Moi, je serai dans l'Étouffoir, où je ferai diversion. Manon boira le sortilège de lien, s'accrochera spirituellement à Mlle Banbury comme une grenade. Puis, selon le degré de réussite du lien, soit nous l'escorterons, soit nous la traînerons jusqu'au court de tennis. Si le scellement se déroule comme prévu, alors la magie ressortira de Mlle Banbury, transitera par moi, et regagnera le puits. Après quoi nous le scellerons comme on cachette une lettre, en combinant tous nos

pouvoirs.

— Sauf celui de Roe, je note, peinée.

Et personne ne vient me contredire.

34

Le lendemain, quand on retourne à l'école, on empeste toujours le gras de poulet.

Ce qui me gênerait si l'école entière n'était pas passablement étrange. Dès l'instant où j'en franchis le seuil, le bâtiment semble se recroqueviller sur lui-même et le nouveau parquet me semble gondolé. Les motifs diagonaux du bois m'évoquent des flèches pointées vers le bas, et j'ai l'impression que mes genoux fléchissent légèrement, comme si l'école elle-même s'enfonçait dans ses fondations. L'odeur de pourriture me frappe de nouveau – davantage qu'une odeur, une sensation qui me prend par les gencives, résonne dans ma bouche et provoque une étrange douleur, comme si des dents de sagesse poussaient.

Personne ne nous adresse la parole, personne ne discute. Il y a une certaine sensation de flottement, comme s'il y avait des murmures, que les gens parlaient, mais pas par phrases complètes, et pas entre eux.

— Tout est… *faux*, commente Fiona.

Elle regarde autour d'elle et perçoit elle aussi ce froid, cette dissonance.

— Vous pensez que c'est le stress de l'examen blanc ?

Les derniers lambeaux d'espoir se cramponnent à elle puis s'écroulent quand nous repérons une fille à genoux en train de renouer ses lacets. Seulement, elle noue le vide *à côté* de ses lacets.

— Bon sang, lâche Fi en se tenant les bras. Vous croyez que c'est une bonne idée d'être ici ?

— Ils ne tenteront rien en présence de tous ces témoins, j'affirme, en partie convaincue seulement.

Et puis que faire d'autre ? Fuir, d'accord, mais pour aller où ?

— En plus, tu imagines la réaction de nos parents si on sèche

l'examen blanc ?

Comment en suis-je arrivée là ?

On entre dans la salle où nos épreuves doivent avoir lieu et les pupitres sont déjà espacés comme en conditions réelles. Les filles ont l'air un peu plus normales. Du moins elles se parlent, même si les conversations semblent mornes et peu alimentées. C'est peut-être le hall d'entrée, le vrai cœur de l'école, qui s'est déformé le plus.

— Votre attention, je vous prie, lance Mlle Harris d'un ton autoritaire. L'épreuve va commencer à neuf heures quinze précises. Nous ferons une pause d'une heure à onze heures quinze avant de reprendre à treize heures. À quinze heures, vous pourrez rentrer chez vous ou rester travailler, à votre guise. L'emploi du temps reprendra son cours normal demain.

Le silence envahit la salle tandis que Mlle Harris commence à distribuer les sujets en donnant pour instruction de ne pas les retourner avant qu'elle nous y autorise. Malgré tout, je suis un peu stressée. Je sais que ces examens comptent pour du beurre mais je réalise que c'est le premier pas vers la fin du lycée. Que les vacances de Noël ne vont plus tarder et qu'après ça on arrivera très vite à l'examen final et au reste de nos vies.

— Retournez vos sujets, dit Mlle Harris. Vous pouvez commencer.

Je retourne mon sujet.

Je ne commence pas.

Je ne commence pas, car mon sujet ressemble à ceci :

L'Europe et le reste du monde : Sujet 6

Les États-Unis et le monde, 1945-1989

Répondez à **une** des questions suivantes :

Pour la politique extérieure américaine,

à une ou plus des questions suivantes :

Berlin, Corée, Cuba ? (100)

1. Durant la période 1945-1989.

Quelle était l'importance

Je lève la main.

— Mademoiselle ! je lance puisque Mlle Harris ne me remarque pas tout de suite.

Elle fronce les sourcils et vient à mon pupitre.

— Qu'y a-t-il, Maeve ?

— C'est sûrement une erreur. Mon sujet est en russe, quelque chose comme ça.

Elle parcourt mon sujet, puis me toise d'un regard noir.

— Je n'ai pas de temps à perdre avec tes bêtises aujourd'hui, Maeve.

— Mais ce ne sont pas des bêtises. Regardez le sujet. Essayez de le lire.

Elle y jette un coup d'œil.

— C'est bien ton sujet d'histoire. Navrée si tu n'as pas révisé comme il faut mais…

— Mais j'ai révisé comme il faut ! je proteste. Mais ça, ce n'est pas de l'anglais !

D'autres filles commencent à m'observer.

— Écoute, Maeve, tu as exactement le même sujet que les autres.

J'adresse un coup d'œil à Fiona qui reste immobile, aux aguets. Je prends ça pour un message.

Alors je récupère mon sujet et déclare :

— C'est bon. Tout va bien.

Et ce n'est qu'à la deuxième lecture que je réalise que c'est bien de l'anglais. Seulement, le sujet est rédigé de droite à gauche. En miroir.

Je me tourne vers Fiona et constate qu'elle s'en rend compte au même moment : elle plisse les yeux pour essayer de lire. Lily, assise à quelques pupitres de nous, n'a même pas encore retourné le sien. Elle dessine sur le verso.

Je ne sais pas tellement quoi faire. Apparemment, nous sommes les seules à avoir remarqué que quelque chose cloche. Toutes les autres filles grattent déjà frénétiquement leur copie, la tête penchée sur leur pupitre. J'observe de plus près Ciara Connolly, à ma droite, et tente de lire ce qu'elle écrit. J'y parviens lorsqu'elle relève la tête le temps de tousser dans sa main.

Elle écrit à l'envers.

— Maeve ! m'interpelle Mlle Harris. Les yeux sur ta feuille.

— Pardon.

Et je me remets à étudier mes feuilles blanches.

Je tente d'écrire quelque chose. Comme rien ne me vient, je note mon nom. Mais à l'instant où je pose la pointe du stylo sur le papier, je sens que mon bras se contorsionne, mes doigts se tordent en une espèce de griffe. C'est plus fort que moi, je n'y peux rien. Quand l'encre touche

la feuille, un ruban bleu de charabia s'étale sur la page blanche immaculée.

Maeve Chambers

— Hé mais…, je glapis en lâchant mon stylo.

— Maeve ! répète Mlle Harris. Je vais te faire sortir si tu m'y obliges. Gare à toi si tu ne veux pas rester en retenue tous les vendredis un trimestre supplémentaire.

Je me cale sur ma chaise, rive mon regard sur Mlle Harris, plaque mes mains sur les bords du pupitre.

Et là, tout simplement

je

le

renverse.

Mlle Harris m'arrache immédiatement à ma chaise. Je suis quasi sûre que les profs n'ont pas le droit de toucher les élèves, mais nous avons toutes les deux un trop gros passif. Elle manque de me déboîter l'épaule et m'entraîne vers la porte, furieuse, en me reprochant de déranger les autres. Je m'efforce de penser qu'elle ne se montrerait pas aussi brutale d'ordinaire, que c'est le puits qui perturbe tout le monde.

Lily m'adresse un petit sourire auquel je réponds par un haussement d'épaules exagéré, comme pour *dire* : « Les puits, hein, qu'est-ce que tu veux faire ? » Et au moment où Mlle Harris me pousse dans le couloir, je note que Ciara Connolly n'écrit maintenant plus sur sa feuille mais que les mots se gravent, assez profondément, dans le pupitre même.

Je suis collée vendredi. Je me demande comment je vais l'expliquer à mes parents, d'autant que je vais devoir jouer la comédie des regrets alors que tout s'est passé comme prévu. Mais « expliquer des choses à mes parents » est un loisir qui concerne une autre vie. Ils vont devoir encaisser le choc et s'inquiéter pour moi, comme d'habitude, en attendant le jour où ce ne sera plus de leur responsabilité.

Le pire, c'est d'assister au coup de fil dans le bureau de Mlle Harris.

— Elle perturbait l'examen de façon délibérée, affirme-t-elle. Sans le moindre respect pour le bien-être ou la concentration de ses camarades. Vous n'êtes pas sans savoir, madame Chambers, que ce n'est pas la première fois que je dois recadrer Maeve cette année, et que ce n'est qu'une des nombreuses infractions qu'elle a commises à Sainte-

Bernadette depuis qu'elle fréquente l'établissement. À la prochaine incartade, je serai au regret de la renvoyer. D'ordinaire, je ne renverrais jamais une élève une année d'examen, mais si elle persiste à jouer les perturbatrices…

Je hoche la tête toute seule en me disant *C'est de bonne guerre*, après quoi j'entends la voix exaspérée de ma mère à l'autre bout du fil. Je capte quelques mots. Des mots que je ne l'ai jamais entendue prononcer.

— … *tellement formidable, avant… ignore ce qui lui a pris…*

Je me demande comment mes parents réagiraient si je leur racontais tout. Est-ce qu'ils me croiraient ?

Mlle Harris raccroche puis se tourne vers moi, le front plissé.

— Je ne te retiens pas, Maeve. Tu as le droit de descendre réviser jusqu'à la prochaine épreuve. Et je suis très sérieuse quand je dis qu'à la prochaine incartade, c'est la porte.

— Je sais que vous n'aimez pas la nouvelle direction que prend l'école, je réplique.

Sans savoir pourquoi. Peut-être pour lui prouver que je ne suis pas une délinquante ?

— Le… le nouveau programme.

Elle me regarde, le visage inexpressif.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Ces histoires de… chasteté, tout ça. Je sais que vous détestez ça.

Mlle Harris ne cille toujours pas, et on reste là à se mesurer du regard. Je commence alors à comprendre que la Mlle Harris qui se plaignait des Enfants à sœur Assumpta a changé. Je me concentre, m'immisce dans son esprit, m'attendant à y trouver un paysage riche et dense, fait d'idées, de pensées et de jérémiades au sujet de l'insupportable Maeve Chambers. Mais il n'y a rien. Ou plutôt, il n'y a qu'une espèce de tranchée vide et peu profonde. Un espace sans relief où rien n'existe hormis les mots qu'elle prononce et la façon dont elle les prononce.

— Maeve, dit-elle avec impatience. Tu as le droit de descendre réviser jusqu'à la prochaine épreuve. Et je suis très sérieuse quand je dis qu'à la prochaine incartade, c'est la porte.

Oui, vous l'avez déjà dit. Vous l'avez dit mot pour mot, il y a une minute.

Un froid m'envahit, et mon regard se porte vers la fenêtre. Aujourd'hui est une belle journée de novembre, probablement la dernière de l'année. Le temps est toujours lugubre, à l'époque de mon

anniversaire.

— Comme il fait beau, je dis en désespoir de cause. Quel beau ciel bleu.

Mlle Harris ne tourne même pas la tête.

— Regardez.

Je désigne du geste les cerisiers d'automne qui bordent le terrain de l'école, et dont la brise emporte déjà les fleurs roses.

— Ils sont magnifiques, vous ne trouvez pas ?

Mlle Harris reste de marbre. La sensation de creux semble se propager d'elle à la pièce, et j'ai l'impression de ne plus du tout être dans son vieux bureau familier mais dans un studio insonorisé. Quand enfin elle reprend la parole, c'est pour répéter :

— Et je suis très sérieuse quand je dis qu'à la prochaine incartade, c'est la porte.

BOUM.

Le coup à la vitre est si violent et si vivant que je pousse un cri. Une pie, peut-être éblouie par le soleil, a foncé dans le panneau de verre. La fenêtre – à double vitrage depuis la rénovation de l'école – ne cède pas, mais un petit trou se forme côté rue. Je crie à nouveau lorsque l'oiseau recommence.

Mlle Harris ne réagit pas. Elle est figée comme une actrice en proie à la panique, en boucle sur la même réplique.

— À la prochaine incartade…

— À la prochaine incartade, la fenêtre va se briser, je m'écrie en courant hors du bureau pour m'occuper de la pie.

Le temps que je sorte du bâtiment, l'oiseau a fini par s'assommer. Il est étalé sur le trottoir, ses plumes blanches maculées de sang. Ou plutôt non. Pas de sang.

J'inspecte son corps et découvre que le bout des plumes blanches est teinté d'orange. Pas couleur rouille comme si elles étaient sales, ni cramoisi comme si c'était du sang. Non, orange comme les cônes de signalisation routière. Comme Fiona. Je réalise que cette pie est celle que Fiona a soignée cet été, sur le court de tennis. Elle conserve un peu de Fi dans son organisme. Comme l'a expliqué Nuala. La magie d'autrui modifie votre couleur.

Une nouvelle bourrasque glacée dépeigne les arbres et une brume de fleurs roses volette vers le ciel. L'oiseau revient à lui, ébouriffe ses plumes et s'envole. Je lui adresse un salut de la main sans trop savoir si,

une fois touchées par la magie, les pies sont encore sensibles à ce genre d'attention.

À travers la vitre abîmée, j'aperçois Mlle Harris toujours parfaitement immobile. Je suis prise de nausée et de frissons et j'ai le sentiment que la femme qui occupait ce corps a été forcée de le libérer. Je me tourne vers la fenêtre de sœur Assumpta, de l'autre côté de l'entrée principale, et découvre une véritable ruche d'activité. Ce bureau d'ordinaire plongé dans une tranquillité citron pâle semble déborder de mouvement.

Je retourne dans le hall d'entrée hexagonal et scrute la porte du bureau de sœur Assumpta. Et pour la première fois en près de six ans de scolarité à Sainte-Bernadette, je toque.

Aucune réponse ne me parvient, alors je colle mon oreille contre le battant. Je perçois la faible agitation de la vie qui règne de l'autre côté. Je pousse la porte et découvre…

Le chaos – il n'y a pas d'autre mot.

De véritables tours de papier, comme les archives de Nuala mais des archives qui auraient muté. Des tas et des tas de dossiers, tous pleins à craquer. Je repère aussi des projets artistiques, des natures mortes rudimentaires réalisées par des sixièmes jusqu'aux œuvres complexes des terminales pour l'épreuve d'arts plastiques. Il y a également des photos de remises de diplôme et leurs négatifs accrochés par un trombone. Des crosses de hockey, des boîtes pour protège-dents, des sacs de sport qui sentent l'herbe.

Et au milieu de ce bazar, sœur Assumpta. Debout devant son bureau, elle trie des partitions du haut de son petit mètre cinquante.

— Maeve, lance-t-elle sans même lever les yeux sitôt que j'apparais. Je suppose que tu souhaites savoir comment j'ai pu laisser cela se produire.

Elle ramasse une liasse de partitions et disparaît – un bref instant – derrière une colonne de papiers.

— Comment vous avez laissé… *quoi* se produire, ma sœur ?

— J'ai ouvert la porte à ces crapules, explique-t-elle d'un ton méprisant. J'ai accepté leur argent. Ce n'était pas mon choix, certes. Nous sommes en partie financés par l'État, tu le sais. Or, quand le gouvernement a cédé le contrat à ces margoulins, je me suis retrouvée les mains liées. J'en ai été réduite à déménager les affaires.

Elle ramasse une autre partition et se met à fredonner *Accourez,*

fidèles. Puis elle se met carrément à chanter de sa voix fluette et haut perchée de vieille dame.

— Qu'est-ce que… qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Le bâtiment m'appartient, dit-elle. Mais hélas, j'en ai peur, ils ont racheté une partie du contrat.

Je me rappelle les paroles d'Aaron au sujet des EDB qui disposeraient des ressources et de l'infrastructure nécessaires et qui peuvent se permettre d'employer autant de monde – et d'argent, apparemment – pour atteindre leurs objectifs.

— *Adéste, fidéles, laeti, triumphántes*, chante sœur Assumpta.

Elle renverse d'autres papiers par terre, dégageant une bouffée de poussière et de moisissure. Je m'empresse de les ramasser et de les remettre en tas.

Sœur Assumpta s'assied sur ce que je découvre être un tabouret de piano.

Elle relève le couvercle d'un vieux piano droit, un grand instrument en bois marron que j'avais bêtement pris pour un placard. Elle place ses mains déformées sur les vieilles touches jaunies et se met à jouer de beaux accords robustes. Elle jouait souvent, les premières années où j'étudiais ici. Elle interprétait des chants de Noël à l'occasion de la messe annuelle.

— *Veníte, veníte in Bethlehem.* Chante, Maeve. Noël approche.

Ne connaissant pas les paroles latines de *Accourez fidèles*, je les murmure en traduction. La religieuse ne cesse de relever la tête par à-coups, les sourcils arqués, et de lancer « Encore, allons. Encore. Plus fort ».

— *Venez, adorons*, je chante, les joues en feu. *Venez, adorons le Seigneur*.

Sœur Assumpta enchaîne toujours les accords alors même que j'ai oublié le reste du texte.

— N'est-ce pas magnifique, Maeve ? m'interroge-t-elle, les yeux brillants.

Ses bras sont nus. Sa peau est fine, ses veines noueuses, mais ils sont encore puissants.

— C'est peut-être ainsi, je crois, ajoute-t-elle.

— Quoi, au juste ?

— L'acte de louer le Seigneur, précise-t-elle en jouant encore plus fort. Chanter Ses louanges. Lui rendre grâces.

Elle joue l'hymne jusqu'au bout.

— Assieds-toi, lance-t-elle ensuite en se levant. Assieds-toi et tourne les pages.

Et nous voilà qui enchaînons *O Little Town of Bethlehem*, *The First Noel* et *Hark! The Herald Angels Sing*. On a trois bonnes semaines d'avance sur Noël mais il y a quelque chose de spécial dans le fait de chanter avec sœur Assumpta dans ce capharnaüm aussi mystérieux que terrible, quelque chose qui me souffle que je suis censée en garder le souvenir.

Quelque chose qui me dit que c'est l'un de ces souvenirs qu'on a conscience de se fabriquer, et qu'il m'apparaîtra toujours comme une sorte de fin, une sorte de commencement.

Elle termine le dernier hymne, essoufflée, la voix rauque. Elle est épuisée, mais heureuse, comme si elle avait oublié un court instant la terreur de la vie.

Sœur Assumpta promène son regard sur le bazar environnant et semble le découvrir pour la première fois.

— Je m'y attendais depuis quelque temps, déclare-t-elle en soupirant. Je comptais tout déménager… avant. Avant qu'ils puissent mettre la main dessus.

Elle enfonce une touche du piano. Une touche aiguë.

Sous le choc, je plaque sans le faire exprès mes mains sur le dessus de l'instrument, qui produit un *FWIP !* sonore.

— Ma sœur… c'est pour ça… que vous déménagez toutes ces affaires ? À cause de… ?

Elle hoche la tête.

— Je savais bien qu'ils viendraient un jour.

— Mais comment l'avez-vous su ?

— Parce que, Maeve.

Elle appuie de nouveau sur la touche aiguë.

— Je possède le don de vision.

— Vous…

Je porte une main à ma bouche, comme pour saisir ma propre stupeur.

— Jeune fille, mère, vieille femme.

Elle plaque un accord. Très bruyant.

— Toi, Harriet, moi.

— Vous avez fondé cette école…

Je me creuse la cervelle, tente de me rappeler l'historique de l'établissement.

— Vous étiez dans un couvent et vous avez touché un héritage, alors vous avez quitté les ordres et… vous avez fondé cette école.

Elle secoue la tête et se met à jouer *God Rest Ye Merry Gentlemen*.

— C'était ma maison, dit-elle. Je suis née ici. Et lorsque ma sensibilité a commencé à se manifester, ma mère connaissait suffisamment bien les traditions pour savoir que nous nous trouvions au-dessus d'un puits. Que j'étais la sensible de Kilbeg pour ma génération. Quand j'ai eu ma vocation, elle a dit… elle a dit, « Ta place est ici, chez nous. Tu devras y revenir, en fin de compte. C'est ton engagement ». Et elle avait raison. Elle avait toujours raison. J'ai donc hérité de cette bâtisse et… et je me suis dit que j'allais simplement attendre la prochaine.

— La prochaine sensible ?

— Oui.

Elle se remet à jouer du piano, et poursuit :

— J'étais déjà une vieille dame quand Harriet est venue étudier ici, tu t'en souviens.

— Pourquoi avez-vous décidé d'ouvrir une école de jeunes filles ? Le sensible aurait très bien pu être un garçon, non ?

— Oh, mais c'est toujours une fille.

— Non, je la corrige. Je connais *un* sensible.

— Hmm, fait sœur Assumpta, visiblement sceptique. Est-il fou ?

Je réfléchis un instant.

— Oui, je réponds.

— Pauvre créature. Les garçons font parfois de bons sorciers, mais jamais de bons sensibles.

— Sont-ils au courant ? Les Enfants, je veux dire, savent-ils ce que vous êtes ?

— Ha ! s'esclaffe sœur Assumpta en plaquant ses deux mains sur les touches, tel Beethoven. Non. Je pratique ce jeu depuis bien plus longtemps qu'eux. Je suis rusée comme un renard.

J'acquiesce. Elle m'adresse un coup d'œil.

— Et sais-tu qui d'autre est rusé comme un renard ?

— Non, qui ?

Elle lève les yeux au plafond et je manque d'éclater de rire.

— Dieu ?

— Dieu, Maeve, confirme-t-elle avec un sourire. Lui aussi voit clair dans tout ceci, tu sais.

Je ne sais trop quoi répondre. Je n'avais pas tellement pensé à Dieu dans cette affaire. On en revient toujours au rapport que les gens entretiennent avec Lui, il me semble. Ce qui, bizarrement, ne laisse pas beaucoup de place pour Dieu Lui-même. Elle-même ? Iel-même ?

— Quand on laisse sciemment l'Église aux mains des voleurs, reprend sœur Assumpta, on leur confie la foi.

Je m'assieds et observe ses mains un moment ; je me demande ce qu'elle sait déjà, ce qu'il me faut expliquer, ce qu'il me faut lui demander.

— Nous allons les arrêter, je déclare tout bas.

— Je sais, répond-elle d'un ton approbateur.

— Vous êtes donc au courant de tout ?

— De certaines choses. Mon don me permet de voir. Le revers de la médaille, c'est que je n'ai pas le droit d'intervenir.

— Mais vous devez bien pouvoir nous aider ?

— Non. Enfin…

Elle retourne à son bureau et en sort un long coffret en velours – un parmi les innombrables coffrets en velours qu'elle semble posséder.

— Celui-ci renferme quelque chose, dit-elle. Quelque chose pour toi.

Je l'ouvre et les charnières crissent contre le velours.

— C'est un couteau, je déclare.

Et en effet. Une longue lame en argent, comme une dague avec un manche lourd et nacré. Il ressemble à un coupe-papier.

Rien que de le regarder, mon sang se glace. Il faut dire que j'ai eu quelques mauvaises expériences, avec les couteaux.

— Il appartenait à ma mère, dit sœur Assumpta. Il est dans cette maison depuis bien plus longtemps que moi. Sa lame renferme une magie fort ancienne. Emporte-le. Tu sauras quand le temps sera venu de t'en servir.

— Ça ne compte pas comme intervention de votre part ?

— Non. Il t'appartient et tu lui appartiens.

— Pourquoi ?

— Parce que votre place, à tous deux, est ici, déclare la religieuse en toquant contre un mur.

Elle me regarde comme si c'était censé tout expliquer.

Je fais oui de la tête sans trop comprendre. Après quoi je m'en vais,

en me demandant ce que je vais bien pouvoir faire de ce couteau.

35

Je ne revois pas Mlle Banbury de la semaine mais je sens sa présence. Je sais qu'elle est dans le bâtiment de la même manière qu'on sait qu'une dent va vous faire mal quand la gencive est enflée. Je la soupçonne d'être protégée par un sortilège, quelque chose qui m'empêche de l'affronter directement le temps qu'elle se remette de l'incident avec Aaron.

Plus d'une fois, je me rends compte que le couloir que j'emprunte se rallonge indéfiniment, si bien que je passe deux fois devant la même statue de Marie, trois fois devant le même portrait de la chorale des premières. Je ressens une pression immense, comme une turbulence, comme une infection des sinus. Je sais ce qui se passe sans avoir à le dire tout haut. Je garde le coupe-papier à manche nacré de sœur Assumpta sur moi, sans trop savoir quelle est sa fonction, mais rassurée par son simple contact.

Le mercredi, je fais une tentative désespérée pour retrouver le vrai Roe.

— Salut, lance-t-il, apparemment content que je l'appelle.

Sa voix me semble épuisée, comme si la vie en tournée commençait à l'user.

— Ça fait du bien de t'entendre. Je rentre lundi !

— Exact, je confirme et j'enchaîne aussitôt : Écoute, Roe. Il faut que je te dise. On va… on va faire un sortilège.

Un long soupir me parvient de l'autre bout de la ligne.

— Un sortilège important, je poursuis en m'efforçant de ne pas me laisser affecter par son embarras ou sa fatigue. Nous allons sceller le puits. À Sainte-Bernadette.

Silence.

— Le truc, je continue d'une voix chevrotante, c'est que Sainte-Bernadette est carrément l'ouverture du puits alors…

— Il faut que j'y aille, Maeve, me coupe-t-il avant de raccrocher.

Et nous voilà jeudi soir. La veille de l'Apocalypse, comme l'appelle Fiona. On se réunit chez Nuala et on passe en revue l'opération. Étape par étape. Dans les moindres détails.

— Quand on aura scellé le puits, demande Lily d'une voix hésitante, qu'est-ce qui va nous arriver ? Nos dons… est-ce qu'ils vont disparaître ?

Manon tient le bocal contenant le sortilège pour lier Heather Banbury. Elle l'examine à la lumière. Il est vert mousse.

— Non, répond-elle. Enfin, je ne le pense pas. Nous allons sceller le trou que la Gouvernante a ouvert et qui rend le puits si vulnérable. La circulation de la magie devrait ensuite reprendre son cours normal à Kilbeg.

Je leur parle de sœur Assumpta et du couteau, et on est tous d'accord pour l'utiliser afin de mettre au jour le puits. Mais à la tête que fait Nuala, je comprends qu'elle pense à sa sœur et qu'elle se dit que le couteau aurait pu revenir à Heaven.

Nous dînons tous ensemble. Nuala semble penser qu'il est extrêmement important qu'on se réunisse et qu'on rompe le pain avant de s'embarquer dans un projet qui est à la fois foncièrement juste et immensément imparfait. Nous savons que des variables ont pu nous échapper. Nous savons qu'affronter un être humain n'est pas la même chose qu'affronter un esprit comme la Gouvernante, que c'est à la fois plus facile et plus compliqué. Les humains n'ont pas le même comportement que les démons. Parfois, ils sont pires.

La table de la cuisine est trop petite pour nous six, alors Nuala rentre celle en plastique du porche et y dresse une nappe bleu marine à fleurs. Elle nous prépare deux poulets dont la graisse a servi à fabriquer des bougies, accompagnés de salades et de deux baguettes de pain. Fiona a droit à une petite tourte au butternut servie dans un plat en émail blanc, avec ses initiales gravées dans la pâte.

En plein milieu du repas, on sonne à la porte.

— Sûrement le petit qui repasse faire la quête pour les chiens d'aveugle, grommelle Nuala. À tous les coups, il sait que je suis faible. C'est la troisième fois, cette semaine.

Aaron se lève de table.

— J'y vais, dit-il. Je vais lui expliquer que ça suffit.

Il disparaît dans le couloir, après quoi j'entends des murmures, puis une voix qui monte très vite. On repose toutes nos couverts et on se regarde.

— Je vais voir, j'annonce en me levant.

Arrivée à la porte, je constate que ce n'est pas le petit quêteur qui a sonné. C'est Roe. Mais un Roe nouvelle version, un Roe encore plus magnifique que jamais. Il a dû faire les boutiques à Dublin car je ne lui connais pas ces vêtements : pantalon en similicuir taille haute, escarpins à bout ouvert et une veste en fourrure violette volumineuse. Ses cheveux sont bouclés, ses sourcils épais et maquillés. Si Roe était déjà une rock star en devenir avant son départ, il joue clairement dans une division supérieure, à présent. Mon cœur fait un bond sitôt que je l'aperçois.

— Roe !

Mais il ne semble pas m'entendre. Deux bruits couvrent ma voix.

Celui de son poing heurtant le visage d'Aaron, et celui d'Aaron heurtant le sol.

— Disons qu'on est quittes, déclare Aaron quelques instants plus tard, un sachet de petits pois surgelés contre sa lèvre fendue.

— Quittes de *quoi* ? vocifère Roe depuis l'autre bout de la cuisine.

Il ne s'est toujours pas assis.

Nous lui avons expliqué dans les grandes lignes pourquoi Aaron était ici et qu'il a quitté les Enfants de Brigid. La lèvre toujours en sang, Aaron donne sa version. Il raconte à Roe les différentes illuminations qui l'ont conduit à croire que contrairement à ce qu'il avait pensé jusque-là, le but de la vie n'est peut-être pas de manipuler des êtres vulnérables afin qu'ils adhèrent, par simple peur, à une doctrine dépassée. Il n'évoque toutefois pas Matthew. Le moment semble en effet mal choisi.

Mais ça ne semble pas suffire à Roe. Il est dégoûté, à juste titre peut-être, qu'on ait l'air de se contenter de ces justifications.

— Vous étiez là toutes les deux, nous dit-il à Fiona et moi, un mélange de douleur et d'incompréhension dans le regard. Vous étiez là quand il a déclenché l'émeute au Cypress.

— Je sais, je lui réponds. Et je ne le porte pas non plus dans mon cœur mais… il en sait trop pour qu'on se passe de ses services.

— Et donc, quoi ? C'est notre ami, maintenant ?

— Non ! répondons-nous en chœur, Lily, Fiona et moi.

— J'arrive pas à y croire, fait Roe en secouant la tête.

Et soudain, une idée me vient.

— Une seconde… tu n'arrives pas à croire *quoi*, Roe ?

Il écarquille les yeux, comme s'il n'en revenait pas de voir ce que je suis devenue.

— Le fait que…, bredouille-t-il. Que tu ne voies aucun inconvénient à être dans la même pièce que lui !

Son regard se pose sur la table.

— Ou de manger avec lui ?

— Pourquoi ? j'insiste.

Une théorie prend forme dans ma tête.

— Parce que c'est un pauvre mec homophobe et violent qui manipule les autres ? réplique Roe, le regard rivé sur Aaron. Parce que tout ce que cette ville a connu de négatif depuis un an peut, d'une façon ou d'une autre, être relié à lui ?

— Comment fait-il ? j'insiste. Dis-moi comment il s'y prend pour manipuler les gens.

— Parce que c'est un putain de sensible maléfique, Maeve. Tu le sais bien, non ?

C'est plus fort que moi. Un large sourire se dessine sur mes lèvres, comme un œuf qui s'étale dans une poêle.

— Un sensible, je répète d'une voix presque guillerette. Qu'est-ce que c'est ?

Roe bout tellement de rage que les mots jaillissent de sa bouche dans un fatras furieux.

— Une personne qui est davantage connectée à la magie de la terre, ce qui t'a permis d'invoquer la Gouvernante et…

Il plaque sa main ornée de trois bagues sur sa bouche.

— Oh mon Dieu, souffle-t-il. Oh mon Dieu, oh mon Dieu.

Je le rejoins et le serre fort dans mes bras. Il me prend par la taille et se cramponne à moi comme s'il allait se noyer, ou comme s'il se noyait depuis un moment.

— Je suis désolé, chuchote-t-il, étouffé par les larmes. Pardon, pardon, pardon.

Pendant quelques secondes, le reste de la pièce disparaît et nous sommes de nouveau seuls. Deux ados sous le tunnel. Deux enfants cachés sous le lit. Deux personnes qui ont littéralement pris un coup de

couteau l'une pour l'autre.

— Tu es revenu, je murmure dans ses cheveux. Est-ce que tu te souviens ?

— Seulement maintenant, révèle-t-il en se dégageant de moi. Quand j'ai vu…

Il désigne Aaron d'un geste vague.

— Mais alors pourquoi es-tu revenu ?

— Je… j'ai parlé à Honor. De tout. Je lui ai dit que je trouvais que tu exagérais, que la magie n'était qu'une stratégie d'adaptation pour toi. Et elle… elle m'a regardé et m'a répondu que ça n'avait aucune importance, que ce soit une stratégie ou non. Que je devais être à tes côtés. Et là, je ne sais pas. Ça a été comme une révélation. J'ai compris que ce que je croyais ne comptait pas. Tout ce qui comptait, c'est que tu sois en sécurité.

— Alors… tu as lâché la tournée ?

— Juste un concert, avoue-t-il avec un sourire penaud. Et comme tu n'étais ni chez Fiona, ni chez toi, ni chez moi, je me suis dit qu'il ne restait plus qu'une option.

Je me jette de nouveau à son cou. Il ne m'a pas paru aussi solide et aussi réel depuis des mois. Ma bouche se colle à la sienne, et je me sens comme quelqu'un à qui on servirait à manger après des semaines de jeûne.

Nuala tousse.

— Ravie de te retrouver parmi nous, Roe.

36

Vendredi arrive dans un tourbillon de pénombre incongru pour la saison. À quinze heures il fait déjà nuit noire, les oiseaux pépient frénétiquement, perturbés de devoir rentrer au nid de si bonne heure. À seize heures trente, l'école est déserte. Je commence à vider mon casier, comme pour un week-end normal, et chacun de mes mouvements est délibérément lent.

Bientôt. Les mots palpitent dans mon crâne.

Bientôt.

— Maeve.

Derrière moi, la voix de Mlle Banbury résonne.

— Je crois que nous avons rendez-vous, aujourd'hui.

Je me retourne. Elle est là. Même jupe longue. Mêmes bottes militaires. Son visage, en revanche, est… différent. Son teint est jaunâtre et parsemé de taches plus sombres, comme une banane trop mûre. Comme les murs de son bureau. Ses pommettes sont à présent saillantes – à moins qu'elles l'aient déjà été. Peut-être que je n'arrivais pas à le voir quand elle me souriait tendrement.

— Après vous, je dis d'une voix tendue.

Et pendant un court instant, je me laisse gagner par la terreur. Tout sonne faux. Je devrais me sentir prête à lui tendre un piège. Elle ne devrait se douter de rien. On ne devrait pas être comme deux boxeuses sur le ring dont le combat est prévu de longue date.

J'entre après elle dans l'Étouffoir, ferme la porte et m'assieds.

En ce moment même, Manon est en train de boire le lien.

En ce moment même, Roe brise le verrou du portillon d'entrée.

En ce moment même, Lily grille le système de sécurité de l'école et les caméras.

En ce moment même, Nuala entonne les incantations.

En ce moment même, Aaron…

Mais à cet instant, je capte le regard de Mlle Banbury et un fragment de son monologue intérieur me parvient. *Je pensais que je m'étais bien débrouillée, mais si Branum a pu la convaincre qu'il s'était réformé, c'est tout simplement qu'elle est stupide.*

Je me raidis. Le mot *stupide* tinte dans mon cerveau comme un bout de métal.

En ce moment même, il doit leur faire le coup des pièces.

Non. Elle bluffe. Elle tente de me piéger.

Je veux qu'elle sache que je vois clair dans son jeu.

— Le coup des pièces ? je demande.

Elle arque les sourcils, visiblement surprise. *Elle fait semblant*, je me répète. *Ne tombe pas dans le panneau si facilement.*

— Ton pouvoir est revenu, dit-elle. Félicitations.

— Vous savez parfaitement qu'il est revenu. Je ne suis pas stupide.

Pour une fois, j'ai prononcé ces mots en y mettant toute ma conviction.

— C'est quoi, au juste, le coup des pièces ? je reprends.

Et puis ça me revient. Les pièces en argent sur la nuque de Manon.

Elle hausse les épaules.

— Les sachets de thé, les cheveux… Tout cela est très… sordide. Salissant. Imprécis. Avec les pièces, tout est plus simple.

— Vous fabriquez des trucs pour nous affronter, maintenant ?

— Nous fabriquons des choses pour affronter beaucoup de monde, nuance-t-elle. Nous fabriquons même des gens.

Je m'efforce de garder mon calme. De me rappeler que je suis ici à ma place. Que sœur Assumpta a bâti les murs mêmes qui m'entourent de sorte que je puisse un jour me trouver ici, en train de faire ce que je suis en train de faire.

— Vous-même, je reprends. Ils vous ont fabriquée.

— Le mot est un peu fort à mon goût. Je dirais plutôt qu'ils ont écrit un rôle et qu'ils me l'ont confié.

Elle trace une ligne dans la poussière qui s'est déposée sur son bureau.

— Oui, voilà, ils m'ont confié le rôle de t'affronter.

— Mais pourquoi vous ? j'insiste.

À travers l'inquiétude et la peur perce une curiosité sincère. Pourquoi cette femme ? Pourquoi ces vêtements ?

— C'est un art très délicat. Ils voulaient que je te rappelle tes sœurs. Au niveau de l'âge, tu vois. Ils voulaient aussi que je t'offre ce que personne d'autre ne pouvait t'offrir.

— À savoir ?

Elle me sourit.

— Des options.

— Des options ?

— Pour l'avenir. Tu étais tellement convaincue de ton propre échec… Il suffisait que quelqu'un te donne un petit coup de pouce, un minimum d'attention. Ça n'a pas été compliqué, Maeve. Tu as un tel besoin de rapports humains. C'est un point faible que tes adversaires exploiteront toujours.

— C'était ça, le Japon ? je demande. Une option ?

— Des options, il y en a toujours, poursuit Heather.

Le ton de sa voix semble reprendre son niveau normal, celui qui m'est devenu si agréable.

— Écoute. La religion, tout ça, je sais que ce n'est pas ton truc. Ce n'est pas le mien non plus. Mais cela ne représente qu'une toute petite partie de l'entreprise.

L'entreprise ?

Elle poursuit :

— Pour résumer, il y a beaucoup à gagner, financièrement, à préserver un vieux mode de pensée.

— Pourquoi ont-ils besoin d'argent ? je l'interroge, les mâchoires crispées.

— Mais pour tout *ceci*, allons. Plus nous aurons de partisans, plus nous pourrons sécuriser de puits, ce qui attirera d'autres partisans, et ainsi de suite. Les opportunités sont énormes, pour des jeunes gens possédant un peu de magie.

— Une magie que *vous* récupérez, je proteste. Ce n'est pas juste. Vous n'avez pas le droit d'accaparer la magie du monde entier.

Heather prend un air songeur.

— Vois-tu, Maeve, si nous la détenions entièrement, elle ne pourrait être utilisée à mauvais escient. Ta dispute avec Lily serait restée au stade de querelle d'ados sans conséquences, tu comprends ? Il n'y aurait ni Gouvernante, ni glace, ni neige, ni déséquilibre du monde. Et ça, c'est uniquement le fait de deux adolescentes dans un trou perdu d'Irlande. Pense au reste du monde. Aux gens qui agissent en toute connaissance

de cause.

Malgré tout, je suis déstabilisée par cet argument. Malgré moi, je me surprends à y réfléchir sérieusement.

— Les Enfants ont arrêté des guerres civiles avant qu'elles ne basculent dans le génocide, continue Heather quand elle voit qu'elle a capté mon attention. Ils ont contribué à dissoudre des gouvernements néfastes, à mettre fin à la corruption. Il n'y a pas de plus grand allié à la stabilité mondiale que nous. Et nous avons toujours été là, à agir dans l'ombre. Pour aider.

— Pour assécher, je la corrige. Pour vous enrichir.

D'un geste de la main, elle chasse mon reproche comme pour dire « on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ».

— Maeve. Tu me *connais*. Je ne t'ai pas tout le temps joué la comédie. Tout ce que je t'ai dit sur moi ou presque était vrai. Penses-tu vraiment que je participerais à tout cela si c'était foncièrement mauvais ? Certes, tout ne me plaît pas. Mais tout ne me plaît pas non plus chez Amazon, ou dans le fait que des gens meurent pour extraire les matières premières permettant de fabriquer des iPhone. Mais c'est la vie. Ainsi va le monde. On fait ce qu'on peut.

Je ne sais pas sur quel pied danser. Je suis censée gagner du temps, en attendant que Manon boive le lien et vienne nous rejoindre avec Lily. Si le lien fonctionnait, Heather Banbury devrait le sentir, non ? Aaron est venu chez moi en somnambule, quand je l'ai lié – et ce n'était qu'un lien léger, un lien doux.

— Les ennemis deviennent des alliés, et les alliés deviennent des amis, on en revient toujours là, reprend Heather Banbury. C'est le serpent qui se mord la queue.

Mes gencives se mettent à m'élancer.

— Maeve… penses-tu *réellement* que les gens puissent changer de convictions si facilement ? Je te pose la question. La psyché des adolescents me fascine sincèrement. Ce n'était pas un mensonge. Penses-tu que quelqu'un puisse oublier plus de vingt années passées dans la crainte de Dieu et… changer en l'espace de quelques semaines ?

— Vous étiez à l'agonie, je rétorque. J'ai vu les trous sur votre visage.

Elle ne répond pas, ouvre un tiroir de son bureau et en sort un des fameux sachets de thé usagés. Elle le brandit entre le pouce et l'index.

— Une fois séchés, ils perdent en puissance, déclare-t-elle. Mais

celui-ci en contient encore un peu.

Elle serre le poing, comprime le sachet comme s'il s'agissait d'une balle anti-stress. J'ai instantanément l'impression que quelqu'un essaie de percer un trou au fond de moi.

Le plafonnier grésille un court instant. Mlle Banbury l'observe d'un œil attentif.

— Je suppose que c'est ton amie Lily qui utilise son pouvoir pour tenter de nous rejoindre.

J'entends des pas dans l'escalier qui mène au sous-sol, et je comprends qu'elles sont là. Mais soudain je me sens faible, ma lumière verte s'estompe et mon sang se fige comme de la gelée.

— C'est ta dernière chance, Maeve, reprend Mlle Banbury. Nous pouvons partir ensemble maintenant, après quoi tu auras une petite conversation avec mon directeur. Cela ne t'engage à rien.

— Non, en fait, c'est *votre* dernière chance.

Je me lève, et chaque mouvement me paraît lourd et gauche. Les pas se rapprochent. Manon aura bientôt franchi la porte.

— On va arrêter tout ça, et pas plus tard que maintenant.

— Oh, Maeve, dit Heather, déçue. L'école nous appartient. Aucun d'entre vous ne va en ressortir vivant.

Comment peut-elle en être aussi certaine ? D'où lui vient son assurance ?

Elle plonge la main dans son tiroir et en sort une pièce de monnaie.

— Les liens, vois-tu, ce n'est pas ce qu'il y a de plus fiable. Les dents, les cheveux… On n'est jamais sûr qu'ils appartiennent à la bonne personne.

Et à cet instant précis, je comprends qu'on a commis une erreur terrible.

37

Les mouvements de Heather sont rapides, violents, et d'une force telle que je me demande un instant si elle est bien humaine. Elle se jette sur moi, me plaque l'épaule contre le mur et colle deux pièces en argent sur mon cou. Elles s'y agrippent, terrifiantes et glacées. Elles ont l'air en métal, mais ce n'en est pas. Ces pièces sont des créatures davantage que des objets, leur surface se cramponne à ma peau comme les pattes d'un lézard à la pierre chaude d'un mur. J'en pousse un cri de surprise et de confusion – le même que Manon, au cottage. Je sens une main posée sur mon cou, et comme une pointe derrière ma cuisse. Pendant un instant, je n'y comprends rien. Je ne vois rien, hormis le visage de Heather, ses dents pointues, ses lèvres qu'elle mord. Je me dis que la sensation dans ma cuisse est une piqûre d'insecte ou une morsure de serpent.

Le lien n'a pas fonctionné. On est fichus.

Et le sang se met à couler. Je comprends, en même temps que je m'effondre, que Heather Banbury m'a planté un couteau derrière le genou.

Du sang. Encore. Toujours du sang.

Dans un bruit de cuir et de métal, je me retrouve les mains liées dans le dos par une ceinture. Me voilà couchée sur le ventre, une plaie ouverte à la jambe, deux pièces collées à mon cou.

Je pense d'abord qu'elle va me laisser me vider de mon sang. À ce stade, rien ne me paraît trop brutal, venant d'elle. Et puis je sens ses mains sur moi. Je ne peux pas tourner la tête mais j'ai l'impression qu'elle panse ma blessure.

— Je récupère des échantillons, rien de plus, ma belle, annonce Heather d'une voix calme et apaisante.

La porte s'ouvre et je me dis, *Dieu merci, ils arrivent*. Mais ce n'est qu'Aaron.

— Maeve, dit-il d'un ton qui sonne faux.

Le Aaron effacé, l'enfant de chœur puni auquel on s'est habituées ces dernières semaines a disparu, remplacé par un Aaron au regard dur, au discours froid et mécanique.

— Heather, lance-t-il en saluant Mlle Banbury d'un signe de tête.

Et là, sans que personne ait le temps de réagir, il s'avance et me soulève de terre.

— Contre le mur, ordonne-t-il, brutal.

Je suis complètement perdue. Je sonde son visage, guette la personne que j'ai peu à peu appris à voir comme… pas un ami, non. Un collègue. Ses traits n'expriment absolument rien. Ses yeux ne cillent même pas. Il me passe les mains sous les épaules et me traîne, toujours en sang, jusqu'au mur, comme si j'étais son otage.

La situation m'échappe complètement. Ce n'est pas ce qu'on avait prévu.

— Écoute, Maeve, je me suis occupé de tes amis. Roe – si c'est toujours le nom que tu lui donnes – ne sera plus jamais le même. Toutes les pensées impies, tous les actes pervers, tout ce qu'il t'a fait de pire – comme, j'imagine, t'abandonner à moi. Il se les reproche sincèrement, tu sais.

Aaron touche le mur, et un halo verdâtre se dessine autour de ses doigts.

— Et je peux faire durer ça aussi longtemps que tu le voudras.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu… ?

Aaron plaque un doigt sur ses lèvres.

— Chut, chut, fait-il. *Ciúnas*.

« Silence », en irlandais. Où a-t-il appris ce mot ? C'est le tout premier mot qu'on apprend à l'école car c'est le seul qui permette à l'institutrice de faire taire une classe de petits de cinq ans. Le même mot que Roe m'a dit, il y a si longtemps, sous le lit.

Alors je me tais, rendue muette par la confusion, la stupéfaction, l'incompréhension face à ce qui se passe. Et soudain, je les entends.

Les cris.

Ce que personne ne dit quand on parle de gens qui crient en même temps, c'est qu'inconsciemment, ils trouvent une forme d'harmonie. Malgré le chaos et la douleur, leurs cris finissent par se mélanger et je repère la voix de Roe : la note grave, le violoncelle parmi les violons. Leurs cris me transpercent et je comprends que tout ceci est très sérieux.

Ce n'est pas une déformation de notre plan. C'est bien réel. Je me relève brusquement, les cris trouvant leur chemin jusqu'à mon oreille interne, forant mon cerveau pour s'y graver à tout jamais.

J'essaie de me débattre, de crier à mon tour, de faire bouger mes mains malgré la ceinture. Aaron saisit ma tête à deux mains, les paumes sur mes oreilles, les doigts comme des griffes sur mon crâne.

— Je pourrais très bien aggraver la situation, déclare-t-il. Il t'en faut, du temps, Heather. Nous n'avons pas la journée.

— Je t'attendais, figure-toi, réplique-t-elle. Toi ou quelqu'un d'autre. J'avais reçu instruction de la retenir.

Les cris faiblissent, s'étouffent, s'épuisent. Ils se dissolvent en pleurs. J'entends Fiona et me rappelle le jour où je l'ai entendue chanter pour la première fois. Elle chantait avec Roe dans le salon de sa mère, et leurs voix s'harmonisaient si bien, celle, rocailleuse de Roe, et la voix douce de princesse Disney de Fiona. Je revois Mlle Banbury le jour où les taches noires ont surgi sur son visage. Mes amis sont en train de subir la même chose. Nuala aussi. Nuala, qui culpabilise déjà tellement de n'avoir pas pu aider Heaven, d'avoir abandonné sa fille en France. Fiona, qui ne supporte plus de se sentir constamment obligée de faire plaisir aux gens. Lily… comment la torture-t-il, au juste ? Avec son désir de ne plus être humaine, le seul vrai désir qui contredise les souhaits de tous ceux qui l'aiment ?

— Donne-moi tout ce que tu as, ordonne Aaron.

— Tout ?

— Les sachets de thé, les protège-slips, tout ce que vous utilisez, vous, sorcières.

Heather le dévisage, furieuse.

— Tu as eu tes trois chances. Tu as échoué. C'est moi qui gère maintenant.

Aaron se dirige vers son bureau et ouvre les tiroirs pour les vider par terre. Les sachets de thé tombent, ainsi que des papiers, une brosse à cheveux, des brochures pour l'université, un tube de pastilles contre la toux.

— Allons, Heather. Tu n'as rien d'autre ? insiste Aaron, visiblement perplexe. Pas le moindre vêtement, pas le moindre dossier sur Fiona ? Rien sur les O'Callaghan ? Je ne te félicite pas, Heath. Tu es ici depuis des mois, quand même.

— Tu es *parti*, siffle Heather.

Puis elle pointe un doigt vers le sol. Vers moi.

— Elle saigne. Ça ne te suffit pas ?

Aaron a l'air légèrement dégoûté.

— Tu es une sorcière des plus primitives.

— C'est quand même toi qui t'es volatilisé, glapit Heather. Tu penses vraiment que c'est grâce à ça que tu retourneras dans leurs bonnes grâces ? Qu'ils vont tout oublier et passer l'éponge aussi facilement ?

Aaron soupire et shoote dans le tas d'objets qui jonchent le sol.

— La main droite ne parle jamais à la gauche, Heather. Et en l'occurrence tu n'es même pas la main gauche. Tu es le… l'auriculaire gauche.

Les cris persistent, encore, et encore.

— Tu n'es pas une sensible, Heather, rappelle Aaron tout en bousculant les affaires du bout du pied. Tu n'es qu'une vulgaire sorcière de pacotille, cette mission te dépasse.

Il revient plaquer une main sur le mur, au-dessus de ma tête, et en arrache la peinture moisie.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demande Heather.

— Les vieux puits m'ont toujours fasciné. Cette maison repose sur l'un d'eux depuis si longtemps. Il n'y a qu'à effleurer la peinture, et regarde tout ce qui vient.

Et il continue de l'arracher par bandes.

— L'ennui, avec toutes les Maeve de ce monde, c'est qu'elles finissent par avoir des soupçons. Certes, on peut exploiter leur solitude, leurs traumatismes, leur envie de faire confiance à quelqu'un de plus âgé, de plus sage. Mais ça ne peut pas durer des mois, Heath. Elles finissent par comprendre. Elles parlent. Non, il faut agir d'un coup. Les vider d'un trait.

Il a dégagé un trou gros comme le poing et, à ma grande surprise, de l'eau commence à goutter du mur, comme un robinet qui fuirait. J'entends les bruits étouffés des gouttes qui tombent sur la moquette, et quelques-unes atterrissent sur mon front.

Aaron me toise, un sourire ravi aux lèvres, gorgé de cruauté.

— Il faut en finir maintenant, Heather. Il ne faut laisser aucun canal ouvert.

Puis il se penche sur moi.

— Tu as bien entendu, Maeve ? Aucun canal ouvert, répète-t-il comme s'il avait pitié de moi. As-tu une déclaration à nous faire ?

Quand les dernières bribes de sensibilité auront quitté ton corps, j'ignore combien de temps tu pourras survivre. Dix minutes ? Vingt ?

» Je sais que tu as toujours plus ou moins eu le béguin pour moi. Un dernier baiser ? C'est la maison qui offre.

Il se tapote la lèvre.

Celle que Roe lui a fendue hier soir.

Et qui a parfaitement guéri.

Heather se rapproche de moi, apparemment fascinée par la scène. Sauf que… il ne se passe rien du tout. Si ce n'est que je reprends des forces. Je retrouve l'usage de mes mains, ma poitrine est moins oppressée.

Et je comprends qu'il cherche à gagner du temps.

Et je comprends qu'il n'est pas du tout Aaron.

38

J'IGNORE CE QUI A PU causer tout ça, ou quel aspect de notre plan a déraillé pour que Manon intervienne. Elle a dû comprendre que le lien était inefficace. Mais qu'est-ce que les Enfants peuvent bien nous réserver d'autre ? Aaron était-il réellement un agent double, ou tout cela n'est-il qu'une diversion signée Manon ?

Je n'en sais rien.

Ce que je sais, en revanche, c'est que le seul moyen de collaborer avec un dieu de l'illusion, c'est de maintenir l'illusion.

Heather m'observe, fascinée par ce qui semble se produire. Et par ce qui ne se produit pas, car Manon ne possède pas le pouvoir d'Aaron, seulement son image. Les cris qui nous parviennent d'en haut deviennent assourdissants, et je me rends compte que « faux cris » entre complètement dans la catégorie « illusions ».

Je m'efforce de réagir comme Heather s'est comportée lorsque Aaron a utilisé son don sur elle, et je fais mine de gesticuler sous la torture psychologique. Je ne respire plus que dans un souffle rauque et court qui monte du fond de mon ventre et donne l'impression de m'étrangler une fois arrivé à ma gorge. Comme si j'étais un aspirateur bouché. Ma jambe saigne toujours, mais le choc se mue en une douleur profonde, épouvantable. Je me concentre sur cette partie de mon corps et hurle de toutes mes forces.

— Passe derrière elle, Heather, réclame Manon/Aaron. Tiens-lui les épaules. Elle pourrait avoir un ultime sursaut d'énergie, ça arrive régulièrement.

Les mains de Heather Banbury s'agrippent à moi, me maintiennent en place.

— Veille aussi à ce qu'elle ne vomisse pas par *terre*, ajoute Manon en appuyant sur le mot « terre ». Je n'ai pas envie que ça empeste *ici-bas*.

Accent sur « ici-bas ».

Je commence à m'agiter frénétiquement et arque le dos jusqu'à glisser sur la moquette, la tête au sol. Sous cet angle, je vois l'eau qui goutte du mur et la petite flaque aux pieds de Manon.

— Ne reste pas sans rien faire, *maîtrise*-la.

Je remarque que Manon a récupéré des cheveux de la brosse de Heather et les a trempés dans l'eau du puits. Tandis que Heather tente de me maîtriser, Manon glisse les cheveux dans une poche du manteau d'Aaron puis dévisse quelque chose à l'intérieur. J'éprouve un respect immense pour sa maestria d'illusionniste. Elle n'a pas perdu le lien. Elle cherche à le modifier.

Les mains à présent libérées de la ceinture, j'arrache une petite mèche de cheveux à Heather, presque gênée par ce geste puéril. Cela dit, ça marche : prise au dépourvu, Heather glapit et s'écroule.

— Maeve ! siffle Manon toujours sous les traits d'Aaron.

Un bruit sourd de métal heurtant le sol retentit. Je regarde autour de moi et découvre les pièces d'argent. Je les ramasse et les colle aussitôt sur la peau de Heather : une sur le bras, l'autre à la base du cou. Elle tressaute et j'en profite pour la bloquer, mes genoux sur ses épaules.

— Manon, tu peux vraiment faire ça ? C'est sans risque ?

Elle se tourne vers moi. Elle a beau se cacher derrière le visage d'Aaron, ce sont les traits d'une jeune femme effrayée que je vois. Elle sort de sa poche le bocal contenant le lien.

— *On verra bien*, dit-elle en français.

Sur ce, elle avale le breuvage en déglutissant péniblement. Les cheveux collent au verre comme une araignée.

Manon se cramponne au bureau. C'est comme si une créature minuscule, un genre de parasite, s'agitait en elle. Heather devient blême, ses yeux brillent d'une teinte rose comme si ses vaisseaux sanguins avaient éclaté. Elle reste allongée, secouée de légers spasmes, le regard rivé droit devant elle.

— Elle est… ?

— Non, assure Manon, l'air nauséeuse.

— Est-ce que ça va ?

— Pas vraiment, dit-elle en se tenant le ventre. Mais je n'avais pas le choix.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Aaron, Lily et Roe sont à l'étage. Les Enfants savaient qu'on allait

venir, ils ont envoyé du monde. Aaron, Lily et Roe ont dû s'occuper d'eux pour me permettre de descendre.

— Et Nuala et Fiona ?

— Sur le court. Nous devons y conduire Heather.

— En la… portant ? Dans l'escalier ?

Manon hausse les épaules.

Et je ne sais pas comment on se débrouille, mais on y arrive. Je prends Heather par les épaules, Manon s'occupe des jambes. Alors que je saigne encore. Alors que Manon a l'air d'avoir bu de l'eau croupie qu'elle pourrait bien rendre à tout moment.

En haut des marches, Roe nous attend devant une salle de classe. Un de ses yeux est gonflé et vire au violet.

— Tu vas bien ? nous demandons-nous en chœur.

Et on échange aussitôt un sourire timide et penaud. Un sourire qui signifie : « Non, mais je suis là, pas vrai ? »

— Combien ?

— Quatre. Lily les a assommés et Aaron a fait son… truc. J'ai cru qu'il allait les achever.

— Où sont-ils ?

— Là-dedans, ligotés et enfermés à double tour, indique-t-il d'un ton espiègle en montrant la poignée de la porte. Je lui ai touché deux mots, et elle a accepté de coopérer.

Je manque d'éclater de rire.

— La porte est une fille ?

— La porte est une *femme*.

Il rit puis l'inquiétude se lit à nouveau dans son regard.

— On bouge, dit-il.

Il me remplace, attrape les épaules de Heather, et je me dirige vers le court de tennis en boitant. Fiona et Nuala nous attendent au milieu d'un nuage de bougies. L'odeur rance heurte nos narines de plein fouet dès l'instant où on franchit la porte. Le gras de poulet qui fond et la sauge qui brûle se coincent dans ma gorge. Le vent fort charrie la fumée vers l'école. Lily se tient à l'extérieur du grillage, un seau à ses pieds. Le grillage ruisselle d'eau. Je me rappelle le jour où Lily avait électrifié la clôture, à la fin de l'été, nous terrifiant tous les trois. À l'époque, on se montrait paresseux avec nos dons, mais Lily, elle, semblait savoir que quelque chose comme ce qui se passe aujourd'hui allait se produire.

Heather est toujours dans une sorte de transe, sa peau blafarde, ses

yeux roses et fixes. On l'allonge par terre, et elle ressemble à un lapin blanc sur une table d'opération.

L'espace d'un court instant, on réalise ce qu'on est en train de faire, de quoi on a l'air. Aaron – le vrai – sort de l'ombre. J'ai soudain un léger doute. *C'est bien vrai, ce qui se passe ? On va vraiment jeter un sortilège sur le corps inconscient de cette femme ?*

Autour de Nuala et Fiona, des cristaux font office de presse-papiers pour maintenir les cartes de tarot disposées en pentagramme. Des cartes importantes. Des arcanes majeurs, pour la plupart. Le Monde. L'Impératrice. Le Jugement. *Le Jugement*. Comment serons-nous jugés pour ce que nous allons faire ? Comment allons-nous nous juger, nous-mêmes ?

Les bougies ont fini de fondre et la cire grasse forme des flaques sur les assiettes.

— Maeve, dit Nuala d'une voix douce. Je vais te demander de t'allonger à côté de Fiona, si tu le veux bien.

J'avise une petite couverture en tissu écossais à côté de Fi, disposée là à cet effet. Je me couche dessus et j'observe tour à tour les étoiles et le visage de Fiona.

— Hé ! me lance-t-elle.

Puis elle remarque qu'une jambe de mon pantalon est imbibée de sang, et ajoute :

— La soirée a été mouvementée ?

— J'ai la jambe en vrac.

— Je vois ça. Dès qu'on a fini, je m'occupe de toi.

Nuala s'approche de Heather, et nous formons à présent un cercle. Manon nous dessine le signe de la déesse sur le front avec de l'huile, et cette fois-ci on ne prend pas la peine de saluer les sentinelles. Fiona a coincé une feuille des archives sous son genou, et elle se prépare à la lire à voix haute. Elle tousse un peu pour s'éclaircir la gorge.

— OK, tout le monde, prêts ?

Tout le monde acquiesce.

— D'accord, reprend-elle avant d'inspirer à fond.

Elle s'exprime ensuite d'une voix si forte, si tonitruante, tellement pleine de cuivre et d'acier que je manque de sursauter.

— Nous venons aujourd'hui à ce puits dans un esprit de sincérité et d'assistance sincère, afin de restaurer ce qui est déséquilibré, et de réparer ce qui est cassé. Nous ne voulons de mal à personne et quand

nous agissons, c'est uniquement pour nous défendre. Maeve, viens-tu ici dans un esprit de sincérité et d'assistance sincère ?

— Oui.

— Roe, viens-tu ici dans un esprit de sincérité et d'assistance sincère ?

— Oui.

— Manon, viens-tu…

Chacun de nous se voit poser cette question avec à chaque fois la même gravité, et le pouvoir s'accumule autour de Fiona comme des nuages d'orage. Nuala a bien fait de lui confier cette partie du plan. Fi n'est pas qu'une super-actrice. Elle est également une super-sorcière. À cet instant, comme pour me donner raison, une pie aux ailes blanches bordées d'orange vient se poser à côté d'elle et l'observe attentivement, la tête inclinée de côté.

Fiona sort de sa poche une bande de coton noir ; Nuala fait de même. Fi dépose la sienne sur mes yeux, délicatement. Elle tousse de nouveau puis consulte le papier calé sous son genou.

— Je te demande de regarder en toi, et de mobiliser la part la plus importante de ton pouvoir.

J'entends Nuala dire la même chose à Heather en lui couvrant les yeux, puis je sens une seconde goutte d'huile sur ma peau. Manon a commencé à psalmodier les incantations, à moitié en français, à moitié en anglais ; elle semble converser avec la forme inconsciente de Heather Banbury. Elle lui commande de rendre la magie volée. Elle lui dit qu'elle sera pardonnée quand les torts auront été réparés. Fiona réitère son ordre, alors je m'exécute et mobilise la lumière verte à sa chaleur teintée d'une irrésistible honnêteté.

J'entends de nouveau la voix de Nuala.

— Inverse le canal, dit-elle à Heather. Rends ce que tu as pris.

Une vague grandit en moi à toute allure, s'épanouit dans ma poitrine comme une crise d'angoisse. Je sens mes poumons s'emplir, mes côtes s'étirer. J'enfle de l'intérieur à mesure que le pouvoir qui a été volé, à moi et à la terre, se rue dans mon corps. La vie de Heather Banbury – si tant est que ce soit bien son nom – passe en moi pour quelques secondes.

Et je vois une fillette maigrichonne aux cheveux frisés, qui a contracté une septicémie à la suite d'une infection de poux non traitée.

Je la vois dans un hôpital pour enfants, seule.

Et je vois une série de professionnels s'étonner que certaines personnes aient le droit de faire des enfants, et trouver bizarre qu'il faille un permis pour adopter un chien mais pas pour avoir un enfant. Déclaration que la jeune Heather interprète comme signifiant *Tu comptes moins qu'un chien*.

Et alors même que la magie ressort par mon corps pour regagner la terre, je réalise que tous ceux qui ont soif de pouvoir n'avaient rien, à l'origine. Que Heather croit peut-être sincèrement à son histoire d'empêcher une guerre civile de tourner au génocide.

Et c'est terminé. La magie a traversé mon corps pour revenir à la terre.

— Tu te sens bien ? chuchote Fiona.

Au même instant, je me rends compte que j'hyperventile.

— Oui, je réponds péniblement. C'est le moment… ?

— Oui, me chuchote-t-elle en retirant le tissu noir de mes yeux. C'est le moment.

Le moment de renvoyer la magie jusqu'au puits en utilisant le poignard comme paratonnerre. Je sors le coupe-papier et le plante dans le sol. Je triture l'espèce de caoutchouc qui recouvre le court de toute la force de mon bras et j'ai l'impression que la lame va se décrocher du manche. Je commence à paniquer. Le couteau n'est pas assez fort. Le revêtement ne cède pas.

Je sens la grande main de Roe sur la mienne. Il caresse mes doigts puis s'empare du poignard. Je sens le manche vibrer contre ma paume, et je devine que Roe ne se contente pas de me rassurer par ce geste, mais qu'il s'adresse également à la lame. Il guide ma main et nous fendons le court ; au passage, des brins d'herbe affamés de soleil effleurent mon poignet.

La voix de Fiona retentit.

— Nous scellons ce puits, tonne-t-elle. Nous scellons ce puits pour empêcher son assèchement, et pour protéger nos vies ainsi que celle de notre communauté. Nous scellons ce puits.

Tout le monde reprend ensuite ses paroles, Lily, Aaron, Manon, Roe et Nuala.

— Tu peux te relever, Maeve, murmure Fiona.

Je me redresse et, dans l'ouverture, nous versons la cire qui disparaît aussitôt, sans même souiller l'herbe ou les délicates fleurs jaunes. Elle semble aspirée directement par la terre. La plaie que nous y avons

ouverte en entaillant le court semble guérir sous nos yeux. *Ça marche*, pensons-nous tous en même temps. *On a réussi.*

— C'est bon, déclare Nuala d'une voix tendue. Je crois que c'est bon. Je crois que…

Des bruits de pas approchent et, lorsque nous levons les yeux, nous découvrons des étrangers. Quatre, cinq, six. Tout de noir vêtus, le visage couvert. Ils arrivent par la ruelle dans laquelle je m'étais engouffrée pour échapper à Aaron, le jour où il m'avait offert la première de mes trois chances.

Nous les apercevons tout juste à la lueur orange du réverbère.

— Lily, je dis en tendant la main vers elle.

On a déjà réussi à faire exploser une ampoule à plusieurs mètres de distance, dans une salle de bal. Pourrait-on le refaire en extérieur, au beau milieu du sortilège le plus puissant qu'on ait jamais invoqué ?

Elle me comprend immédiatement, nous faisons griller les réverbères. L'ombre soudaine surprend les six inconnus. Lily se relève, se précipite vers la clôture qu'elle a préalablement mouillée.

— Ne vous arrêtez pas, nous ordonne Nuala. Nous devons sceller entièrement le puits. Ne prenons aucun risque.

On continue de verser la cire et notre magie, et la cire qui devient notre magie. Autour de nous, la clôture bourdonne d'électricité. Roe se lève. Il se dirige vers Lily et lui prend la main. Le courant augmente subitement et le bourdonnement devient retentissant.

— Allez-y, essayez pour voir ! s'écrie-t-il.

Au même instant, un glapissement retentit – la voix est jeune – et une odeur de tissu brûlé arrive jusqu'à nous. Je grimace. Qui venons-nous d'électrocuter, au juste ? Quelqu'un de notre âge qui s'est retrouvé par accident du mauvais côté de cette guerre pour la magie ?

Il y a ensuite un cliquetis et la clôture cesse de bourdonner. *Clic. Clic. Clic.*

— C'était quoi, ça ?

Le vent forcit, les dernières bougies s'éteignent.

— Ils ont collé des pièces sur la grille, déclare Aaron d'une voix qui trahit sa terreur. Ils entrent.

Et en effet, ils entrent. S'ensuit un tourbillon de visages et de violence, de bourrades et d'empoignades. Je sens une main se plaquer sur mon visage. Puis sur mon cou. On me bloque la tête et m'entraîne hors du court. Mes yeux dardent dans tous les sens pour repérer les

positions de chacun dans l'obscurité quasi totale.

— Fiona ! je crie.

Je vois que quelqu'un lui tord les bras dans le dos. J'aperçois un visage de garçon – celui qui était dans le bus avec Lily et moi. Le Crapaud.

Un éclair, une flamme. Lily s'embrase. La graisse liquide et brûlante s'enflamme, les cartes de tarot se consument comme du petit bois. Tout le monde recule sous le souffle du brasier et je ne vois plus ni Roe, ni Aaron, ni Manon. Nuala se débat contre un adversaire. Et par terre, le corps de Heather Banbury commence à reprendre vie. Elle bat des cils, un inconnu en noir la relève et tente de l'aider à marcher. Elle a l'air piteusement faible, à tituber comme ça sans paraître savoir où elle est.

Le feu crépite et se répand, il rugit si fort à présent que je me demande si ce n'est pas le puits qui cherche à se protéger. Ce feu ne peut pas avoir été causé seulement par la graisse des bougies. C'est un phénomène hurlant, un mécanisme de défense, une chose qui guettait le moment de riposter. Une branche d'arbre casse et tombe par terre, puis une deuxième, une troisième. Le type qui m'immobilise lâche brusquement prise quand Aaron le projette d'un coup d'épaule contre la clôture encore brûlante. Un glapissement encore, et l'odeur de tissu brûlé.

Une nouvelle branche tombe dans les flammes. *Qu'est-ce qui se passe ?*

Personne n'a l'air de comprendre : ni de notre côté ni du leur. Tout n'est que chaos et lutte. Le feu se déchaîne autour de nous et le vent chatouille les flammes pour les faire rire plus fort. Soudain, une bourrasque transporte les flammes sur un buisson proche de l'école et presque aussitôt, le bâtiment s'embrase.

Je lève les yeux et découvre d'où viennent les branches. Un ciel entier de pies aux plumes bordées d'orange les jettent dans les flammes. Les oiseaux tournoient autour de Fiona, aussi protecteurs qu'une meute de lions, battant des ailes violemment pour repousser le Crapaud. Je ne comprends rien à ce que je vois : tout est trop étrange, trop inexplicable. Les pies semblent le mordre… Non ! Elles le *picorent*.

La fumée est devenue trop épaisse pour se battre. L'affrontement est une catastrophe, c'est le sauve-qui-peut général. Les flammes orange illuminent les yeux et je vois soudain chacune des personnes présentes sur ce court pour ce qu'elle est vraiment : un jeune qui se bat pour ce

qu'il croit être la chose la plus juste d'un point de vue moral.

— Partons, je hurle. Ce n'est pas…

Les Enfants fuient déjà par la ruelle d'où ils sont arrivés. Roe, le visage strié de sang, attrape ma main et me traîne vers la sortie. On n'imagine jamais qu'un court de tennis – encore moins un court en extérieur, entouré de jolis buissons et d'arbres feuillus – puisse présenter des risques d'incendie. Mais à cet instant précis, je suis révoltée qu'on autorise leur construction. Cette somptueuse et luxueuse installation n'est plus qu'une vulgaire cage enflammée, tout en fer, en petit bois et en caoutchouc qui brûle et qui fond. Et il n'y a plus qu'une seule issue.

Cette issue, c'est l'école, puisque la ruelle est déjà barrée par les flammes. La benne à ordures, pas encore collectées, a pris feu. On parvient à sortir du court en franchissant les flammes ou les contournant, protégeant nos bouches de nos pulls. Je passe en revue mes alliés, mes coéquipiers. Roe. Fiona. Aaron. Manon. Nuala. Lily. Dans le long couloir de l'école, qu'on enfile au pas de course, on découvre qu'une partie des salles de classe ont commencé à se consumer.

— Lil, Maeve, nous interpelle Roe. Passez devant. Sortez de là.

Une fois dehors, on retrouve Fiona, Nuala et Manon. Fiona est penchée sur quelque chose ou quelqu'un, au sol. Je pense d'abord à Heather Banbury. Je ne l'ai pas vue quitter le court avant que la fumée et les flammes deviennent aveuglantes, mais il semblerait qu'elle soit parvenue à s'en échapper. Mais à mesure que je me rapproche, mon erreur m'apparaît.

Je ferme les yeux, recherche les lumières de toutes les créatures présentes, et je réalise deux choses.

La première, c'est que le corps étendu au sol est celui de sœur Assumpta. La seconde, c'est que Heather Banbury n'est pas sortie vivante du court.

À cet instant précis, je perds le fil de mes pensées. Je suis incapable de réfléchir. Je n'arrive pas à accepter le fait que Heather, une femme à qui – il y a deux semaines encore – je faisais suffisamment confiance pour me promener pieds nus chez elle, est morte. Qu'elle est morte à cause de moi. Que sœur Assumpta est morte également, et sans doute par ma faute. Que nous avons fait souffrir des gens ce soir. Que nous avons causé tout ceci. Tout cela rebondit sur moi. La seule chose sur laquelle j'arrive à me concentrer, c'est le radar à lumière logé dans mon cerveau, et le fait que Heather Banbury n'y apparaît plus.

Contrairement à un nouveau venu. Une lumière bleu roi pénètre mon champ d'énergie, et je prends conscience qu'on m'observe.

Je lève les yeux et découvre une femme bien habillée sur le trottoir d'en face, qui nous regarde avec grand intérêt. Elle porte un chapeau et ne semble nullement affectée par la fumée que recrache l'école. Elle se tient devant une longue voiture noire, au volant de laquelle on distingue son chauffeur.

Aaron se tient près de moi, la respiration lourde.

— C'est bien qui je pense ? je lui demande en désignant la femme.

Et en sachant pertinemment qu'elle va trouver ce geste grossier.

— Oui, confirme-t-il d'une voix blanche. C'est Dorey.

Épilogue

L'enterrement de sœur Assumpta a lieu un lundi, le lendemain de mon dix-septième anniversaire. L'école entière y assiste, du moins ce que l'on considérait avant comme l'école, avant que le concept devienne flou et indéfinissable. Il ne reste plus rien d'habitable de Sainte-Bernadette, et ce n'est pas près de changer. Il a beaucoup été question d'organiser les cours par Zoom, de répartir les élèves dans d'autres établissements ou de faire la classe dans des salles de sport disponibles. Il y a évidemment beaucoup d'inquiétude au sujet des terminales, qui ne remettront plus jamais les pieds à Sainte-Bernadette en tant qu'élèves et devront terminer le programme chez elles.

Apparemment, c'est un des enterrements les plus importants que Kilbeg ait connus, du moins depuis celui d'un footballeur local, dans les années 1980. La semaine qui le précède, les journaux publient des articles sur sœur Assumpta, glorifient tout ce qu'elle a accompli de formidable pour l'éducation des femmes, révèlent les nombreuses œuvres de charité (étrangement orientées à gauche) auxquelles elle faisait secrètement des dons et qui semblent aller à l'encontre de sa foi catholique si prononcée. La RTÉ elle-même vient faire un reportage. Les journalistes interviewent d'anciennes élèves, comme Anthea Jackson qui a fait le déplacement de Londres exprès pour l'enterrement. On parle d'ériger une statue en l'honneur de sœur Assumpta. De donner son nom à une rue. Et puis ces conversations finissent par s'estomper complètement.

La version officielle du drame prétend que j'étais en retenue quand l'incendie s'est déclaré sur le court de tennis à cause d'un défaut de l'installation électrique mise en place durant la rénovation bâclée de l'école. Et à cause de la présence d'une benne à ordures qui aurait dû être vidée voilà des mois. Mlle Banbury, qui me surveillait, a commis

l'erreur de vouloir éteindre l'incendie. Un journaliste a raconté qu'elle n'avait pas été formée aux mesures à prendre en pareille situation. Les dossiers ne mentionnent la présence d'aucun autre individu dans l'école pendant le sinistre, un court-circuit suspect ayant coupé les caméras de surveillance une heure auparavant.

Personne ne peut deviner ce qui s'est produit.

Personne dans ma famille ne peut me regarder en face.

Roe me raconte sa version de l'histoire. Le passage à tabac infligé par les sbires des Enfants de Brigid pendant que j'étais au sous-sol. Un des types s'est souvenu de l'avoir vu à la réunion de février ; tous lui ont dit des choses que Roe a refusé de répéter. Des choses sur son apparence. Des choses sur ce qu'il est.

Fiona me raconte la sienne. Les oiseaux qui ont surgi de nulle part. Un en particulier, probablement celui qu'elle avait guéri, et qui ne la quitte plus depuis. Il vient se percher sur le mur de son jardin tous les matins, attend de la voir. Elle-même a vu les flammes engloutir Mlle Banbury, et cette vision l'obsède, elle lui apparaît même en rêve.

Nuala me raconte que Manon a pris la forme d'un des Enfants pour faire semblant de se battre avec elle et parvenir à l'extraire du court. Elles ont découvert sœur Assumpta effondrée devant l'école.

Manon ne parle à personne. Elle assiste à l'enterrement, tient la main de sa mère, tête basse pour prier. Ce doit être difficile pour elle. Elle ne nous connaît pas vraiment, après tout, et qui sait quelle connexion elle a pu vivre lorsqu'elle était liée à Heather.

Lily a récupéré le couteau. Elle l'a retiré du sol et me l'a rendu par la suite.

Aaron n'assiste pas à l'enterrement.

Je ne le revois plus après la conversation avec Dorey.

On attend tous les six devant l'église pendant que les parents discutent entre eux, ne sachant trop qui regarder, que faire. Deux personnes sont mortes. L'une était âgée. La mort de sœur Assumpta a été officiellement attribuée à une chute, alors qu'elle tentait d'échapper à la fumée, suivie d'une crise cardiaque. Une mort ordinaire pour une personne âgée, au terme d'une journée extraordinaire. D'une vie extraordinaire.

Du coin de l'œil, je repère un homme qui se dirige vers mon père. Un homme si bien habillé et si droit que je me dis qu'il fait partie des Enfants, que c'est un sbire de Dorey. Mais je me trompe. Apparemment,

c'est un simple avocat.

— Maeve, on m'a demandé de te conduire chez un avocat, demain, m'annonce mon père lorsqu'on remonte en voiture.

Je regarde mes parents tour à tour, sur mes gardes.

— Je vais être poursuivie ?

— Non, répond-il, tout aussi perdu. Bien au contraire.

Le lendemain, dans le bureau de l'avocat, assise à côté de mon père, j'apprends que le testament de sœur Assumpta a été modifié récemment en ma faveur.

— Maeve, bredouille mon père. J'ignorais que tu étais… proche de sœur Assumpta.

— Je ne l'étais pas, je proteste mollement.

Et puis je réalise que je vais devoir leur donner ce qu'ils veulent entendre. À mon père et à l'étrange avocat qui s'efforce de rester professionnel.

— On a passé un bel après-midi ensemble, il y a quelques semaines. On a joué des chants de Noël au piano, et je l'ai aussi aidée à faire le ménage, quelques fois.

Ça n'a pas l'air de suffire, vu le silence qui s'installe.

— J'étais souvent punie. Et elle restait souvent à l'école après les cours, pour s'occuper de choses et d'autres, alors on se voyait à ces moments-là.

L'avocat tousse puis se penche sur le document posé sur son bureau.

— Le bâtiment vous a été légué, Maeve, annonce-t-il sans façons.

— Pardon ?

— Le bâtiment vous a été légué. Il vous appartient. Ou plutôt, il vous appartiendra à vos dix-huit ans. D'ici là, il sera détenu par fiducie par vos parents. Mais il est stipulé ici que, en attendant, vous devrez vous voir octroyer autant de pouvoir sur la gestion du bâtiment que possible.

Je reste muette. Alors je regarde dans le vide, encore et encore.

— Ah ben ça, balbutie mon père. Alors ce ne serait pas un mythe, ces vieilles dames qui lèguent une fortune à une inconnue ?

Il est tellement nerveux et abasourdi qu'il ne parvient qu'à plaisanter. Il n'arrive pas à examiner les faits. À assimiler que sa fille adolescente ait reçu une propriété d'une personne à la mort de laquelle elle a assisté. Moi-même, bien que sonnée, je vois à quel point ça a l'air louche.

— Quand est-ce que le testament a été modifié, exactement ? je

demande finalement.

— Il y a un mois.

Je me renfrogne encore plus à l'idée que la chose s'ébruite et vienne s'ajouter à ma réputation qui n'était déjà pas brillante.

Tu ne laisseras point vivre la magicienne.

— Écoute, Maeve, reprend mon père. Le bâtiment est peut-être perdu, mais je suis sûr que le terrain, lui, a une très grande valeur. Pas mal de gens seront intéressés par un bel emplacement en centre-ville, pour y bâtir un hôtel, des bureaux ou que sais-je. On pourra le vendre. Avec cet argent, tu pourras entamer tranquillement ta vie d'adulte.

Je ne dis rien. J'imagine le coupe-papier, son manche nacré, en train de s'enfoncer dans le mur.

— Tu n'aurais plus à t'en faire pour les études, insiste mon père.

Sa nervosité rend sa voix chevrotante, ce qu'il tente désespérément de dissimuler par un rire.

— Tu pourrais voyager jusqu'à tes trente ans, si ça te fait plaisir.

Quand j'ai eu ma vocation, elle a dit… elle a dit, « Ta place est ici ».

L'eau qui jaillit du mur. La veine gorgée de pouvoir, cachée dans les profondeurs.

Tu devras y revenir, en fin de compte. C'est ton engagement.

— Je ne vends pas. Je ne vendrai jamais.

— Maeve, reprend calmement mon père. Tu as tout le temps d'y réfléchir. L'héritage ne sera effectif que dans un an.

— L'assurance couvre les frais de réparation, intervient l'avocat. Vous pourrez vendre lorsque la propriété aura été remise en état.

Tu devras y revenir, en fin de compte. C'est ton engagement.

Je secoue la tête.

— Jamais, je répète.

Et je le répète encore jusqu'à ce que l'avocat se lasse de m'expliquer des trucs, jusqu'à ce que mon père arrête de plaisanter, et jusqu'à ce qu'on remonte en voiture et qu'on rentre.

Cette nuit-là, je pénètre par effraction dans le vieux bâtiment. Ce n'est pas difficile. La police a déployé des bandes jaunes partout, installé quelques barbelés pour décourager les intrus, mais quand on a passé les six dernières années à entrer et sortir d'un bâtiment, on en connaît les points faibles.

La fumée a souillé les murs et les cendres recouvrent le sol. Je passe les mains sur les murs, couvrant mes doigts de gris. Étrangement, son

bureau est intact. L'incendie a ravagé les salles de classe du rez-de-chaussée, mais il a épargné ce sanctuaire jaune citron, tout ce qu'elle voulait tant sauver. Les partitions des hymnes, les photos, les protège-dents. Je m'installe au piano.

Je ne sais pas en jouer. Mais j'appuie malgré tout sur une touche. Pour la première fois de ma vie, je songe à rédiger mon testament. À qui pourrais-je bien léguer tout ceci ? Pas à ma famille – ils vendraient. Avant, je croyais être le mouton noir, la petite solitaire ; maintenant, j'ai l'impression qu'un gouffre s'est ouvert entre eux et moi. Ma vie ne ressemblera jamais aux leurs.

Ma vie. Si tant est que j'en aie une.

La conversation avec Dorey a été brève. On est allés la rejoindre sur son trottoir.

Deux sensibles ensemble, a-t-elle dit. *Voilà qui n'est pas courant.*

Aaron est intervenu le premier.

Qu'est-ce que vous voulez, Dorey ?

Absolument rien, a-t-elle répondu. *Absolument rien. Simple visite de courtoisie. Simple avertissement.*

On a échangé un regard, avec Aaron. Unis. Une équipe.

Tu sais, Maeve, a-t-elle repris. *Vous nous avez pris un des nôtres, nous revoici à la case départ.*

À la case départ, j'ai répété. *Et c'est quoi, la case départ ?*

J'appuie sur une autre touche. Je joins mes index l'un à l'autre. J'essaie de jouer *Chopsticks*. J'ai oublié.

Elle peut causer votre perte, ou vous offrir un nouveau départ.

C'est Dorey qui l'a dit. Elle a cité les paroles de la chanson. Cette ignoble et terrible chanson. Cette chanson qui parle de vengeance, du démon vengeur. Le désespoir de notre situation nous est apparu en même temps à Aaron et moi : les Enfants sont prêts à tout, hormis nous tuer. Ceux qui connaissent la magie le savent, on ne gagne jamais rien en tuant au nom de la magie. Les répercussions sont trop noires, le karma trop toxique. En revanche, forcer l'adversaire à tuer l'un des vôtres vous permet de rentrer en contact avec un esprit vengeur. Et là, vous disposez de l'artillerie lourde. Parce que dans ce cas, vous – les Enfants, en l'occurrence – avez le droit d'invoquer la Gouvernante.

J'appuie sur une touche noire. Leur habileté m'impressionne. Ils nous ont bien coincés : s'ils avaient réussi à nous empêcher de sceller le puits, ils auraient pu continuer de le vider tranquillement. En échouant,

ils ont fait en sorte que notre victoire les autorise à invoquer la Gouvernante. Celle-ci leur permet de rouvrir le puits et de se débarrasser de nous. Dans les deux cas de figure, ils s'en sortent bien – exception faite de la perte de Heather Banbury.

Mais dans le grand ordre de l'univers, que représente une pauvre Heather Banbury ?

Je ne sais jouer qu'une petite mélodie : elle s'interprète d'une seule main et ressemble un peu à *The Way You Look Tonight*. Il suffit de jouer trois notes en boucle puis de se décaler d'une touche.

Et puis Aaron a disparu. Tout le monde s'est demandé pourquoi. On m'a demandé ce qui s'était passé sur ce trottoir. Il n'était enfin plus seul. Il avait trouvé une communauté. C'est ce que tout le monde pensait. Une communauté en nous. Je ne leur ai pas parlé des rêves que je fais encore et encore, ces instants de vie qui me permettent d'espionner ses journées. Les rêves au cours desquels il conduit sa voiture ; ceux dans lesquels il s'est rasé le crâne ; ceux où il jette à la mer toutes ses possessions.

Il semble croire qu'il pourra fuir. Fuir ce qui approche. Ce qui est déjà en route.

Je n'ai pas dit un mot. Comment pourrais-je annoncer à mes meilleurs amis qu'ils ont trompé la mort à deux reprises pour finalement réveiller à nouveau la Gouvernante ? Comment pourrais-je leur infliger le fardeau de cette révélation ?

J'appuie sur les touches pour faire sortir les notes, je délie mes doigts, je joue le même air en boucle. Dans cette maison qui m'appartient, tant que j'aurai assez de vie en moi pour la garder.

Remerciements

Ce livre a été écrit au cours de l'année que nous avons tous passée enfermés, j'aimerais donc consacrer les premières lignes de cette section à remercier les gens, les lieux et les choses qui m'ont aidée à surmonter cette épreuve.

À Ella Risbridger : que pourrais-je bien ajouter ? On a conçu ce livre ensemble, sur une serviette en papier. Tu es la seule personne au monde qui comprenne ces personnages comme moi-même je les comprends : s'ils sont mes enfants, alors tu es leur marraine.

À Gav : un jour où je n'avais pas le moral, tu m'as dit « Si ça se trouve, tu as peur parce que tu essaies de contrôler ton propre enthousiasme ». J'ai noté la formule et elle m'a aidée à tenir le coup. Merci de dire des choses qui m'aident à tenir le coup.

À Natasha Hodgson, éternelle Fiona, dont les représentations ont été annulées en 2020, mais que je vois davantage, par conséquent. Merci de m'avoir tenu la main et d'entretenir le culte de Lisa Kudrow. Merci aussi à Lisa Kudrow.

À Harry Harris : un jour, toi et moi nous écrirons une autre chanson, et cette chanson-là te rendra riche.

À Wren Dennehy : j'ai presque envie de te remercier deux fois. La première pour le travail rigoureux que tu as fourni comme *sensitivity reader*, et la seconde pour m'avoir évité de sombrer dans la folie grâce aux centaines de longs coups de fil que nous avons échangés en tant qu'ami.e.s. Merci aussi à ton adorable assistante Dolores de Accounts Payable.

À Dolly Alderton : car rien ne fait plus ado que de passer une année au téléphone avec sa grande sœur qui est dans la classe supérieure.

À Jennifer Cownie, petit œuf vert, foyer des anges, monstre de sagesse.

À Sarah Maria Griffin, qui améliore mon armure.

À Tom McInnes, mon horrible fils.

À ma famille, que je n'ai pas beaucoup vue pendant l'écriture de ce livre mais qui m'a énormément manqué.

À Sarah Savitt, qui n'a pas travaillé sur ce roman, mais qui a su rester patiente alors que je repoussais sans cesse les dates de remise de mes projets de fiction adulte.

À Vickie Maye de l'*Irish Examiner*, qui s'est montrée EXTRÊMEMENT patiente en ce qui concerne les dates de remise de mes chroniques.

Merci comme toujours à Bryony, mon agente, ainsi qu'à toute l'équipe de Walker Books. Un merci tout particulier à Gráinne Clear et Susan Van Metre pour leurs conseils éditoriaux, ainsi qu'à Rosi Crawley et Rebecca Oram pour leurs prouesses publicitaires.

Merci à @ArcherofAnarchy d'avoir partagé avec moi ton expérience du changement de prénom !

Plusieurs sources ont inspiré et renseigné l'écriture de *The Gifts That Bind Us*, notamment en ce qui concerne les voix religieuses et queer. Aussi j'aimerais remercier les auteurs suivants et recommander leurs ouvrages : *Are You There, God? It's Me Ellen* d'Ellen Coyne, *Unfollow* de Megan Phelps-Roper, *Sin Bravely* de Maggie Rowe, *Something That May Shock and Discredit You* de Daniel Lavery, *Trusting Doubt* de Valerie Tarico, *The Stage Mirror* de Grace Lavery, *Against Memoir* de Michelle Tea.